LES ARMÉNIENS

EN AUTRICHE

EN RUSSIE ET EN TURQUIE

LA SOCIÉTÉ ARMÉNIENNE AU XIXe SIÈCLE,

SA SITUATION POLITIQUE, RELIGIEUSE ET LITTÉRAIRE.

I. *Recueil d'Actes et Documens relatifs à l'histoire de la nation arménienne*, 3 vol. in-4°, Moscou 1833 (en russe). — II. *Exercice de la foi chrétienne suivant la doctrine orthodoxe de l'église d'Arménie*, par M. le professeur Messèr; Moscou, in-8°, 1850 (en arménien). — III. *Histoire d'Arménie*, par le R. P. Ephrem Tchakedjian; Vienne, in-12, 1852 (en arménien). — IV. *Histoire universelle*, par le R. P. Joseph Katherdjian, première partie; Vienne, 2 vol. in-8°, 1849 et 1852 (en arménien). V. — *La Turquie et ses Habitans*, par M. le Dr Lorenz Rigler, 2 vol. in-8°; Vienne, 1852 (en allemand).— Journaux arméniens, *l'Europe* de Vienne, le *Haïasdan*, le *Massis*, etc., de Constantinople.

Une ancienne légende que nous a conservée un historien arménien du XIIIe siècle, Vartan, nous apprend que l'apôtre de l'Arménie, saint Grégoire l'Illuminateur, s'étant retiré dans les âpres solitudes du mont Sebouh pour s'y consacrer tout entier à la vie contemplative, le roi Tiridate, qui à sa voix s'était converti au christianisme et qui avait été baptisé de sa main, vint le visiter. Le saint, prenant en main l'épée que le monarque portait à sa ceinture, et qui était un présent du grand Constantin, l'éleva en l'air, où elle se maintint par la vertu du signe de la croix que Grégoire fit sur elle, tandis qu'il prononçait ces prophétiques paroles : « Lorsque la race des braves, la nation des Franks, arrivera, la croix apparaîtra sur le sommet de la montagne. » Cette légende est l'expression symbolique des espé-

rances, des aspirations qui de tout temps ont tourné les regards de la nation arménienne vers le monde occidental. C'est de là que lui est venue la lumière et qu'elle attend sa rédemption. Un des traits saillans de son caractère, celui qui la distingue entre tous les autres peuples de l'Orient, c'est un goût prononcé pour les littératures et la civilisation de l'Europe, qui s'est manifesté aux différentes époques de son histoire, lorsque ce goût a trouvé un aliment pour l'exciter et une occasion favorable pour se développer.

Dès le commencement du IVe siècle, les Arméniens, initiés à la connaissance de l'Évangile par les Grecs de l'Asie-Mineure, leurs voisins, s'éprirent tout à coup d'un vif enthousiasme pour la langue de leurs instituteurs religieux et les chefs-d'œuvre qui l'ont enrichie; Athènes, Alexandrie, Constantinople, Rome, les virent accourir en foule et se presser autour des chaires où les sciences, les lettres et la philosophie étaient alors enseignées avec tant d'éclat; mais ce furent surtout les écoles d'Athènes qu'ils fréquentaient et où ils se distinguèrent le plus, c'est là qu'ils se rencontrèrent sur les mêmes bancs avec saint Basile. Saint Grégoire de Nazianze raconte que le futur évêque de Césarée, alors encore à ses débuts scolaires, eut avec eux une vive discussion, dans laquelle les Arméniens, qui avaient déjà terminé leurs cours d'étude, se prévalaient de l'honneur qui leur avait été conféré de revêtir la robe philosophique. Le plus illustre de ces représentans de l'Arménie dans la capitale de l'Attique fut ce Proæresius dont parle Eunape dans ses *Vies des Philosophes*, et qui s'était fait dans la chaire d'éloquence qu'il occupait une telle réputation, qu'à Rome on lui érigea une statue avec cette inscription : *Regina rerum Roma regi eloquentiæ*. Parmi ses élèves, Proæresius compta saint Grégoire de Nazianze, qui nous a laissé une pièce de vers où il célèbre les rares talens de son maître.

A partir de cette époque, et pendant plusieurs siècles, les Arméniens ne cessèrent d'étudier la littérature grecque avec une infatigable ardeur, et de lui emprunter ses meilleurs auteurs, poètes, historiens, philosophes et mathématiciens, qu'ils traduisirent dans leur langue; mais leurs prédilections furent surtout pour les grands orateurs et les docteurs les plus savans de l'église grecque, saint Athanase, saint Basile de Césarée, saint Grégoire de Nazianze, les deux saints Cyrille, de Jérusalem et d'Alexandrie, saint Jean Chrysostôme, saint Épiphane, etc. Ces versions nous ont conservé nombre de traités ou de fragmens de ces pères, dont l'original a péri. Depuis la restauration des études arméniennes par la congrégation des mekhitaristes, et grâce aux recherches persévérantes de ces doctes religieux, plusieurs de ces ouvrages que l'on croyait irrévocablement perdus, comme la Chronique d'Eusèbe, des parties de Philon, de saint Éphrem,

de saint Jean Chrysostôme, ont été retrouvés et ont vu le jour. A défaut de l'original, il est précieux de posséder ces traductions, qui en sont un calque aussi exact que possible, et qui remontent elles-mêmes à une haute antiquité. Cette fidélité tient non-seulement à l'intelligence approfondie que les Arméniens avaient acquise de la langue grecque, mais aussi au mécanisme de leur idiome, qui se prête admirablement à reproduire le génie de cette langue. En effet, l'une et l'autre appartiennent à la famille indo-germanique et trahissent entre elles plus d'une affinité, avec cette différence que l'arménien, hérissé de consonnes et rude comme tout dialecte parlé par des montagnards, annonce une origine plus ancienne, plus rapprochée du type primitif; mais de part et d'autre c'est la même fécondité dans la nomenclature lexicographique et les formes grammaticales, la même flexibilité de construction, la même puissance de créer indéfiniment de nouveaux composés. Tandis que la plupart des idiomes orientaux, principalement ceux des peuples de race sémitique, sont morts, en ce sens qu'ils sont inhabiles à se transformer pour suivre une évolution sociale différente de celle dont ils émanent, la langue arménienne reste toujours vivante, et comme une source d'où jaillissent sans cesse toutes les expressions que le progrès des sciences ou de la civilisation peut réclamer. Les termes les plus artificiels, les plus compliqués de nos vocabulaires technologiques sont rendus par elle sans efforts, avec les élémens que lui fournit son dictionnaire et sans qu'elle ait à faire ailleurs aucun emprunt.

Cette culture à la fois savante et passionnée des lettres grecques dut nécessairement exercer une profonde influence sur le développement de la littérature arménienne. C'est l'esprit grec ou occidental qui révéla aux écrivains qu'elle a produits ce que les Orientaux ignorèrent presque toujours, l'art de subordonner les conceptions de l'intelligence et de l'imagination aux règles de la logique, les artifices et la sobriété du style, l'économie d'un plan sagement tracé, et les mouvemens d'une éloquence naturelle et sans écarts. Ces qualités, qui brillent dans un grand nombre de ces écrivains, se retrouvent à un haut degré dans ceux du Ve siècle, l'âge d'or de cette littérature.

Au goût que les Arméniens ont manifesté pour le grec dans l'antiquité s'est substitué celui de la langue qui, dans nos sociétés modernes, a conquis l'universalité qu'eut autrefois celle d'Homère et de Démosthènes, parce qu'elle est comme celle-ci le type le plus parfait de l'urbanité, l'expression la plus nette, la plus élégante de la pensée humaine, celle qui a enfanté le plus de chefs-d'œuvre immortels, — je veux dire la langue française. Dans les écoles qu'ils ont fondées non-seulement en Europe, mais jusque dans les provinces de la

Turquie d'Asie, l'étude de notre langue et de notre littérature forme une des bases de l'enseignement, et est considérée comme l'élément principal de toute éducation soignée. L'influence de cette étude s'est révélée par l'imitation ou la traduction de plusieurs de nos auteurs classiques, des romans contemporains les plus en vogue parmi nous, de nos revues et de nos journaux. Ces sympathies pour les idées et la civilisation occidentales, indépendamment de toutes les causes qui ont concouru à les provoquer, et dont le christianisme est la principale, en ont une originelle et intime dont la science ethnologique fournit l'explication, l'affinité de race. Il est démontré que les Arméniens se rattachent et par le sang et par la langue à cette grande famille de peuples qui, partie de l'Asie, son berceau, couvre maintenant toute l'Europe, et qui a reçu le nom d'indo-européenne ou japhétique.

Quoique l'on ait beaucoup écrit sur les Arméniens, il n'en est pas moins vrai que l'on ne les connaît en Europe que très imparfaitement, et qu'une foule de notions erronées circulent sur leur compte. Dans l'état de dispersion où ils s'offrent à nous aujourd'hui, vivant dans des pays ou sous des gouvernemens très divers, une description générale ne saurait leur être appliquée. Sauf certains traits qui constituent le fond du caractère national, il y a en eux des différences notables à observer d'une contrée à l'autre et suivant les temps. L'Arménien des Indes, sujet libre de l'Angleterre, enrichi par le commerce; l'Arménien grand propriétaire en Autriche, seigneur féodal et premier magistrat de son district; l'Arménien élevé en Russie à d'éminentes fonctions militaires ou civiles (1), ne ressemblent en rien à ce qu'était autrefois et à ce qu'est encore aujourd'hui l'Arménien raya de l'empire ôttoman, et c'est cependant sur ce dernier type, observé quelquefois au fond des provinces les plus misérables de la Turquie d'Asie ou au milieu de la société cosmopolite et équivoque de Pera à Constantinople, que la nation a été jugée le plus souvent, et que son portrait a été tracé par des touristes, la plupart

(1) Parmi les Arméniens d'Angleterre, je citerai M. le chevalier Alexandre Raphaël Gharamian, représentant à la chambre des communes le bourg de Saint-Albans, dans le Hertfordshire, mort il y a trois ans à Londres, laissant une fortune d'environ 16 millions de francs; en Autriche et en Hongrie particulièrement, la famille Djerakian, de Gross Becskerek, plus connue maintenant sous son nom hongrois de Gyertyánfi, qu'elle prit lors de son anoblissement par Joseph II, et à laquelle appartient le domaine seigneurial de Bobdá. Des deux frères Gyertyánfi, l'aîné, M. David, était naguère préfet de district et est encore conseiller impérial. Je mentionnerai aussi la famille Kics de Temesvar, qui possédait pour 6 ou 7 millions d'immeubles, et dont le chef, M. le colonel Ernest Kics, a été fusillé et a eu toute sa fortune confisquée pour avoir pris part à l'insurrection de Hongrie. Dans le cours de mon travail, j'aurai l'occasion de signaler plusieurs des principaux Arméniens de Russie.

étrangers à la connaissance de sa langue et de sa littérature. Cependant, sans ces notions préalables, comment savoir ce qu'elle fut autrefois, lorsque dans des temps meilleurs elle avait l'exercice et la conscience de son individualité? Comment distinguer ses qualités et ses défauts naturels de ceux que lui ont imposés la conquête et l'oppression, et, par l'étude du passé, éclairer le tableau de sa situation présente? Les croyances religieuses des Arméniens, la forme du dogme chrétien qu'ils ont adoptée ne sont pas mieux comprises et ont toujours été exposées d'une manière inexacte. L'auteur récent des *Lettres sur la Turquie*, M. Ubicini, dans sa classification des populations de l'empire ottoman, associant deux élémens aussi disparates, aussi inconciliables que le feu et l'eau, n'a-t-il pas confondu les Arméniens et les Grecs dans une même communion, professant ce qu'il appelle le *schisme d'Eutychès* (1)? Double erreur, puisque l'église arménienne et l'église grecque rejettent également l'hérésie de l'archimandrite constantinopolitain, et la condamnent par un anathème formel.

Dans le cercle beaucoup plus restreint et tout spécial de l'érudition orientale, l'Arménie n'a point encore pris la place qui lui appartient; sa littérature, si riche en ouvrages historiques, et qui est l'expression la plus savante de l'Orient chrétien, a été négligée par les philologues européens, et cette indifférence, qui a pour cause première l'exclusion de l'arménien du nombre des idiomes dont l'intelligence était jugée autrefois nécessaire à l'exégèse biblique, se prolonge encore, quoique la science, élargissant le champ de ses investigations, aspire à y faire entrer l'universalité des langues asiatiques.

Pour étudier les Arméniens, les matériaux ne manquent pas; leurs livres, leurs brochures, leurs journaux, fournissent à celui qui voudra y recourir d'amples et authentiques renseignemens. S'ils ont perdu depuis plusieurs siècles leur existence nationale et leur autonomie, ils ont su, presque partout où ils sont dispersés aujourd'hui, révéler et exercer leur activité, conquérir une part souvent très grande d'influence ou de considération, ici par des services militaires, là par leur capacité industrielle, par leur habileté à concentrer et à manier de grands capitaux. C'est ainsi que dans l'empire ottoman, à une époque où un dur servage pesait encore sur eux, on les a vus porter

(1) Deuxième édition, p. 25, Paris, 1853. — Les auteurs arméniens de tous les temps sont unanimes pour attester que leur église nationale et officielle a toujours condamné Eutychès. Les passages de ces auteurs ont été rassemblés dans un ouvrage intitulé : ***Exercice de la foi chrétienne suivant la doctrine de l'église orthodoxe d'Arménie,*** par M. le professeur Messèr. Ce livre, qui a paru à Moscou en 1850, est revêtu du sceau et de l'approbation du *catholicos* ou patriarche universel des Arméniens, Mgr Nersès. A peine est-il besoin de rappeler que les Grecs repoussent pareillement l'eutychianisme, puisque l'église orientale admet les sept premiers conciles œcuméniques, et que l'auteur de cette hérésie a été anathématisé par le quatrième, celui de Chalcédoine, tenu en 451.

au pouvoir ou diriger les principaux ministres, et tenir à leur solde et à leur discrétion les pachas gouverneurs des provinces. On trouve de curieuses révélations à ce sujet dans une brochure écrite à Constantinople et qui a paru à Paris en 1830 (1). L'auteur, qui se cache sous le titre de Français, et qui est un Arménien catholique, nous représente Pertew-Effendi, ministre des affaires étrangères, et le grand-visir Husny-Bey, sous le règne du sultan Mahmoud, comme les créatures de ses compatriotes de la communion dissidente.

La situation actuelle du peuple arménien découle des faits qui ont marqué les phases de son existence passée. Pour bien comprendre son histoire contemporaine, il est indispensable de remonter aux temps déjà reculés où sa nationalité commença à décliner sur une pente rapide, et, après plusieurs temps d'arrêt encore glorieux, finit par tomber, vers le milieu du XIVe siècle, sous les coups des sultans d'Égypte, pour ne plus se relever. Ses débris dispersés sur presque tous les points du globe se retrouvent maintenant agglomérés dans l'empire ottoman, la Perse, l'Inde, la Russie, l'Autriche et les contrées voisines des embouchures du Danube; mais c'est surtout à la Turquie et à la Russie que les Arméniens se sont incorporés aujourd'hui, et c'est là que les événemens qui ont armé l'une contre l'autre ces deux puissances nous convient plus particulièrement à les suivre et à les observer de près.

I.

La configuration du sol de l'Arménie, sillonné en tous sens par des chaînes de montagnes et par des cours d'eau qui forment entre chaque centre de population comme autant de barrières naturelles, nous a déjà expliqué (2) pourquoi ce pays fut, dès l'origine, morcelé en une foule de principautés plus ou moins considérables, et toutes aspirant à une complète indépendance de l'autorité royale. Ce défaut d'unité dans l'organisation politique de la monarchie arménienne, cause de fréquentes dissensions intestines, arrêta son développement et la laissa faible et sans défense contre les ennemis du dehors. Son sort fut d'être presque toujours la vassale des puissantes nations qui l'entouraient; au sud, elle eut l'empire des Assyriens et plus tard les Arabes, à l'est la Perse, à l'ouest l'empire de Byzance, au nord les montagnards du Caucase, et plus loin ces hordes féroces et belliqueuses que l'antiquité désigna sous le nom générique de Scythes. Après avoir été envahie par les armées d'Alexandre le Grand et

(1) *Exposé rapide des persécutions dirigées contre les catholiques arméniens en Orient pendant les années* 1827 *et* 1828.

(2) Voyez *les Chants populaires de l'Arménie*, dans la *Revue* du 15 avril 1852.

avoir vu périr, dans la guerre qu'elle soutint pour les repousser, le dernier de ses souverains, Vahé, elle résista encore pendant quelque temps aux efforts que firent les Séleucides pour l'asservir. Vaincue par eux, mais jamais soumise entièrement, elle s'affranchit de leur joug et sembla se relever, en passant bientôt après sous la domination des Parthes, en devenant l'apanage de la branche cadette des Arsacides; et peut-être que ses destinées eussent été tout autres, qu'il lui eût été donné de prendre rang définitivement parmi les grandes nations de l'Orient, si le plus illustre des souverains de cette dynastie, Tigrane, prince remarquable par ses talens militaires et politiques, et qui avait élevé son royaume à un haut degré de puissance et de prospérité, n'eût enfin rencontré sur son chemin les vaillantes légions romaines qui avaient triomphé de Mithridate, son beau-père, et pour adversaires des capitaines tels que Lucullus et Pompée.

Dans la lutte longue et acharnée que se livrèrent les Parthes et les Romains, et qui se continua, non moins vive, entre les successeurs de Constantin et les Sassanides, l'Arménie fut le champ de bataille où ces puissans rivaux venaient se disputer la domination de l'Asie. Tributaire de Rome, puis de Byzance et en même temps de la Perse, inclinant tantôt vers les Arsacides de la branche aînée, tantôt recherchant la protection des Césars, quelquefois essayant de revendiquer sa liberté contre cette double oppression, elle se trouva écrasée entre les deux formidables états auxquels elle servait de limite. Lorsqu'elle resta entièrement au pouvoir des Sassanides, vers le commencement du ve siècle, ils ne tardèrent pas à y détruire les derniers vestiges d'indépendance; le roi Ardaschir, que ses excès avaient rendu odieux à ses sujets, accusé auprès du souverain de la Perse, Bahram V, par les satrapes arméniens, fut enfermé par ordre de ce prince dans une forteresse de la Susiane, destinée aux prisonniers d'état, où il mourut (428). L'Arménie ne fut plus dès lors qu'une province du vaste empire des Sassanides. Deux siècles s'écoulèrent pendant lesquels ils la firent administrer par des gouverneurs (*marzbans*), Perses d'origine, ou choisis parmi les Arméniens eux-mêmes, suivant la politique de rigueur ou de pacification que ces princes croyaient devoir adopter. Le christianisme, que les Arméniens avaient reçu de Césarée, le goût qu'il leur avait inspiré pour la littérature et la civilisation grecques, l'introduction parmi eux de la législation romaine (1), tenaient sans cesse en éveil les soupçons de leurs nouveaux maîtres, jaloux de les éloigner de tout rap-

(1) Édit de Justinien, dans les *Novellæ Constitutiones*, novell. XXI, « De Armeniis, ut et illi per omnia leges Romanorum sequantur. »

port avec Byzance. D'un autre côté, les empereurs, qui ne cessaient de regretter la possession de l'Arménie, favorisaient de tout leur pouvoir ces tendances et se montraient empressés à soutenir toutes les tentatives de révolte dont ils espéraient profiter. C'est alors que les Sassanides entreprirent de proscrire l'usage et l'étude de la langue grecque en Arménie, firent rechercher et brûler tous les livres écrits en cette langue, et recoururent à la violence et à la persécution pour y détruire le christianisme et le remplacer par la religion de la Perse, le culte du feu. Atteinte dans sa foi et ses affections les plus chères, la nation se leva comme un seul homme à la voix de ses évêques et de ses prêtres, et sous la conduite d'un héros, Vartan, essaya de tenir tête aux armées du grand-roi. Dans cette lutte inégale, les Arméniens finirent par être accablés, mais après avoir su se rendre redoutables, et avoir obtenu une capitulation qui leur assurait la liberté de conscience et de leurs goûts littéraires.

Lorsque les Arabes, entraînés par cet esprit d'enthousiasme religieux et guerrier que Mahomet avait su leur inspirer, sortirent de leurs déserts pour se précipiter sur l'empire grec, et lui enlevèrent deux de ses plus belles provinces, la Syrie et l'Égypte, la monarchie des Sassanides était livrée à l'anarchie et au désordre; elle ne tarda pas à succomber sous les coups de leurs armes victorieuses. Comme la Perse, l'Arménie passa sous la domination des khalifes, qui en confièrent le gouvernement à des préfets (*osdigans*) investis d'une souveraine autorité. Suivant le témoignage unanime des historiens contemporains, ces officiers signalèrent leur administration par des exactions sans nombre, par leurs rigueurs envers les chefs arméniens, qu'ils condamnaient à l'abjuration ou à la mort, ou qu'ils envoyaient gémir dans les cachots de Bagdad. Les populations, auxquelles la domination musulmane était odieuse, essayèrent plus d'une fois de se soulever : les troupes arabes, surprises avec le général qui les commandait par les montagnards du Taurus, furent massacrées; mais ces mouvemens étaient aussitôt comprimés, la résistance était impossible contre les puissantes armées des khalifes.

Une des familles satrapales qui possédait dans la haute Arménie de vastes domaines, et qui, à cause de son ancienneté et pour prix des services qu'elle avait rendus au pays, jouissait d'une haute considération et d'un grand crédit, la famille des Bagratides, chargée à différentes reprises, du temps des Perses, de la direction des affaires publiques, continua sous les Arabes les mêmes fonctions. Un des membres de cette famille, Aschod, gouverna pendant vingt-cinq ans l'Arménie avec tant d'habileté et de sagesse, et sut si bien se concilier l'estime et les bonnes grâces des Arabes, que le khalife Motewakkel lui décerna les honneurs de la royauté et envoya un des

grands officiers de sa cour pour lui poser la couronne sur la tête. L'empereur Basile le reconnut aussi comme roi de l'Arménie. Aschod fut la tige de la dynastie des Bagratides, dont les souverains se succédèrent, au nombre de neuf, pendant un intervalle de près de deux cents ans (885-1079) (1).

Mais cette royauté restaurée ne fut plus que l'ombre de ce qu'elle avait été dans les temps anciens, sous les premiers Arsacides, lorsque le territoire arménien égalait en étendue celui de la France actuelle. L'autorité des Bagratides était restreinte à une portion de ce territoire, circonscrite dans la province d'Ararad. Tout en n'occupant le trône que sous le bon plaisir des khalifes et la haute surveillance des agens de la cour de Bagdad, et avec l'obligation de percevoir, sous leur propre responsabilité, le tribut imposé par les Arabes, ils surent néanmoins donner quelques années de paix et de tranquillité à leur pays et le rendre florissant. Leur capitale, Ani, située sur les bords du fleuve Akhourian, l'Arpa-Tchaï actuel, dans le district de Schirag, a laissé des ruines qui attestent l'étendue de cette ville et son antique splendeur.

Cependant les empereurs n'avaient point renoncé à leurs prétentions sur l'Arménie. Ani, que sa forte position et ses solides remparts rendaient inexpugnable, était surtout l'objet de leur convoitise. Constantin Monomaque, désespérant de s'en emparer par la force ouverte, résolut de mettre en jeu les artifices habituels de la politique byzantine et d'attirer près de lui par des démonstrations d'amitié Kakig II, qui régnait alors sur l'Arménie. Comme celui-ci, se défiant des Grecs, hésitait à venir, l'empereur lui envoya un fragment de la vraie croix, sur lequel il avait fait les sermens les plus solennels. Les grands et le patriarche d'Arménie, soudoyés par Monomaque, joignirent leurs instances aux siennes, et pour déterminer le roi à partir, trempant, raconte un historien, leur plume dans le calice de la communion, ils signèrent avec le sang sacré du Christ l'engagement de défendre le royaume et de le conserver à leur maître

(1) De la branche des Bagratides, qui régna en Géorgie et en Abkhazie à partir du xe siècle de notre ère, descend la famille Bagration, en Russie. Déjà au temps de Valarsace, premier souverain de la dynastie des Arsacides d'Arménie, lequel monta sur le trône en 117 avant Jésus-Christ, les Bagratides formaient une des satrapies les plus considérables de ce pays. Moyse de Khoren, historien du ve siècle, qui a consigné et discuté dans son livre les origines de ces satrapies, nous apprend que celle des Bagratides remontait, par une filiation certaine, *havasdi*, jusqu'à Schampat, l'un des captifs que Nabuchodonosor le Grand emmena de Jérusalem lorsqu'il prit et saccagea cette ville. Schampat, rendu à la liberté par la bienveillante intervention de Hratchia, roi d'Arménie, fut magnifiquement traité par ce prince et s'établit auprès de lui. La famille Bagration peut être regardée aujourd'hui comme une des plus anciennes de l'Europe parmi celles dont la descendance est historiquement prouvée.

légitime pendant son absence. Cédant à toutes ces assurances, ce prince se mit en route. A son arrivée à Constantinople, invité, pressé de souscrire à une renonciation à la couronne d'Arménie, il s'y refusa d'abord avec une fermeté que ne purent vaincre les obsessions ni la prison. Forcé enfin de céder, il reçut en propriété la petite ville de Bizou, en Cappadoce, qui fut pour lui moins une compensation de la perte de ses états qu'un lieu d'exil. Après y avoir vécu trente-cinq ans, le souvenir de la patrie se réveillant plus vivement que jamais dans son cœur, il parvint à s'échapper. Surpris seul en route dans un endroit écarté par trois chefs grecs qui possédaient le château de Gizisdra, dans les environs et à l'ouest de Césarée, il fut entraîné dans les murs de cette forteresse et immédiatement étranglé. Ceux qui l'accompagnaient dans sa fuite, apprenant qu'il était tombé entre les mains des Grecs, accoururent le lendemain dès l'aurore pour le délivrer. Le premier objet qui frappa leurs regards, en arrivant sous les murs de Gizisdra, fut le corps de leur malheureux souverain qui se balançait suspendu aux créneaux. Cet acte odieux de spoliation et ce meurtre abominable mirent fin à la dynastie des Bagratides, et l'Arménie, restée sans chef et en proie à l'anarchie, se trouva exposée sans défense aux invasions et aux ravages des Grecs, des Arabes, et d'un ennemi bien autrement formidable, les hordes turkes, qui s'avançaient après avoir fait la conquête de la Perse.

Tandis que l'Arménie était plongée dans cet excès de misère et d'abaissement, elle vit, par un de ces contrastes étonnans dont la Providence se plaît quelquefois à donner le spectacle au monde, plusieurs de ses enfans parvenir à une fortune éclatante à la cour de Byzance, y occuper les plus hautes dignités militaires, s'allier au sang impérial et s'asseoir sur le trône des Césars. L'empereur Maurice avait vu le jour dans la Cappadoce arménienne; Léon V appartenait à la famille des Ardzrounis, dont les possessions s'étendaient sur toute la province du Vasbouragan, au sud et à l'est du lac de Van; Basile le Macédonien, qui descendait de la race royale des Arsacides, fut la souche d'une lignée de princes qui règnèrent à Byzance pendant près de deux siècles (867-1086). Enfin Jean Zimiscès, qui racheta son usurpation par ses brillantes victoires sur les Arabes, les Russes et les Bulgares, était né dans la province appelée Quatrième-Arménie, sur les bords de l'Euphrate.

La portion de l'Arménie que les Grecs avaient usurpée ne demeura pas longtemps en leur possession. Eux-mêmes étaient impuissans à la protéger contre les envahissemens du dehors, et comme ils redoutaient toujours quelque velléité d'indépendance de la part des populations, dont ils étaient détestés, ils leur avaient enlevé, par l'exil ou par la mort, tous les chefs doués de talens militaires. Le khalifat,

tombé dans un état de faiblesse et d'avilissement, ne pouvait opposer aucune barrière aux flots chaque jour grossissans des Turks. Déjà, en 1040, ils avaient pénétré sur le territoire arménien, d'où ils furent d'abord repoussés. En 1060, ils l'inondèrent comme un torrent dévastateur et se jetèrent sur la province d'Ararad. Le sultan Alp-Arslan prit la ville d'Ani et la saccagea de fond en comble. Dès ce moment, cette ville appartint tour à tour à une famille d'émirs kurdes, aux rois de Géorgie et aux sultans seljoukides de la Perse, qui s'en disputèrent la possession jusqu'à l'année 1239, où elle devint la proie des féroces Mongols. La nature elle-même semblait seconder l'action destructive de la main de l'homme : Ani, ébranlée par de violens tremblemens de terre, ne présenta plus bientôt qu'un immense amas de ruines. Les Turks, après avoir franchi l'Euphrate, firent la conquête de l'Asie-Mineure, et poursuivirent les Grecs jusque sous les murs de Constantinople. L'Arménie avait été entièrement soumise par eux, et le petit nombre de chefs que le glaive avait épargnés se retirèrent dans des forteresses situées au milieu de montagnes inaccessibles. Les sultans seljoukides abandonnèrent le gouvernement du pays à des émirs turks ou kurdes, et les infidèles y dominèrent dès lors sans partage.

A la mort du dernier des Bagratides, l'un de ses généraux, Roupên, qui était aussi son parent, se jeta, avec une poignée d'hommes dévoués et d'action, sur les terres de l'empire grec en Cilicie et se retrancha dans les gorges du Taurus. Il y fonda le royaume de la Petite-Arménie et une dynastie appelée, de son nom, *roupénienne,* qui fut presque toujours en guerre avec les Turks de l'Asie-Mineure et avec les empereurs de Byzance. Les premiers successeurs de Roupên ne portaient que le simple titre de prince ou chef (*isehkhan*); ils l'échangèrent plus tard contre celui de *baron,* qui leur fut conféré par les croisés en reconnaissance des services qu'ils leur rendirent, et enfin contre celui de *roi,* que l'empereur Frédéric Barberousse accorda à l'un de ces princes, Lévon ou Léon. Comme chrétiens, les Arméniens de Cilicie devinrent les alliés naturels des Latins, et combattirent dans leurs rangs. D'intimes et fréquentes relations s'établirent entre eux : les rois roupéniens contractèrent des alliances avec les princes d'Antioche, de souche normande, et avec les Lusignan de Chypre. Le comté d'Édesse, qui était peuplé d'Arméniens, relevait d'une famille française, les Josselin de Courtenay. Lorsqu'au XIIIe siècle les Mongols se précipitèrent du fond de leurs steppes sur les riches et fertiles contrées de l'Asie occidentale, la Grande-Arménie fut une des premières contrées qu'ils envahirent et dévastèrent. Étant venus fondre sur le sultan seljoukide d'Iconium, le roi de la Petite-Arménie, Héthoum Ier, voulant détourner de ses états ces hordes auxquelles rien ne résistait, s'empressa de se reconnaître vassal du

grand Caan et de lui fournir des secours dans toutes les guerres que ses armées soutinrent contre les musulmans en Syrie, en Mésopotamie et dans l'Asie-Mineure. Cette alliance avec les Tartares devait être un jour fatale aux princes roupéniens. A peine les sultans d'Égypte eurent-ils fait reculer les Mongols et enlevé aux chrétiens les places qui leur restaient sur les côtes de la Syrie, qu'ils se tournèrent contre les Arméniens. Dépourvus du secours des Mongols, et sans espoir d'en obtenir des chrétiens d'Occident, qui avaient renoncé à toute expédition en Palestine, ils ne tardèrent pas à succomber. Le sultan Schaban fit partir son général Schahar-Ogli, qui vint porter le fer et la flamme dans toute la Cilicie. Le roi Léon VI, assiégé dans sa forteresse de Gaban, fut forcé par le manque de vivres de se rendre après un siége de neuf mois. Fait prisonnier avec sa famille, il fut emmené au Caire, où il resta six ans en captivité. Enfin, en 1381, délivré par la médiation de Jean Ier, roi de Castille, il passa en Espagne pour aller remercier son libérateur, et de là en France, à la cour de Charles VI, qui l'accueillit avec autant de courtoisie que de magnificence. Il mourut à Paris le 29 novembre 1393, le premier dimanche de l'Avent, suivant le religieux de Saint-Denis, et fut enterré dans l'église des Célestins. Avec lui s'éteignirent et la dynastie des Roupéniens et la nationalité arménienne.

Vers le milieu du XIVe siècle, lorsque l'empire des Mongols, perdant son unité, se démembra pour former plusieurs souverainetés indépendantes l'une de l'autre, l'Arménie retomba au pouvoir de différens maîtres. Les Kurdes, dans la partie sud, fondèrent une principauté qui était régie par des beys particuliers; les Persans s'emparèrent des provinces orientales, les Ottomans et les Turkomans de celles de l'ouest. Ce partage dura jusqu'à l'époque où le célèbre Timour (Tamerlan) la réunit tout entière sous son autorité. Partout il laissa des traces sanglantes de son passage et des ruines. Jamais plus horribles cruautés n'avaient été exercées. Un historien de cette époque, Thomas de Medzop (1), raconte qu'ayant emporté d'assaut la ville de Van, il condamna les habitans à se précipiter eux-mêmes du sommet de la citadelle, et que la masse des cadavres s'éleva si haut, que les derniers qui se précipitaient ne se faisaient plus de mal. A la prise de Sébaste, il fit enterrer vivantes les troupes arméniennes et périr leurs chefs dans des supplices affreux.

A peine la mort du conquérant tartare fut-elle connue en Arménie, que tous les chefs qu'il avait dépouillés de leurs possessions et renversés entreprirent, les armes à la main, de les revendiquer sur Schah-Rokh, fils de Timour, ou de se les disputer entre eux.

La lutte des sultans ottomans et des rois de Perse ouvre bientôt

(1) Manuscrit arménien de la Bibliothèque impériale de Paris, nº 96, folio 64.

après une nouvelle phase de déchiremens et de calamités pour l'Arménie. Un chef des Turkomans du mouton blanc, Ouzoun-Hassan, qui s'était assis sur le trône de Perse, ayant violé le territoire ottoman, fournit à Mahomet II, le conquérant de Constantinople, un prétexte pour pénétrer dans la partie occidentale de l'Arménie et s'y rendre maître de plusieurs villes. Ces guerres se perpétuèrent entre les sultans de Constantinople et les successeurs d'Ouzoun-Hassan, et ensuite les monarques de la dynastie des Sofis, divisés à la fois par des intérêts politiques et par des dissidences religieuses. Par une conséquence fatale de sa position géographique, l'Arménie était le théâtre et la victime de ces conflits, qui rappelaient pour elle ceux des empereurs de Byzance et des Sassanides. Suivant que la fortune favorisait les armes de l'une ou de l'autre des deux puissances rivales, elle passait sous la domination turke ou persane, changeant de maître sans cesser jamais d'être dévastée et opprimée. Les insurrections des beys, qui dans leurs fiefs bravèrent plus d'une fois l'autorité des sultans leurs suzerains, aggravaient encore singulièrement cette situation; mais de toutes les guerres des Ottomans contre les Persans, aucune ne fut plus préjudiciable à l'Arménie que celle qui éclata, dans les premières années du XVIIe siècle, entre Schah-Abbas Ier et le sultan Ahmed Ier, et que provoqua la question des frontières arméniennes, éternel sujet de discorde entre les deux états. Schah-Abbas, pour arrêter la marche de l'ennemi par une mesure énergique, résolut de tout détruire en Arménie et de transformer ce pays en un vaste désert. Des agens escortés de troupes furent envoyés dans chaque province avec la mission d'en emmener de force les habitans et d'incendier les villes et les villages. L'intention du schah était à la fois d'empêcher toute communication des Arméniens avec les Turks et de transplanter dans son royaume appauvri des populations actives et industrieuses. Ces ordres furent exécutés avec une barbarie inouïe : plus de vingt-quatre mille familles, arrachées de leurs foyers, furent entraînées à marches forcées, hommes, femmes, vieillards et enfans, dans la Perse. Une partie périt en route de fatigue ou sous le bâton et le sabre des ravisseurs; un grand nombre furent engloutis dans les flots impétueux de l'Araxe.

Au milieu de ces dévastations, prolongées pendant plusieurs siècles consécutifs, le sein de la terre, privée de culture, s'épuisa et tarit tout à fait. De fréquentes famines vinrent achever de détruire tout ce qui avait échappé à l'extermination et à l'esclavage. Aussi, dès le milieu du XIe siècle, à l'époque de l'invasion des Turks seljoukides, les Arméniens commencèrent à abandonner en masse leur pays désolé, et à aller chercher sur la terre étrangère l'hospitalité et une nouvelle patrie. La Pologne, la Crimée, les provinces au nord de la mer

Caspienne, reçurent leurs premières colonies. Les invasions qui suivirent celles des Turks seljoukides n'ont fait qu'accélérer ce mouvement d'émigration, qui s'est continué jusqu'à ces derniers temps.

Après treize ans de guerres victorieusement soutenues par Nadir-Schah (Thamasp Khouli-Khan) contre les Ottomans, et terminées par la victoire qu'il remporta entre Kars et Érivan (1746), la Turquie et la Perse firent la paix. Une des clauses du traité qui intervint fut que les limites respectives des deux états seraient rétablies comme au temps de Mourad IV (1622-1640), c'est-à-dire que la province d'Aderbeïdjan et la portion de l'Arménie comprise entre le Kour et l'Araxe jusqu'à Érivan demeurerait à la Perse. Cette division se maintint pendant quatre-vingts ans, période où aucun événement mémorable ne survint en Arménie. Au bout de ce temps, le roi de Perse Feth-Aly-Schah provoqua entre la Russie et lui une collision dont le résultat fut d'imposer à l'Arménie un nouveau maître qui entra en partage avec les deux souverains qui déjà lui dictaient des lois. Au moment où le prince Menchikof se trouvait à la cour de Téhéran, où il avait été envoyé pour notifier au schah l'avénement de l'empereur Nicolas, et tandis qu'il était traité ostensiblement avec tous les égards dus à l'ambassadeur d'une puissance amie, Feth-Aly-Schah faisait sous main des préparatifs de guerre. L'héritier présomptif de la couronne de Perse, le prince royal Abbas-Mirza, entra subitement en Géorgie à la tête d'une armée formidable, dirigée par des officiers anglais de la compagnie des Indes, et envahit les provinces de Karabag, Schirvan et Schekinks. En même temps, le prince Menchikof était retenu prisonnier au mépris du droit des gens. Cette agression, violation flagrante du traité de Gulistan (1812), irrita vivement l'empereur, qui envoya à ses troupes du Caucase l'ordre d'entrer aussitôt en campagne. Le général arménien Madathof (Matathias), qui commandait un corps de l'armée russe sous les ordres du général en chef Yermolof, attaqua les Persans, d'abord auprès de Schamkor, dans le Schirvan, et ensuite auprès de Guendjeh (Ielisavethpol), et les refoula en dehors de la ligne des frontières russes. Les vainqueurs ne s'arrêtèrent pas là : ils voulurent par représailles porter la guerre sur le territoire ennemi et pénétrer dans l'Arménie persane. Les habitans, qui depuis longtemps gémissaient sous l'oppression des gouverneurs que leur imposait la Perse, reçurent les Russes avec empressement, et accoururent leur porter toutes les provisions nécessaires à l'armée. Au mois de mars, le général Benkendorf, se dirigeant sur l'Araxe, alla s'emparer du village et du monastère d'Edchmiadzin. De son côté, le général Paskévitch, se portant vers le sud, prit Nakhitchévan et vint mettre le siége devant la forteresse d'Abbas-Abad. Les Persans firent retomber sur les Arméniens le ressentiment

que ces premiers revers leur inspiraient : ils saccagèrent leurs villages, y mirent le feu et chassèrent les populations au-delà de l'Araxe. Paskévitch défit pour la troisième fois les Persans, commandés par le prince royal Abbas-Mirza, auprès de la forteresse de Djévan-Boulad, qui tomba en son pouvoir. Serdar-Abad et bientôt après Érivan, ainsi que les villes de Marand et de Tauris, dans l'Aderbeïdjan, eurent le même sort. Alors l'empereur crut devoir proposer la paix; mais le schah repoussa d'abord ces ouvertures. Cependant les Russes lui ayant enlevé les forteresses d'Ourmia et d'Ardébil, il céda, et, par le traité de Tourkmantchaï (1), il consentit l'abandon de tout le territoire qui s'étend entre le Kour et l'Araxe, du khanat d'Érivan, tant en-deçà qu'au-delà de ce dernier fleuve, du khanat de Nakhitchévan, ainsi que des plaines du Mougan jusqu'au port de Lenkeroun, laissant ainsi à la Russie la domination exclusive de la mer Caspienne. L'article 14 de ce traité portait que les sujets respectifs des deux parties contractantes qui auraient passé ou qui passeraient à l'avenir d'un état dans l'autre seraient libres de s'établir ou de séjourner partout où le trouverait bon le gouvernement sous la protection duquel ils viendraient se ranger. Nous allons voir tout à l'heure de quelle importance était cette clause pour les rapports des Arméniens avec la Russie et la Perse.

A peine la paix était-elle rétablie entre le schah et l'empereur, que celui-ci crut devoir déclarer la guerre à la Porte. Tandis qu'en Europe le maréchal Wittgenstein franchissait le Pruth le 24 avril (6 mai) 1828, Paskévitch, qui commandait en Asie, partait de Gumry le 12 (24) juin avec un corps de 12,000 hommes et 70 pièces d'artillerie, et arrivait sous les murs de Kars. Les Turks se défendirent bravement; mais un corps de 5,000 cavaliers qui gardait les abords de la place ayant été dispersé et les ouvrages avancés ayant été emportés le 23 juin (5 juillet), la citadelle fut forcée de capituler le même jour. Akhalkalaki et Akhaltzikhe furent enlevées d'assaut. Ardahan, Bayézid, Toprak-Kalé et le fort de Diadine, dans la vallée de l'Euphrate, se rendirent successivement. Le froid, qui commençait à se faire sentir vivement, mit un terme aux opérations militaires, et tandis que les deux armées étaient cantonnées dans leurs quartiers d'hiver, d'immenses préparatifs furent faits de part et d'autre pour la campagne de l'année suivante. La capitale de l'Anatolie, Erzeroum, menacée par le général Bergmann et les autres lieutenans de Paskévitch, était protégée par le seraskier Saleh-Pacha, général expérimenté et de talent, qui était campé sous les murs de cette ville à la tête d'un corps de 50,000 hommes. Les rigueurs de

(1) 22 février (5 mars) 1828.

l'hiver, prolongées très tard, ne permirent de reprendre les hostilités que le 2 (14) juin. Paskévitch, après avoir battu les Turks coup sur coup à Kaïnly et à Milly-Douze, auprès des monts Saganlouk, arriva en vue d'Erzeroum le 25 juin suivant (7 juillet). Les Russes s'emparèrent aussitôt du Top-Dag, haute montagne qui domine la citadelle du côté de l'est, à une portée de canon, et où les Turks avaient placé une batterie, et ils y transportèrent leurs pièces de campagne. En même temps les assiégés ouvrirent un feu terrible, auquel répondit si bien celui du Top-Dag, que la place capitula le 27 (9 juillet). Le seraskier et quatre autres pachas furent au nombre des prisonniers. Dès que Paskévitch fut maître d'Erzeroum, il envoya des détachemens et des colonnes mobiles dans tous les *sandjaks* environnans. Les forteresses de Baïbourt et de Khnis tombèrent au pouvoir du général Bourtzof; la forteresse d'Olta, qui avait été évacuée par les Russes et où les Turks étaient rentrés aussitôt, fut reprise par le colonel arménien prince Argoutinsky-Dolgorouky, à la tête d'un petit détachement de cavalerie musulmane. Le 28 septembre (10 octobre), Paskévitch se mit en mouvement vers Trébisonde, où le nouveau seraskier l'attendait dans les environs de Gumusch-Khané, lorsque la nouvelle lui parvint que la paix venait d'être signée à Andrinople (2-14 septembre). Le traité qui en réglait les conditions fit perdre à la Porte-Ottomane Anapa, Poti et tout le littoral de la Mer-Noire, ainsi que la plus grande portion du pachalik d'Akhaltzikhe, lui arracha la cession de ses droits de suzeraineté sur les Adighes ou Tchérkesses du Kouban, et stipula, comme le traité de Tourkmantchaï, la liberté d'émigration pour les populations chrétiennes, Arméniens, Grecs et Bulgares, qui voudraient passer sur le territoire russe (1). Aujourd'hui, comme à l'époque dont nous venons de retracer les principaux faits, les destinées de l'Arménie sont engagées dans la guerre qui vient de se rallumer, et elle est appelée à en être encore le théâtre en Asie (2).

Ce n'est pas seulement une perte de territoire qu'eurent à subir la Turquie et la Perse par suite des traités de Tourkmantchaï et d'Andrinople, mais aussi une diminution notable de leurs populations de race arménienne, qui profitèrent de la faculté d'émigrer que ces traités leur assuraient. Pour attirer chez elle ces populations, la Rus-

(1) F. Fonton, la *Russie dans l'Asie-Mineure, ou campagnes du maréchal Paskévitch en* 1828 *et* 1829, Paris, 1840.

(2) On a pu lire, dans la lettre récente de l'empereur Nicolas à l'empereur des Français, que l'un des griefs articulés par le tsar est que les Turks ont ravagé la province d'Arménie. Les dernières nouvelles venues d'Asie nous ont appris aussi que la ligne d'opérations de l'armée russe s'étend en ce moment du mont Ararad, au centre de l'Arménie, jusqu'à Batoum, sur le littoral de la Mer-Noire.

sie leur offrit dans les districts de Nakhitchévan et d'Érivan, et dans le Karabag, des concessions de terres avec exemption d'impôt pendant six ans, à la charge seulement de payer une dîme au fisc. A ces propositions engageantes se joignait une considération d'un autre ordre, non moins puissante pour entraîner les Arméniens, — la présence du chef suprême de leur église dans la portion de leur pays échue à la Russie. Le tsar avait eu soin d'enclaver dans les nouvelles limites de son empire le monastère d'Edchmiadzin, résidence du patriarche ou *catholicos*, le sanctuaire le plus vénéré de leur foi, consacré par l'apparition du fils de Dieu à l'apôtre de l'Arménie, saint Grégoire l'Illuminateur (1). Pour que ce mouvement d'émigration eût un caractère national, la direction en fut confiée à un de leurs compatriotes, M. le colonel Lazare de Lazaref, auquel sa position honorable, sa grande fortune et le crédit dont sa famille jouissait à la cour de Saint-Pétersbourg donnaient une haute influence. L'empressement des chrétiens à quitter la Perse fut tel, que dès le 11-23 juin 1828, 8,249 familles chrétiennes étaient accourues de l'Aderbeïdjan, et principalement des khanats de Méraga, Salmas et Ourmia; il en vint jusque du khanat très éloigné de Kazwin (2). Cette perte, évaluée pécuniairement pour le trésor du schah, équivalait à un déficit annuel de 100,000 tomans ou 6,400,000 francs. Du côté de la Turquie, le nombre des émigrans qui passèrent l'Arpa-Tchaï fut encore plus considérable, puisqu'on évalue à 70,000 Arméniens à peu près ceux qui abandonnèrent les trois pachaliks d'Erzeroum, Kars et Bayézid. L'archevêque d'Erzeroum, Garabed, entraîna à sa suite la population chrétienne presque tout entière de cette ville. La plupart, colons laborieux ou industriels actifs, se sont fixés sur les frontières de la Géorgie, vers Akhaltzikhe, ou dans les environs de Gumry.

II.

L'Arménie russe, comprise dans ce que l'on appelle aujourd'hui la Transcaucasie, *Zakavkazia*, se compose de la partie de la haute Arménie cédée en 1783 par Éréglé-Khan, roi de Karthli et de Caketh, à Catherine II, et des conquêtes faites sur la Turquie et la Perse. Elle

(1) Le nom d'*Edchmiadzin* rappelle cette vision miraculeuse de saint Grégoire, puisque ce mot signifie en arménien *le Fils unique est descendu*.

(2) Rapport de M. le colonel de Lazaref, adressé de Tiflis en date du 24 décembre 1829 (5 janvier 1830), à l'aide-de-camp-général comte Paskévitch Erivanski, commandant du corps détaché de l'armée du Caucase, dans la collection de pièces intitulée : *Recueil d'actes et documens relatifs à l'histoire de la nation arménienne*, 3 vol. in-4°, Moscou 1833, de l'imprimerie de l'Institut Lazaref des langues orientales. T. II, p. 166-182. Ce rapport a été reproduit en français dans le *Port-folio*, t. IV, p. 320-335.

a pour limite méridionale le cours de l'Araxe, et se prolonge au sud de ce fleuve jusqu'à l'Ararad; à l'ouest, elle touche au pachalik d'Erzeroum; vers l'est, elle s'étend, par les plaines du Mougan, jusqu'à la mer Caspienne. Un oukase du 9-21 mars 1828 l'a partagée en trois préfectures : Érivan, Nakhitchévan et Ordoubad. L'Arménie turke se divise en trois gouvernemens généraux, *eyalat*, administrés par des pachas ayant rang de visir : 1° Erzeroum, d'où dépendent les districts, *elviè*, de Tchildir, Kars, Bayézid, Van et Mousch; 2° Diarbékir, et 3° Kharbrout, d'où relèvent les districts d'Arabkir et de Malathia. Si l'on ajoutait à cette énumération les contrées de l'Asie-Mineure qui faisaient jadis partie de l'Arménie, on aurait à mentionner les *eyalat* d'Adana, Bozouk et Sivas. La portion qui est restée à la Perse, située sur la rive droite de l'Araxe, n'est pas très considérable, et a été réunie à l'Aderbeïdjan.

Au sud et à l'ouest, dans les districts montagneux, les Turkomans et les Kurdes promènent d'une *yaïla* (1) à l'autre leur vie nomade, leurs nombreux troupeaux et leurs habitudes de rapine et de brigandage. Sur plusieurs points, les Arméniens paraissent s'être incorporés aux Kurdes et avoir pris les mêmes instincts, les mêmes mœurs. C'est ainsi que les Rischvans, dont le territoire est compris entre Kharbrout et Erzingan, dans un espace de trente lieues, et qui ont poussé à l'ouest jusqu'au pachalik de Bozouk, comptent parmi eux la tribu Badvéli, de souche arménienne, comme son nom semble l'indiquer (2). La branche des Manektsi, renommée pour sa bravoure et où chaque homme naît soldat, se prétend issue des Mantagounis, et celle des Sellivans, des Reschdounis, deux nobles familles de l'ancienne Arménie (3).

Placée sous la même latitude que le midi de l'Espagne et le royaume de Naples, l'Arménie est dans des conditions de climature fort différentes. Les chaînes de montagnes qui la coupent dans tous les sens et celle du Caucase, qui au nord la domine de son infranchissable rempart, toujours couronnées de neiges et de sombres vapeurs, entretiennent une température très froide sur les hauteurs du plateau arménien. L'hiver y fait sentir ses rigueurs les deux tiers de l'année; mais dans les plaines basses règne pendant l'été une chaleur excessive. Immergées dans une atmosphère ardente et humide, baignées par des eaux jaillissant de tous côtés, ces vallées sont d'une fertilité sans limites. Les productions des zones tropicales s'y marient à celles des régions alpestres. Telle du moins nous apparaît l'Arménie dans

(1) Plateau de montagnes couvert de pâturages. Ce mot est turk ou tartare.
(2) Ce nom signifie en arménien *honorable, digne de respect*.
(3) Boré, *Mémoires et Correspondance d'un voyageur en Orient*, t. Ier, p. 371.

les tableaux que nous retracent ses anciens historiens à une époque antérieure aux invasions qui ont ruiné son sol généreux.

L'aspect de la nature s'est fortement empreint dans la poésie populaire arménienne, et c'est un des sujets dont elle aime à s'inspirer; mais ce ne sont plus les scènes grandioses ou d'une sombre magnificence de l'Ararad et du Caucase que les bardes modernes se plaisent à décrire. Les malheurs de la patrie ont comprimé l'élan de leur verve; ils ont oublié le ton épique des anciens chantres de Koghthen. Ils inclinent plus volontiers à considérer la nature dans ses harmonies simples et gracieuses, dans ce qu'elle a de mélancolique et d'approprié au deuil de leur âme.

La race qui habite ces régions montagneuses, ou qui en est sortie, y rattache ses origines par la tradition mosaïque qui place sur l'Ararad le berceau du genre humain renaissant après le déluge. Le type particulier à cette race s'est perpétué à travers les siècles aussi indélébile que le type juif chez les enfans d'Israël, quoique les Arméniens ne soient pas comme ceux-ci séparés des autres peuples par une religion exclusive, et qu'ils appartiennent à la grande famille chrétienne. Il est vrai de dire cependant que la nation, du moins sa très grande majorité, s'est constituée en une église à part, qui, longtemps combattue par les théologiens grecs et latins, s'est fortifiée dans un esprit de nationalité qui l'éloigne de toute alliance avec les autres communions chrétiennes. Les Arméniens unis ou catholiques, que des rapports plus fréquens avec les Occidentaux ont dépouillés de ces répugnances, contractent quelquefois de ces sortes d'unions. Quant aux dissidens, il y a une distinction essentielle à faire; ces mariages mixtes sont sans exemples chez les Arméniens de l'empire ottoman, tandis qu'ils ne sont pas rares chez leurs coreligionnaires de Russie ou de l'Autriche.

Dans l'état de dispersion où se trouve maintenant la nation arménienne, il est très difficile d'en évaluer le chiffre total; on peut croire cependant, d'après les calculs qui paraissent le mieux fondés, que ce chiffre est très approximativement de 4 millions. Voici comment il se décompose :

1° Empire ottoman (Arménie occidentale et méridionale, Asie-Mineure, Syrie et Egypte, Roumélie et principautés danubiennes).....	2,500,000
2° Empire russe (Arménie centrale et septentrionale, Géorgie, Schirvan et Daghestan, Russie d'Europe et Pologne).....	1,200,000
3° Empire d'Autriche (Gallicie, Bukovine, Transylvanie, Hongrie).....	25,000
4° Perse et Aderbeïdjan.....	150,000
5° Inde continentale et Archipel d'Asie.....	25,000
Total.....	3,900,000

En comptant environ 100,000 Arméniens disséminés dans les dif-

férentes parties du globe omises dans l'énumération précédente, nous aurons les 4 millions énoncés ci-dessus. A cette évaluation générale, je dois ajouter quelques remarques particulières.

Le nombre des Arméniens de Constantinople est donné très diversement par les différens auteurs. Un écrivain de cette ville, M. Hissarian, rédacteur de la revue arménienne le *Panassér* (*le Littérateur*), et un auteur anglais, M. Robert Curzon, abaissent ce nombre jusqu'à 100,000 âmes (1), d'après un calcul qui est évidemment insuffisant; M. l'abbé Boré le fixe à 222,000 (savoir 205,000 Arméniens grégoriens et 17,000 catholiques) (2); enfin M. Lorenz Rigler, ancien professeur de clinique à l'école de médecine de Galata-Seraï, à Constantinople, dans son livre intitulé : *la Turquie et ses habitans*, le porte jusqu'à 250,000, suivant un dénombrement récent qu'il dit être officiel (3).

Les Arméniens d'Égypte, établis principalement à Alexandrie et au Caire, sont au nombre de 3 à 4,000; ceux qu'a laissés en Perse l'émigration de 1828, de 120 à 150,000, d'après les renseignemens fournis par M. Jean David, premier interprète du schah actuel, pendant son séjour en Autriche, où il est venu en 1851, de la part de son souverain, recruter une colonie d'instructeurs militaires, de médecins et d'ingénieurs des mines (4).

Dans ces pays divers, le climat, le régime, la profession, peuvent modifier le type originel qui distingue les Arméniens. M. Lorenz Rigler, qui, pendant une longue résidence dans la capitale de l'empire ottoman, a eu comme médecin l'occasion de les étudier de près, et que ses connaissances spéciales mettaient à même de bien déterminer leurs caractères physiologiques, pense que ce type, dans son expression la plus générale et la plus exacte, se rencontre dans la corporation des ouvriers et des portefaix de cette capitale. Voici comment il les dépeint : — la taille des Arméniens, dit-il, varie entre

(1) *Panassér*, novembre 1851. — *Armenia, a year at Erzerum and on the frontiers of Russia, Turkey and Persia*, by Robert Curzon, London, 1 vol. 1854, John Murray.

(2) *Almanach de l'empire ottoman pour* 1849, publié à Constantinople.

(3) *Die Turkey und ihre Bewohner*, 2 vol. in-8°, Vienne 1852. Voici comment M. Lorenz Rigler répartit l'ensemble de la population de Constantinople :

400,000	Turks.
250,000	Arméniens.
130,000	Grecs.
20,000	Juifs.
6,000	Hellènes (sujets du royaume de Grèce).
8,000	Européens de différentes nations.
Total. 814,000	

(4) *L'Europe*, journal arménien de Vienne, n° du 11-23 mars 1851.

5 pieds et 5 pieds 2 pouces; ils sont d'une constitution solide et robuste, leur crâne est sphérique et rarement pyramidal, leur angle facial s'ouvre de 80 à 85 degrés. Ils ont les cheveux noirs, les traits fortement accentués, le nez très saillant et aquilin, le teint animé, les lèvres pleines, les dents belles et espacées. Leurs autres traits particuliers, remarqués aussi par un voyageur qui a parcouru l'Arménie il y a quelques années, M. Dubois de Montpéreux (1), sont un cou gros et rétréci surmontant des épaules et un torse largement développés, des membres courts et liés au tronc par une puissante musculature. Dans les classes soumises aux habitudes d'une vie sédentaire, dont l'alimentation a pour base le riz et pousse à l'obésité, ils deviennent, en avançant en âge, lourds dans leur démarche et gênés dans leurs mouvemens.

Les Arméniennes, lorsqu'elles sont encore jeunes et qu'elles n'ont pas acquis cet excès d'embonpoint si précoce chez elles, sont généralement d'une beauté remarquable, d'une admirable fraîcheur de carnation. Les Européens qui les ont entrevues à la sortie de l'église, à travers un pli dérangé du *yaschmak* qui voile leurs traits aux regards indiscrets, sont unanimes pour leur rendre ce témoignage. Elles aiment avec passion les riches parures, les étoffes de soie aux vives couleurs, aux broderies d'or et d'argent, les pierreries étincelantes, les cachemires de l'Inde aux dessins bizarres et éclatans. Leur coiffure, édifice ingénieux de rubans et de fleurs, est d'un goût exquis. Elles ont les cheveux d'un noir foncé, les yeux de la même couleur, bien fendus et très vifs, sous des sourcils parfaitement dessinés; mais l'ovale de leur figure n'est peut-être pas d'un galbe aussi élégant que celui des Géorgiennes. L'habitude de rester toujours assises à l'orientale, peut-être aussi d'envelopper les jambes des nouveaux-nés d'une masse de linges, et quelquefois des affections rachitiques, font qu'elles ont souvent, comme les Turkes, les pieds déviés et une démarche disgracieuse. Leur vie, consacrée aux soins du ménage et à l'éducation des jeunes enfans, s'écoule au fond du gynécée ou harem, s'il est permis d'appliquer à la société arménienne un terme qui pour nous autres Européens réveille l'idée de la polygamie musulmane; mais loin de croire que les Arméniens, en séquestrant leurs femmes, se sont rendus les imitateurs des Turks, on ne saurait douter que ces deux peuples n'ont fait que se conformer à une coutume en vigueur de toute antiquité dans l'Asie occidentale. Les Arméniens unis, même en Orient, tendent à laisser à la femme une mesure de liberté aussi grande que celle dont elle jouit parmi nous. Partout en Europe, en dehors de l'empire ottoman, ca-

(1) *Voyage autour du Caucase*, t. Ier, p. 385-386.

tholiques ou dissidens ont adopté les usages des pays où ils sont venus demander l'hospitalité.

Le culte des vertus domestiques est en honneur parmi les Arméniens; ils sont attachés à leurs foyers, et la famille a chez eux un caractère tout patriarcal. Byron, qui, dans ses pérégrinations en Orient, les avait fréquentés et avait commencé à étudier leur littérature, affirme qu'il serait difficile peut-être de trouver un peuple dont les annales soient moins souillées de crimes, que leurs vertus ont été celles de la paix, leurs vices ceux de la violence qu'ils ont subie (1). Au jugement de M. Lorenz Rigler, ils sont de toutes les nations orientales la plus laborieuse, celle qui a le plus d'intelligence et d'instruction. Leur vocation spéciale pour le commerce et la banque, leur aptitude aux affaires sont connues de tous (2). S'ils se montrent âpres au gain, on ne saurait leur refuser d'avoir généralement de la probité; c'est cette qualité, appréciée en eux par le gouvernement ottoman, qui leur vaut d'être employés comme ses agens ou ses intermédiaires dans la perception de tous les revenus publics. Ménagers à l'excès de leurs deniers, dans les circonstances ordinaires de la vie et vis-à-vis des étrangers, ils les prodiguent sans hésitation pour doter leurs établissemens religieux, pour créer ou soutenir une institu-

(1) « It would be difficult perhaps to find the annals of a nation less stained with crimes than those of the Armenians, whose virtues have been those of peace, their vices those of compulsion. » *Correspondance de lord Byron*, lettre 258, Venise, 2 janvier 1817.

(2) La réputation de capacité commerciale attribuée généralement aux Arméniens doit être entendue dans un sens beaucoup plus restreint que par le passé. L'un d'eux, M. Hissarian, a montré, dans un de ses articles du ***Panassér*** (cahier de novembre 1851), que ses compatriotes sont restés sous ce rapport bien en arrière des Grecs, qui se sont emparés de tout le commerce de la Turquie, et qui ont fondé des maisons de banque dans les principales villes de l'Europe. La même observation avait été faite auparavant par le rédacteur de l'un des journaux arméniens de Smyrne, l'*Araradian Arschaloüs* (*l'Aurore de l'Ararad*), M. Luc Balthasar, qui déplorait amèrement la décadence commerciale de sa nation. Il est vrai que dans l'intérieur de l'empire ottoman les Arméniens ont conservé le monopole des opérations de banque, et que, pour cette branche d'industrie, ils sont sans rivaux; mais il ne faudrait pas conclure de là que leurs richesses sont aussi considérables qu'on se plaît à le supposer. Il serait difficile de citer à Constantinople plus de dix ou douze grandes maisons de banque arméniennes. J'ajouterai que, se trouvant souvent à découvert pour les avances qu'elles font aux pachas, elles dépendent de la position essentiellement instable de ces fonctionnaires, et croulent quand ils sont disgraciés. Une autre cause de ruine pour les *sarrafs* provient des abus de l'administration à laquelle ils ont été livrés jusqu'à présent, abus que le sultan Abdul-Medjid, qui, par ses qualités personnelles, s'est acquis le dévouement et l'affection de tous ses sujets, musulmans ou chrétiens, travaille chaque jour, par les plus généreux efforts, à faire disparaître. Il me suffira de dire qu'il était rare autrefois que la richesse une fois acquise se perpétuât dans une famille d'une génération à l'autre. Toutes les grandes fortunes patrimoniales des Arméniens se rencontrent principalement chez ceux de Russie, de l'Autriche ou de l'Inde britannique, là seulement où la possession du fruit de leur activité et de leur industrie leur est garantie par la loi.

tion d'utilité nationale. Un certain nombre d'associations de ce genre, hôpitaux, écoles, colléges, associations patriotiques, ont été fondées depuis quelques années et sont alimentées par des contributions volontaires. On a dit que les Arméniens étaient les Suisses de l'Orient; il serait plus exact de les comparer aux Hollandais : c'est la même ardeur soutenue, mais calme, dans le travail, la même persistance opiniâtre à poursuivre un gain, quelque minime qu'il soit, le même soin à éviter le bruit et l'éclat extérieurs. Tous leurs progrès, accomplis dans l'ombre et le silence, sont ignorés en Europe, où ils ne cherchent pas à les faire connaître, et où leurs livres et leurs journaux n'ont pas accès. Fiers et arrogans envers leurs subordonnés dans la prospérité, ils subissent la mauvaise fortune avec un esprit d'humilité et de résignation qui a peut-être sa source dans le sentiment chrétien, peut-être aussi dans quelque réminiscence involontaire du fatalisme musulman, dont le spectacle est depuis si longtemps sous leurs yeux.

Parmi les plus fausses notions qui ont cours sur le compte de la nation arménienne est celle qui nous la représente comme absorbée par le soin des intérêts matériels et comme ne connaissant d'autre patrie que les pays où elle trouve des métaux précieux à accaparer et un élément à son industrie ou à son avidité pour le gain (1). C'est là encore une de ces impressions puisées dans la contemplation superficielle de la société bâtarde du quartier de Constantinople fréquenté par les Franks. Au contraire, il n'est pas de sentiment qui fasse vibrer plus profondément le cœur des Arméniens que le souvenir de la patrie qu'ils ont perdue; il éclate à chaque ligne de leurs poésies modernes. L'Israélite exilé qui suspendait la harpe de Sion aux saules de l'Euphrate n'a pas de regrets plus profonds et d'accens plus touchans pour les exprimer :

O douce Arménie! . . . . . .
O terre de nos ancêtres trop longtemps oubliée!
Patrie dont le souvenir est impérissable dans mon cœur (2)!

s'écrie un poète interprète de la conscience et écho du cri de la nation.

Ce n'est pas l'oubli, mais plutôt l'exagération de ce sentiment que l'on pourrait reprocher aux Arméniens, et qui entretient dans le cœur d'un grand nombre d'entre eux, comme une consolation à leurs mal-

(1) Cette assertion se trouve consignée dans un livre où l'Orient est envisagé plus d'une fois sous un point de vue faux ou superficiel, la *Correspondance d'Orient* de MM. Michaud et Poujoulat.

(2) Haiots aschkharig! . . . . . .
Ov tou i-vaghouts mortsvadz haïrénik;
Ov tou im serdis ammorats déghik! (NAHABED.)

heurs passés, l'espoir du réveil futur de leur nationalité. Cette illusion, que traduit si bien la prophétie attribuée à saint Grégoire l'Illuminateur, annonçant l'arrivée des Franks comme des libérateurs, cette illusion, qui est très ancienne, ravivée à l'époque des croisades, a trouvé à leurs yeux une sorte de réalisation lorsque la Russie les a affranchis du joug de la Perse, et qu'un oukase adressé au sénat dirigeant de Saint-Pétersbourg (1) a décidé qu'en leur honneur le nom de province d'Arménie, *armienskaïa oblast*, serait donné aux khanats d'Érivan et de Nakhitchévan.

Leur caractère est un ensemble de qualités plus solides que brillantes; ils n'ont en partage ni la verve d'imagination ni l'esprit aventureux des Grecs, ni l'ardeur qui appelle les périls de la guerre. Les instincts pacifiques prédominent en eux; ils s'accommodent volontiers de toutes les formes de gouvernement, et se montrent sujets fidèles; ils ne demandent que la liberté de faire leurs affaires. Ce n'est pas que le courage militaire leur manque tout à fait, comme on le croit communément; l'histoire a enregistré les noms d'une foule d'entre eux qui s'illustrèrent en combattant pour leur pays ou en mettant leur épée au service des empereurs de Byzance. La Russie, une fois maîtresse de l'Arménie, s'est empressée d'en appeler les populations sous les armes et de les organiser en milices chargées de la défense de leur propre territoire. En 1828, dans la campagne contre la Turquie, elle avait à sa solde un corps de ces milices. Les descendans des plus illustres familles arméniennes, que recommandaient leurs talens militaires, ont pris rang à la tête de ses armées, et lui ont rendu de grands services dans les guerres qu'elle a soutenues en Europe et en Asie, surtout depuis Catherine II. Plusieurs d'entre eux se sont distingués ou ont trouvé la mort sur les champs de bataille où ont paru les troupes russes dans les premières années du siècle. Pour ne parler ici que de nos contemporains immédiats, je rappellerai le nom du général Madathof, que j'ai déjà cité, celui du prince Argoutinsky-Dolgorouky, aujourd'hui commandant de la province du Daghestan, connu par les bulletins de la guerre contre les montagnards du Caucase, ceux des généraux Béboutof, Orbélian, Bagration-Mouschransky, qui ont figuré dans les combats livrés en décembre dernier contre les Turks, dans la province d'Akhaltzikhe.

Pour être impartial dans cette appréciation du caractère arménien, je dois noter un vice qui le dépare singulièrement. C'est cet esprit de jalousie et de discorde qui divise la nation, et qui, après avoir été une des causes les plus actives de sa ruine et de sa dispersion, se reproduit, maintenant qu'elle n'a plus d'existence politique,

(1) Oukase en date du 21 mars (2 avril) 1828 dans la collection des *Actes et Documens relatifs à l'histoire de la nation arménienne*, t. Ier, p. 278.

dans la sphère des idées religieuses. Les catholiques et les dissidens forment deux camps séparés, souvent ennemis, déplorable animosité entre enfans d'une même patrie, qui a eu pour conséquences d'attirer plus d'une fois sur eux les avanies, les persécutions et la mort. Les catholiques eux-mêmes se sont scindés en deux partis, les uns attachés à leur liturgie et à leur rite particuliers, les autres dévoués à la liturgie et au rite latins. Le bruit des querelles de ces deux partis retentissait naguère jusque dans les journaux européens, et le saint-siége, pour y mettre un terme, s'est vu forcé de condamner deux des brochures lancées de part et d'autre, comme *écrits calomnieux au premier chef* (1). Espérons que le bref que vient d'adresser le souverain pontife à la nation arménienne ramènera définitivement la paix et l'union parmi les catholiques, et que cet appel à la conciliation sera entendu en Orient.

III.

Ce que je viens de dire des dissidences qui se sont produites parmi les Arméniens m'amène à les considérer maintenant sous le point de vue religieux. Il sera d'abord question de l'église qui rallie la grande majorité de la nation, l'église arménienne orientale. Je l'appelle ainsi parce qu'elle a son siége principal, — le patriarcat d'Édchmiadzin, — dans l'Orient, et qu'elle proclame sa séparation de l'église occidentale ou romaine. Les Arméniens lui donnent eux-mêmes la dénomination d'église grégorienne, comme possédant la succession des *catholicos* ou patriarches universels, dont saint Grégoire l'Illuminateur ouvre la série. Cette question des doctrines de la communion grégorienne est assez difficile et délicate à traiter à cause des débats passionnés qu'elle a soulevés, et parce qu'elle a été singulièrement dénaturée par une intelligence insuffisante des textes sur lesquels la discussion a été appuyée. Pour me tenir aussi près que possible de la vérité, je m'attacherai à ne rien avancer qui ne soit admis par les théologiens arméniens les plus accrédités, et qui ne soit contenu dans la profession de foi sanctionnée par l'autorité du patriarche.

L'un des dogmes fondamentaux du christianisme, le dogme de l'incarnation, est celui qui, pendant le cours des cinq premiers siècles de notre ère, suscita les opinions les plus diverses en dehors de la doctrine orthodoxe. Les gnostiques et les manichéens, Arius, Paul de Samosate, Apollinaire, Théodore de Mopsueste, et, après eux, Nestorius et Eutychès, en proposant, chacun à son point de vue, une interprétation de ce que la foi chrétienne proclame un mystère,

(1) Décrets de la congrégation de l'index des 5 et 6 septembre 1853.

tendaient à détruire toute l'économie de l'œuvre de la rédemption. Les Arméniens, convertis au christianisme dans les premières années du IVe siècle, restèrent jusqu'au milieu du Ve étrangers à ce mouvement de doctrines, se bornant à suivre celles de l'église grecque, alors unie avec Rome. De toutes ces déviations de la foi catholique, les deux qui ont pénétré le plus profondément au sein des populations orientales, et qui ont formé deux communions encore subsistantes de nos jours, les nestoriens et les jacobites, sont celles de Nestorius et d'Eutychès. Le premier, qui occupa le siége de Constantinople de 425 à 430, niait avec Théodore de Mopsueste l'union personnelle ou hypostatique du Verbe avec la nature humaine et supposait la coexistence de deux personnes en Jésus-Christ dans une union apparente. Combattu par le savant patriarche d'Alexandrie saint Cyrille, Nestorius fut condamné dans le concile d'Éphèse (431). A la définition rationaliste de Nestorius, Eutychès, archimandrite de l'un des monastères de Constantinople, essaya d'en substituer une toute contraire et qui fut comme la réaction de cet esprit d'ascétisme contemplatif que les moines apportaient alors dans la pratique et l'enseignement du christianisme. Il soutint que la nature divine et la nature humaine s'étaient confondues dans une ineffable unité en Jésus-Christ, et, comme les gnostiques, que le Sauveur avait revêtu un corps d'origine céleste et d'une essence toute différente de celle de notre humanité. Les doctrines d'Eutychès ne pouvaient manquer de trouver de la sympathie dans l'école d'Alexandrie, dont l'exégèse était dominée par le point de vue mystique et transcendant, et Dioscore, successeur de saint Cyrille, se déclara le champion du moine constantinopolitain. L'un et l'autre furent anathématisés, comme on sait, dans le concile de Chalcédoine (451). A cette époque, les Arméniens étaient soulevés contre le roi de Perse Iezdedjerd II, qui, pour les tenir plus sûrement sous le joug et les éloigner des Grecs, avait résolu de leur imposer le magisme. Occupés à défendre leur liberté religieuse et leur territoire envahi, ils furent empêchés par les perturbations inséparables de cette lutte de prendre part aux débats qui agitaient alors le monde chrétien; ils n'envoyèrent point de représentant au concile de Chalcédoine, et, privés momentanément de toute communication avec les provinces grecques, ils ne purent avoir une connaissance exacte des décisions de cette assemblée.

Les sectateurs de Dioscore et d'Eutychès formèrent bientôt en Orient un parti puissant, actif à propager partout des accusations et des bruits calomnieux contre les pères de Chalcédoine, en les représentant comme les rénovateurs de l'hérésie de Nestorius. Trompés par ces insinuations, les Arméniens crurent devoir rejeter ce concile. L'asservissement complet de leur pays par les Perses, ensuite par les Arabes et les Turks, les efforts que firent les Grecs de leur côté

pour arracher quelques lambeaux de ce malheureux pays, la spoliation et le meurtre du dernier des Bagratides, dont ils se rendirent coupables, l'intolérance des empereurs et leurs persécutions contre les dissidens, hâtèrent et finirent par consommer la séparation des Arméniens et des Grecs. La haine politique se fortifiant de la haine religieuse, ils se vouèrent mutuellement une implacable inimitié. Les familles de l'aristocratie arménienne qui passèrent au service de Byzance purent quelquefois se rallier à la foi officielle de la cour impériale, mais la masse de la nation persista toujours dans son animosité.

Par une contradiction singulière, mais qui s'explique par la brusque séparation des Arméniens d'avec les Grecs et leur primitive adhésion à une croyance commune, ils repoussèrent le concile de Chalcédoine, sans toutefois adopter le monophysisme; il y a plus : dans toutes leurs professions de foi, l'auteur de cette hérésie, Eutychès, est nommé parmi les chefs de secte qu'ils vouent à l'anathème. Il est indubitable que la doctrine de l'église arménienne, telle que nous la trouvons formulée dans les écrits des pères de cette église qui font autorité, est fondée sur la distinction des deux natures en Jésus-Christ, définie, il est vrai, dans un sens un peu différent du concile de Chalcédoine. Suivant ce concile, les deux natures restent entièrement distinctes après l'incarnation du Verbe, chacune, avec sa raison d'être et son mode d'action, ne se confondant jamais, quoique réunies dans une seule et même hypostase. Avant que les erreurs d'Eutychès eussent fait sentir la nécessité de circonscrire dans des termes d'une précision rigoureuse la définition de ce dogme, saint Cyrille avait cherché à en donner une idée par l'image de l'union de l'âme et du corps humains, idée que ce savant docteur ne considérait lui-même que comme une comparaison imparfaite. C'est sous cette image que les Arméniens cherchèrent à se représenter la coexistence des deux natures qui composent l'hypostase de l'Homme-Dieu. Tout en reconnaissant en Jésus-Christ deux natures réunies inséparablement et sans confusion en une seule personne, ils ne consentirent pas à admettre explicitement l'expression de *deux natures*, d'autant moins que dans leur langue le mot *pnouthioun* ou *nature* a pour première acception celle de *personne*. On voit par là dans quelle erreur sont tombés les Grecs et les Latins, en considérant les Arméniens comme de véritables eutychéens ou monophysites, et que le rejet du concile de Chalcédoine par ces derniers tient uniquement à une définition du dogme proclamé par ce concile, obscurcie par l'ambiguité d'une expression de leur idiome. Aujourd'hui la doctrine enseignée dans leurs écoles théologiques, sous la sanction du catholicos, paraît conforme, au moins extérieurement, à celle de l'église latine, puisqu'elle admet en Jésus-Christ

deux natures, deux volontés et deux opérations, l'une divine et l'autre humaine (1); elle exclut par conséquent et d'une manière bien tranchée le monophysisme et le monothélisme.

La réunion de l'église arménienne et de l'église grecque, désirée et entreprise par les meilleurs esprits, par les hommes les plus savans, les plus pieux d'entre les Arméniens, fut rendue impossible par les violences et les mesures impolitiques de la cour de Byzance. Cette scission était surtout entretenue par la juste répugnance qu'ils éprouvaient à se soumettre à l'obligation d'un second baptême qui leur était imposée pour entrer dans le sein de l'église grecque (2), comme à des païens qu'il fallait régénérer entièrement, pratique d'ailleurs condamnée par les canons de tous les conciles (3).

A l'époque de la domination des rois roupéniens de Cilicie, plusieurs de ces princes, redoutant les attaques des sultans d'Égypte, déjà fatales aux colonies latines de la Syrie, implorèrent l'appui des papes qui ne cessaient d'élever la voix en faveur des chrétiens d'Orient, même lorsque l'ardeur pour les croisades fut éteinte, et firent acte d'adhésion au siége de Rome; mais ces tentatives de rapprochement n'eurent pas de résultats durables, et les Arméniens, sans avoir contre les Latins cette répulsion qu'ils entretenaient à l'égard des Grecs, persistèrent dans leur communion séparée. Deux tendances partageaient alors la nation; ceux qui habitaient la Cilicie, dans le voisinage des croisés, sans cesse en rapport avec eux, s'attachaient à les imiter en tout, mœurs, costume, langage, institutions chevaleresques, hiérarchie féodale, et jusqu'aux cérémonies du culte. Le représentant de cette tendance, celui qui nous l'a fait le mieux connaître, est l'un des plus savans pères de l'église arménienne, saint Nersès de Lampron, archevêque de Tarse, issu du sang royal des Roupéniens, lequel vivait dans la seconde moitié du XIIe siècle. Dans ses écrits, qui contiennent une curieuse peinture de la société franke dans la Syrie, il ne manque jamais de glorifier les Latins, même au détriment de ses compatriotes : ce

(1) Dans le livre intitulé : *Exercice de la foi chrétienne suivant la doctrine orthodoxe de l'église d'Arménie*, le dogme des deux natures, des deux volontés et des deux opérations en Jésus-Christ, est énoncé en termes formels. J'ajouterai que les préventions contre le concile de Chalcédoine s'effacent de plus en plus. Une brochure dans laquelle ce concile était attaqué, ayant paru dernièrement à Constantinople, a été désapprouvée par la partie la plus éclairée de la nation.

(2) On peut voir quelle indignation manifeste à cet égard un historien du XIIe siècle, Matthieu d'Édesse, dans mon *Récit* de la première croisade, extrait de sa chronique, et traduit de l'arménien, chap. LXVIII. Paris, 1850, in-4°.

(3) Cette pratique d'un second baptême a été rétablie dans l'église russe pour les princes et princesses de la religion protestante qui s'allient à la famille des tsars. Elle a été sanctionnée, d'après la proposition du patriarche Philarète Romanoff (1619 à 1633), par le concile de Moscou tenu en 1620.

parti est celui qu'on pourrait appeler des Arméniens occidentaux. Dans les provinces de l'est régnait un ordre d'idées tout contraire. Là était le foyer d'une résistance très vive contre la substitution des dogmes et des usages des Latins aux usages et aux dogmes nationaux. Saint Nersès, accusé de favoriser ces innovations, fut forcé de se justifier auprès du roi Léon II par une longue apologie qu'il lui adressa sous forme de lettre, et qui est parvenue jusqu'à nous. Ces deux points de vue tout opposés subsistent encore de nos jours, l'un qui incline une fraction des Arméniens vers l'église latine et les met en communion avec Rome : ce sont les Arméniens unis; l'autre qui entraîne le reste de la nation vers l'église orientale et la rattache au patriarcat d'Edchmiadzin : ce sont les Arméniens grégoriens.

Il y a dans la croyance de ces derniers deux points fondamentaux où elle s'éloigne de la foi de l'église romaine pour se rapprocher de celle des Grecs. Elle admet que la troisième personne de la Trinité procède du Père seulement et désavoue le *Filioque* du symbole latin, comme une addition faite après coup au texte de l'évangéliste saint Jean. Le second point est relatif à l'état des âmes après la mort. Les Arméniens n'ont pas de purgatoire dans le sens catholique de ce mot, et l'expression *kavaran,* lieu d'expiation, est dans ce sens un néologisme dans leur langue. Un écrivain, qui a présenté ici dernièrement, avec autant de convenance que de savoir, un exposé des doctrines de l'église orientale (1), a montré que cette église (et par conséquent les Arméniens d'accord avec elle sur ce point) admet un lieu de transition où les âmes des bons, comme celles des méchans, attendent la résurrection du jugement dernier, et dans quelle intention elle prescrit les prières des vivans pour les morts. J'ajouterai que l'église arménienne recommande la fréquence de ces prières et que le lendemain des fêtes solennelles, Nativité, Pâques, Transfiguration, Assomption, Exaltation de la Croix, est marqué dans la liturgie comme consacré à la mémoire des fidèles qui sont morts dans la foi (2).

Mais la question qui sépare le plus profondément les Arméniens de l'église occidentale est celle de la suprématie du siége de Rome. Tout en vénérant dans le chef de cette église le successeur de saint Pierre, du premier des apôtres, le titulaire de l'un des plus grands siéges de la chrétienté, ils déclinent sa juridiction dogmatique et

(1) M. Desprez, *l'Église d'Orient,* dans la livraison du 1er décembre 1853.

(2) Il y a quelques autres points, mais de discipline ou rituels seulement, sur lesquels les Arméniens grégoriens sont séparés de l'église latine, comme la communion sous les deux espèces, l'usage de ne verser à la messe que du vin dans le calice, au lieu d'employer le vin et l'eau, la célébration de la fête de la Nativité le 6 janvier avec l'Épiphanie, au lieu de la faire le 25 décembre. Il faut remarquer qu'ayant conservé le calendrier julien ainsi que les Russes et toutes les nations chrétiennes de l'Orient, leurs solennités religieuses tombent à des époques de l'année différentes de celles où elles se rencontrent dans l'église latine.

disciplinaire, et revendiquent pour leur catholicos l'indépendance que les héritiers de saint Grégoire l'Illuminateur ont toujours affectée depuis que vers la fin du IVe siècle ils ont cessé d'aller demander l'investiture de leur dignité à l'évêque de Césarée. Cette question n'est pas simplement religieuse, elle s'est compliquée des susceptibilités d'un patriotisme jaloux de tout ce qui peut sembler porter atteinte à la nationalité. Pour les Arméniens dispersés aujourd'hui en tous lieux, le dernier lien qui maintient encore cette nationalité est leur religion. La quitter pour embrasser le catholicisme est dans leur opinion se dénationaliser, devenir *frank*, comme ils le disent dans une intention répulsive. Le culte de la Vierge et des saints leur est cher: ils aiment la pompe dans les cérémonies religieuses, la magnificence dans la décoration de leurs églises, les pratiques extérieures de piété, les pélerinages aux saints lieux. Un grand nombre d'entre eux joignent à leur nom le titre de *mahdessi*, indiquant qu'ils ont fait le voyage de Jérusalem, par un usage analogue à celui des musulmans qui se décorent du titre de *hadji* (pélerin), après être allés visiter le tombeau de leur prophète. Leurs jeûnes sont très multipliés, puisqu'ils ont quatre carêmes dans l'année: les prescriptions qui recommandent l'abstinence sont très sévères, et ils les observent avec une rigueur absolue, même en voyage ou en cas de maladie. Ces instincts de dévotion, si différens de l'esprit et des doctrines du protestantisme, s'opposent à ce qu'il compte jamais un grand nombre de prosélytes parmi eux. On peut évaluer à 2,000 ou 3,000 le chiffre de ceux qui se sont laissé gagner par les prédications des missionnaires anglais ou américains à Smyrne, à Constantinople, à Erzeroum et à Djoulfa.

Le gouvernement ecclésiastique de la nation arménienne est sous la direction d'un chef suprême, qui porte, comme nous le savons déjà, depuis le IVe siècle, le titre de *catholicos* ou patriarche universel. De lui relèvent deux patriarcats diocésains, — Constantinople (érigé en 1461), et Jérusalem (1311). Sur l'échelle hiérarchique viennent ensuite se placer les archevêques, les évêques et les desservans ou *derders*. Avant d'entrer dans les ordres sacrés, les *derders* sont dans l'obligation de contracter mariage. Il en résulte que, dans les provinces d'Arménie, où les populations sont pauvres, ces prêtres, ayant une famille souvent nombreuse à soutenir, et ne trouvant pas dans leur profession une rémunération suffisante, sont forcés d'y suppléer par une industrie manuelle, par les travaux des champs et l'élève des bestiaux. Privés de loisir pour étudier, ils sont condamnés à négliger toute culture intellectuelle. Une autre cause les retient dans cet état d'ignorance, en brisant en eux tout ressort d'émulation; c'est l'obstacle qui les empêche de franchir les degrés inférieurs de la hiérarchie ecclésiastique. Cet obstacle est le mariage, interdit aux

membres du haut clergé ainsi qu'aux moines. C'est parmi ces derniers seulement, comme c'est l'usage en Russie et dans l'Orient en général, que se recrutent les dignitaires, évêques, archevêques et patriarches; c'est des couvens que sortent les *vartabeds* ou docteurs en théologie qui sont chargés de l'enseignement et de la prédication. Les fonctions des derders se bornent à la célébration des offices journaliers et à l'administration des sacremens.

La résidence des catholicos a été aussi instable que les destinées politiques de leur patrie. Dans les temps anciens, à l'époque de la domination des Arsacides et des Bagratides, le patriarcat, fort de son unité, se maintint debout, à côté du pouvoir royal, dans les différentes capitales que ces souverains firent bâtir successivement, Valarsabad, Artaxate, Touin et Ani. La chute des Bagratides commença ses vicissitudes et son démembrement. Les catholicos, dépouillés du riche apanage qu'ils tenaient de la piété des monarques arméniens, n'eurent plus d'autre abri que celui qu'ils durent au hasard des circonstances. Relégués d'abord par les empereurs grecs dans un coin de la Cappadoce, puis retirés dans la partie du Taurus appelée la Montagne-Noire, ils parvinrent plus tard à se retrancher dans la forteresse de Hrom-Gla, sur l'Euphrate, qui leur fut cédée par la veuve de Josselin de Courtenay le jeune, et que les Égyptiens leur enlevèrent en 1293. Après avoir perdu Hrom-Gla, ils allèrent se fixer à Sis, alors capitale de la Cilicie, mais quatre-vingt-dix ans après, ce royaume ayant été détruit par les sultans mamelouks, le patriarcat, livré à la merci des infidèles et avili, fut scindé par la création d'un siége nouveau, érigé à Edchmiadzin, aux lieux mêmes où saint Grégoire l'Illuminateur avait eu la première révélation de son apostolat. La succession des patriarches ou catholicos de Sis s'est continuée jusqu'à nos jours, mais avec une autorité très amoindrie, et sous le bon plaisir des beys turkomans ou kurdes qui se sont cantonnés dans cette province reculée de l'empire ottoman. Le titulaire actuel habite le couvent dit de Saint-Grégoire, avec quelques moines, où il vit misérablement, toujours tremblant, sous le regard du chef des Turkomans-Iourouk, voisins de Sis, le terrible Schaderdji-Mehemet, qui réside dans la montagne, à Khussan-Oglou-Khan. Dans les premières années du XIIe siècle, l'île d'Aghthamar, dans le lac de Van, vit s'élever aussi un siége patriarcal, d'abord indépendant, mais qui finit par se soumettre à celui d'Edchmiadzin. Il a subsisté presque jusqu'à ces derniers temps.

Aujourd'hui le patriarche d'Edchmiadzin est reconnu par la majeure partie des Arméniens grégoriens, c'est-à-dire par la plus grande partie de la nation, comme leur véritable chef religieux, comme le légitime successeur de saint Grégoire. Le catholicos actuel, précédemment archevêque de Tiflis, Nersès, touche à sa quatre-vingt-

dixième année. Avant que l'âge eût affaibli ses facultés (1), il était regardé comme un homme d'une grande portée politique, très entendu aux affaires, et dont la haute expérience s'était formée au milieu des complications où s'est trouvé son pays pendant la guerre de la Russie contre la Perse en 1827-1828. Élève de la nature et ne devant rien qu'à lui-même, il était surtout remarquable, au dire des personnes qui l'ont approché, par la fermeté de son caractère, par un empire absolu sur lui-même et par une imperturbable présence d'esprit. Lors de cette guerre, il seconda les Russes de toute son influence sur ses compatriotes des khanats d'Erivan et de Nakhitchévan, toujours à côté du général en chef Paskévitch, la nuit couchant sous sa tente, le jour marchant à la tête des colonnes russes la croix à la main. La haine des Arméniens contre la Perse, l'espérance qu'ils avaient mise en la Russie comme puissance chrétienne, furent les mobiles principaux qui le firent agir. Pour l'en récompenser, l'empereur lui envoya les insignes en diamant de l'ordre de Saint-Alexandre Newsky. Cependant Nersès était lié avec le général Krasovsky, qui servait dans l'armée d'Asie, et qui s'entendait assez mal avec Paskévitch. Cette intimité finit par amener une rupture entre le prélat arménien et le général en chef, qui adressa à Saint-Pétersbourg des rapports où ce dernier était représenté comme un homme dont le zèle apparent cachait des sentimens douteux. Ces rapports le firent disgracier. Quoique désigné par le vœu unanime de la nation pour succéder au catholicos Ephrem, qui venait de mourir, il dut se résigner à se voir préférer son compétiteur Jean par l'empereur, et lui-même dut quitter Tiflis pour aller occuper le siége de la Bessarabie, en remplacement de l'archevêque Grégoire. Ce n'est que quelques années plus tard que l'empereur, cédant aux instances de M. le comte Perovski, ministre de l'intérieur et chargé du département des cultes étrangers, consentit enfin à l'élever à la dignité patriarcale.

Toutes les suppositions qui ont été mises en avant pour expliquer cet exil pourraient difficilement être justifiées. On a cru à un mécontentement de sa part pour un déni de garanties en faveur de l'église arménienne, et on lui a attribué par suite un refus de s'employer à la fusion de cette église avec celle de Russie et de la soumettre au synode de Saint-Pétersbourg; mais les faits contredisent formellement cette hypothèse. A cette époque, Nersès n'était point encore

(1) On a fait courir dernièrement le bruit que les Russes, mécontens de Nersès dans les circonstances actuelles, l'avaient chassé de son siége et mis en prison. Son extrême vieillesse, qui lui interdit aujourd'hui tout rôle actif, rend cette nouvelle invraisemblable. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que la Russie, pour qui il n'est plus qu'un instrument inutile, aspire à le voir se démettre de ses fonctions, et à le remplacer par un successeur jeune et plus propre à seconder ses vues.

assis sur le siége d'Edchmiadzin, où il n'est monté qu'en 1843 (1), et le rôle qu'on lui prête était au-dessus de ses attributions. Il faut ajouter que le gouvernement impérial, bien loin de songer à porter atteinte à l'indépendance de l'église arménienne, semble plutôt dirigé par la pensée de la fortifier comme institution nationale, afin de l'opposer comme une barrière au développement du catholicisme parmi les Arméniens. La preuve de ce que j'avance ici ressort d'un document, très curieux d'ailleurs, parce qu'il nous révèle une disposition de la législation qui régit en Russie les diverses communions chrétiennes qui sont en dehors de l'église officielle; c'est une lettre de M. le comte Perovsky, adressée au catholicos Nersès, en date du 18-30 janvier 1852. Je l'emprunte, en la traduisant, à un journal arménien de Constantinople (2).

« Monseigneur,

« Je me suis empressé de placer sous les yeux de sa majesté impériale la requête de votre grandeur, qui m'a été transmise par son altesse le vice-roi du Caucase (prince Woronzof), et qui a pour objet d'obtenir la faculté de recevoir dans le sein de l'église grégorienne les Arméniens catholiques, sans en demander l'autorisation chaque fois au ministre de l'intérieur. Sa majesté l'empereur et roi, considérant que s'il a imposé l'obligation à quiconque veut passer d'une communion chrétienne étrangère à une autre communion d'obtenir l'agrément préalable du ministre de l'intérieur, afin de protéger les différentes églises dissidentes contre un esprit de prosélytisme et d'envahissement réciproques, — une distinction doit être faite pour les Arméniens catholiques, qui ne sont, relativement à l'église grégorienne, que comme les enfans égarés de cette antique église, — sa majesté a daigné accorder à votre grandeur le droit de recevoir leur abjuration volontaire, et d'opérer leur retour à la foi de leurs pères. Je suis heureux d'avoir à vous communiquer la réponse favorable de sa majesté. »

Le catholicos est assisté d'un conseil ou synode dirigeant, qui se compose d'archevêques ou évêques sans diocèse et d'archimandrites, avec un procureur qui est chargé de l'instruction et du rapport des affaires, et qui est aussi chef de la chancellerie patriarcale. Lorsque ces affaires ont de l'importance, elles sont adressées à Saint-Pétersbourg et soumises à la décision de l'empereur par l'entremise du vice-roi du Caucase. A la mort du catholicos, les quinze prélats ses suffragans, qui siégent dans la Perse, la Russie et l'empire ottoman, sont convoqués, ainsi que les principaux de la nation et les députés des corporations. Deux candidats sont choisis au scrutin et en-

(1) La date de la confirmation de Nersès comme catholicos par l'empereur Nicolas est du 13-25 août 1843, comme l'indique le *Kavkazkii Kalendar* (*Calendrier du Caucase*), qui a paru à Tiflis pour 1853.

(2) *Noïyan Aghavni* (*la Colombe de Noë*), n° du 5-17 juin 1853.

suite présentés à l'acceptation de l'empereur, qui désigne et confirme ordinairement celui qui a la majorité des suffrages. Lorsque Edchmiadzin dépendait de la Perse, cette sanction s'achetait à beaux deniers comptans sous le nom spécieux d'un présent que le nouvel élu envoyait au schah et à ses ministres. Souvent deux ou plusieurs compétiteurs se disputaient le patriarcat, qui était adjugé au plus offrant et dernier enchérisseur. Pour faire face à ces exactions et aux avanies dont ils étaient accablés, les catholicos contractaient des dettes énormes, et il est arrivé plus d'une fois que l'impossibilité de les payer ou de satisfaire aux exigences du gouvernement persan, comme aussi la crainte des mauvais traitemens, les contraignaient à quitter furtivement leur résidence et à prendre la fuite.

Le gouvernement religieux des Arméniens dans l'empire ottoman est fondé sur les mêmes principes que celui d'Edchmiadzin. Le patriarche de Constantinople a auprès de lui un synode (*iéguéghetsagan joghov*) qui partage avec lui l'administration des affaires ecclésiastiques, et qui est de 14 membres, dont 12 appartiennent au clergé et 2 sont laïques. L'un de ces derniers remplit les fonctions de secrétaire, le vicaire du patriarche (*athoragal*) celles de président. Ce synode se renouvelle tous les deux ans par la voie de l'élection. Les principaux de la nation (*amiraïk*) et les délégués des corporations d'états, convoqués au palais patriarcal, viennent prendre part au scrutin. Le patriarche est aussi élu par le vote populaire; mais il ne prend possession de sa charge qu'après avoir reçu l'investiture du sultan. Le titulaire actuel est Mgr Agop (Jacques), et son vicaire Mgr Thaddée.

On sait qu'il est admis en principe par la Porte que les populations de l'empire qui professent un culte autre que l'islamisme n'ont d'existence légale qu'à titre de communions, expression synonyme pour elle de nationalité. Les Grecs et les Arméniens ont pour représentans auprès d'elle leurs patriarches, et les Juifs leur *hakam-bachi*, reconnus comme leurs chefs responsables, investis d'une magistrature à la fois religieuse et civile. C'est en cette qualité que, dès le début de la guerre actuelle, ces deux patriarches et le hakam-bachi ont dû offrir au sultan leur garantie, chacun pour ses nationaux (1). Leurs

(1) Voici comment s'est faite, il y a quelques mois, cette démarche du patriarche arménien de Constantinople vis-à-vis du gouvernement turk et l'incident auquel elle a donné lieu. A l'instigation de Rechid-Pacha, un Arménien se rendit chez le patriarche pour l'engager à rédiger et à envoyer à la Porte une déclaration dans laquelle il exprimerait le dévouement des Arméniens envers le sultan, et la promesse de leur concours dans les conjonctures actuelles. Le patriarche ayant consenti à faire ce qui lui était demandé, la déclaration fut rédigée et reçut la signature des membres du comité national et des chefs des corporations d'états, puis elle fut portée à Rechid-Pacha par le patriarche lui-même, accompagné de cinquante notables tant ecclésiastiques que séculiers. Rechid-Pacha, après l'avoir lue, répondit tout haut que le gouvernement n'avait aucun besoin pour le

attributions embrassent la perception du *kharadj* ou capitation pour le compte du gouvernement, le règlement des contestations qui s'élèvent entre leurs coreligionnaires, l'administration et la surveillance des hôpitaux et des écoles, les secours à distribuer aux pauvres, et autres affaires de régime intérieur. Le patriarche arménien a, pour le seconder dans l'exercice de ces soins, un conseil civil (*kaghakagan joghov*) qui fonctionne à côté du synode ecclésiastique, et qui se compose de 19 membres laïques, rééligibles, comme ceux de ce synode, tous les deux ans.

On évalue à 240 ou 250,000 le chiffre des Arméniens unis, le seizième environ de la nation. Ils sont répandus principalement dans l'Asie-Mineure, en Pologne, en Autriche et dans les principautés danubiennes. Il s'en trouve aussi un assez grand nombre à Constantinople (17,000), dans la Syrie ainsi que dans les provinces russes du Caucase. La ville d'Akhaltzikhe en compte à peu près 4,000. Il y en a pareillement à Tiflis et dans les autres villes de la Géorgie. Dans la plaine qui s'étend au pied septentrional du mont Ala-Gueuz, et qui formait autrefois une portion du plateau de Schirag, il existe des villages entièrement catholiques. La conversion de ces populations au catholicisme est l'œuvre des religieux de différens ordres que les papes leur ont envoyés à partir du commencement du XIVe siècle. Le premier de ces missionnaires fut le dominicain Barthélemi de Bologne (1314), qui devint archevêque de Nakhitchévan, siége qui fut occupé longtemps après lui par les religieux du même institut. Sous la direction de Jean de Kerni, élève de Barthélemi, se forma une association dont les membres, adoptant l'habit de saint Dominique et le nom de *frères unis* ou *unitaires* (*ounitork*), se proposèrent pour but la réunion des deux communions arménienne

moment des Arméniens, mais que si leurs services devenaient nécessaires, il les en ferait avertir. En même temps il dit confidentiellement à celui qu'il avait chargé d'agir sur le patriarche qu'il n'avait eu d'autre but, en faisant intervenir ce dernier, que de dissiper les soupçons des Turks à l'égard des Arméniens, qu'ils supposaient beaucoup plus favorables aux Russes que les Grecs, et qui s'apprêtaient à leur faire un mauvais parti. Au bout de quelques jours parut un décret du sultan qui obligeait les Arméniens à fournir 2,500 chevaux à l'armée. Les principaux de la nation voulurent répartir cette contribution entre tous leurs compatriotes et la faire peser principalement sur la classe la plus nombreuse, celle des ouvriers. Ceux-ci, mécontens, éclatèrent en murmures, prétendant que, puisque les notables s'étaient entendus avec le patriarche pour remettre une déclaration à la Porte, ils eussent maintenant à s'arranger ensemble pour payer. C'est ainsi que cette contribution est retombée en très grande partie sur le patriarche et sur quelques banquiers. Le premier a donné deux chevaux, et les autres cinq chacun. L'opinion des Turks sur le compte des Arméniens n'était nullement fondée; mais depuis lors elle a changé, surtout lorsque le *Djeridéi Havadis* eut répandu à dessein la nouvelle apocryphe que le tsar, soupçonnant les Arméniens de son empire de pencher pour les Turks, avait fait mettre en prison le catholicos d'Edchmiadzin.

et romaine, la propagation, par des versions en langue arménienne, des ouvrages des théologiens occidentaux, et la substitution du rite latin au rite national. Cette atteinte portée aux anciens usages liturgiques souleva dans le pays une vive opposition dont l'impulsion partit du couvent de Dathev, dans l'Arménie orientale, et dont les adhérens furent appelés, du nom de ce monastère, *dathéviens* ou *dathévatsi*. Au XVIIe siècle, au temps de la splendeur de Djoulfa, lorsque ce faubourg arménien d'Ispahan égalait en étendue la ville de Lyon (1), les religieux de presque tous les ordres qui se vouent en Europe aux missions y possédaient de riches maisons, de magnifiques églises, et y travaillaient activement et avec succès à ramener à eux les Arméniens. La destruction de Djoulfa par les Afghans en 1722, les exactions et les cruautés de Nadir-Schah envers les Arméniens, les troubles et les révolutions qui ensanglantèrent la Perse pendant quarante ans après la mort de ce prince, les persécutions suscitées par les dissidens contre leurs frères catholiques, ont éloigné ces derniers de cette colonie, jadis si florissante, aujourd'hui en ruines.

Les Arméniens unis ont deux patriarcats : l'un établi autrefois à Sis et depuis transféré à Bezoummar dans le Liban, l'autre à Constantinople. Le patriarche de Bezoummar administre avec le concours de deux archevêques *in partibus* qui résident auprès de lui, et a pour suffragans les évêques d'Alep, Mardin, Amassia et Tokat. Sa juridiction s'étend sur la Syrie, la Cilicie et une partie de l'Asie-Mineure. Le siége de Constantinople est de création récente. Avant 1828, les Arméniens des deux communions étaient dans la dépendance d'un seul et même patriarche, organe des uns et des autres auprès de la Porte, et appartenant à la majorité dissidente. Ce double rôle devait avoir pour conséquence inévitable une partialité marquée de sa part en faveur de ses coreligionnaires et l'oppression de la minorité catholique. L'initiative de la mesure qui fit cesser cette anomalie, et qui émancipa les Arméniens unis, est due à la France, fidèle à sa noble mission de protectrice des intérêts catholiques dans le Levant. Les négociations auxquelles donna lieu cette mesure, conduites avec zèle par M. le comte Guilleminot, alors notre ambassadeur à Constantinople, eurent un plein succès. Des raisons de haute convenance s'opposant à ce qu'une puissance musulmane eût la présentation au saint-siége pour une dignité ecclésiastique, — d'un autre côté la Porte ne voulant pas se désister de ses précédens, qui attribuaient le choix du patriarche au suffrage de la nation et l'investiture du candidat élu au sultan, on leva la difficulté en partageant les attribu-

(1) *Lettres édifiantes*, t. Ier, édition du *Panthéon littéraire*, missions de Perse et d'Arménie.

tions du patriarcat. Il fut convenu que l'administration religieuse serait confiée à un prélat nommé directement par la cour de Rome et ayant le titre de primat de Constantinople, et que la gestion des affaires temporelles, le soin de représenter les catholiques auprès du gouvernement turk seraient remis à un ecclésiastique, simple prêtre ou moine, revêtu du titre de *patriarche civil*. Mgr Hassoun, ancien élève de la propagande, est aujourd'hui primat de Constantinople. Les fonctions de patriarche civil, remplies précédemment par Mgr Salviani, que des difficultés survenues avec la Porte ont forcé de donner sa démission, ont été dévolues depuis le mois de septembre 1852 à Mgr Nicolos Gagon, religieux antonien du Liban. Le patriarche civil a pour le seconder dans l'exercice de ses attributions un conseil mi-parti ecclésiastique et séculier.

Les Arméniens catholiques de la Russie sont soumis au métropolitain du rite latin, qui réside à Saint-Pétersbourg.

Dans la hiérarchie de l'église unie, on compte cinq siéges métropolitains de l'ancienne Arménie, qui ne sont plus aujourd'hui que des archevêchés *in partibus :* ceux de Schirag, de Daron, de Van, de Siounik et de Césarée. Les titulaires de ces deux derniers siéges sont les supérieurs des deux maisons de la congrégation des mekhitharistes à Venise et à Vienne. Je dois entrer ici dans quelques détails sur ces deux célèbres monastères, devenus depuis une cinquantaine d'années un foyer de production littéraire très active, un centre d'études et d'instruction pour la jeunesse arménienne. La pensée du fondateur de cet ordre à la fois religieux et savant fut la régénération intellectuelle de ses compatriotes. Raviver le culte et l'étude de la langue antique, souvenir presque effacé pour eux d'une commune patrie; publier sous une forme correcte et dans des conditions de bon marché les monumens que cette langue a produits, l'enrichir de traductions des meilleurs ouvrages de nos littératures occidentales, créer un enseignement calqué sur les meilleures méthodes européennes appropriées aux besoins et au génie de la nation, enfin la ramener par la prédication à se réunir à la grande famille catholique, tels furent et la pensée de Mekhithar et les moyens qu'il conçut comme les plus propres à la réaliser.

Au commencement du siècle dernier, la nation arménienne, après tous les désastres qui l'avaient frappée, dégradée par l'oppression, s'acheminait rapidement vers une complète décadence intellectuelle; elle touchait déjà aux limites de la barbarie. Sa langue et ses traditions allaient se perdant chaque jour, pour faire place aux idiomes et aux mœurs des peuples parmi lesquels elle vit. Pour la relever de cet état d'abaissement, il fallait une volonté puissante, un patriotisme ardent. Ces qualités se rencontrèrent, rendues plus

énergiques par un profond sentiment religieux, chez un de ces esprits que la Providence suscite quelquefois pour ranimer une société expirante. Cet homme était Mekhithar. Né à Sivas, dans l'Asie-Mineure, de parens arméniens dissidens, ses premières années s'écoulèrent dans la prière, l'étude et le travail des mains. Il cherchait la vérité avec un cœur simple, et elle se révéla à lui. La foi catholique vers laquelle il inclinait, et qu'il embrassa, lui apparut comme le phare lumineux qui devait guider sa nation vers la civilisation des peuples de l'Occident. Retiré à Constantinople, dans le faubourg de Galata, ses prédications, ses vertus et son ineffable douceur lui gagnèrent quelques disciples avec lesquels il jeta les fondemens de l'institut auquel son nom a été attaché. En butte à la haine et aux persécutions de ses compatriotes dissidens, il était près d'y succomber, lorsque le palais de l'ambassadeur de France s'ouvrit à lui comme un asile où l'attendait une protection assurée. Il résolut alors de transporter sa communauté naissante dans la Morée, qui à cette époque était sous la domination vénitienne, et vint se fixer à Modon; mais au bout de douze ans, une invasion des Turks le força de se réfugier à Venise. Les lois de la république interdisant l'érection de nouveaux couvens dans l'enceinte de la ville, le sénat céda à Mekhithar, à perpétuité, une petite île perdue au milieu des lagunes. Cette île avait été donnée, en 1180, par Hubert, abbé de Saint-Hilarion, à un pieux personnage nommé Lione Paolini, pour y bâtir un hôpital et une église en faveur des malheureux qui revenaient de l'Orient affectés de la lèpre, et avait pris le nom du pauvre lépreux de l'Évangile, Lazare. Lorsque cette maladie eut à peu près disparu en Europe, l'île de Saint-Lazare fut convertie en un dépôt de mendicité qui ne tarda pas à être abandonné à cause de son éloignement. Ce fut là que s'établit Mekhithar avec ses disciples, au milieu de ces ruines que leur pauvreté leur permit à peine de relever. Tels furent les humbles commencemens de ce monastère dont la destinée était de survivre à la puissante république, reine de l'Adriatique, où Mekhithar avait trouvé une si généreuse hospitalité, et qui était appelé à devenir par sa renommée littéraire un lieu de pèlerinage pour tout ce que Venise reçoit d'hôtes illustres ou augustes (1), une retraite où le chantre de Childe-Harold devait accourir un jour demander à l'étude quelques instans de calme et de repos au milieu des agitations de son aventureuse existence (2).

(1) Sur le registre où s'inscrivent les visiteurs du couvent, on lit les noms de l'empereur d'Autriche François II, des grands-ducs Constantin et Alexandre de Russie, de la grande-duchesse Olga, du comte de Chambord, etc.

(2) *Correspondance de lord Byron*, lettre 202, à M. Murray, Venise, 17 novembre 1817. On peut voir dans ces lettres la manière affectueuse et touchante dont Byron parle des

Les débuts de la communauté furent laborieux et pénibles, le pain manquait quelquefois à la vie de chaque jour; mais Mekhithar avait cette force de volonté et ces espérances que donne la foi qui transporte les montagnes. Le gouvernement vénitien lui avait d'abord accordé quelques secours; les pieuses libéralités de ses compatriotes le mirent à même d'achever les bâtimens du monastère et de restaurer l'église abandonnée de l'ancienne léproserie. Les rangs de ses disciples s'augmentant chaque jour des nouvelles recrues qui arrivaient de l'Orient, il put bientôt envoyer plusieurs d'entre eux dans les colonies arméniennes de la Hongrie et de la Transylvanie, pour y remplir les fonctions pastorales et celles d'instituteurs de la jeunesse. Lorsqu'en 1749 il ferma les yeux à la lumière, il avait eu la consolation de voir son œuvre, que tant d'autres avaient jugée impossible, et dont il avait poursuivi l'accomplissement à travers des tribulations, des dangers et des fatigues sans nombre, assise désormais sur des bases solides et approuvée par Clément XI, qui lui avait conféré la dignité abbatiale (1). Sous le successeur de Mekhithar, l'abbé Melkon (Melchior), une fraction de la communauté se détacha pour aller fonder une succursale de l'ordre à Trieste, ville où le commerce attirait une foule d'Arméniens.

En 1773, deux religieux, Dieudonné Babik et Minas Gasparents, s'y établirent dans une portion du terrain précédemment occupé par les jésuites, et que leur céda Marie-Thérèse. Voués d'abord uniquement à la direction spirituelle de leurs compatriotes qui fréquentaient ou habitaient Trieste, peu à peu leur ministère s'agrandit, et deux écoles furent ouvertes, l'une pour les novices, l'autre pour les enfans. Lorsque Joseph II entreprit la réforme des ordres religieux dans ses états, il laissa debout la maison des Arméniens. En visitant Trieste, il avait pu apprécier par lui-même l'utilité de leur institut, et non-seulement il confirma le diplôme d'installation qu'ils tenaient de Marie-Thérèse, mais il leur accorda encore le privilége d'avoir une imprimerie.

Les armées françaises, étant entrées dans l'Istrie et l'Illyrie en 1797

révérends pères de Saint-Lazare. Son professeur d'arménien fut le vénérable père Pascal Aucher, qui, dans un âge aujourd'hui extrêmement avancé, se plaît souvent à rappeler le souvenir de son intimité avec l'illustre poète. Ils composèrent ensemble une grammaire arménienne-anglaise qui a été imprimée au couvent.

(1) Lorsqu'en 1810 Napoléon supprima par un décret les couvens dans le royaume d'Italie, il épargna celui des mekhitharistes de Venise. Cette exception fut provoquée par un de leurs compatriotes, qui occupait auprès de l'empereur un poste de confiance intime, le mamelouk Roustam, Arménien de naissance, dont le véritable nom était Arouthioun (Pascal). Roustam, que tous les biographes font originaire d'Érivan, était de Van. Emmené tout jeune par sa mère dans un voyage qu'elle fit à Jérusalem, il passa de là en Égypte, où plus tard Napoléon le prit à son service. Il y avait encore d'autres Arméniens parmi les mamelouks de la garde impériale, entre autres le nommé Bédros (Pierre).

et 1805, respectèrent les mekhitharistes; mais la troisième invasion, en 1807, leur fut fatale. La congrégation fut dissoute par un arrêté du gouverneur des provinces illyriennes, le maréchal Marmont, et les membres, dépossédés de leurs propriétés (1), reçurent l'ordre de retourner en Orient ou de se rendre en Transylvanie. Babik, le supérieur, parvint à se réfugier à Vienne, sous la protection de l'Autriche, où il ne tarda pas à être rejoint par ses religieux. En 1810, l'empereur François II leur donna pour demeure un ancien couvent des capucins dans le faubourg de la Josephstadt. En même temps il ajouta à leurs anciens priviléges celui de pouvoir imprimer le bréviaire latin, droit que la Hongrie partage seule avec eux dans tout le reste de la monarchie autrichienne. Grâce aux ressources que ce privilége procura à la communauté, aux abondantes aumônes qu'elle recueillit en Orient et en Allemagne, grâce aussi à la protection et à la faveur de la famille impériale (2), elle prit dès lors un mouvement progressif, et est parvenue à un état florissant qui assure désormais son existence.

IV.

La pensée de Mekhithar, continuée par ses disciples après sa mort, a eu sur le progrès de la société arménienne contemporaine une action décisive dont je voudrais mettre ici en saillie les principaux résultats. Pour régénérer ses compatriotes et raviver en eux le sentiment de la nationalité, il s'était proposé, comme nous l'avons vu, deux moyens : l'éducation de la jeunesse, la restauration et la culture des lettres arméniennes. Avant de montrer ce que les mekhitaristes ont fait pour l'enseignement, occupons-nous d'abord de leurs travaux littéraires.

Mekhithar avait donné la première impulsion à ces travaux en composant, outre plusieurs ouvrages ascétiques, une grammaire arménienne, et, avec le concours de ses religieux, un dictionnaire de la même langue qui est resté comme un modèle pour la justesse et la précision rigoureuse des définitions. Sous son troisième successeur, le docteur Akonts Köver, noble arménien de Transylvanie (1800-1824), la communauté, sans rien abandonner de sa constitution monastique, s'érigea en académie arménienne, en se donnant des

(1) D'après M. Boré (*Correspondance et Mémoires d'un voyageur en Orient*, t. Ier, p. 55), qui a visité les mekhitharistes de Vienne en 1839, et auquel ont été empruntés les détails que j'ai donnés sur ces religieux, le dommage que leur fit éprouver la confiscation de leurs propriétés peut être évaluée à 1 million de francs, sans compter la perte de leur mobilier et de leur bibliothèque.

(2) Le confesseur de l'impératrice, femme de François II, était un père mekhitariste.

attributions analogues à celles de notre Académie française, celles de veiller au maintien de la pureté de la langue et à la conservation des saines traditions littéraires. Ces attributions s'étendent aux soins à donner aux éditions des classiques arméniens que publie la congrégation et à la recherche de tout ce qu'il est possible de découvrir aujourd'hui des anciens ouvrages que les révolutions et les invasions des barbares ont dispersés de tous côtés ou fait enfouir dans le sein de la terre. Le catalogue de ceux qui ont été retrouvés atteste l'ardeur persévérante de ces investigations. Tandis que les bibliothèques les plus considérables de l'Europe n'ont qu'un nombre très limité de manuscrits arméniens, celle de l'académie de Saint-Lazare en réunit déjà plus de douze cents, et ne le cède en richesse qu'à la bibliothèque du couvent patriarcal d'Edchmiadzin. Le dictionnaire que cette académie a fait paraître en 1836-1837 peut soutenir avec honneur la comparaison avec ce que les sociétés savantes de l'Europe ont produit de plus remarquable en ce genre. Cet immense labeur comprend, en deux volumes in-4° compactes, les richesses de cette langue arménienne inépuisable dans sa nomenclature, et présente chaque mot expliqué et justifié dans son acception par une série d'exemples empruntés aux écrivains des différens âges.

L'imprimerie de Saint-Lazare a dix presses continuellement en activité, et dont les produits s'écoulent par Constantinople, où en est le dépôt principal, dans les provinces de l'empire ottoman, et partout en Asie et en Europe où il y a des Arméniens. Celle des mekhitharistes de Vienne, citée comme un des meilleurs ateliers typographiques de l'empire d'Autriche, n'est pas limitée seulement à l'impression des textes arméniens; elle s'alimente aussi de toutes sortes d'ouvrages écrits dans les principales langues de l'Europe et de l'Orient. Tous ces ouvrages se recommandent par l'élégance et la netteté des caractères et par le relief d'une exécution parfaitement soignée. Pendant longtemps, les publications des mekhitharistes de Vienne ont été conçues uniquement dans des vues d'utilité pratique et appropriées à l'instruction élémentaire. Sous la direction de leur supérieur, Mgr Arisdaguès, ils ont formé une association qui, sous le nom de Société Araméenne, *Aramian Enguérouthioun*, a pour but de composer et de répandre à très bas prix une suite d'abrégés substantiels analogues à ceux de nos encyclopédies portatives ou populaires. Aujourd'hui la congrégation, sans renoncer aux publications élémentaires, semble vouloir entrer, par celles qu'elle a faites dernièrement, dans une voie de travaux d'un ordre plus relevé, et aborder, comme l'a déjà fait celle de Venise, le domaine de la haute érudition.

Le catalogue des livres sortis de ces deux couvens est curieux à consulter, comme un indice des aptitudes et des tendances de la na-

tion à laquelle ces livres sont destinés. Les grammaires de la langue arménienne antique, la langue savante et liturgique, ou des principaux idiomes de l'Europe moderne, et même du latin, y figurent pour une part très considérable. Le goût des langues est en effet très répandu parmi les Arméniens, et ils possèdent à un degré éminent cette faculté de se les assimiler et de les parler avec facilité, qui est aussi un des traits distinctifs de la race slave, et qui tient sans doute à la richesse de leur alphabet, qui emploie presque toutes les touches de l'organe vocal. Dans cette liste, les grammaires françaises sont les plus nombreuses, comme on doit s'y attendre, d'après ce que j'ai dit de l'attrait qui pousse les Arméniens à l'étude de notre langue et de notre littérature.

Les traités de théologie, les livres de piété, soit en original, soit en traduction, y entrent dans une large proportion. Par ces publications, les mekhitharistes se sont proposé de se conformer à la pensée fondamentale de leur institut, et de satisfaire les instincts essentiellement religieux de leur nation.

Les sciences mathématiques et les sciences morales sont aussi représentées dans cette nomenclature, mais par des traités élémentaires ou simplement didactiques, empruntés pour le fond, et quelquefois pour la forme, aux ouvrages composés sur les mêmes matières et les plus accrédités en Europe et surtout en France. L'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, la nautique, les tables de logarithmes, la physique, l'astronomie et la géographie, la médecine, la philosophie et la rhétorique forment ce contingent. On voit que dans ces parties des connaissances humaines les Arméniens n'ont pas encore franchi les limites d'une instruction de premier degré. Leur génie, bien différent de celui des Arabes, si habiles au moyen âge dans les sciences mathématiques, a toujours été tourné beaucoup moins vers la culture des sciences, où il n'a rien créé de spontané et d'original, que vers l'étude des littératures étrangères. Le catalogue des mekhitharistes témoigne, par les versions des chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque et romaine ou de nos littératures modernes dont il donne le titre, que ce goût, si vif autrefois, n'est point éteint aujourd'hui. Parmi les travaux originaux de ces religieux, on y trouve indiqués, et pour une part notable, ceux qu'ils ont consacrés à l'histoire et à la géographie de leur pays, entre autres la grande histoire du père Michel Tchamitch, qui, dans un récit d'une étendue de près de trois mille pages in-4°, a condensé tout ce qu'il y a d'important ou de curieux dans les chroniqueurs arméniens, dont la succession se prolonge ininterrompue depuis le IVe siècle de notre ère jusqu'au XVIIe; les ouvrages du père Luc Indjidji, qui a puisé aux mêmes sources tous les renseignemens propres à nous faire connaître l'aspect physique, les circonscriptions

politiques et religieuses, les villes et les monumens, les institutions, les mœurs et les coutumes de l'ancienne Arménie.

Dans l'ordre de la production littéraire vient pour les Arméniens, après Venise et Vienne, la capitale de l'empire ottoman. Des éditions de plusieurs de leurs auteurs classiques y ont vu le jour depuis deux siècles; mais, sous le rapport de la correction du texte et de l'exécution matérielle, elles sont loin de pouvoir rivaliser avec celles de Venise ou de Vienne. Les livres d'instruction élémentaire puisés aux sources occidentales, et si multipliés chez les mekhitharistes, ici ne comptent pour ainsi dire pas. Je n'ai à signaler dans cette catégorie qu'un abrégé d'histoire universelle qui a pour auteur un ancien professeur du collége de Sainte-Jérusalem à Scutari, M. Tchamourdji-Oglou. On doit à la plume exercée et savante du même écrivain une traduction des *Pensées* de Pascal et une version encore inédite de l'*Essai sur l'Indifférence*, de M. de Lamennais. Je note ce dernier travail, parce qu'il doit être considéré non point comme un fait littéraire isolé, mais comme une manifestation de l'influence que notre littérature contemporaine tend à conquérir parmi les Arméniens de Constantinople. Au milieu d'eux s'est formée une sorte d'école que l'on pourrait appeler *la Jeune Arménie*, école recrutée dans cette fraction de la génération nouvelle pour laquelle Paris est aujourd'hui ce qu'était Athènes pour la jeunesse arménienne du temps de Moïse de Khoren, la source où elle vient s'initier à l'instruction et prendre le goût de l'urbanité.

C'est à cette fréquentation de la société française qu'il faut rapporter l'introduction à Constantinople du genre de composition le plus en faveur parmi nous, le roman, et les efforts qui ont été faits pour l'y naturaliser par la traduction ou l'imitation. Une revue arménienne, le *Panassér* (*le Littérateur*), a fait paraître dernièrement une traduction de *la Chaumière indienne*, et, ce qu'il y a de piquant, c'est que les déclamations philosophiques et sentimentales que Bernardin de Saint-Pierre a mises dans la bouche de son paria et du docteur anglais ont eu pour interprète une toute jeune personne. Un ancien élève du collége arménien Samuel-Moorat à Paris, M. Manoug-Bey de Constantinople, s'est exercé sur le *Paul et Virginie*, et son calque, sans être d'une exactitude irréprochable, témoigne d'une appréciation bien sentie des beautés de l'original et des efforts qu'il a faits pour les rendre. Le directeur d'un journal de Constantinople, le *Massis*, vient de publier une traduction assez agréable du *Lépreux de la cité d'Aoste*. Une feuille hebdomadaire, le *Noïyan Aghavni* (*la Colombe de Noë*), avait entrepris naguère de servir à ses abonnés, en feuilletons, le *Monte-Cristo*, et l'on annonce la prochaine apparition, par la même voie de périodicité, du *Juif Errant*. Dans ces choix

si divers, je pourrais dire disparates et même, à l'égard de quelques-uns, dangereux pour des esprits neufs et inexpérimentés comme le sont encore les Arméniens, percent une direction d'études plus spontanée qu'éclairée, un goût plus vif que réfléchi. En effet, si le roman philosophique, si celui qui a pour objet de peindre dans leur généralité les sentimens du cœur humain et les scènes de la nature, peuvent être transportés, sans rien perdre de leur saveur, dans un idiome étranger, il n'en est pas de même des œuvres d'imagination, où le cachet d'une société particulière s'est fortement empreint. Les romans de MM. Alexandre Dumas et Eugène Sue ont une couleur trop exclusivement française pour réussir dans une langue comme l'arménien moderne, sur laquelle a déteint la civilisation turke, et dont les allures sont tout orientales.

Comme imitation, les Arméniens n'ont donné que des ébauches assez imparfaites, mais précieuses pour nous à étudier, parce que le fond, sinon la forme, leur en appartient en propre. Dans un récit, qui, sous le titre de *Khosrov et Makrouhi*, retrace les aventures de deux amans malheureux, l'auteur, après avoir essayé dans sa préface de juger et de classer nos romanciers, à partir de Mme Cottin et Lesage jusqu'à Chateaubriand, Balzac, Soulié et M. Alexandre Dumas, semble avoir pris pour modèle, dans sa narration, la manière de l'auteur d'*Atala* et de *René*. Mais une composition dont les peintures et les personnages sont essentiellement nationaux, et qui reflète une des faces de la société arménienne de Constantinople, est celle qui a pour héroïne une jeune fille du nom d'Akabi. Ce roman écrit en turk, qui est le dialecte usuel des Arméniens ottomans, et imprimé en caractères arméniens, s'adresse aux classes populaires et a été inspiré par une pensée de polémique religieuse; c'est un véritable pamphlet destiné à servir l'antagonisme des grégoriens contre les uniates. Akabi appartient à la communion dissidente; son amant est catholique, et tous les deux sont sous le poids des entraves que le primat, représentant du saint-siége, impose aux mariages mixtes. Celui-ci est représenté comme recourant aux manœuvres les plus odieuses pour empêcher cette union, au point que la jeune fille désespérée met fin à son existence par le poison, et que son amant ne tarde pas à succomber à ses regrets. Quoique ce roman soit sans valeur littéraire, et que la trivialité du style et l'irrégularité du plan, coupé par d'oiseuses digressions, trahissent une plume tout à fait inexpérimentée, la passion qui l'a suggéré a fait sa fortune; malgré les prohibitions de l'autorité religieuse, il a eu des milliers de lecteurs. Le *Boschbogaz résaléssi* (*Histoire d'un Bavard ou d'un Diseur de riens*), qui a vu le jour il y a deux ans, est un roman né de la même pensée hostile qui a dicté le précédent, une caricature des Arméniens catho-

liques, représentés comme abjurant leurs mœurs et leurs coutumes nationales pour s'affubler de celles de l'Occident. Tout en faisant nos réserves contre l'esprit d'aveugle et intolérante partialité qui a présidé à la conception de cet ouvrage, nous devons dire que les gravures sur bois entremêlées au texte ne manquent ni de gaieté ni de malice. Le dessin et surtout le tirage laissent à désirer, mais ne sont guère inférieurs à nos publications pittoresques à bon marché.

Si nous suivons le progrès de l'activité intellectuelle des Arméniens en dehors de Venise, Vienne et Constantinople, nous verrons qu'elle s'est révélée et exercée partout où se sont portées leurs migrations. A Moscou, l'Institut Lazareff des langues orientales comprend à la fois un établissement d'éducation pour les Arméniens, une académie qui a pour membres les professeurs de cet établissement et les savans étrangers qu'elle s'adjoint, et une imprimerie. Il en est sorti déjà une foule d'ouvrages; d'autres ont été publiés ailleurs, à Moscou, par plusieurs des membres de cette académie. Parmi les plus récens, je citerai une édition améliorée de Jean Catholicos, l'historien de l'Arménie sous le gouvernement des Arabes, donnée par M. Émin; les poésies populaires de Saïat-Nova, tisserand de Tiflis, recueillies par M. Akhverdoff, et la savante *Exposition* de la foi arménienne, par M. le professeur Messêr.

A la Nouvelle-Nakhitchévan, sur le Don, dans le gouvernement d'Iekaterinoslav, a paru (1792) le *Traité d'Astronomie* de Jean d'Erzenga, auteur du XIIIe siècle; à Tiflis, le *Voyage en Arménie* du père Dchalali, religieux du couvent de Sanahin; à Edchmiadzin, la description de ce monastère et des cinq districts de l'Ararad, par le père Schakhatouni, ouvrage précieux parce qu'il contient, ainsi que le précédent, le relevé des inscriptions qui couvrent les ruines des nombreux édifices de la haute Arménie; à Madras, l'*Histoire du patriarche saint Nersès le Grand et de l'Arménie sous le règne de l'empereur Valens*, par Mesrob, écrivain du Xe siècle, ainsi que l'*Histoire de la famille satrapale des Orbélian et de l'invasion mongole*, par un membre de cette famille, Étienne, métropolite de la province de Siounik, lequel vivait dans le XIIIe siècle; à Calcutta, le *Voyage en Arménie*, de M. Mesrob Thaghitian. A cette liste doivent être ajoutées les publications faites à Rome par les élèves arméniens de la Propagande, et qui consistent principalement en grammaires, dictionnaires et livres liturgiques ou de piété.

Je me borne ici à ce petit nombre d'indications bibliographiques, en faisant observer combien le nombre pourrait en être augmenté, puisque l'on compte en Europe et en Asie au moins vingt-deux villes où les Arméniens ont eu ou possèdent actuellement des imprimeries (1).

(1) Voici la liste de ces villes avec la date où les Arméniens y ont importé leur typo-

Celle qu'établit en Hollande, au XVIIe siècle, l'évêque Osgan mérite une mention particulière dans les fastes de l'art typographique, et rappelle avec honneur la patrie des Elzeviers. L'élégance des types d'Osgan les a fait adopter dans les meilleures imprimeries arméniennes, celles de Venise et de Vienne. Parmi les éditions auxquelles il a donné ses soins, on cite une Bible in-4°, avec des vignettes sur bois, comme un chef-d'œuvre d'exécution, ainsi que l'*Histoire de l'Arménie* sous le règne du roi de Perse Schah-Abbas Ier et de ses successeurs, depuis 1601 jusqu'en 1662, par Arakel.

Ceci me conduit à parler de la presse périodique arménienne. Quoiqu'elle n'ait pour s'alimenter que la ressource des abonnemens individuels et des dons volontaires, et qu'elle ne soit subventionnée par aucun gouvernement, comme le sont les gazettes turkes, elle a pris cependant un développement que celles-ci n'ont point encore atteint. Il n'existe pas de ville tant soit peu considérable habitée par les Arméniens où ils n'aient essayé de se donner un organe de publicité, journal ou revue. Sous ce rapport, ils sont les plus avancés de toutes les nations orientales, et les seuls qui aient conçu la rédaction des journaux sous le double point de vue politique et littéraire. Leurs progrès paraîtront sans doute très restreints, si on les compare à ceux des peuples de l'Europe, chez lesquels la presse périodique a pris le plus d'extension, et où chaque agglomération de vingt-cinq ou trente mille habitans est représentée par un journal; mais ces progrès n'en sont pas moins fort remarquables, si l'on tient compte du peu de temps qui s'est écoulé depuis que le journalisme a été implanté chez les Arméniens, et de leur faiblesse numérique ou sociale comme nation. En prenant pour base le rapport d'un journal par vingt-cinq ou trente mille habitans, et en évaluant les Arméniens à quatre millions d'âmes, on trouve qu'ils devraient avoir de 150 à 160 journaux. Ils sont encore loin de ce chiffre (1).

C'est aux mekhitharistes de Venise qu'est due la création du journalisme arménien, par la fondation en 1812, à Constantinople, du *Puzantian Tidag* (*l'Observateur de Byzance*), qui parut sous le patronage et aux frais de l'association connue sous le nom de Société

graphie; cette liste a de l'intérêt, parce qu'elle indique les principales localités où se sont étendues leurs colonies, et où leurs instincts littéraires ont trouvé à se développer: Venise, 1565; Rome, 1584; Léopol ou Lemberg en Pologne, 1616; Milan, 1624; Paris, 1633; Djoulfa, auprès d'Ispahan, 1640; Livourne, 1640; Amsterdam, 1660; Marseille, 1673; Constantinople, 1677; Leipzig, 1680; Padoue, 1690; Smyrne, 1759; Madras, 1772; Edchmiadzin, 1774; Trieste, 1776; Saint-Pétersbourg, 1783; Nouvelle-Nakhitchévan, 1790; Astrakhan, 1796; Moscou, 1707; Calcutta, 1815; Singapore, 1849.

(1) *L'Europe*, journal publié par les mekhitharistes de Vienne, a consacré une suite d'articles à faire l'histoire de la presse périodique arménienne dans les numéros 28, 30, 34, 35, 37, 38 et 40 de l'année 1850. C'est de cette feuille que j'ai tiré en très grande partie mes renseignemens.

Arscharounienne (*Arscharounian Enguérouthioun*). C'est, à véritablement parler, la première gazette qui ait existé en Turquie dans toutes les conditions de rédaction et de publicité que comporte ce genre d'écrits. Il n'est donc pas exact de prétendre, comme l'a fait M. Ubicini, que *le Spectateur de l'Orient*, fondé à Smyrne en 1825 par M. Blacque, est la première feuille périodique qu'ait possédée l'empire ottoman (1). Les guerres de Napoléon, qui occupaient alors l'attention générale de l'Europe, et les conséquences qu'elles pouvaient entraîner, surtout pour la Turquie, tels furent les sujets que traita d'abord et exclusivement *l'Observateur de Byzance;* mais bientôt, élargissant son cadre, il y fit entrer quelques articles littéraires et scientifiques. Cette feuille ne fut, à proprement parler, qu'un essai: elle ne paraissait que tous les quinze jours et en une demi-feuille seulement; elle dura quatre ans, jusque vers le milieu de 1816. Après un intervalle de seize années et au commencement de 1832, elle fut remplacée par une traduction arménienne du *Takvimi Vekaï* (*Table des Évènemens*), gazette officielle de la Sublime-Porte, consacrée à enregistrer les nouvelles de l'empire ottoman, les actes du gouvernement, à célébrer en termes pompeux et avec prolixité les innovations et les bienfaits du sultan, mais passant très rapidement sur les faits étrangers. Cette traduction, après s'être soutenue à peine une année, tomba, ressuscita en 1838, pour expirer bientôt après, revivre une troisième fois sous le titre de *Courrier de Byzance,* et cesser encore au bout de peu de temps. Les autres emprunts faits par les Arméniens à la presse turke sont le *Djeridéï Havadis* (*Registre des Nouvelles*), qui parut en 1840, mais qui n'eut qu'une existence éphémère, et enfin le *Sedjmaï Havadis* (*la Semaison des nouvelles*), feuille mensuelle encore aujourd'hui en cours de publication.

Le premier journal spécial, et pour ainsi dire officiel, que les Arméniens aient eu à Constantinople est le *Haïasdan* (*l'Arménie*), qui fut fondé en 1846, et qui eut pour mission de relater, outre les actes du gouvernement turk, tous les faits politiques, littéraires et commerciaux, qui intéressaient plus particulièrement les Arméniens. Le *Haïasdan,* dont les rédacteurs en chef furent MM. J. Tchamourdji-Oglou et J.-B. Agathon, se maintint jusqu'en 1849, époque où des discussions qui s'élevèrent au sein de la nation et un découvert dans les dépenses de ce journal y firent apporter quelques changemens. M. Tchamourdji-Oglou se retira, et en laissa la direction à M. Agathon, qui s'adjoignit dix collaborateurs gratuits. En même temps le conseil civil ou comité national prit ce journal sous son patronage, et

(1) *Lettres sur la Turquie,* 2e édition, p. 257.

lui accorda une subvention sur sa caisse; mais la nouvelle rédaction, empreinte d'un esprit de partialité, excita de vives récriminations, et M. Tchamourdji-Oglou fut rappelé au commencement de 1850. Les vues semi-catholiques que ce dernier laissa percer, en lui attirant de vives semonces de la part du journal de Smyrne, *l'Araradian Arschalouïs* (*l'Aurore de l'Ararad*) (1), amenèrent et sa retraite définitive et la fin du *Haïasdan*. Ce journal fut remplacé en février 1852 par le *Noïyan Agharni* (*la Colombe de Noë*), qui était rédigé par MM. Grégoire Margossian et Isaac Abrôyan, interprètes de la chancellerie impériale, et qui subsista un an environ. Le *Noïyan Agharni* a été suppléé par le *Massis* ou l'*Ararad*, que dirige aujourd'hui M. Uthudjian.

Outre ces feuilles politiques qui sont hebdomadaires comme la plupart des gazettes turkes, Constantinople a produit deux revues arméniennes mensuelles. La première, le *Panassér* (*le Littérateur*), entreprise par un jeune écrivain, M. Hissarian, a commencé avec l'année 1851, qu'elle a remplie entièrement, mais qu'elle n'a pas dépassée. Les nouveautés littéraires, les matières économiques, la pédagogie, la politique, entraient dans le domaine du *Panassér*. La seconde revue, intitulée le *Pourasdan* (*le Jardin des Fleurs*), est exclusivement littéraire et a pour fondateurs et collaborateurs les anciens élèves du collége arménien de Saint-Sahag, à Constantinople. Deux autres villes de la Turquie possèdent aussi des journaux arméniens. Dans l'Asie-Mineure, à Isnimid (Nicomédie), s'imprime le *Haïrenassér* (*le Patriote*), qui a débuté vers la fin de 1849, et qui se soutenait encore vers la fin de 1852, d'après les dernières informations qui nous sont parvenues. A Smyrne, l'*Araradian Arschalouïs* (*l'Aurore de l'Ararad*), qui date de 1840, est le premier grand journal qu'aient eu les Arméniens; il est très répandu et a des abonnés jusqu'en Russie et dans l'Inde. Son fondateur est M. Luc Balthasar, qui continue encore de le rédiger. Il était d'abord hebdomadaire, mais depuis l'incendie qui dévora une partie de la ville de Smyrne en 1845, il ne paraît plus que tous les quinze jours. Lorsque la réforme introduite par le sultan Mahmoud dans ses états, et développée par son successeur Abdul-Medjid, eut proclamé l'accessibilité de tous les sujets de l'empire, Turks ou rayas, aux fonctions publiques, quelques Arméniens des plus éclairés et des plus considérables

(1) La plus célèbre montagne de l'Arménie, le Massis ou Ararad, et l'épisode du déluge que place sur cette montagne la tradition mosaïque réveillent dans l'esprit des Arméniens des souvenirs qui leur sont chers, parce qu'ils leur rappellent la haute antiquité de leur nation, et en même temps leur suggèrent ces dénominations allégoriques qu'ils se plaisent à donner pour titres à leurs journaux, comme *l'Aurore de l'Ararad*, *la Colombe de Noë*, *la Colombe du Massis*, le *Massis*, etc.

de Constantinople, et à leur tête feu M. Jacques Duz-Oglou, garde des joyaux de la couronne et directeur de la monnaie impériale, comprenant qu'il fallait préparer leurs compatriotes à la nouvelle carrière qui s'ouvrait devant eux et faire leur éducation politique, conçurent l'idée d'un journal destiné à répandre parmi eux des notions exactes et étendues sur la marche générale des affaires en Europe, les institutions et les lois en vigueur dans les divers états, les projets discutés dans les assemblées délibérantes, les conférences diplomatiques, les faits et les découvertes scientifiques, etc. L'exécution de ce projet et la somme nécessaire pour couvrir les premiers frais furent confiés aux mekhitharistes de Vienne, qui, par la création en 1847 de *l'Europe*, feuille hebdomadaire, ont dignement répondu aux généreuses intentions de M. Duz-Oglou.

A Venise, les mekhitharistes de Saint-Lazare publient depuis 1843 une revue bimensuelle dont le titre *Pazmavêb* (*le Polyhistor* ou *Polygraphe*) indique suffisamment la variété des matières qu'elle embrasse : les sciences naturelles et économiques, la littérature, les antiquités nationales, la biographie des Arméniens célèbres, sont le thème ordinaire de ses articles, rendus attrayans par les séductions d'un style habituellement élégant et par les illustrations qui traduisent la donnée principale du texte sous une forme pittoresque. Le *Pazmavêb* fait aussi quelquefois des excursions dans la politique, mais en l'envisageant au point de vue spécial du programme qu'il s'est tracé, et lorsqu'elle a un rapport direct avec les intérêts de la nation.

Dans les provinces russes du Caucase, Tiflis a donné naissance à deux journaux arméniens, *le Caucase*, dont la rédaction était politique et littéraire, et qui, commencé en janvier 1846, n'a vécu que deux ans, et l'*Ararad*, sorte de revue littéraire et politique, postérieure en date au *Caucase*, et qui s'est terminée en 1851 par le départ de son rédacteur en chef, M. Gabriel Bogdanian. Dans l'Inde, Calcutta a possédé de 1845 à 1849 l'*Azkassêr* (*le Patriote*); Madras, le *Panassêr* (*le Littérateur*), qui est de 1848, et qui au bout d'une année seulement succomba sous le coup de la réprobation que ses critiques acerbes et ses violentes déclamations avaient soulevée. Enfin, dans l'archipel d'Asie, la colonie arménienne qui de l'Inde est passée, il y a quelques années, à Singapore, y a importé avec elle la presse périodique, et a pour organe l'*Oussoumnassêr* (*l'Ami de l'Instruction*), qui paraît deux fois par mois, en cahiers à double colonne, lithographiés.

Dans cette énumération, je dois faire entrer aussi le *Magasin des Connaissances utiles*, revue littéraire et religieuse, publiée à Smyrne, sous la direction et aux frais des missions protestantes de l'Angle-

terre, et qui a duré de 1839 à 1843; le *Haïrenassér* (*le Patriote*), établi dans la même ville par M. Mélik Séloumiants, et qui se soutint pendant deux ans (1843-1845); enfin le *Moniteur de Byzance*, à Constantinople, rédigé par M. Christophe Osganian, mais qui ne fournit qu'une carrière de quelques mois (1840).

Depuis 1812 jusqu'à présent, le nombre des périodiques arméniens a été de vingt et un, journaux ou revues, outre deux publications qui paraissent par livraisons, mais à des époques indéterminées, *les Annales* et *la Mode* (1).

Sur ces vingt et un périodiques arméniens, il n'y en a que six qui survivent aujourd'hui : *l'Aurore de l'Ararad*, à Smyrne; le *Pazmavéb* ou *Polygraphe*, à Venise; *l'Europe*, à Vienne; *le Jardin des fleurs* et le *Massis*, à Constantinople; *l'Ami de l'instruction*, à Singapore. Les trois derniers étant d'une date récente et n'ayant point subi l'épreuve du temps, il est impossible de calculer leurs chances de viabilité; les trois premiers seuls ont fourni une carrière assez longue pour qu'il soit permis de penser que leur succès est désormais assuré. Ce succès est dû, pour *le Polygraphe* et *l'Europe*, à l'incontestable supériorité de leur rédaction, qui a son modèle et sa source en grande partie dans les journaux européens, et à la ligne de modération dans laquelle elle est circonscrite; — pour *l'Aurore de l'Ararad*, de Smyrne, à l'importance des informations commerciales que le rédacteur de cette feuille est à portée de recueillir dans cette ville, entrepôt principal du commerce dans le Levant, et qui doivent être surtout appréciées par un peuple essentiellement marchand, comme le sont les Arméniens. Dans cette production de journaux, Constantinople figure pour près de la moitié, sans que ces publications y aient acquis plus de fixité et de consistance que dans d'autres localités beaucoup moins importantes. La durée moyenne de leur existence n'a pas dépassé en effet jusqu'ici dix-huit mois ou deux ans. Cette instabilité prouve que la presse périodique n'est point encore entrée dans les habitudes journalières de la société arménienne, quoique cette multiplicité de feuilles qui cessent et sont remplacées immédiatement annonce les plus louables efforts pour l'y faire pénétrer. Il est vrai aussi de dire que sauf les trois journaux que j'ai

(1) Le prix d'abonnement annuel des journaux hebdomadaires est à Constantinople de 120 à 130 gourousch ou piastres turkes, non compris les frais de poste, somme qui, en calculant le gourousch au taux moyen de 0,25 cent. (*), équivaut à 30 fr. ou 32 fr. 50 cent. de notre monnaie. Les revues coûtent de 20 à 40 gourousch, c'est-à-dire de 5 à 10 fr. Le prix de *l'Europe* à Vienne, avec les frais de poste, est de 10 florins d'argent, = 30 francs.

(*) La valeur du gourousch a subi des variations considérables et fréquentes : elle était il y a quelques années de 0,20 cent., en ce moment elle est de 0,23.

cités comme étant en voie de prospérité, et les trois sur l'avenir desquels il est impossible, à cause de leur nouveauté, de se prononcer, les autres, pour la plupart, sont tombés, par suite de leurs tendances en désaccord avec l'esprit et aussi avec les préjugés du public auquel ils s'adressaient ou par le peu d'intérêt de leur rédaction.

Envisagée comme un instrument de régénération et de progrès et tenue jusqu'ici en dehors de toute idée de spéculation industrielle, la presse arménienne a pour elle les sympathies et l'appui de l'élite de la nation, fraction encore minime sans doute, mais dont le patriotisme ne recule devant aucun sacrifice pour répandre parmi les Arméniens les journaux, les livres utiles et les lumières de l'instruction (1). La munificence particulière rivalise de zèle sur ce terrain avec l'action collective de ces associations, véritables sociétés de mutualité que les Arméniens ont organisées presque partout où ils se sont fixés; mais c'est surtout dans la création des établissemens d'éducation que ces efforts se sont manifestés depuis une cinquantaine d'années avec le plus de persévérance et ont produit les plus utiles résultats. Il suffira de mentionner les plus importans de ces établissemens pour donner une idée de ce qui a été accompli jusqu'à présent, et de ce qui reste à faire.

Le premier de tous, tant par son ancienneté que par le niveau supérieur des études que l'on y professe et les services qu'il a rendus, est le collége connu sous le nom d'Institut Lazaref des langues orientales (*Lazarevkii Institout vostotchnik yazikov*), à Moscou. L'histoire de la fondation de ce collége est inséparablement liée à celle de la noble famille dont il porte le nom et à la générosité de laquelle les Arméniens en sont redevables. L'aïeul de cette famille, Manoug Lazar, descendait de l'un de ces chefs arméniens qui, après la destruction du royaume de Cilicie, vers le milieu du XIe siècle, réussirent à se maintenir dans leur patrie asservie, en conservant un reste d'indépendance. Lorsqu'en 1605, Schah-Abbas le Grand transplanta à Ispahan les habitans des provinces riveraines de l'Araxe, Manoug émigra avec eux. Le schah, voulant leur faire oublier la violence qui les avait arrachés de leurs foyers, et donner l'essor à leur industrieuse activité

(1) Ce sont des libéralités particulières, suggérées aux donateurs par le désir de contribuer à l'avancement de leurs compatriotes, qui ont couvert les frais de cette masse de publications faites par les révérends pères mekhitharistes, et dont plusieurs ont coûté des sommes considérables. Les dons faits dans ces derniers temps pour cet objet par les familles Duz et Dadian de Constantinople doivent leur mériter une éternelle reconnaissance de la part des Arméniens. J'en dirai autant de la famille Lazaref de Saint-Pétersbourg. A Ortha-Keui, dans la banlieue de Constantinople, les souscriptions de l'association littéraire qui porte le nom de *Thankaran verdzanouthian* (cabinet de lecture) nous ont valu tout récemment la publication d'un historien arménien inédit du xe siècle, Thomas Ardzrouni, précieux pour la connaissance des expéditions des Arabes en Arménie.

dans ses états, le schah, après leur avoir assigné pour demeure le voisinage d'Ispahan, sa capitale, se montra plein de bienveillance pour eux et leur accorda les plus grands priviléges. Abbas II (1642-1666) investit le fils de Manoug des fonctions de directeur des monnaies et le fit son ministre des finanes. Plus tard, le fameux Nadir-Schah (Thamasp-kouli-khan) le nomma *kelonther*, c'est-à-dire préfet et juge suprême de Djoulfa, le faubourg arménien d'Ispahan. Lazar laissa comme souvenir de son administration deux magnifiques caravansérails, à l'érection desquels il consacra sur ses deniers personnels une somme de 100,000 écus, et où ceux de ses compatriotes que le commerce attirait en Perse trouvaient l'hospitalité. Les révolutions qui suivirent la mort du conquérant persan forcèrent Lazar à quitter Djoulfa; il passa en Russie, attiré par l'accueil empressé que, depuis Alexis Mikhaïlovitch, les tsars faisaient aux Arméniens, et par la protection et la sécurité qu'ils leur offraient dans leurs états. La Russie les voyait alors accourir de tous côtés; Lazar et son fils Jean s'y signalèrent par la création de vastes fabriques de soie et de coton, aux environs de Moscou, par l'exécution de plusieurs opérations importantes de finance pour le compte du gouvernement, et en prenant une part active à la fondation des villes de Kizlar, Mozdok, Grigoriapol et de la Nouvelle-Nakhitchévan. A leur voix, des colonies arméniennes vinrent livrer à la culture les provinces du nord de la Mer-Noire, alors désertes et entrecoupées de marécages, et où croissent aujourd'hui de riches moissons.

Jean mourut en 1813, laissant une immense fortune et après avoir été comblé des faveurs de Catherine II, Paul Ier et Alexandre (1). Sa dernière pensée fut un bienfait pour ses compatriotes et un nouveau service rendu au pays qui l'avait adopté. Par son testament, il consacra une partie de cette fortune à la création d'une maison où les Arméniens de Russie recevraient une éducation en harmonie avec les besoins et les progrès de la société où ils étaient appelés à prendre place, et qui ouvrait toutes ses carrières à leur activité. La suprême volonté de Jean, dont l'exécution avait été confiée à Joachim, son frère et son héritier, fut remplie avec une libéralité qui outrepassait même les intentions du donateur. Joachim porta le capital de fondation à

(1) Le château impérial de Robscha, aux environs de Saint-Pétersbourg, avait appartenu d'abord à Jean de Lazaref; il le céda à Paul Ier, qui avait fantaisie de cette magnifique résidence, pour 500,000 roubles, le quart environ de sa valeur réelle. Le comte d'Artois, depuis Charles X, s'y arrêta pendant plusieurs jours avec sa suite, lorsqu'au printemps de 1793 il passa de Mittau à Saint-Pétersbourg, et il y fut reçu par Jean d'une manière splendide. Castéra, dans son *Histoire de Catherine II* (t. III, p. 135), a raconté cette réception avec les circonstances les plus ridicules; il dit, entre autres choses, que Lazaref fit souper le comte d'Artois et sa suite avec des Français dont quelques-uns étaient de *zélés républicains*.

500,000 roubles, et depuis lors MM. Jean, Christophe et Lazare de Lazaref, pieux continuateurs de l'œuvre paternelle, l'ont élevé à plus d'un million (4,000,000 de fr.). L'Institut Lazaref, qui date de 1815, a été placé par un oukase du 2-14 novembre 1825 au rang des gymnases et des corps de cadets de second ordre, et sous la dépendance du ministère de l'instruction publique. Il est sous la haute direction du chef de la famille Lazaref et d'un commissaire impérial, qui a été d'abord le général Benkendorf, plus tard le général d'artillerie Arakschéef, et qui est aujourd'hui M. le comte Orlof. L'enseignement, confié à vingt-deux professeurs, comprend l'histoire sainte, le catéchisme du rite grec et du rite arménien, la grammaire russe, l'histoire et la géographie, la statistique, la littérature et la logique, les sciences mathématiques et physiques, les langues latine, française et allemande, et pour les langues orientales, l'arménien, le géorgien, l'arabe, le persan et le turk. Ces cours ont pour objet de former non-seulement des élèves pour le service militaire et civil, mais d'une manière spéciale des interprètes pour les relations politiques et commerciales que la Russie entretient avec l'Asie, ainsi que des instituteurs et des prêtres pour les écoles et les églises arméniennes de l'empire. Cinquante bourses réservées aux orphelins ou aux enfans pauvres leur procurent le bienfait d'une éducation complète et gratuite, et souvent la main bienveillante qui a dirigé leurs pas les soutient encore dans le monde jusqu'à ce qu'ils soient tout à fait affermis.

Dans les deux colléges que dirigent les révérends pères mekhitharistes de Venise, l'éducation est envisagée principalement au point de vue national, c'est-à-dire que, tout en étant européenne pour le fond, elle est adaptée aux exigences et aux besoins de la position que les jeunes gens auxquels elle est donnée doivent occuper au milieu de leurs compatriotes en Orient. Ces deux établissemens sont le collége Raphaël, à Venise, qui est dû à la munificence de feu M. Edward-Raphaël Gharamian, négociant de Madras, et le collége Samuel Moorat, d'abord érigé à Padoue, depuis une dizaine d'années transféré à Paris, et dont le nom rappelle le souvenir de l'homme de bien qui conçut la pensée de cette utile institution, et qui en assura l'existence par un legs de 175,000 livres sterling (4,375,000, fr.), le cinquième environ de sa fortune. Dans l'une et l'autre de ces deux maisons, l'éducation est basée sur un même système; elle est à la fois littéraire et professionnelle. Conformément au vœu du testateur, elle est dispensée gratuitement aux enfans pauvres, à la condition qu'ils retourneront dans leur patrie pour y répandre ou du moins pour y utiliser les connaissances qu'ils ont acquises.

Le collége Raphaël admet de trente à trente-cinq élèves, et le collége Samuel Moorat en réunit soixante en ce moment, pris indistinctement dans les deux communions qui partagent la nation arménienne. Les pères de la même congrégation à Vienne s'occupent aussi, dans leur couvent de la Josephstadt, d'initier aux méthodes européennes les jeunes Arméniens qui leur sont confiés et qui viennent, soit des différentes provinces de la Turquie, soit des principautés danubiennes.

Les provinces de l'empire ottoman et celles du Caucase qui appartiennent à la Russie n'ont pas de ville tant soit peu considérable habitée par les Arméniens où ils n'aient fondé des écoles primaires et d'autres où l'enseignement représente ce qu'est chez nous l'instruction du deuxième degré. Ces établissemens sont ordinairement placés dans l'enceinte ou le voisinage des églises et des monastères, et sous la direction ou la surveillance du clergé. Ils sont entretenus aux frais des associations patriotiques. Les uns admettent des enfans des deux sexes, lorsqu'ils sont tout à fait en bas-âge; d'autres ont un local et des professeurs particuliers pour les filles et pour les garçons; enfin il en est qui reçoivent des filles seulement. Le nombre des enfans du sexe qui fréquentent ces écoles est proportionnellement très limité; leur éducation se borne aux premiers principes du catéchisme, de la grammaire et du calcul et à quelques ouvrages d'aiguille; elle finit de très bonne heure. Cette interruption a pour cause la répugnance qu'ont les mères à se séparer de leurs filles, et le préjugé, si profondément enraciné dans les mœurs de l'Orient, qui séquestre les femmes dans l'intérieur du gynécée et les voue exclusivement aux soins domestiques.

Les villes de la Turquie où l'instruction publique a fait le plus de progrès parmi les Arméniens sont, en Europe, Bucharest, Andrinople, Varna; en Asie, Kaisarié, Sivas, Tokat, Brousse, Smyrne, Erzeroum, Kharbrout, Mousch, Van, Beyrouth, etc. Dans les contrées soumises à la domination russe, ce sont Tiflis, Lori, Koutaïs, etc. Au couvent patriarcal d'Edchmiadzin, il existe un séminaire célèbre parmi les Arméniens, et où l'aspirant aux fonctions ecclésiastiques est conduit du premier degré des études cléricales jusqu'à celui qui le rend digne du titre de *vartabed* ou docteur en théologie.

Constantinople, en comprenant avec Stamboul ou la ville turke les faubourgs et la banlieue, sur les deux rives du Bosphore, renferme 38 écoles ou colléges arméniens. Ce nombre serait aujourd'hui de 39, si un incendie n'avait détruit à Scutari l'école de Sainte-Croix, dont le personnel est passé depuis au collége de Sainte-Jérusalem, dans le même faubourg. Le chiffre des élèves qui les fréquentent peut être porté de 6,500 à 7,000 environ. Ce total, mis en regard

de celui de la population arménienne de Constantinople, nous donne une proportion de 2 1/2 à 3 pour 100, nombre encore bien faible si on le compare à celui des statistiques européennes les plus satisfaisantes, mais dont l'exiguité s'explique par le peu de temps écoulé depuis que l'instruction publique a pris racine parmi les Arméniens, par les habitudes de la vie orientale qui retiennent les filles dans le giron maternel, et par la circonstance que les classes populaires ne sont point encore entrées dans ce mouvement de rénovation (1).

Le cadre des études suivies dans les établissemens arméniens, plus ou moins large suivant l'importance de chacun d'eux, embrasse dans toute son étendue, outre l'instruction religieuse, commune à tous, la langue arménienne ancienne et littéraire, le turk, le grec moderne, le français et l'italien, les mathématiques jusques et y compris la géométrie, les élémens des sciences physiques, la musique et le dessin. Au séminaire de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, fondé en 1851 à Bey-Oglou (Péra) par Mgr Hassoun, primat catholique de Constantinople, et qui est une institution à la fois laïque et ecclésiastique, ces études se continuent au moins pendant dix ans et sont couronnées par un cours de théologie imposé aux candidats au sacerdoce. L'hospice national de Yédi-Koulé, où sont recueillis les pauvres, les malades et les aliénés, renferme aussi une école qui est à la fois un orphelinat et un lieu de correction pour les enfans indisciplinés. La maison d'éducation la plus considérable des Arméniens à Constantinople, tant pour le nombre des élèves que pour la supériorité des études, est l'école de Saint-Sahag, située à Samathia, dans Stamboul, non loin du palais du patriarche.

En dehors de la zone que nous venons de parcourir en Asie, les renseignemens nous manquent, faute de communications avec ces contrées lointaines. Nous ne connaissons dans la Perse que le collége de Djoulfa, attenant à l'église de l'Aménapherguitch (le Sauveur du monde), et qui porte le nom de la famille Samian qui l'a fondé ou doté, et à Calcutta l'*Armenian philanthropic Academy*, qui admet de 55 à 60 élèves, et une école de filles sous l'invocation de sainte Santoukhd.

Je m'arrête ici dans la tâche que je m'étais proposée, de peindre

(1) Voici les noms des quartiers de Constantinople, de ses faubourgs et des villages de la banlieue où existent des écoles et colléges arméniens. Cette énumération suit la direction de l'ouest à l'est. — *Côté d'Europe :* Maker-Keui, Yédi-Koulé, Top-Kapou, Narlé-Kapou, Samathia, Yéni-Kapou, Khoum-Kapou, Guédik-Pacha, Fener, Balad, Eyoub, Khas-Keui, Kasem-Pacha, Galata, Bey-Oglou (Péra), Beschik-Tasch, Ortha-Keui, Kourou-Tchesmé, Roumélie-Hissar, Boradji-Keui, Yéni-Keui et Buyuk-Déré, en tout 30, dont 4 à Koum-Kapou, 3 à Bey-Oglou (Péra), 2 à Eyoub et à Galata, 1 sur chacun des autres points. — *Côté d'Asie :* Khartal, Alem-Daghi, Cadi-Keui, Scutari, Kousgoundjouk, Kandilli et Beïkos, en tout 8, dont 2 à Scutari et 1 dans chacune des autres localités.

la nation arménienne dans les transformations que lui ont fait subir les vicissitudes sans nombre qu'elle a éprouvées, et dans son état actuel. Je me suis efforcé de retracer au vif sa physionomie, en empruntant les principaux linéamens de mon esquisse aux monumens et aux livres originaux. Mon crayon peut s'être égaré quelquefois, mais les indications qui l'ont dirigé, et que j'ai rapportées, sont d'une vérité réelle et historique. Dans la lutte qui s'est engagée entre la Porte et la Russie, et pour laquelle s'arme l'Europe occidentale, cette physionomie devient plus que jamais intéressante pour nous à étudier. C'est entre ces deux puissances que s'est répartie la masse la plus considérable de la nation arménienne, et elle apporte à chacune d'elles un contingent de force peu apparente, mais effective. Dans l'empire ottoman, elle peut mettre au service du gouvernement une habileté financière et une entente des affaires qui rendent son concours indispensable, surtout dans un moment de crise, comme aussi l'aptitude que lui a inoculée l'esprit chrétien de s'assimiler tous les élémens de la civilisation européenne. Deux des services publics les plus importans, la fabrication des poudres et la direction des monnaies, y sont entre ses mains (1). A la Russie, elle prête l'autorité qu'a sur tout le peuple arménien la voix du catholicos d'Edchmiadzin, dont le trône patriarcal est surmonté aujourd'hui de l'aigle à la double tête, et lui fournit, avec la Géorgie, des généraux expérimentés dans les guerres d'Asie. Les événemens qui se préparent dessineront l'attitude des Arméniens dans les deux camps opposés, et ce ne sera pas une des phases les moins curieuses du drame qui a commencé à se dérouler sous nos yeux.

Sans vouloir préjuger ces événemens, il est possible néanmoins d'entrevoir l'influence que les faits déjà accomplis sont destinés à exercer sur l'état de la société arménienne dans l'empire ottoman. Le traité de la triple alliance, signé le 12 mars dernier entre la France, l'Angleterre et la Turquie, en assurant, comme on l'annonce, aux rayas le droit de propriété, achèvera l'émancipation des Arméniens, commencée par le Tanzimat, dont les dispositions leur ouvrent l'accès à toutes les fonctions publiques. Que le sultan, continuant son œuvre

(1) Deux honorables familles de Constantinople, MM. Duz-Oglou et Dadian, sont en possession, les premiers depuis un temps immémorial de la garde des joyaux de la couronne et de la fabrication des monnaies, les seconds de la direction des poudrières impériales. Le chef de la famille Dadian, mort en 1812, était né avec un génie remarquable pour la mécanique, science qu'il devina d'instinct, car aucune étude ne la lui avait enseignée. Il inventa nombre de machines ingénieuses pour l'industrie, pour le service de la marine et de l'artillerie, et réorganisa les poudrières à l'instar des meilleures usines de ce genre qui existent en Europe. Dadian fut comblé de faveurs par les sultan Sélim et Mahmoud. Ses fils continuent aujourd'hui la carrière de leur père et jouissent de la même confiance auprès du sultan Abdul-Medjid.

de réforme, les appelle sous ses drapeaux; qu'il assure à ceux qui s'y distingueront de légitimes récompenses, une position honorable, et il retrouvera en eux ce que trouvèrent dans leurs ancêtres les empereurs de Byzance, — de braves et fidèles soldats, et peut-être aussi des hommes remarquables par leurs talens militaires. L'intervention des puissances occidentales, en rendant définitives et stables les garanties qu'ils attendent aujourd'hui, état civil, égalité parfaite devant la loi, exemption du kharadj et autres concessions (1) stipulées dans le traité qui sera sans doute publié incessamment, les fera passer de l'état de rayas avilis à celui de citoyens libres; elle leur rendra cette dignité morale qu'ils eurent autrefois et que l'oppression leur a fait perdre. Nous avons vu leurs efforts pour opérer en eux une régénération intellectuelle. Ils se rappelleront sans doute tout ce qu'ils doivent déjà à la France : la vie de Mekhithar menacée par les haines religieuses et sauvée par notre ambassadeur, l'hospitalité et la protection accordées à ceux des disciples de ce savant et pieux docteur qui sont venus fonder à Paris l'un des plus beaux établissemens d'éducation que possède la nation arménienne, et enfin l'émancipation de leurs frères catholiques. Qu'ils continuent à s'abriter sous l'égide de cette France vers laquelle les entraînent leur goût pour sa littérature et sa civilisation, leur sympathie pour ses idées (2). C'est d'elle que leur viendra la rédemption avec la liberté civile et religieuse, c'est par elle que ces paroles de leur apôtre saint Grégoire l'Illuminateur, « lorsque la nation des braves, la race des Franks, arrivera, la croix apparaîtra sur le sommet de la montagne, » c'est par elle que ces prophétiques paroles, répétées d'âge en âge, trouveront enfin un véritable accomplissement.

ED. DULAURIER.

(1) Voir les documens remis par le gouvernement anglais sur le bureau de la chambre des lords, et publiés par *le Moniteur* du dimanche, 9 avril.

(2) Un Arménien de Constantinople me faisait dernièrement une observation que je dois rapporter ici, parce qu'elle nous fait bien connaître les dispositions de ses compatriotes dans la crise actuelle, et qu'elle ne manque pas de sens : « Si l'empire turk doit finir, me disait-il, eh bien! que les Anglais s'en emparent; ils sont peu expansifs, il est vrai, mais solides et généreux, ce sont des pères de famille; sinon, que ce soient les Français : oh! ceux-là sont francs, ouverts, de bons enfans, ce sont des frères; à défaut des uns et des autres, et faute de mieux, nous serions bien forcés d'accepter les Russes. »

LES

CÔTES DE NORMANDIE

LA BAIE DE LA SEINE.

Mare sævum, importuosum.
(SALL., *Jugurtha.*)

Les marins donnent le nom de baie de la Seine à la vaste échancrure qui s'enfonce entre les côtes de Normandie, au sud d'une ligne droite tirée du point le plus saillant des falaises du pays de Caux à l'angle nord-est de la presqu'île du Cotentin, c'est-à-dire du cap d'Antifer à la pointe de Barfleur (1). La baie a 104 kilomètres d'ouverture, 45 de profondeur, et 200 de développement de côtes. La Touque, l'Orne, la Vire, y descendent du sud; la Seine s'y jette à l'est. Le cap de La Hève et la pointe de Beuzeval sont considérés, malgré la distance de 24 kilomètres qui les sépare et la salure des eaux qui les baignent, comme les limites de son embouchure. Les dépôts terreux qu'elle apporte à la mer forment en dedans de l'alignement de ces deux caps des hauts fonds que les grands navires ne franchissent qu'à l'aide des marées, et cette circonstance établit, aux yeux des gens de mer, entre le domaine de la navigation maritime et celui de la navigation fluviale une démarcation à laquelle il est naturel de se conformer ici.

La nature n'a point traité la côte qui s'étend de l'embouchure de la Seine à la pointe de Barfleur avec la même faveur que la côte op-

(1) Voyez deux autres études sur ces côtes, *les Falaises de Normandie*, dans la livraison du 15 juin 1848, et *les Côtes de la Manche*, dans celle du 1er juillet 1851.

posée d'Angleterre. La profondeur des eaux, le nombre et la sûreté des abris qui convient nos voisins au développement de la navigation nous sont refusés; mais les besoins, les ressources d'un sol fécond nous excitent à maîtriser une mer rebelle, et d'importantes améliorations témoignent déjà sur cette côte que lorsque l'homme sait s'emparer des forces de la nature, au lieu d'entreprendre contre elles des luttes inégales, il corrige les vices des atterrages dans une mesure qui peut ici suffire aux besoins du commerce. Pour montrer entre quelles limites est placé le but, disons d'abord quel est l'état général de la baie.

La côte n'offre aucune de ces dentelures hospitalières où ne pénètrent ni les coups de la mer ni ceux des vents. Soit que les flots heurtent les roches granitiques de Barfleur et de La Hougue, ou le pied des falaises calcaires du Bessin, soit qu'ils déferlent sur les plages de la Seulle, de l'Orne, de la Dive, les lignes du rivage sont partout sévères et menaçantes; les navires n'ont pour refuges contre les tempêtes qu'un petit nombre de mouillages forains à ancrages tenaces. Avec cette rigidité de configuration, la côte est directement battue par tous les vents tenant du nord, et leur indomptable puissance en a façonné le relief à son gré. Les sables, obéissant à la percussion des lames, se sont rangés sur le pourtour de la baie en une sorte de gradin sous-marin; la mer, fouettée par les tempêtes, y rebondit avec fureur, et les ports que le navigateur cherche au travers de cette zone tumultueuse, exhaussés sur l'étage supérieur du bourrelet de sable, assèchent longtemps avant que la mer soit basse, reçoivent aux marées de quartier trop peu d'eau pour les bâtimens moyens, et ne leur sont accessibles qu'aux hautes mers des syzygies. Ces ports ne sont donc jamais abordables aux grands navires et ne le deviennent aux moyens que pendant un petit nombre d'heures d'un petit nombre de jours par lunaison. Tant de désavantages n'ont qu'une compensation, qui est fondée sur l'allure des marées dans la baie. Le flot, après avoir rapidement passé devant Cherbourg, court droit à l'est sur le cap d'Antifer et se divise en le heurtant : un de ses rameaux va remplir les ports de Fécamp et de Dieppe; l'autre enveloppe Le Havre et remonte la Seine. Tandis que ce mouvement s'effectue, une dérivation du flot qui monte se précipite violemment vers le sud, au détour de la presqu'île du Cotentin : elle forme le redoutable *raz* de Barfleur (1) et se dirige aussi vers l'em-

(1) Le terme de *raz* désigne dans la Manche les courans, en certains lieux fort violens, que forme aux détours des caps la chute des marées. Il est superflu de rappeler que ces courans marchent alternativement vers l'ouest par le flot, vers l'est par le jusant; que leur vitesse s'accélère ou se ralentit suivant les différences de niveau de l'eau d'un revers à l'autre des caps qu'ils doublent, et qu'ils s'amortissent à la *molle-eau*, c'est-à-dire aux momens où les marées atteignent leur point le plus haut ou leur point le plus bas.

bouchure de la Seine, mais par un chemin plus long, puisqu'au lieu de marcher en ligne droite elle suit le contour de la baie. Elle arrive au terme de sa course au moment où le courant venu du cap d'Antifer se dispose à rétrograder, et le soutient par sa pression de manière à prolonger d'une manière très sensible la durée du plein de la mer. Par une conséquence inverse de la configuration de la côte, le courant de jusant se fait d'abord sentir du cap de Barfleur au cap d'Antifer, et ce n'est que lorsque la mer a commencé à se creuser dans cette direction que la dénivellation rappelle les eaux du fond de la baie. Ainsi les deux ondes se soutiennent mutuellement, et lorsqu'elles approchent du maximum de leur élévation, et lorsqu'elles commencent à en descendre. C'est par là que dans les ports de la baie la mer se maintient près d'une heure à un niveau très voisin de son plein et qu'on y fait en une marée des manœuvres qui en exigent plusieurs dans les ports situés au nord du cap d'Antifer. Telles sont les conditions hydrographiques, communes à toute la baie, auxquelles sont subordonnés les moyens d'en améliorer la navigation. Côtoyons-en maintenant le pourtour.

I. — LA DIVE. — L'ORNE. — CAEN.

La Dive épanche dans la mer, au pied des collines de Beuzeval, les eaux qu'elle a lentement promenées au travers de l'incomparable vallée d'Auge, le Tempé de la Normandie, bien supérieur surtout pour l'engraissement des bœufs à celui du pasteur Aristée : elle entre à 25 kilomètres du rivage dans des terrains d'alluvion dont l'horizontalité, le niveau par rapport à la mer et l'humidité attestent la récente formation. Les marées se sont jadis étendues sur tout l'espace occupé par ces dépôts, et le temps n'est pas éloigné où elles les inondaient aux équinoxes jusqu'au-delà de Troarn. Les sédimens dont l'accumulation successive a comblé cet ancien golfe sont venus de la mer plutôt que des eaux douces : la preuve en est dans la pente du sol, qui va s'inclinant du rivage vers l'intérieur des terres. Les nivellemens faits pour le desséchement des marais de la Dive ont constaté que les herbages de Varaville, voisins de la mer, sont de 3 mètres plus élevés que ceux de Troarn et de Saint-Samson, situés à 12 kilomètres en arrière. La basse Dive n'a donc qu'une pente insensible, et cette circonstance en a voué la vallée à l'agriculture, tandis que la puissance des chutes d'eau des vallées adjacentes de la Touque et de l'Orne en a fait le séjour d'une active industrie.

La Dive et la Vie, son principal affluent, sont navigables en marées de pleine et de nouvelle lune jusqu'à l'intersection de la route de Paris à Caen; mais, malgré la prodigieuse fécondité de la vallée, cette navigation mérite à peine d'être mentionnée : le mouvement

maritime auquel elle correspond est si faible, que la douane ne daigne que depuis un an entretenir un commis à l'entrée du chenal décoré du nom de port de Dive. C'est de ce havre, aujourd'hui désert, que partirent en 1066 pour l'Angleterre la flotte et l'armée de Guillaume le Conquérant, et pour qu'il les contînt, il fallait que la capacité en fût alors bien autre qu'aujourd'hui. Le bourg de Dive n'a conservé de son éclat passager qu'une des plus gracieuses églises gothiques de la Normandie, et s'il doit se relever, il n'est pas probable que ce soit par la navigation : les causes physiques sous l'influence desquelles s'est comblé l'ancien golfe de la Dive ne permettent d'améliorer ici que l'agriculture. Cela ne veut pas dire que la navigation n'ait plus à tirer aucun parti du cours de cette rivière; seulement la place où elle est irrévocablement vaincue n'est pas celle où elle doit chercher un triomphe.

De l'embouchure de la Dive à celle de l'Orne, la verdure de la vallée est masquée par un bourrelet de dunes blanchâtres, et un peu plus loin gît, vis-à-vis le village de Colleville, la rade de Caen. C'est un mouillage très sûr par les vents de l'ouest au sud-est passant par le sud, mais battu en plein par ceux du nord : la Manche n'a pas de meilleur ancrage, et c'est sans doute cette qualité du fond qui suggéra à Colbert le projet d'y former un grand abri (1). Ce mouillage passe pour occuper l'emplacement d'une ancienne fosse de Colleville dont ce lieu ne présente aucune trace. Les commissaires du cardinal de Richelieu, qui visitèrent la côte en 1640, citent la fosse comme un marais situé entre Colleville et les dunes, et dont le fond conservait six pieds d'eau à mer basse; peut-être y flottait-il des navires dans les siècles précédens, mais il est depuis longtemps comblé par les atterrissemens.

L'Orne descend d'Harcourt à la mer au travers d'une formation calcaire qui s'enfonce au sud-est dans l'intérieur des terres, s'étend le long de la côte jusqu'aux Vays, et occupe une surface de 200,000 hectares. Les immenses bancs de pierre franche que comprend cette formation se présentent par assises horizontales dans les flancs des coteaux qui bordent l'Orne maritime; la régularité de la stratification offre autant de facilités à l'extraction que la proximité de la mer au transport des produits de ces bancs; aussi l'exploitation en a-t-elle été pratiquée de temps immémorial.

Ce serait une étude pleine d'intérêt que celle de l'influence qu'ont exercée sur l'art des constructions en France et en Angleterre l'abondance et la beauté des matériaux fournis par ce gisement. L'architecture n'emprunte pas, comme la peinture et la sculpture, les matières qu'elle emploie à des contrées lointaines : condamnée par d'in-

(1) Bibliothèque du Louvre. Manuscrits.

flexibles nécessités économiques à se servir de celles qui sont à sa portée, elle n'a d'inspirations qu'autant qu'en permet le calcul, et le talent de l'architecte s'exalte ou se contraint au gré du sol sur lequel il s'exerce. Plongé dans la fumée des fours à briques de la Grande-Bretagne, Ictinus lui-même ne produirait peut-être rien que de prosaïque; placé en face des bancs de marbre du Pentélique, il voit la carrière du possible s'élargir devant lui; son génie prend l'essor, il conçoit le Parthénon, et donne à l'œuvre de Phidias un cadre qui la vaut, s'il ne la surpasse. — Il y a loin des carrières d'Athènes à celles de Caen : il n'en est pas moins vrai que sans celles-ci la Normandie ne se serait point parée de ce nombre d'admirables monumens pour lesquels elle est sans rivales parmi nos provinces. Les églises de Saint-Pierre et de Saint-Étienne de Caen, de Saint-Ouen, de Saint-Jacques de Dieppe, cent autres disséminées dans d'obscures paroisses, les cathédrales de Rouen et de Bayeux, sont sorties du gisement calcaire de l'Orne, et si l'économie du transport par mer n'effaçait pas les effets des distances, la ligne de démarcation entre la bonne et la mauvaise architecture suivrait dans le pays la limite du gisement. Ces carrières de l'Orne ont aussi fourni les matériaux de l'église de Saint-Martin que le vainqueur d'Hastings éleva sur le champ de bataille, de Saint-Paul de Londres, des cathédrales d'York et de Westminster, et si, dans des temps reculés, elles ont alimenté de semblables expéditions, comment ne redeviendraient-elles pas une précieuse ressource pour la navigation, aujourd'hui que Paris va par les chemins de fer chercher jusque dans les Vosges les matériaux de ses monumens?

A la fin du XVIIe siècle, Vauban signalait l'imperfection de la navigation de l'Orne. Il n'y remontait en vive eau que des bâtimens de 60 tonneaux, en morte eau que des bateaux de pêche, et il prétendait rendre, par le simple redressement du lit de la rivière en aval de Caen, la ville accessible à des navires de 200 tonneaux. Ses projets ont été exécutés de nos jours avec une ampleur qu'il aurait d'autant moins désapprouvée, que les résultats qu'il annonçait sont dépassés de beaucoup. Un chenal de 2,400 mètres de longueur, creusé entre les majestueuses allées du cours Caffarelli, remplace, aux abords de la ville, des sinuosités qui n'avaient pas moins de six kilomètres de développement, et se bifurque sous ses murs; le lit principal de la rivière, bordé de quais magnifiques, forme jusqu'au pont de Vaucelles un port d'échouage de 550 mètres de longueur. L'autre bras alimente un bassin à flot d'une égale étendue, et sera prolongé quelque jour sur le bas du lit de l'Odon, qui semble l'attendre; les navires seront alors portés, comme dans les villes de la Hollande, au cœur même de la cité. Quoique ces travaux aient déjà fait passer au second rang des ports de commerce une place qui

comptait à peine parmi les derniers, ils n'atteindront qu'à demi leur but tant que l'entrée de la rivière ne sera pas en harmonie avec le port intérieur auquel elle conduit.

Vue du large, l'Orne débouche entre des dunes qui se prolongent à l'est et à l'ouest, et son chenal extérieur divague sur un talus de sable qui, dans les marées des équinoxes, assèche à près de 4 kilomètres du rivage. Les pointes sablonneuses du Siége et de Merville laissent entre elles une passe de 7 à 800 mètres de largeur, et en arrière, les marées, élargissant leur lit, forment au-dessous des villages de Sallenelles et d'Ouistreham une baie couverte du large, mais où le fond manque. La ligne que suivent aujourd'hui les navires parmi ces sables n'est ni celle qu'ils suivaient hier, ni celle qu'ils suivront demain. Chaque grande marée change le relief des bancs, chaque coup de vent déplace le chenal. Les meilleures *posées* se transforment d'une lunaison à l'autre en écueils, et, pour ne mentionner ici que des perturbations officiellement constatées, dans les trente années qui ont précédé la levée de la carte hydrographique de 1834, la pointe du Siége s'est avancée de 700 mètres vers l'est; dans les six années qui ont suivi, le chenal intérieur ouvert sous les murs de Sallenelles s'en est éloigné de plus de 200 mètres, et le creux en a été remplacé par un talus adossé au rivage.

Cette mobilité de l'atterrage est l'effet des combats que la mer et les vents y livrent sans relâche à l'inconsistance du fond. Les coups de vent du nord poussent vers l'embouchure de l'Orne des masses de sable auxquelles la terre ajoute un malencontreux contingent : lorsque dans les marées de quartier le soleil a desséché le haut de l'estran, les grands vents d'ouest en enlèvent, aussi bien que des dunes adjacentes, des sables qui courent comme une brume pesante et rapide vers l'embouchure de l'Orne, s'y affaissent, allongent la pointe du Siége et exhaussent le fond de la passe. L'atterrage serait bientôt perdu sans l'impétuosité qu'imprime au jusant la fréquente coïncidence des grandes crues de l'Orne avec les marées des équinoxes : le jusant balaie alors les sables étalés à l'embouchure, ou même, sapant la langue étroite du Siége, il la coupe et rétablit pour un temps la rectitude du chenal. Les conditions de la navigation changent ainsi en une lunaison, en une tempête, et c'est du plus ou moins d'exactitude des relèvemens journaliers des pilotes que dépend la perte ou le salut des navires.

Ces variations importeraient peu, si le chenal offrait toujours une certaine profondeur; mais il n'y monte que 5 mètres d'eau dans les marées moyennes des syzygies et 2 mètres 30 centimètres dans les faibles marées de quartier : l'année compte donc un grand nombre de jours où aucun bâtiment de plus de 2 mètres de tirant d'eau n'affronte l'entrée de l'Orne. Tel est l'état de l'atterrage de la mé-

tropole navale d'un de nos plus riches territoires, d'une ville de 45,000 âmes, et du seul refuge qui s'ouvre sur une côte à la fois très dangereuse et très fréquentée. Aussi l'amélioration de l'entrée de l'Orne est-elle un des problèmes maritimes dont se sont le plus préoccupés les esprits.

M. Cachin, dont le nom s'est attaché à la digue de Cherbourg, était, en 1795, chargé de l'inspection des ports de la Normandie. Il chercha des remèdes aux vices de l'atterrage de l'Orne, et les jugea sans doute aussi incorrigibles que l'étaient aux yeux de Vauban ceux de l'embouchure du Rhône, car il proposa une solution analogue au projet du canal d'Arles à Bouc. Il conseilla de dériver d'un bassin à flot creusé sous les murs de Caen un canal maritime qui, côtoyant l'Orne, s'infléchirait à l'ouest au-dessous d'Ouistreham, et gagnerait la mer devant Colleville, en dehors des sables dont l'entrée de la rivière est obstruée. La longueur du canal aurait été de 17 kilomètres, et l'Orne redressée serait restée au service du petit cabotage.

Le 24 mai 1811, Napoléon, allant à Cherbourg, montait à cheval à quatre heures du matin avec le prince Eugène, l'amiral Decrès, MM. Sgansin et Tarbé, inspecteurs des ponts et chaussées, et courait explorer l'embouchure de l'Orne. Le 25, il décrétait le creusement d'un canal de Caen à la mer, et y contribuait par un don de 700,000 francs à prélever sur son domaine extraordinaire. La guerre de Russie et la chute de l'empire mirent à néant le décret, et l'on n'est revenu qu'après deux révolutions aux projets sur l'atterrage de l'Orne. Une loi du 19 juillet 1837 a consacré une somme de 4,040,000 francs à la construction d'un bassin et à l'ouverture d'un canal de 4 mètres de profondeur, débouchant au travers des dunes d'Ouistreham entre des jetées à claire-voie. Les lois des 19 juillet 1845 et 5 mai 1846 ont pourvu à des mécomptes, l'un de 1,200,000, l'autre de 3,800,000 francs. On en est à seize années de travaux et à 9,040,000 francs de dépense sans bien savoir quand se termineront ni comment seront entretenus des ouvrages auxquels le commerce ne paraît prendre qu'un médiocre intérêt.

Ces travaux n'ont pas inspiré à tous les ingénieurs qui les ont étudiés une égale confiance, et quoique les mécomptes éprouvés dans les dépenses n'en présagent pas nécessairement d'analogues dans les résultats, il est regrettable qu'on ait dédaigné dans cette entreprise le concours d'agens naturels qui fonctionneraient avec une sûreté que l'art atteint rarement. Les sables sont ici l'ennemi à combattre, et ils ne peuvent être domptés que par la chasse des marées : c'est donc à diminuer l'affluence des sables et à augmenter celle des eaux qu'il faut s'appliquer.

Les sables que les vents enlèvent au rivage et déposent à l'embouchure de l'Orne ne sont pas difficiles à fixer : les dunes adjacentes

exposent à l'action des vents une surface de 700 hectares; pour l'y soustraire, il ne faut que la boiser. Les plantations feraient quelque chose de plus que d'affranchir la passe d'une servitude. En se couronnant de verdure et en s'exhaussant par l'accumulation des sables venus de l'estran, les dunes signaleraient avec précision l'entrée douteuse de l'Orne, et fortifieraient contre les coups de vent du large l'abri que tant de bâtimens viennent chercher derrière les pointes du Siége et de Merville.

La cause qui influe le plus sur la profondeur des embouchures des rivières à marées est le volume des eaux auxquelles elles donnent passage, et ce volume dépend lui-même de l'ampleur des réservoirs intérieurs auxquels correspondent les embouchures. Si le bassin de l'Orne recevait plus d'eau, soit de l'intérieur des terres, soit de la mer montante, l'entrée en deviendrait infailliblement plus creuse.

Le domaine des marées est raccourci dans le lit de l'Orne par un barrage à usines qui arrête la marche du flot à 200 mètres en amont du port de Caen. Si ce barrage, dont la construction remonte à Richard Ier, fils de Guillaume Longue-Épée, n'existait pas, on se garderait sans doute de l'élever; mais la faible amélioration de l'atterrage que procurerait la destruction de cet obstacle serait trop chèrement achetée. Le moyen efficace d'augmenter à l'embouchure de l'Orne la puissance des courans, c'est d'y faire dégorger la Dive.

La Dive s'infléchit en aval de Troarn vers le nord-est et n'atteint la mer que par des détours dont le développement est de 19 kilomètres à partir de Basseneville. Un canal qui la conduirait de ce point à la baie intérieure de l'Orne ne traverserait que des terres basses et n'aurait pas onze kilomètres de longueur. L'ouverture de ce nouveau lit serait peu coûteuse, et le bassin de la Dive, devenu tributaire de celui de l'Orne, ajouterait à la puissance des chasses naturelles qui maintiennent la passe ouverte entre les pointes de Merville et du Siége la puissance de celles qui maintiennent le chenal de la Dive. La réunion de ces deux forces approfondirait l'entrée de l'Orne, surtout si l'on retrécissait celle-ci, si seulement on l'empêchait de s'élargir, et lorsque le seuil serait abaissé, le fond de la rivière, se réglant de lui-même sur le niveau auquel il aboutirait, ferait en peu de temps remonter l'amélioration jusqu'au port de Caen. Le dégorgement des eaux de la Dive dans la baie intérieure entretiendrait au-dessous de Sallenelles une profondeur constante; en attirant le courant de l'Orne, il le régulariserait, et mettrait un terme aux déplacemens du chenal, dont la navigation a tant à souffrir.

La vallée de la Dive profiterait encore plus que celle de l'Orne de cette révolution locale. La substitution d'un émissaire direct à un émissaire tortueux rendrait les desséchemens plus économiques et

plus fructueux dans les cantons de Troarn et de Dozulé. Quant à la navigation intérieure dont Troarn est le centre, elle s'abrégerait de 8 kilomètres sur 23, et de plus les marées, pénétrant dans les chenaux intérieurs par une voie plus courte et plus libre, y porteraient plus d'eau et remonteraient plus loin; les branches praticables de la rivière et de ses affluens s'allongeraient, et il deviendrait facile de faire arriver les bateaux jusqu'à Mézidon, où le chemin de fer de Tours à Caen se soudera bientôt à celui de Paris à Cherbourg. La navigation de la vallée gagnerait, ce qui importe davantage, un débouché qu'elle ne trouve plus dans le port désert de Dive; elle sortirait de sa langueur dès que les ramifications ouvertes dans le terrain d'alluvion aboutiraient par une tige commune à la baie fréquentée de l'Orne et au marché de Caen. Les renversemens alternatifs des courans dans les canaux où s'épandent les marées introduisent dans les transports des pays ainsi desservis des économies de temps et de frais qui sont une des sources les plus sûres de la richesse locale. La navigation générale ne perdrait au déplacement de l'embouchure de la Dive qu'un refuge dont l'accès est toujours difficile, souvent périlleux, quelquefois impossible : quand la vitesse des courans de flot attirés par le vide de l'embouchure de la Seine est accélérée par les vents d'ouest, il faut beaucoup de bonheur pour ne pas le manquer. Les atterrages de la Seine, de la Touque et de l'Orne sont d'ailleurs trop rapprochés pour qu'une station intermédiaire rende jamais aucun service essentiel.

Un grand bien s'acquiert rarement sans le mélange d'un peu de mal. Ici le sacrifice serait tout entier supporté par les communes de Dive et de Cabourg, dont le territoire enveloppe le havre qui se fermerait; encore n'est-il pas sûr qu'elles ne gagnassent plus à se rattacher par la Divette à la baie de l'Orne qu'à leur contact actuel avec la mer.

Le port et la ville de Caen gisent à 15 kilomètres au sud-ouest de la baie de l'Orne. Huet, le savant évêque d'Avranches, avoue à regret que l'antiquité n'a fait aucune mention de Caen, et en déplorant la perte des titres brûlés en 1336, lorsque la ville fut saccagée par Édouard III, il conjecture qu'elle fut fondée par les Normands (1). Quand ces hardis pirates entrèrent dans l'Orne, ils accompagnèrent sans doute jusqu'au terme de sa course le flot qui les portait, et si leurs chefs montèrent, pour reconnaître le pays, sur le mamelon élevé où le duc-roi bâtit plus tard le château qui commande la ville, le tableau qui se déroula devant eux était fait pour les décider à se fixer. Des coteaux couverts d'arbres fruitiers, des campa-

(1) *Les Origines de la ville de Caen et des lieux circonvoisins.* Rouen, 1712.

gnes dont la fécondité s'étale en larges ondulations, la marée remontant par les méandres de l'Orne au travers d'immenses prairies, en un mot la richesse de la terre dans le voisinage de la mer, c'était tout ce que pouvait demander à la fortune ce peuple aventureux avec calcul. Il dut donc tirer ses barques à terre et s'installer en attendant mieux sous leurs carènes renversées.

La ville était déjà considérable lorsqu'en 942 Louis d'Outre-mer s'y rendit pour s'emparer de la Normandie; mais elle dut son principal lustre à Guillaume le Conquérant, dont elle fut la résidence de prédilection. Ce prince était grand bâtisseur, dit la chronique, et il trouva jusque dans ses fautes des motifs de satisfaire ce penchant : la fondation des abbayes de Saint-Étienne et de la Sainte-Trinité, les deux plus beaux monumens du temps, fut la pénitence que la reine Mathilde et lui s'imposèrent pour obtenir la levée de l'excommunication qu'ils avaient encourue en se mariant sans dispenses, quoique cousins. Après eux, la ville continua de croître et de prospérer; au commencement du XIIIe siècle, Guillaume le Breton la mettait, pour son opulence, ses monumens et le nombre de ses habitans, presque au niveau de Paris (1). Le siége qu'elle soutint en 1336 contre Édouard III témoigne du degré de puissance auquel elle était parvenue. « Caen, dit Froissard, était plein de très grandes richesses, de draperies et de toutes marchandises, de riches bourgeois, de nobles dames et de moult belles églises. » Cette prospérité n'en avait point amolli la population : les Anglais s'en aperçurent à l'héroïque résistance qu'ils éprouvèrent, et, vainqueurs, ils s'en vengèrent par trois jours de pillage, de meurtres et d'incendie. La ville ne se releva que lentement de ce coup. Quoique rentrée en possession d'elle-même par suite de la victoire de Cocherel, elle ne comptait encore en 1371 que cinq cent vingt-cinq feux (2); mais les avantages de sa situation et le génie de ses habitans l'emportèrent sur le malheur des temps, et, abandonnée à elle-même en 1417, elle ne succomba devant l'armée de Henri V qu'après avoir repoussé plusieurs assauts. Les Anglais la gardèrent trente-trois ans. Elle leur fut arrachée par Dunois et le connétable de Richemont, qui venaient de Formigny. Charles VII y fit son entrée le 6 juillet 1450, aux acclamations du peuple, qui

(1) Villa potens, opulenta, situ speciosa, decora
Fluminibus, pratis et agrorum fertilitate,
Merciferasque rates portu capiente marino,
Seque tot ecclesiis, domibus et civibus ornans
Ut se Parisiis vix annuat esse minorem.
(*Philippidos.*)

(2) *Assiète des feux de la ville et vicomté de Caen en* 1371. Gaignières, t. II, n° 671. Bibliothèque impériale. Manuscrits.

vint au loin dans la campagne à sa rencontre. Depuis, Caen n'a plus été déchiré que par les guerres de religion. Les protestans, soudoyés par les Anglais, s'y livrèrent en 1562 à deux jours d'un horrible pillage. Le maréchal de Matignon vint cicatriser ces plaies : sa loyale fermeté comprima les fureurs des partis, et son gouvernement fut le point de départ de la prospérité à laquelle s'élevèrent la ville et la province sous Louis XIV; mais en 1685, le commerce, qui en était une des bases principales, reçut de la révocation de l'édit de Nantes un coup dont l'administration constatait elle-même au bout de treize ans les funestes effets (1) : une bonne part des capitaux et de l'industrie émigra avec les protestans. Vauban ne trouva plus à Caen que 25,000 âmes en 1700 (2) : on y en comptait 31,900 en 1789, et la population actuelle est de 45,280.

Si l'histoire littéraire pouvait trouver ici une place, nous montrerions quels services la ville de Caen a rendus aux sciences et aux lettres dans notre pays. Son université, instituée en 1431 par Henri VI d'Angleterre, que l'infirmité de son âge et de son esprit n'appelait pas à cette mission, fut organisée en 1451 et dotée en 1457 d'une bibliothèque par le roi Charles VII. Dès 1480, la ville possédait une imprimerie. Sans parler de beaucoup d'établissemens secondaires, son académie fut fondée en 1652 par Segrais. Paris, dont le courrier n'arrivait à Caen qu'une fois par semaine, était en pleine guerre de la fronde, et devait être peu occupé de donner l'impulsion du bel esprit aux provinces; celles-ci s'animaient alors d'une vie qui leur était propre, et n'en allaient pas pour cela plus mal. Huet ne comptait pas en 1701 moins de cent quarante hommes illustres dans les lettres nés à Caen et morts à l'époque où il écrivait. La postérité a oublié plusieurs des élus portés sur cette liste; mais il suffit sans doute à la gloire de la contrée d'avoir vu naître Jean Marot, père de Clément, Bertaut, Boisrobert, Segrais, Mme Dacier, Huet, Varignon, Malfilâtre, Collet-Descotils, Vauquelin, Fresnel, Dumont-d'Urville, enfin Malherbe, qui vint redresser et polir la langue, et Laplace, dont le nom brille à côté de celui de Newton.

Lorsque Vauban voulut faciliter l'accès du port de Caen, il comprit que le mouvement maritime ne pouvait se développer qu'avec le concours du mouvement territorial, et, pour les mettre en équilibre, il proposa de canaliser l'Orne jusqu'à Argentan. Ce projet ne sera plus reproduit, aujourd'hui que les chemins de fer acquièrent une supériorité décidée sur les canaux, et que Caen devient le passage du chemin de Paris à Cherbourg et la tête d'une ligne de rails

(1) *Mémoire sur la généralité de Caen*, par M. Foucault, intendant, 1698. Bibliothèque impériale. Manuscrits.

(2) *Mémoire sur la côte de Normandie*, 1700. Manuscrits. Archives de la guerre.

joignant à Tours celles de Nantes et de Bordeaux. La convergence de trois voies de fer vers le port de Caen triplera l'aire territoriale qu'il dessert, et le tonnage (1) triplerait également, si l'essor n'en était pas comprimé par l'imperfection de l'atterrage. La question est donc aujourd'hui la même qu'avait posée Vauban, seulement les termes en sont intervertis : les bases de l'extension de la navigation sont assises du côté de la terre; il reste à les élargir du côté de la mer, c'est-à-dire à accroître par l'approfondissement de l'entrée de l'Orne le nombre d'heures pendant lequel elle est praticable par marée et le tonnage des navires qu'elle admet. Ce problème n'a qu'une seule solution, mais simple et féconde : c'est l'augmentation du volume et de la puissance des eaux qui déblaient le chenal, et pour atteindre ce but il ne s'agit, comme on l'a vu, que d'aider la nature.

L'histoire de Caen, sous le régime que préparent ces grandes améliorations, ne ressemblera pas à celle du passé : elle n'enregistrera plus de ces patriotiques souffrances, de ces faits d'armes populaires qui grandissaient les hommes et les villes par le sentiment de leur indépendance. La politique et la guerre ont changé de place et d'allure; mais la cité n'en croîtra pas moins en population et en richesse. Grâce à la configuration du territoire desservi, aux ressources qui lui sont propres, le voisinage du Havre ne nuira pas plus à Caen que celui de Marseille ne nuit à Cette (2) : l'intelligence normande s'appropriera les nouveaux instrumens mis à sa disposition, et nos côtes de la Manche compteront un grand port de commerce de plus.

II. — LE CALVADOS. — COURSEULLE. — FORMIGNY. — BAYEUX. — PORT EN BESSIN.

De l'embouchure de l'Orne aux Vays, la côte est partagée par le village d'Arromanches en deux parties à peu près égales. D'Arromanches à l'Orne, on admire du large les riches et profondes perspectives des campagnes; d'Arromanches aux Vays, la terre est encore plus féconde, plus riante, mais la vue en est masquée par un rideau

(1) Le tonnage, entrée et sortie comprises, a été :

En 1846, de	165,102 tonneaux.
En 1847, de	175,820
En 1848, de	139,192
En 1849, de	159,457
En 1850, de	121,931
En 1851, de	145,953
En 1852, de	164,153
La moyenne annuelle est de	153,086 tonneaux.

(2) Le tonnage moyen du port de Cette pendant les sept années 1846-1852 a été de 359,144 tonneaux.

de falaises sauvages, et ces champs du Bessin, que les chroniqueurs comparaient à une table toujours abondamment servie, s'annoncent au navigateur sous l'aspect de la désolation et de la stérilité.

La partie orientale et découverte de la côte est appuyée sur le plateau du Calvados. Porté sur la plupart des cartes comme une chaîne hérissée de roches menaçantes et de pics aigus, ce plateau, que j'ai regret à dépoétiser, n'est qu'une continuation sous-marine des bancs de pierre du terrain de l'Orne, et il ne se manifeste que sous les coups des vents du large, par le bondissement des lames sur son accore. Il a quatorze milles de long, deux de large; les bancs de Lion, de Langrune, de Ver, à peine élevés d'un mètre au-dessus des plus basses mers, en sont les affleuremens. Le Calvados lui-même est le plus occidental et le plus humble de ces rochers. S'il faut en croire la tradition, le nom que cet obscur écueil a transmis à l'un de nos plus riches départemens est celui d'un vaisseau qui, lorsque les vents dispersèrent dans la Manche la célèbre *Armada* de Philippe II, échoua sur sa croupe et y demeura longtemps fixé. Derrière l'écueil est un très petit mouillage qui doit sans doute au refuge qu'il offrit en 1588 à d'autres navires de l'*Armada* le nom de *Fosse d'Espagne*.

Cette côte a subi des révolutions dont les vestiges sont visibles sous les eaux et dans l'intérieur des terres. Le plateau du Calvados n'est probablement pas autre chose que la base d'un prolongement des falaises du Bessin qui a été rasé par la mer. On ne saurait guère chercher ailleurs que dans ces falaises détruites la source des atterrissemens qui ont comblé les anciens golfes de l'Orne et de la Dive. On reconnaît dans ces alluvions la silice et la marne argileuse des falaises qui sont restées debout. Ces débris ont suivi les courans qui continuent de porter à l'est les matières qu'ils détachent de la côte; ils se sont déposés dans l'ordre de leurs pesanteurs respectives, les sables siliceux dans la vallée de l'Orne, où les tranchées du canal en ont récemment mis les masses à découvert, et les marnes délayées plus loin, dans la vallée de la Dive. Quand les falaises faisaient saillie sur l'accore du plateau du Calvados, quand le flot était attiré par les rentrans des baies de l'Orne et de la Dive, les courans devaient être beaucoup plus vifs qu'aujourd'hui; leur force d'érosion a pu saper alors des falaises et en charrier les débris dans les cavités du voisinage. La mer a presque de nos jours poursuivi ce travail sur le plateau du Calvados. La forêt de Hautefeuille, disent encore les traditions locales, ombrageait au commencement du XVIe siècle la large lisière sur laquelle s'épandent aujourd'hui les marées au-dessous de Bernières et de Langrune : de nombreuses et puissantes racines s'enfoncent en effet dans les fissures des rochers mis à nu. Les commissaires du cardinal de Richelieu trouvèrent, à défaut de la forêt,

un petit port à Bernières; la Seulle y débouchait en s'infléchissant à l'est, et de vastes marais s'étendaient à l'ouest jusqu'à Anelles, à douze kilomètres de distance. Depuis, la mer a dévoré le port et les marais; elle a raccourci le cours de la Seulle de 3,000 mètres, et il ne reste plus du havre de 1640 qu'une série de bas-fonds où la retraite de la marée laisse de longues flaques d'eau. Il est du reste permis de voir un indice de transformations bien plus vastes dans les vestiges de retranchemens romains qui, de Réviers à Tailleville et à Saint-Aubin, enveloppent Courseulle : la charrue met souvent à découvert dans leur vaste enceinte des briques, des fragmens de poterie antique et des médailles. Il n'est pas probable que les Romains se fussent si fortement installés sur ce point, s'ils n'avaient eu qu'une insignifiante station navale à protéger, et l'ancienne configuration du rivage donnait sans doute à leur établissement militaire des raisons d'être qui n'existent plus. La côte est encore rongée par le flot; mais à mesure que les dentelures s'en émoussent, elle donne moins de prise aux courans : ceux-ci s'amortissent d'ailleurs quand les matières qu'ils déplacent ont comblé les vides qui les attiraient, et si la mer n'est pas encore arrivée à la ligne qu'elle ne doit pas franchir, la stabilité du rivage paraît bien près d'être atteinte.

Les pêcheurs intrépides dont cette côte est peuplée tirent la plupart du temps leurs barques à terre : le seul havre qu'elle leur ouvre est celui de Courseulle, village maritime auquel le commerce des huîtres a fait faire depuis trente ans de remarquables progrès. Courseulle est situé au bord du plateau qui domine les prairies marécageuses au milieu desquelles serpente la Seulle; le rivage est bordé d'un bourrelet de dunes hautes de cinq à six mètres et fixées par une grande abondance de petits joncs; vis-à-vis l'embouchure de la rivière, une sorte de rupture du plateau du Calvados forme la *Fosse de Courseulle* et offre sur les dépôts vaseux qui s'y sont accumulés un petit mouillage. Les besoins d'une industrie nouvelle, qui dès 1826 entreposait 60 millions d'huîtres sur cette plage, déterminèrent en 1829 le creusement, au moyen de la concession d'un péage, d'un port que l'état a racheté 300,000 francs en 1846. Ces travaux ont été mal projetés et mal exécutés. Ils consistent en un canal de 650 mètres de long sur 45 de large, dirigé vers le sud-ouest, et coupé vers son milieu par une écluse qui s'est démantibulée aux premières chasses qu'elle a données : ce bassin de trois hectares est enveloppé par le lit délaissé de la Seulle, et le volume d'eau qu'y jettent les marées est insuffisant pour balayer les sables et les galets qui s'amoncèlent à l'entrée. Celle-ci n'offre à la haute mer qu'une profondeur normale de 3 mètres en vive eau, de 1 mètre 60 en morte eau, et la profondeur réelle est souvent diminuée d'un mètre

par l'encombrement du fond. C'est évidemment trop peu pour le mouvement maritime actuel. M. Givry a judicieusement remarqué, lorsqu'il a fait l'hydrographie de la côte, que pour approfondir l'entrée du havre de Courseulle par le jeu des marées, il suffirait de prolonger le canal dans le lit redressé de la Seulle, et de donner de la sorte au flot le moyen de s'étendre.

Les premiers parcs à huîtres réguliers de l'embouchure de la Seulle ont été formés, il y a plus de trente ans, par un habitant de Caen, M. Hervieux-Duclos. Ces intelligentes tentatives ont été couronnées d'un succès complet : Courseulle est devenu le siége d'un commerce important; en 1852, ses parcs ont reçu 249,090 quintaux d'huîtres, ce qui équivaut à 290 millions de ces coquillages et constitue une valeur de plus de 3 millions. Dire, en présence des chemins de fer qui s'avancent, que ce mouvement est dû surtout à l'amélioration des communications, c'est annoncer que le terme n'en est point arrivé. Courseulle est d'autant mieux en mesure de profiter des progrès qui s'accompliront, que ses parcs peuvent s'étendre presque indéfiniment sur la plage, et que l'alimentation en est assurée par le voisinage d'un des plus grands bancs d'huîtres de la Manche.

En arrière des falaises crayeuses qui succèdent à la côte basse du plateau du Calvados s'est accompli, sous le règne de Charles VII, un des plus grands événemens de notre histoire.

Le village de Formigny est situé sur la route de Paris à Cherbourg, à moitié chemin de Bayeux à Isigny, au pied de collines gracieusement ondulées qui l'abritent du nord et de l'ouest, sur la rive gauche d'un petit ruisseau qui descend au sud vers la rivière d'Aure. C'est là que fut porté, le 15 avril 1450, le coup décisif à la domination des Anglais sur la Normandie. Rouen leur avait été enlevé l'année précédente; chassés de la vallée de la Seine, ils avaient senti la nécessité de se renforcer dans la Basse-Normandie, où se concentrait la lutte qui durait presque sans relâche depuis Guillaume le Conquérant. Un corps d'armée débarqué à Cherbourg marcha sur Caen après s'être emparé de Valognes et avoir rallié tout ce qu'offraient de disponible les garnisons du Cotentin. Malgré la résistance de Geoffroy de Cœuvres et de Joachim Roault, « qui férirent sur son avant-garde moult asprement, » il franchit, le 14 avril, les Vays au gué de Saint-Clément, opéra sa jonction avec une partie de la garnison de Bayeux, qui était venue à sa rencontre, et campa avec sept mille hommes à Formigny. Les Anglais, dans cette marche hardie, avaient laissé sur leur droite le comte de Clermont, lieutenant-général du roi, qui occupait Carentan avec des forces fort inférieures aux leurs, et le connétable de Richemont, digne de ceindre l'épée de Du Guesclin, qui le même soir arrivait à Saint-Lô avec trois cents lances. Le

comte, après avoir averti le connétable et pris ses dispositions, se mit sur la piste des Anglais : à la pointe du jour, il était établi sur la colline qui domine Formigny du côté de l'ouest, et détachait vers Trévières un corps de quinze cents archers à la rencontre du connétable. Les Anglais rappelèrent immédiatement leur avant-garde, déjà partie pour Bayeux, et se sentant près d'une action décisive, ils passèrent trois heures à se retrancher dans les jardins et les vergers dont le village était entouré. Le comte de Clermont avait une bonne raison de les laisser faire et de ne point presser l'attaque. Enfin le connétable, par une marche forcée de trente kilomètres, parut sur la gauche de l'ennemi, et le combat s'engagea aussitôt avec un acharnement inouï; chacun voyait les destinées de son pays suspendues à l'issue de cet effort suprême. Les Anglais firent des prodiges de valeur, mais leur artillerie, dès lors si redoutée, fut enlevée à l'arme blanche, la victoire se déclara pour nous; elle fut accompagnée d'un carnage sans merci, et les jours suivans quatorze fosses creusées sur le champ de bataille reçurent, au dire des hérauts et des prêtres qui présidèrent à ces funérailles sanglantes, 4,774 cadavres (1).

Vainqueurs et vaincus dormaient depuis trente-six ans sous cette terre glorieuse, lorsque l'un des derniers survivans de la génération de chevaliers qui avait affranchi notre territoire, «Jehan, duc de Bourbonnais et d'Auvergne, comte de Clermont, ayant à mémoire d'avoir, par la grâce et miséricorde de Dieu, gagné une journée au lieu de Fourmigny à l'encontre des Anglais, anciens ennemis de la couronne de France, pour son seigneur le roi Charles VIIe, fit édifier au champ et lieu où fut ladite journée une chapelle, et dota à perpétuité sur des biens distraits de son patrimoine deux chapelains pour célébrer chaque jour une messe, et aux jours de Saint-Louis et de la fête des Morts chanter un *Libera me* avec les oraisons et commémorations accoutumées pour les trépassés sur le lieu du champ où fut ladite journée. » — Cette fondation est datée du mois d'avril 1486 avant Pâques, et de Saint-Joyn en Poitou, où s'était retiré le prince. Elle ne fut pas respectée par la révolution. La chapelle fut vendue en 1795 par le gouvernement à un particulier qui en fit une grange; elle fut comprise en 1832 dans une vente plus considérable faite à M. Duny, riche propriétaire du voisinage. En 1844, M. Duny en fit hommage au roi Louis-Philippe, qui passait à Formigny se rendant à Cherbourg. Le roi la fit réparer à ses frais; la chapelle fut bénie à la fin de 1845, puis concédée à la paroisse, qui n'a pas les moyens de l'entretenir. Les détenteurs des biens sur lesquels est assise la fondation du comte de Clermont retiennent depuis 1793 des reve-

(1) *Chroniques d'Alain* et de *Jehan Chartier*.

nus dont la destination n'a pas cessé d'être à la fois nationale et sacrée. Dans un pays moins oublieux de son passé et moins ingrat envers ceux qui l'ont servi que le nôtre, il ne manquerait pas de bons citoyens empressés d'accomplir le vœu du vainqueur de Formigny et de rétablir les prières dues à ceux qui payèrent de leur sang notre indépendance.

Les conséquences de la bataille de Formigny furent aussi rapides qu'étendues : trois mois après, les Anglais avaient complétement évacué la Normandie. Deux corps échappés de Formigny se jetèrent dans les places de Bayeux et de Caen. Dunois investit Bayeux et laissa la conduite du siége au comte de Clermont. Celui-ci le poussa vivement et fut bientôt en mesure de donner l'assaut; les soldats le demandaient et le tentèrent même sans ordres; mais pour être depuis trente-trois ans au pouvoir des Anglais, la ville n'avait pas cessé d'être française : le comte voulait l'épargner; il parlementa donc, et, après plusieurs actions sanglantes, elle lui fut rendue. « Puis, dit Alain Chartier, s'en allèrent Matagon et les aultres Anglois de la garnison à Chierebourg, lesquelz estoient nombrez neuf cents des plus vaillans hommes qui fussent en Normandie de leur parti. S'en allèrent tous un bâton au poing, fors aucuns auxquels pour honneur de gentillesse on laissa des chevaux pour porter des damoiselles, gentilshommes et femmes : et avec ce firent les seigneurs françois délivrer des charrettes pour porter partie des femmes des Anglois qui s'en alloient avecques leurs maris, lesquelles il faisoit piteux voir; car il partit de ladite cité trois à quatre cents femmes sans les enfans dont y avoit grant nombre : les unes portoient les petits en berseaulx, les moyens par le paovre col et les grandelets en leurs mains, qui estoit grant pitié. » L'on conserve des boulets de ce temps dans la cour de la bibliothèque de Bayeux, qu'on ne saurait nommer sans rappeler qu'elle possède la célèbre broderie dans laquelle la reine Mathilde a retracé les événemens de la conquête de l'Angleterre. Ces boulets sont en pierre; le volume est à peu près celui de nos bombes et correspond à des pièces du calibre de celles qu'on voit au Mont-Saint-Michel.

Bayeux, dont on fait remonter l'origine au-delà de César et dont l'histoire est féconde en événemens tragiques, n'est plus qu'une ville calme et reposée, fière à bon droit de ses édifices religieux, riche plutôt que prospère, satisfaite du présent et modérément ambitieuse pour l'avenir. Sa population est de 9,360 âmes et n'a pas sensiblement varié depuis le commencement de ce siècle.

Quoique Bayeux ne soit pas à plus de 9 kilomètres de la mer, ce voisinage n'a pas donné grande impulsion à la navigation. Port-en-Bessin lui sert de port, et le mouvement maritime n'y comprend

pas 2,500 tonneaux. Cet atterrage, sur la véritable valeur duquel ne se trompèrent pas les commissaires du cardinal de Richelieu, n'en a pas moins été pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle l'objet de projets gigantesques. M. Bouniceau, ingénieur des ponts et chaussées, a montré dans une *étude historique* pleine d'intérêt l'exagération et les côtés faibles de ces projets, et l'on peut, sans revenir sur un passé qu'il a si bien exposé, se faire une idée des singularités de la formation du territoire de Port-en-Bessin et des améliorations réelles auxquelles il se prête.

L'Aure se dirige au sortir de Bayeux vers le nord; mais à 2 kilomètres de la côte elle se détourne brusquement vers l'ouest, et, non loin du coude qu'elle forme, la ligne des falaises abruptes du Bessin est interrompue par une étroite coupure. Ce vide est la trace la plus apparente d'un événement géologique dont il est plus aisé de décrire les effets que de déterminer les causes. Il semble qu'un écroulement souterrain ait fait fendre perpendiculairement au cours de l'Aure et à la côte le banc de roches qui s'étend sous la campagne, sert de base aux falaises et se prolonge sous les eaux de la mer. En effet, en atteignant ce terrain disloqué, les eaux de l'Aure s'amaigrissent, et, après avoir reçu celles de la Drôme, elles se perdent dans les crevasses appelées *Fosses du Soucy*. A 600 mètres plus loin, l'Aure inférieure sort de terre pour déboucher à Isigny, et le long de la grève de Port-en-Bessin jaillissent à mer basse des sources dont l'abondance croît et décroît avec la rivière. Le sol superposé aux siphons souterrains qui se dirigent vers l'ouest est si peu élevé, que lorsque la rivière se gonfle, elle efface, en passant par-dessus, l'apparente discontinuité de son cours. Au nord, le sol s'est nivelé jusqu'au rivage, mais ne s'est pas assez abaissé pour être jamais submergé; enfin la dislocation s'est étendue plus loin, et les roches sous-marines, s'affaissant aussi, se sont recouvertes d'une épaisse couche d'argile vaseuse, sur laquelle l'ancrage est très tenace. Le bourg de Port-en-Bessin est assis dans la coupure, et la plage au-dessous est revêtue d'un lit de galets comparables pour la forme et le volume à des fèves. Quand la mer est belle, les bateaux de pêche, qui constituent tout le matériel naval du port, donnent à pleine voile dans ce galet mouvant, et le jusant les y laisse enchâssés; dans les gros temps, on les hisse au sommet de la grève.

Aucun des ingénieurs qui ont étudié l'atterrage de Port-en-Bessin n'a sondé, que je sache, au-dessous du niveau de la basse mer, le terrain crevassé sur lequel on n'a pas craint de proposer l'établissement de bassins à flot. Les exemples de vastes cavités dans les formations calcaires sont trop communs pour qu'une supposition hardie soit ici déplacée. Si des sondages plus profonds révélaient

l'existence de vides capables d'engouffrer la croûte qui les recouvre, il suffirait, pour doter cette côte d'un bassin à marée, de coups de mine beaucoup moins puissans que celui qui renversait en 1842, sur le passage du chemin de fer de Folkstone à Douvres, la grande falaise d'*Abbot's Cliff*.

Quoi qu'il en puisse être, l'atterrage de Port-en-Bessin est à peu près resté à l'état de nature jusqu'au moment où la loi du 16 juillet 1845 a consacré à sa transformation en port de commerce et de refuge un crédit de 1,070,000 francs. Deux môles coudés, rattachés au rivage par des claires-voies, doivent envelopper une étendue de 11 hectares et laisser entre eux, pour le passage des navires, une ouverture de 60 mètres par 5 mètres d'eau à basse mer; la grève intermédiaire doit être remplacée par un mur de quai. Les travaux sont assez avancés pour produire la plupart des effets qu'il est permis d'en attendre. Lorsque le vent bat en côte, les lames qui pénètrent dans le port se retroussent le long des jetées et les remontent tumultueusement jusqu'aux claires-voies sous lesquelles elles s'affaissent, mais en conservant assez de violence pour former contre la terre un affreux ressac. En 1847, elles ont démoli en moins d'une heure 80 mètres du mur de quai et dispersé sur la grève les blocs qu'elles en ont arrachés. Les môles ne sont point achevés, et sans doute le rétrécissement de l'entrée modérera la brutalité d'une houle si compromettante pour les navires qui seraient amarrés au quai; mais cette entrée, déjà fort difficile, le deviendra par là bien davantage, et les bâtimens qui la manquent sont inévitablement perdus sur les roches adjacentes. Ce sont là de mauvaises conditions pour un refuge, et le million dépensé n'a jusqu'à présent servi qu'à gâter le port de pêche. Ces résultats ne sont pas ceux auxquels visaient les habiles auteurs du projet, et il serait d'autant moins sage de résister à l'autorité d'une expérience chèrement acquise, que l'atterrage peut s'améliorer par les moyens faciles et sûrs que signalaient, il y a quatre-vingts ans, de simples officiers de marine.

Le bassin hydraulique de l'Aure supérieure comprend une étendue de 190,000 hectares, et quand il y tombe de grandes pluies, les belles prairies de la vallée de l'Aure inférieure sont complétement submergées. Si le volume d'eau si malencontreusement égaré débouchait directement au fond du havre de Port-en-Bessin, son lit ouvrirait un échouage excellent aux navires du cabotage, les seuls qu'appelle l'état commercial du pays. Un canal, saisissant l'Aure en amont des fosses du Soucy et la conduisant à la mer, atteindrait ce but, n'aurait que 2,500 mètres de longueur, et ne présenterait aucune difficulté d'exécution. Le projet de ce canal a été présenté en 1773 par M. de Marguerye, lieutenant de vaisseau, mais comme accessoire d'un prin-

cipal tout à fait inadmissible, et les exagérations de l'ensemble ont fait passer inaperçue la pensée juste et féconde à laquelle on aurait dû s'arrêter. C'est à ce projet qu'il faut revenir : l'exécution en coûterait moins que l'achèvement des travaux commencés; l'entretien en serait assuré par l'action des crues de l'Aure et des marées, et l'intérêt maritime, comme on le verra plus loin, ne serait pas le seul auquel il satisfît. Cette transformation de l'atterrage de Port-en-Bessin conduirait à demander à quelles conditions la navigation maritime pourrait être mise, sous les murs de Bayeux, en contact avec le chemin de fer de Cherbourg; mais, quelque tonnage que garantissent au nouveau port la richesse agricole du pays et le voisinage d'un gisement inépuisable de la meilleure argile plastique, l'examen de cette question serait aujourd'hui prématuré.

En voilà beaucoup sur Port-en-Bessin. Odon, le frère du Conquérant, y fit construire quarante vaisseaux pour l'expédition de 1066. Ce prélat et ses plus illustres successeurs sur le siége de Bayeux se sont trop occupés de ce port pour qu'il fût permis d'en parler légèrement. Les détails qui précèdent ne seront du reste pas perdus, si l'on en conclut que sur des côtes aussi rudes et aussi battues des vents que celles du Bessin, il faut, au lieu de braver une mer furieuse en lui jetant des ouvrages avancés à détruire, l'attirer pour la vaincre et l'asservir en arrière du rivage.

III. LES VAYS. — L'AURE. — LA VIRE. — LES MARAIS DU COTENTIN. — CARENTAN.

Les falaises du Bessin finissent, à l'ouest, aux roches de Grand-Camp. Au-delà, les Vays s'enfoncent entre le Bessin et le Cotentin, et la côte prend jusqu'à la pointe de Barfleur la direction du nord. Les Vays sont des grèves sablonneuses sur lesquelles le flot remonte à 9 kilomètres de la laisse de basse-mer : ils reçoivent au sud-est l'Aure et la Vire, au sud-ouest la Taute et la Douve réunies; sur l'Aure s'ouvre le port d'Isigny, sur la Taute celui de Carentan. Mais avant de considérer l'état maritime de cet atterrage, arrêtons-nous aux circonstances territoriales qui lui donnent un caractère particulier.

Les rivières qui s'épanchent dans les Vays coulent au travers d'immenses prairies marécageuses qui tiennent la place d'anciennes baies, ou plutôt, commme semblerait l'indiquer le peu de largeur de leurs goulets, d'anciens lacs. Les eaux paisibles de ces bassins retenaient toutes les matières versées dans leur sein par les ruisseaux de l'intérieur ou par les marées, et les nappes de verdure qui se sont plus tard étendues sur ces accumulations de débris ont conservé les contours capricieux et l'horizontalité des nappes d'eau auxquelles elles se sont substituées. La prairie a ses îles, ses caps, ses abris; elle

porte partout le caractère de son origine, *factas ex æquore terras.* Cette humide région, encadrée entre des coteaux boisés, n'est presque qu'une vase fluide recouverte d'une couche de terre à demi fixée. Les arbres n'y grandissent nulle part; la couche dans laquelle ils prendraient pied est trop mince pour les affermir contre les coups de vent. Le sol tremble sous le pas d'un homme; il engloutit à certaines places des bestiaux, et lorsque, en 1753, on fit sur le cours de la Taute des sondages pour l'établissement de la navigation, il se trouva au-dessous de Bohon un espace de 58 mètres sur lequel on n'atteignit pas le fond. L'état intérieur du terrain se manifeste pour peu qu'on en fouille la croûte. Dans le creusement du canal de Carentan en 1805, 1806 et 1810, dans celui du canal de la Vire à la Taute en 1834, les remblais élevés pour la formation des berges faisaient fuir sous eux le sol qu'ils surchargeaient, et, par compensation, la cunette s'exhaussait, si bien que, sans des précautions dispendieuses, les profils effacés des canaux auraient bientôt pris le niveau du reste de la prairie. Les parties des marais les plus éloignées de la mer sont les plus aqueuses; mais il n'est point de sol, si ingrat qu'il paraisse, qui n'ait dans le règne végétal un corrélatif approprié à sa nature: la saugerette est celui des fondrières liquides du Cotentin; elle étend à leur surface ses racines, les ramifie, les enchevêtre, et en forme un tissu qui, retenant les molécules apportées par les vents et par les eaux, s'épaissit, se consolide, et finit par revêtir une vase fuyante d'une couverture capable de porter les hommes et les animaux. Le terrain a plus de consistance dans le voisinage de la mer où se sont abondamment déposés le galet, le sable et la tangue qu'elle roule. Le sol des marais est, jusqu'à une grande distance du rivage, de deux mètres au-dessous du niveau des hautes mers; mais celles-ci ne l'enrichissent plus de leurs dépôts. Dès le commencement du XVIIe siècle, l'empressement à jouir a fait endiguer des alluvions qui, sans avoir atteint le degré de maturité désirable, pouvaient être avantageusement livrées au pâturage. Ces vastes herbages n'ont qu'un seul ennemi, la surabondance des eaux; ils sont submergés, suivant leur niveau, pendant plusieurs jours ou plusieurs mois de l'année. Tant qu'ils sont hors de l'eau, le pâturage n'y discontinue pas, et chaque jour d'assèchement gagné se résout en un produit palpable.

L'étendue totale des marais est de 21,976 hectares, savoir: en arrière d'Isigny, dans la vallée de l'Aure, 2,544; dans la vallée de la Vire, 1,296; dans celles de la Taute et de la Douve réunies aux portes de Carentan, 18,136. Les caractères communs à ces trois divisions n'empêchent pas que chacune ne se distingue par des ressources et des besoins spéciaux.

A la fin du XVIIe siècle, le haut des marais de l'Aure inférieure était

si fangeux et si peu praticable, que l'herbe en était tout à fait perdue, et il y reste encore, notamment dans les communaux d'Écrammeville, de vastes espaces à dessécher. Le premier besoin de la vallée est d'être mise à l'abri des invasions de l'Aure supérieure, qui, dans ses crues d'automne et de printemps, l'inonde tout entière. Les pertes annuelles causées par ce fléau sont évaluées à 200,000 francs; elles cesseront le jour où le canal que M. de Marguerye proposait dans l'intérêt de la marine fera dériver l'Aure sur Port-en-Bessin. Le creusement de ce canal a été une fois adjugé au prix de 350,000 francs, la dépense en aurait été couverte par le profit agricole de deux années; mais c'était en 1792, et citer cette date, c'est dire que les travaux ne furent pas même entamés. La canalisation de 17 kilomètres de l'Aure inférieure jusqu'à Trévières compléterait les conditions générales de l'amélioration de la vallée, et celle-ci paierait largement l'intérêt des capitaux qui lui seraient ainsi confiés. Le revenu des marais de l'Aure est aujourd'hui de 500,000 francs; il doublerait par les améliorations qui pourraient suivre le concours de ces deux opérations. Les pâturages de l'Aure inférieure et de la basse Vire alimentent, de temps immémorial, un commerce de beurre dont Isigny est le centre. Ce commerce a décuplé depuis que Vauban en portait la valeur à 50,000 écus, et le débouché s'en élargit aujourd'hui par les communications rapides que la navigation à vapeur entretient entre les Vays, Le Havre et l'Angleterre.

Les marais du bassin de la Vire n'ont été soustraits que pendant un petit nombre d'années à l'action naturelle des marées; aussi sont-ils les plus raffermis et les moins insalubres de la contrée. Une rectification du lit de la Vire, qui devrait être depuis longtemps faite dans l'intérêt de la navigation, est la seule amélioration que l'agriculture y soit en droit de réclamer de l'état.

Vauban inspecta en 1694 les fortifications de Carentan. Les marais de la Taute et de la Douve étaient alors abandonnés aux inondations; on en passait quelques branches sur des chaussées à peine assez larges pour un seul chariot, et la grande communication consistait en grosses pierres espacées de pas en pas, qui s'élevaient hors de l'eau pour les piétons. On ne voyait à Carentan que visages terreux et ventres ballonnés; la fièvre locale, qui s'appelle encore le *horion*, emportait souvent les malades en vingt-quatre heures. « De raison de cet état de choses, je crois, écrivait Vauban de Honfleur le 30 novembre 1694, qu'il n'y en a point d'autre que la nonchalance des gens du pays et le mauvais ordre. » D'autres soins paraissent l'avoir empêché de chercher des remèdes à un mal qui était profond, car cent soixante années de travaux, il est vrai souvent interrompus, ne l'ont point guéri. Enveloppé dans des brouillards fétides,

l'habitant de Carentan ne voit pendant les trois quarts de l'année le soleil que vers le milieu du jour : l'insalubrité dont il est la victime abrége sa vie, mine ses forces corporelles, abaisse sa capacité de travail et affaiblit même, au dire de ses voisins, la dose supérieure d'intelligence dont est pourvue la race normande. « Les paysans des terres basses du Cotentin, disait en 1698 l'intendant de la province, sont pesans, paresseux et fainéans. » Sans examiner si ces reproches seraient aujourd'hui fondés, il est certain que malgré les progrès que de vastes desséchemens ont fait faire depuis cinquante ans à la santé publique, l'agriculture n'a perfectionné ici aucun de ses procédés.

Un arrêt du conseil prescrivit en 1709 le desséchement des marais, et plusieurs mesures plus ou moins judicieuses furent prises à cet effet sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI. Entre les propositions faites pour faciliter l'écoulement des eaux surabondantes, il en surgit une dont la grandeur frappa vivement les esprits.

L'arête du versant des eaux qui descendent, les unes à l'est, les autres à l'ouest de la presqu'île, court en arrière du bassin des marais à moins de deux lieues de la côte occidentale. Vis-à-vis Port-Bail, elle en est à peine à 4 kilomètres. De la crête de la colline où la ligne de partage coupe la route de Barneville à La Haye-du-Puits, on voit à ses pieds d'un côté les terres d'alluvion de Port-Bail, de l'autre les marais de la Sensurière, affluent de la Douve, et l'on peut sans grand effort d'imagination se figurer le temps où, les dépôts n'étant pas formés, les eaux de la mer venaient baigner les deux pentes de cet isthme étroit. De cette observation à la pensée de couper l'isthme, et de creuser du havre de Port-Bail aux Vays un canal maritime de 50 kilomètres de longueur, le pas est si facile à franchir, que personne n'a jamais réclamé l'honneur de l'avoir aperçu le premier. Que ce projet soit matériellement exécutable, il n'est pas permis d'en douter : vingt tranchées plus profondes que celle qu'il s'agirait d'ouvrir ici ont déjà frayé le passage de nos grands chemins de fer. Le prestige qui s'attache aux entreprises extraordinaires s'affaiblit souvent à l'aspect de leur produit net. Celle-ci affranchirait, a-t-on dit, la navigation des dangers du passage du Raz-Blanchard et de l'allongement du contour de la presqu'île du Cotentin; mais la navigation est infiniment plus lente et plus dispendieuse sur un canal qu'au large, et les difficultés des deux atterrages de Port-Bail et de Carentan l'emportent vingt fois sur l'inconvénient de s'élever au nord de Cherbourg. Comme voie maritime, le canal serait désert ou peu s'en faut, et les marais qu'il traverserait peuvent être assainis à moins de frais. Les avantages réels du canal se réduiraient à fournir, dans les courans de flot et de jusant qui s'y formeraient, des moyens d'approfondir le chenal de Carentan et le havre de Port-Bail,

que le voisinage de l'île de Jersey recommande à l'attention; encore les relations de Jersey avec la Normandie et avec Paris seraient-elles infiniment mieux desservies par une branche du chemin de fer de Cherbourg détachée sur Port-Bail que par le plus large canal.

La perspective du creusement du canal maritime du Cotentin a longtemps servi de consolation à l'opinion, très vivement soutenue jusqu'en 1769, que des marais impraticables étaient une ligne de défense précieuse à conserver contre les invasions qui pourraient s'opérer par le nord de la presqu'île. Un canal pourvu sur sa rive méridionale d'un parapet continu n'était admis que comme une atténuation des dangers du desséchement des marais. Le marquis de Brossac, lieutenant-général, fut le premier qui démontra, dans une inspection qu'il fit en 1763, que cette ligne de défense serait beaucoup plus celle de l'ennemi que la nôtre, et cet avis ne tarda pas à gagner des partisans. Après de longs débats que leur intérêt n'a point sauvés de l'oubli, toutes les questions relatives à la défense de la presqu'île du Cotentin furent déférées, dès les premiers jours du consulat, au comité des fortifications, et une délibération du 17 mai 1801 détermina les bases du système général dont l'application sur le terrain commença en 1804. Il fut posé en principe que, bien loin qu'il convînt d'isoler Cherbourg et la presqu'île, on ne pouvait les lier trop étroitement au reste du territoire, qu'il fallait en conséquence, sans préjudice des moyens défensifs ordinaires, établir au travers des marais sept chaussées, et y creuser, pour le desséchement et la navigation :

34,750^{m} de canaux principaux;
14,150 de canaux de second ordre;
37,400 de canaux de troisième ordre.

Ces 86,300^{m} de canaux devaient appartenir aux marais de la Douve, les seuls dont le gisement ait une importance militaire. Leur étendue est de 11,313 hectares, et chaque kilomètre de canal devait en desservir 131.

Les évaluations du génie, qu'on peut regarder comme la partie faible de ce beau travail, puisque la dépense correspondante à quelques-unes des prévisions a été triplée, portaient la dépense totale à 4,900,000 francs. Les plus intéressés à la réalisation de ces vues larges et fécondes étaient hors d'état d'y consacrer les capitaux qu'elle exigeait; mais quand il s'agit de la défense du territoire, tout le territoire est solidaire, et c'est par application de ce principe que, sur une somme de 1,767,000 francs, employée de 1804 à 1813, soit au port de Carentan, soit au desséchement des marais voisins, l'état a fourni 1,665,000 francs, et n'en a demandé que 102,000 aux propriétaires. A la vérité, d'après un décret du 6 juin 1811, la con-

tribution de ceux-ci devait, et c'était justice, s'accroître avec les moyens de la payer, qu'assurait le desséchement opéré à leur profit.

Lorsque la presqu'île du Cotentin était la tête de pont de la domination anglaise en France et que les marais de la Douve formaient entre elle et le cœur de la Normandie une barrière infranchissable, une place assise sur le passage obligé de l'un à l'autre pays était pour tous les deux la clé de l'attaque et celle de la défense. C'est de là que sont jadis venus l'importance et les malheurs de la petite ville de Carentan : Henri Ier, fils du Conquérant, en déporta tous les habitans valides en Angleterre, et de son règne à celui de Charles VII, elle a été douze fois prise et reprise par les Anglais ou par nous. Après l'expulsion des Anglais, les protestans la convoitèrent : ils la saccagèrent en 1562 avec une cruauté digne du baron des Adrets; Montgoméry et Colombières, leurs chefs, s'en emparèrent en 1566, et la firent fortifier par des corvées de paysans réunies et contraintes par le bâton. D'après des manuscrits conservés à la bibliothèque de Saint-Lô, ce serait sur la découverte d'une conspiration qui devait éclater par la remise de Carentan aux Anglais que Charles IX, poussé à bout et désespérant de conjurer autrement le retour des calamités sous lesquelles la France avait failli succomber de 1417 à 1450, aurait fini par céder aux conseils des Guises et par accepter la Saint-Barthélemy. Ces manuscrits ne sont que des copies, et j'ignore la source de l'indication qu'ils contiennent; mais, à considérer avec impartialité les faits qui précédèrent et suivirent cette catastrophe, l'alliance des protestans de cette époque avec les Anglais n'est pas douteuse. Que la politique ait été l'instigatrice et la religion le prétexte de la Saint-Barthélemy, personne n'en disconvient; mais fut-ce la haine de la domination étrangère qui jeta nos pères dans cette sanglante déviation du caractère national? On voudrait le croire pour n'avoir à leur reprocher que le délire d'une passion que les âmes viles sont seules à ne pas ressentir. La connivence avec l'étranger est le plus détestable des crimes, et Du Guesclin n'a pas terni sa gloire pour avoir fait mettre à mort tous les Français qu'il prit à Carentan même dans les rangs de nos ennemis (1).

L'adoption du système d'amélioration des marais de la Douve, recommandé en 1801 par le comité du génie, a fait perdre à la ville de Carentan toute sa valeur stratégique : aujourd'hui, déclassée comme place de guerre, elle a commencé la démolition de ses fortifications. La population se transportera probablement de l'enceinte humide et

(1) « Dedans le Pont-Douve (Carentan) entra messire Bertrand, qui messire Huet de Calwerley et les autres Anglois et Navarroys print à sa mercy; mais ceux qui François estoient, qui le parti de Navarre avoient tenu, eurent briefvement les testes tranchées en la place du marchié. » (*Chronique de Du Guesclin.*)

malsaine où elle est emprisonnée sur l'esplanade comprise entre l'église et le bassin à flot. L'église, construite par Guillaume de Cerisay, secrétaire des finances de Louis XI et l'un de ses confidens, est un des plus charmans édifices gothiques de la Normandie. Ne fait pas qui veut un pareil présent à sa ville natale, et il est entendu que ce ne fut point avant d'entrer au ministère que Cerisay érigea ce monument de ses économies et de sa dévotion. Le bassin à flot est une création de l'empire : c'est un parallélogramme de 1,400 mètres de long sur 80 de large, entouré de belles allées; le nivellement des 600,000 mètres cubes de terre qui en ont été tirés a préparé pour la nouvelle ville un emplacement sec et salubre. Le passage du chemin de fer de Cherbourg, le confluent des canaux de la Vire, de la Taute et de la Douve dans le port, compléteront un ensemble d'une rare beauté, et pour peu que nos contemporains tirent parti de ces avantages, l'avenir de Carentan formera un heureux contraste avec son passé.

Tels qu'ils sont, et sans supposer la réalisation d'aucune des nombreuses améliorations auxquelles ils se prêtent, les marais des Vays donnent un immense produit en herbe; dans ceux de l'Aure, la rente est en moyenne de 200 francs par hectare, et dans le voisinage de Carentan un fermage de 250 à 300 francs n'a rien d'extraordinaire. L'intelligence agronomique est pour peu de chose dans ces résultats. La nature est si prodigue ici, que l'homme se croit dispensé de lui venir en aide. Les pâturages y transmettent au laitage et à la chair des animaux la propriété de se conserver très longtemps. Lorsque tous les arrivages étaient lents, cet avantage assurait sur le marché de Paris une préférence marquée aux provenances de cette partie de la Normandie : depuis que, grâce aux chemins de fer, les substances alimentaires ne vieillissent plus en route, cette supériorité est moins prisée, et il a fallu remplacer ici les débouchés qui se perdaient. Il s'en est heureusement ouvert en Angleterre de presque indéfinis. La valeur des denrées autres que les céréales et les boissons que reçoit de nous l'autre côté de la Manche n'était en 1847 que de 12,415,000 francs; en 1852, elle s'est élevée à 26,417,000 francs (1). La part des ports de Carentan et d'Isigny dans ces exportations est devenue assez considérable pour déterminer l'établissement de services spéciaux de bateaux à vapeur. Les viandes du Cotentin obtiennent maintenant à Londres, en raison de leur salubre sapidité, un prix supérieur à celui des viandes graisseuses que fabrique l'agriculture anglaise. Si d'ailleurs le privilége de se conserver longtemps a perdu de son

(1) *Tableaux du Commerce de la France*, publiés par l'administration des douanes.

prix pour les alimens destinés au marché de Paris, il le conserve tout entier quand il s'agit des approvisionnemens de la marine. Les viandes du sud-est de l'Irlande supportent sans s'altérer les plus longues traversées; aussi les ateliers de salaison de la marine britannique sont-ils à Cork. Des expériences conduites avec tiédeur et délaissées sans qu'on ait jamais dit pourquoi ont montré que les herbages du bassin des Vays rivalisaient par les qualités qu'ils communiquent au bétail avec les meilleurs de l'Irlande. En 1820, le beurre d'Isigny disputait l'approvisionnement des Antilles à ceux de l'Amérique, du Danemark, et même de Cork, et s'il ne résistait pas sept ou huit mois de suite, comme le dernier, à l'action de la mer et au climat des tropiques, cette infériorité paraissait tenir uniquement à celle de la préparation. A la même époque, on essayait à Isigny des fromages qui promettaient de valoir pour les voyages de long cours ceux de la Nord-Hollande. Les qualités inestimables du bétail du bassin des Vays pour le service de la marine, l'immensité de ses troupeaux, le contact de la mer, le voisinage de ports tels que Cherbourg, Le Havre, Rouen, Southampton, Portsmouth, Londres, tout se réunit pour appeler dans cette contrée l'industrie des salaisons et le centre des approvisionnemens de la flotte. En attendant une mesure si profitable au trésor et à la vigueur des équipages, l'administration des vivres de la marine, mue par des considérations dont l'équitable application devrait lui faire faire ses achats de vins en Normandie, a fixé ses ateliers de salaison à Bordeaux.

L'appui mutuel que se prêtent partout l'agriculture et la navigation n'est nulle part plus intime qu'au bord des Vays. Non-seulement la seconde n'attend ici de tonnage que du développement de la première, mais le dessèchement complet des marais, l'introduction de la navigation intérieure dans leur sein et l'extension même du terrain cultivé dépendent des améliorations qui seront apportées à l'état de l'atterrage.

La surface des grèves des Vays est d'environ 5,000 hectares, et l'encombrement de cette baie est produit par le raz de Barfleur. Le raz descend en effet jusque vis-à-vis La Hougue sur un fond qui fourmille de pétoncles et autres coquilles volumineuses et légères; il les roule, les broie dans ses tourbillons, les malaxe avec des débris argileux et granitiques, et dépose ce riche *loam*, comme disent les Anglais, le long de la côte, et surtout dans les Vays. Une grande partie de ces dépôts consiste en tangue, non moins avantageuse pour l'amendement des terres que celle qui afflue dans la baie du Mont-Saint-Michel. Au travers des bancs ainsi formés remontent deux chenaux qui se dirigent l'un vers Isigny et l'embouchure de la Vire, l'autre vers Carentan.

Le port d'Isigny est placé dans le lit de l'Aure, au-dessous des portes de flot contre lesquelles s'arrêtent les marées et tout près du Petit-Vay, où les eaux de l'Aure se confondent avec celles de la Vire : il a passé pour perdu pendant vingt ans, et, maintenant rouvert, son histoire récente offre de précieux enseignemens sur la manière dont se perdent et se rétablissent les atterrages.

En 1811, la route de Paris à Cherbourg franchissait le Petit-Vay sur un pont de bois submersible aux marées de vive-eau : Napoléon, y passant le 26 mai, ordonna de le remplacer par un pont en pierre dont la construction, retardée par les malheurs du temps, ne s'est terminée qu'en 1826. Ce pont, qui fait plus d'honneur aux maçons qui l'ont exécuté qu'aux ingénieurs qui l'ont conçu, est percé de cinq arches de 6 mètres d'ouverture chacune, et pour en assurer le maintien contre la violence des courans de marée qui remontent et descendent la Vire, on imagina de le fermer par des portes de flot. De ce moment, la mer cessa de remonter jusqu'aux Clés-de-Vire, à 28 kilomètres en arrière du pont; de ce moment aussi, le port d'Isigny, qui recevait auparavant des bâtimens de 2 à 300 tonneaux, commença à s'ensabler; il n'admettait plus en 1834 que des navires de 60 tonneaux, en 1839 que de 40. Tandis que le chenal de l'Aure s'obstruait, des effets analogues se produisaient dans la baie : en 1833, il existait encore derrière le poulier du Grouin, en aval d'Isigny, un mouillage où flottaient à basse mer les bâtimens gardes-côtes; en 1841, la place en était occupée par un banc de sable dont le sommet était à peine humecté par les marées des syzygies. M. Lejeune, un des ingénieurs du Vay, fut des premiers à signaler le danger. La Vire cependant abandonnait la côte d'Isigny pour se porter à l'ouest. — Ramenez, disaient les ingénieurs et les marins qui prenaient cet effet pour une cause, ramenez la Vire dans son ancien lit, et bientôt l'abaissement du seuil de l'embouchure de l'Aure fera recouvrer au port d'Isigny son ancienne profondeur. — M. Bouniceau, ingénieur des ponts et chaussées, fut le seul parmi les personnes consultées à ne pas s'abuser sur le peu d'effet qu'on pouvait attendre de la Vire réduite à ses propres forces : il démontra, par une série d'observations irréfutables, que le mal venait de la clôture du Petit-Vay. Avant qu'elle eût lieu, le lit de la Vire recevait, en amont du pont, 250,000 mètres cubes d'eau par marée; cette masse fluide passait ou repassait quatre fois en vingt-quatre heures sur la grève des Vays, la sillonnait, et creusait surtout le chenal sur lequel débouche le port d'Isigny. La suppression de cette oscillation puissante et le demi-calme qu'y substituait la clôture des portes de flot déterminaient les dépôts qui s'accumulaient si rapidement. M. Bouniceau a fait enlever les portes de flot, et l'effet a cessé avec la cause : les

chenaux se recreusent, et le port d'Isigny à leur suite. Il resterait à faire un autre pas. L'insuffisance de la section du pont diminue le volume des eaux que la mer montante porte au-dessus; elle en ralentit l'évacuation, et favorise ainsi les dépôts qui réduiront à la longue la capacité du bassin. La démolition des piles épaisses du Petit-Vay et l'établissement d'une arche unique seraient donc le complément de l'application d'une pensée éminemment juste, et rien ne serait plus propre à faciliter la navigation de la Vire.

Il y a peu d'années encore, cette rivière n'était réellement praticable que jusqu'au barrage des Clés-de-Vire. En 1685, les habitans de Saint-Lô demandèrent que la navigation régulière fût prolongée jusque sous les murs de leur pittoresque cité. Vauban visita les lieux par ordre du roi, et déclara l'entreprise facile (1). Son projet s'est perdu; mais il est probable que, fidèle à la pensée qui fut celle de toute sa vie, de développer la navigation maritime par le contact des voies territoriales, il aurait fait remonter jusqu'à Saint-Lô les navires qui s'arrêtent à Isigny et à Carentan. La guerre de 1688 fit mettre le projet de côté, et il n'a été repris que de nos jours, mais sur les proportions étroites imposées par le malencontreux établissement du pont du Vay. La clôture hermétique de la Vire sur un point où elle porterait volontiers des navires de 300 tonneaux a détruit le bénéfice de l'affluence des eaux : au lieu d'en suivre et d'en redresser le cours, il a fallu gagner par une jonction dispendieuse le lit de la Taute et le bassin de Carentan (2), et le canal de petite navigation a plus coûté peut-être que n'eût fait un canal maritime. Cette entreprise a été exécutée en vertu d'une concession du 30 avril 1833. Dès son origine, elle a été assaillie de difficultés et de mécomptes devant lesquels les auteurs s'honorent à bon droit de n'avoir pas reculé. Les travaux estimés à 460,000 fr. en ont coûté 1,533,000, et lorsqu'en 1841 la navigation s'est ouverte, il ne s'est trouvé personne, tant la circonspection normande est rétive aux choses nouvelles, qui daignât en profiter. Les concessionnaires se sont vus réduits, pour tirer parti de leur canal, à construire des bateaux, à créer du tonnage, à faire eux-mêmes le commerce; il ne leur a manqué que de cultiver, et s'ils ne l'ont pas fait, ils ont su, par la vulgarisation d'amendemens appropriés aux terrains granitiques et tertiaires, par l'abaissement du prix du mètre cube de la tangue des Vays de six francs à moins de deux, par l'exploitation du beau gisement calcaire de Bahais, donner à l'agriculture une impulsion qui réagit déjà fortement sur la navigation maritime. Les quantités de tangue et de chaux

(1) *Mémoire sur la généralité de Caen*, par M. Foucault. Bibliot. imp. Mss.

(2) La canalisation de la Vire a 23 kilomètres de longueur, et le canal de la Vire à la Taute en a 12.

apportées par le canal correspondent à la fertilisation annuelle de 12,000 hectares, et ce mouvement doit tripler par l'effet de l'exemple et du perfectionnement des communications. La contrée ne rend, dit-on, qu'une incomplète justice aux énergiques intelligences qui, se raidissant contre tant d'obstacles, les ont vaincus à son profit plus encore qu'au leur. Il en est ainsi dans bien d'autres pays que la Normandie, et les hommes qui, pour faire mieux que le passé, troublent le présent dans ses habitudes n'ont jamais eu de reconnaissance à espérer que de l'avenir.

L'ouverture du canal de la Vire à la Taute et les obstacles mis par le pont du Vay à la navigation de la basse Vire ont transféré d'Isigny à Carentan les relations de Saint-Lô avec la mer. Le magnifique bassin de Carentan suffirait à un mouvement de 500,000 tonneaux, et la profondeur en est de cinq mètres; mais la navigation en profitera peu tant que la profondeur du chenal par lequel il communique avec la mer sera beaucoup moindre. Les portes de flot de la Taute et de la Douve agissent ici comme le faisaient naguère celles du pont du Vay sur la Vire, et les mêmes maux réclament les mêmes remèdes. L'approfondissement du chenal suivrait de près la libre introduction des marées dans les canaux qui se ramifient au travers des marais, et comme c'est par le chenal que se dégorgent toutes les eaux intérieures, l'opération qui dégagerait l'accès du port procurerait le dessèchement des terres et rendrait la santé à la population. La seule dépense considérable serait l'exhaussement des berges entre lesquelles devraient remonter les marées.

Les marais du Cotentin n'ont obtenu ni de la restauration, ni du gouvernement parlementaire, autant d'attention que de l'empire : les canaux principaux, qui doivent servir à la navigation aussi bien qu'à l'évacuation générale des eaux, ont été fort délaissés par l'état, et pourtant ces voies auraient ici des avantages spéciaux qu'il n'est pas permis de méconnaître. La tangue, dont elles faciliteraient le transport, ne nuit pas moins à la navigation maritime par les encombremens qu'elle forme dans les Vays qu'elle ne profite à l'agriculture comme moyen d'affermir et d'amender le sol. Le pays en employait 35,000 mètres cubes en 1815; il en emploie aujourd'hui 120,000, et pour satisfaire sans parcimonie et sans profusion à tous les besoins, il en faudrait le décuple. La baie ne saurait en fournir autant. Ainsi, pour enlever tout ce que le flot y dépose de nuisible à la navigation, il ne manque à l'agriculture que le développement de la canalisation, et la fécondation de la contrée est prête à devenir l'instrument du curage de la baie.

On recueille aujourd'hui dans le Petit-Vay, derrière des digues longitudinales qui ont servi de modèle à celles entre lesquelles s'ap-

profondit et se régularise sous nos yeux le cours de la Seine maritime, des alluvions qui atteignent, dès qu'elles sont cultivables, une valeur d'au moins 4,000 francs par hectare. Autant le tracé de ces digues exige d'art et de précision, autant la construction en est simple et facile. Quand des calculs fondés sur l'observation attentive du volume et des tendances des eaux à discipliner ont déterminé la mesure et la direction du lit à leur ouvrir, des levées submersibles en pierres détachées dessinent au travers des grèves les bords du futur chenal. Les levées, étant enracinées au rivage, compriment entre elles le courant, le calme s'établit en arrière, l'érosion de la cunette et les dépôts latéraux avancent simultanément. Dans ce travail des eaux, le revêtement affouillé glisse au bas des levées, les chausse en s'affaissant, et, remplacé par des approvisionnemens disposés à cet effet, il prend de lui-même la forme de plus grande stabilité. Cependant les digues progressivement exhaussées finissent par dominer les marées; le chenal creusé sous la compression de la veine fluide se fixe et se perfectionne pour la navigation, et les grèves remblayées livrent des terres fertiles à l'agriculture. Telle est la transformation promise à la baie entière des Vays par le futur asservissement de ses eaux troubles et vagabondes.

La justice oblige à rappeler ici que le premier auteur des projets de conquête agricole des Vays et de dessèchement des marais adjacens par l'approfondissement des chenaux de la baie est le vainqueur de Jemmapes, qui, commandant à Cherbourg de 1778 à 1789, a porté pendant ces onze années, qu'il estimait les plus heureuses de sa vie, sa vive et féconde attention sur tous les grands intérêts économiques et militaires de la contrée. Il voulait, avec une hardiesse peut-être excessive, barrer la baie, des roches de Grand-Camp à Ravenoville, par une digue percée d'un pont. « Dans l'hiver de 1787 à 1788, dit le général Dumouriez, les patriotes hollandais, après le mauvais succès de leur insurrection, vinrent en grand nombre chercher un asile en France. Comme le gouvernement qui avait causé leur ruine en était embarrassé, M. de Saint-Priest proposa d'en établir une colonie à Cherbourg, et adressa à Dumouriez une députation de ces malheureux bannis. Celui-ci réfléchit que les habitudes et le caractère des Hollandais les rendaient plus propres qu'aucune autre nation aux travaux des Grands-Vays, et il se persuada que le ministre accorderait facilement cette concession à 4 ou 5,000 hommes utiles, riches et laborieux. M. de La Luzerne, alors ministre de la marine, était très ardent sur les projets; il était propriétaire de la grande terre de Beuzeville, près Isigny, et connaissait parfaitement les Vays. Dumouriez lui proposa de rassembler les Hollandais, de leur concéder les Vays, qu'ils mettraient en polders, et

la construction du pont du Grand-Vay, de leur tracer sur le côté de la presqu'île qui offre des pâturages et un climat analogue à la Hollande le plan d'une ville qu'on nommerait *Batavia*. La Luzerne rejeta ce projet utile à l'humanité et à la France, justement parce qu'il était grand propriétaire riverain des Vays; il prévit qu'une colonie aussi laborieuse bornerait les conquêtes que lui-même faisait en petit tous les ans sur la mer, et pour l'appât de quelques milliers de livres et de quelques arpens de prairies de plus, cet homme déjà riche de 100,000 livres de rente sacrifia l'établissement des Hollandais, la salubrité de ses voisins, la gloire et l'avantage de sa patrie (1). »

La révolution mit bientôt hors de cause les bannis, le projet, le ministre et sa terre. « C'est la seule grande tentative de Dumouriez, ajoute le narrateur avec un peu de vanité, qui ait aussi complétement et irrévocablement échoué. » — Irrévocablement non. — Il n'y a de perdu que du temps, et la faute n'en est pas à M. de La Luzerne tout seul. On attaque aujourd'hui les Vays par des moyens plus sûrs que ceux de 1789, et quoi que fassent les coalitions d'intérêts et de préjugés, une valeur territoriale de 15 à 20 millions finira par s'ajouter à celles dont les produits alimentent déjà dans la baie un mouvement maritime de 36,000 tonneaux.

IV. LA HOUGUE. — SAINT-VAAST. — BARFLEUR.

Des Vays à La Hougue, de riches endiguemens à perfectionner, quelques dunes étroites à fixer, n'assignent de tâche à remplir qu'à l'agriculture; mais les trois lieues de côte de La Hougue à la pointe de Barfleur sont le siége d'un établissement maritime auquel le voisinage de celui de Cherbourg n'a pas enlevé toute son importance.

L'extrémité de la presqu'île du Cotentin oppose aux attaques de l'Océan un rempart de granit, qui, sur son revers oriental, embrasse dans ses dentelures les ports de Barfleur, de Saint-Vaast et de La Hougue. Cette espèce d'armure des terrains friables de l'intérieur est hérissée de roches sous-marines qui se prolongent au nord-est de la pointe de Barfleur : les courans du raz se précipitent au travers de ces bancs avec une vitesse de 4 à 5 mètres par seconde dans les marées des syzygies, ils bondissent sur leur dos, et quand les vents les prennent à contre-sens, la mer devient affreuse à une grande distance de la terre. Le cap de Barfleur est célèbre par les naufrages dont il a été le théâtre, à commencer par celui de *la Blanche-Nef*, dans lequel furent engloutis en 1129, avec la fleur de la noblesse de la Normandie, et presque sous les yeux de Henri Ier

(1) *Mémoires de Dumouriez*, l. II, ch. 5.

leur père, qui les devançait, Guillaume et Richard, les deux petits-fils de Guillaume le Conquérant. Le récit de cet événement, qui couvrit de deuil les deux rivages de la Manche et porta le trouble dans la transmission de la couronne d'Angleterre, remplit comme un long gémissement les chroniques et les poésies du temps (1). Un grand nombre de naufrages moins illustres ayant appelé sur le cap l'attention de Louis XIV, il y fit élever un phare en 1669; la tour en est à présent abandonnée, et depuis 1836 un feu à éclipses, dont la mer vient battre le pied, projette d'une hauteur de 72 mètres ses rayons tutélaires à dix lieues de distance.

A trois kilomètres au sud du phare, une église posée sur une pointe avancée domine une batterie rasante enveloppée d'une ceinture de roches aiguës et jette au travers du bruit des vents et des flots le son amical de ses cloches : elle signale l'entrée de la passe de Barfleur. Le port est un creux de six hectares ouvert dans le roc vif. Au temps où de nombreuses armées se transportaient sur des barques assez légères pour accoster les criques de ce rivage, il a joué un grand rôle dans nos guerres avec les Anglais. C'est ainsi qu'en 1003, Ethelred le Saxon y fit débarquer une armée de 40,000 hommes, qui devait lui ramener enchaîné Richard II, duc de Normandie, son beau-frère. Nigel, vicomte de Coutances, appela aux armes le Cotentin tout entier, enveloppa les Anglais, les tailla en pièces, et quand Ethelred demanda le duc Richard aux premiers messagers échappés du massacre : « De duc, répondirent-ils, nous n'en avons point vu; c'est bien assez pour notre perte d'avoir eu sur les bras la population furieuse d'un seul comté. Nous n'avons pas seulement trouvé des hommes terribles les armes à la main, mais encore des femmes guerrières qui font jaillir sous les coups de leurs bâtons à porter les cruches les cervelles de leurs ennemis (2) : c'est surtout par elles que vos soldats ont été détruits. » Le beau sexe de la côte n'a pas cessé d'être remarquable par ses grâces robustes, et si dans les siècles suivans les Anglais n'ont pas toujours été reçus dans le Cotentin comme en 1003, il ne faut pas oublier que la conquête de la Grande-Bretagne par Guillaume de Normandie avait changé la nature des rapports entre les deux pays, et que la légitimité des liens établis par le droit féodal n'était point contestée à cette époque. La valeur militaire du port de Barfleur a beaucoup diminué quand le matériel naval s'est transformé, et son commerce se réduit aujourd'hui à fournir des navires et des matelots à des places plus favo-

(1) Orderic Vital, *Historia Ecclesiastica*, l. XII. *La Blanche-nef* s'est perdue sur la roche de Quillebeuf, qui gît à 1,600 mètres au nord du chenal de Barfleur.

(2) « ..... Sed et fœminæ pugnatrices robustissimos quosque hostium vectibus hydriarum suarum excerebrantes. » (*Gulielmus à Gimegiis.*)

risées. Ouvert au sommet d'un angle saillant, la mer occupe les trois quarts de son horizon; elle est son domaine bien plus que la terre; il l'exploite par l'intrépidité de ses pêcheurs, et vient en aide au commerce par le refuge qu'il offre aux navires en danger d'être affalés à l'entrée de la baie de la Seine.

L'âpreté des roches et des écueils sur lesquels se brise la mer au sud de Barfleur contraste avec la richesse des campagnes qui s'étendent en arrière. La formation granitique se termine par les deux longues pointes en dents de scie de Réville et de Saint-Vaast. L'angle rentrant compris entre elles, abrité du nord et de l'ouest par la côte, du sud-est par l'île rocheuse de Tatihou, et du sud par la jetée de Saint-Vaast, est rempli par la vaste grève de La Coulége, où sont réunis les plus anciens et les meilleurs étalages d'huîtres de nos côtes. Ils ont reçu en 1852 par le cabotage, sans les apports directs de la pêche locale, 520 millions d'huîtres (433,292 quintaux), et la preuve de l'essor que prend cette industrie, la seule à peu près qui s'exerce à Saint-Vaast, est dans le mouvement du port, qui, de 1847 à 1852, est passé de 48,546 tonneaux à 70,967. Les navires trouvent un très bon échouage sur le revers septentrional de la jetée, et quand ils ont à charger ou à décharger sur les étalages, ils viennent à la haute mer et par un temps calme se placer au-dessus, s'abaissent avec la marée au point où doit s'opérer le mouvement de leur cargaison, et le font à sec avec autant d'économie que de promptitude. Tout considérables que sont les étalages de La Coulége, le commerce qu'ils alimentent pourrait sextupler sans avoir à recourir à la grève voisine, mais un peu moins bonne, de La Hougue.

Le revers méridional de l'établissement maritime de Saint-Vaast comprend le port, la forteresse et la rade de La Hougue. Il est tout plein d'amers et glorieux souvenirs : la bataille qui en porte le nom n'a pourtant point été donnée, comme on le croit assez généralement, dans la rade; celle-ci n'a vu que le dernier acte de ce terrible événement.

La campagne maritime de 1692 devait décider si la couronne d'Angleterre resterait à Guillaume III ou reviendrait à Jacques II. Tourville attendait dans la Manche, avec la double mission d'en protéger les côtes et d'y détruire la marine ennemie, le moment de reconduire le roi Jacques dans son pays. Le comte d'Estrées, retardé par des tempêtes d'une violence inouïe, venait de la Méditerranée se ranger sous ses ordres avec quarante-cinq vaisseaux, et les forces britanniques avaient, tant qu'il était éloigné, une immense supériorité sur les nôtres; mais, confiant dans les assurances réitérées que lui donnait le crédule Jacques II qu'à l'heure du combat la moitié de la flotte anglaise, se déclarant pour lui, se tournerait contre les défen-

seurs de Guillaume, Louis XIV s'inquiétait peu de cette inégalité.

Tel était l'état général des choses, lorsque, le 29 mai, au lever du soleil, Tourville, longeant par une brise de sud-ouest la côte septentrionale du Cotentin, aperçut du détour du cap de Barfleur la flotte ennemie croisant en bel ordre à sept lieues à l'est de Barfleur et de La Hougue. La sienne se rallia au signal du voisinage de l'ennemi, et bientôt un conseil composé des plus braves capitaines du temps se réunit à bord du *Soleil-Royal*. Pendant ce mouvement, on s'était compté : l'ennemi avait 99 vaisseaux de ligne, dont 36 hollandais, avec 37 frégates ou brûlots, et Tourville 44 vaisseaux et 13 brûlots seulement. Attaquer une flotte aguerrie avec une flotte moindre de moitié, c'était marcher à une perte presque certaine, c'était mettre les côtes à la discrétion de l'ennemi et sacrifier notre marine en détail; battre au contraire en retraite pour rallier le comte d'Estrées, c'était rétablir l'équilibre et assurer la victoire. Tous furent sans hésitation d'avis d'éviter le combat. Tourville seul n'avait point parlé. — Il déplia, avec une douleur comprimée et sans discourir, un ordre de la main du roi : cet ordre prescrivait de *combattre l'ennemi fort ou faible et quoi qu'il pût arriver*. Un morne silence en suivit la lecture. « Messieurs, reprit Tourville, le roi nous ordonne de mourir aujourd'hui pour lui! » Un cri puissant de *vive le roi!* s'élança de ces mâles poitrines, et chacun, résolu d'obéir, alla prendre à son bord les dispositions prescrites pour le combat.

La flotte laissa arriver sur les Anglais; à dix heures du matin, elle en était à portée de mousquet. Un coup de canon par lequel *le Saint-Louis* répondit à l'attaque d'un vaisseau hollandais servit de signal; les canonniers étaient partout à leurs pièces, et dans l'instant le feu éclata sur toute la ligne. Que dire des prodiges d'intelligence, de tactique et de courage de cette fatale journée, si ce n'est qu'à dix heures du soir on se battait encore au clair de la lune, et que malgré la prodigieuse infériorité de notre armée nous n'avions pas perdu un seul vaisseau, tandis que les Anglais en avaient deux de coulés? Que fût-il donc arrivé si d'Estrées se fût trouvé là et qu'au lieu d'être 57 contre 136, on eût combattu à forces égales!

La flotte française avait payé cher l'honneur de garder sa place sur le champ de cette lutte inégale : à commencer par *le Soleil-Royal*, qui, monté par Tourville, avait soutenu l'assaut simultané de l'amiral anglais, de deux vaisseaux à trois ponts et de cinq brûlots, elle n'avait pas un vaisseau qui n'eût été aux prises avec plusieurs ennemis; des mâts et des vergues rompus, des cordages hachés, des voies d'eau désespérantes, des ponts inondés de sang et encombrés de blessés, voilà le spectacle qu'elle présentait. Cinq vaisseaux commandés par M. de Pannetier avaient, par une manœuvre habile,

empêché pendant sept heures vingt-cinq vaisseaux anglais de prendre part au combat; ceux-ci formaient pour le lendemain une réserve accablante, et, si maltraité que fût l'ennemi lui-même, aucune illusion n'était permise sur l'issue d'une seconde journée. A une heure du matin, une légère brise souffla de l'est; un coup de canon partit du *Soleil-Royal*, et à ce signal l'armée, coupant ses câbles, rompit sa ligne d'embossage; chaque vaisseau suivit le pavillon de commandement le plus voisin, et cinq groupes de forces diverses partirent dans des directions différentes pour se rallier à Brest, seul refuge assez vaste pour recueillir les débris d'un si grand désastre. M. de Gabaret s'éleva avec sept vaisseaux vers la côte d'Angleterre pour se rabattre sur celle de Bretagne. Tourville emmena huit vaisseaux, le marquis de Villette douze, et le marquis d'Amfreville quinze. Ces trente-cinq vaisseaux, dont deux ne purent pas aller plus loin, mouillèrent le 30 mai, à six heures du soir, devant Cherbourg. Tourville, voyant l'ennemi manœuvrer pour lui couper la route de Brest en doublant les Casquets (1), leva l'ancre à onze heures du soir pour se jeter avec le jusant dans ce terrible Raz-Blanchard, qui règne entre la presqu'île du Cotentin et le soulèvement d'Aurigny : vingt vaisseaux le franchirent heureusement; treize autres en étaient à portée de canon quand le flot se retourna, et les efforts qu'ils firent, dans le délabrement de leurs agrès, pour y résister, furent impuissans; ils revinrent sur Cherbourg, et y laissèrent tout mutilés *l'Admirable*, *le Triomphant* et *le Soleil-Royal*. Tourville atteignit le 31 au soir, avec dix vaisseaux, la rade de La Hougue, où M. de Nesmond en avait laissé deux. Il était suivi par quarante vaisseaux anglais, qui en reçurent bientôt dix-sept de renfort. Les ennemis étaient cinq contre un; l'impossibilité de résister était manifeste : on débarqua les équipages, les agrès, les munitions; six des vaisseaux furent échoués au sud de l'îlet de Tatihou, et les six autres en arrière de La Hougue. Tourville fit plus : il voulut donner à ces ruines glorieuses les honneurs d'une défense désespérée; mais il ne se trouva que quelques barques de pêche et douze chaloupes en état d'être armées. Villette, le brave Coëtlogon, Tourville lui-même, jouant sa vie pour une cause perdue, et ce fut la seule faute qu'il commit dans ces néfastes journées, montèrent ces embarcations et se battirent comme des matelots. Le 2 juin au soir, les Anglais, bien reposés et bien préparés, mirent deux cents chaloupes à la mer, et le combat finit par l'incendie des vaisseaux de l'îlet. La sonde en trouve encore les restes ensevelis dans la vase, et la marée extraordinaire du 7 mars 1833 a même tiré

(1) Ilots à 10 kilomètres à l'ouest d'Aurigny, sur lesquels se dressent aujourd'hui trois phares qui forment un triangle équilatéral.

pour un moment de dessus trois d'entre eux leur humide linceul. Le lendemain matin, les Anglais entrèrent en force avec le flot dans le port de La Hougue et brûlèrent les six derniers vaisseaux. Ce fut non une bataille, mais une exécution.

En résumé, des 44 vaisseaux commandés par Tourville, 20 ayant passé par le Raz-Blanchard, gagnèrent Saint-Malo et n'y furent point attaqués; 7 entrèrent à Brest avec M. de Gabaret; 5 échoués dans l'anse de Cherbourg y furent brûlés par 17 vaisseaux et 8 brûlots ennemis; 12 le furent à La Hougue par 57 vaisseaux aidés de brûlots (1). Pas un seul ne fut pris.

Telle fut la bataille de La Hougue (2). De tous les événemens du règne de Louis XIV, aucun n'eut en Europe un plus grand retentissement, et les braves qui succombèrent sous le nombre eurent beau couvrir leur défaite de gloire, elle n'en fut pas moins le commencement du déclin de l'astre du grand roi. Cette catastrophe apprit à tout le monde ce que le cardinal de Richelieu prévoyait dès 1639, que, faute d'un refuge dans la Manche, nous pouvions y perdre en vaisseaux au-delà de ce qu'il en eût coûté pour le créer. L'attention était attirée sur la rade de La Hougue; Vauban reçut ordre d'y jeter les fondemens d'un grand établissement maritime et militaire.

De la pointe de Saint-Vaast, où s'enracine aujourd'hui la jetée qui se dirige à l'est vers l'île de Tatihou, la formation granitique se prolonge au sud par la roche sauvage qui porte le nom de La Hougue. C'est de la crête de cette roche que Jacques II contempla dans le lointain la bataille dont sa couronne était l'enjeu. En arrière est un vaste et bon échouage ouvert au sud, et, quoiqu'il semble menacé d'envasement par les remous du raz de Barfleur, on peut conclure

(1) Les vaisseaux brûlés à La Hougue étaient *l'Ambitieux*, *le Bourbon*, *le Fier*, *le Fort*, *le Foudroyant*, *le Gaillard*, *le Magnifique*, *le Merveilleux*, *le Saint-Louis*, *le Saint-Philippe*, *le Terrible*, *le Tonnant*.

(2) Voici comment en parle Saint-Simon : « Le roi d'Angleterre était sur les côtes de Normandie, prêt à passer en Angleterre, suivant le succès. Il compta si parfaitement sur ses intelligences avec la plupart des chefs anglais, qu'il persuada au roi de faire donner la bataille, qu'il ne crut pouvoir être douteuse par la défection de plus de la moitié des vaisseaux anglais pendant le combat. Tourville, si renommé par sa valeur et sa capacité, représenta par deux courriers au roi l'extrême danger de se fier aux intelligences du roi d'Angleterre, si souvent trompées, la prodigieuse supériorité des ennemis et le défaut de ports et de tout lieu de retraite si la victoire demeurait aux Anglais, qui brûleraient la flotte et perdraient le reste de la marine du roi. Ses représentations furent inutiles : il eut ordre de combattre fort ou faible, où que ce fût. Il obéit; il fit des prodiges, que ses seconds et subalternes imitèrent; mais pas un vaisseau ennemi ne mollit et ne tourna. Tourville fut accablé du nombre, et quoiqu'il sauvât plus de navires qu'on ne pouvait espérer, tous furent perdus ou brûlés après le combat de La Hogue. Le roi d'Angleterre, du bord de la mer, voyait le combat, et il fut accusé d'avoir laissé échapper de la partialité en faveur de sa nation, quoique aucun d'elle ne lui eût tenu les paroles sur lesquelles il avait emporté de faire donner le combat. » (*Mémoires*, t. Ier, ch. II.)

de la concordance des observations faites sur la montée de l'eau en 1640 par M. d'Infreville, et en 1833 par M. Beautems-Beaupré, qu'en deux cents ans le niveau de cette grève n'a pas sensiblement varié. La rade s'étend au sud-est; elle est couverte de ce côté par un banc de sable qui sert de tête à ceux de Saint-Marcouf, du nord par l'île de Tatihou, de l'ouest par La Hougue et par la terre; l'ancrage en est excellent; l'étendue en est de 300 hectares, sur lesquels 25 peuvent recevoir des vaisseaux de premier rang.

Vauban se rendit sur les lieux en 1694. Il jugea que l'établissement proposé ne pouvait pas coûter moins de 16 millions, et qu'un vice irrémédiable, celui de sa position, l'empêcherait de jamais rendre des services proportionnés à cette dépense. Il montra que les vents d'ouest rendaient souvent ce prétendu refuge inaccessible, que ceux de l'est et du nord y favoriseraient l'attaque, y paralyseraient la défense, qu'en un mot une station difficile à gagner, difficile à quitter, où la retraite était incertaine et la faculté d'entreprendre compromise, manquait des premières qualités d'un bon établissement militaire; mais en condamnant la position de La Hougue, il désigna comme admirablement pourvue de tous les avantages qui s'y faisaient regretter celle de Cherbourg. Il réduisit donc les travaux de La Hougue à ce que comportaient la nature des services qu'il était permis d'en attendre et la protection due à la côte de Normandie, dont cette plage était, ainsi que l'avaient prouvé les descentes de 1346 et de 1562, le point le plus vulnérable. C'est en se conformant à cette sagesse de vues que le génie a enveloppé l'île et l'inutile lazaret de Tatihou d'une enceinte bastionnée, établi sur la roche de La Hougue une forte place d'armes, et garni l'atterrage de batteries rasantes, dont la plus remarquable est celle qui forme une ceinture à l'église de Saint-Vaast. La rade et l'atterrage, battus par des feux croisés, sont intenables pour une escadre de débarquement, et les navires qui s'y réfugient sont à l'abri de toute insulte. C'était là le seul but que Vauban se proposât d'atteindre; mais les avantages des travaux qu'il a conçus vont maintenant au-delà de ce qu'il avait calculé. Les caprices des vents, dont il avait eu tant de compte à tenir, sont aujourd'hui vaincus par la puissance de la vapeur : l'atterrage de La Hougue est par là relevé d'une partie de ses infirmités naturelles, et il devient pour le port de Cherbourg une annexe dont des éventualités de guerre, grâce à Dieu plus éloignées aujourd'hui que jamais, révéleraient bientôt le prix.

Le port de Saint-Vaast et de La Hougue est le seul de la côte que nous venons de parcourir qui soit à peu près ce qu'il peut être, et, malgré de remarquables travaux, l'insuffisance de l'établissement

maritime contraste partout ailleurs avec la richesse du territoire qu'il doit desservir. Quoique cette condition laisse beaucoup à désirer et à faire, elle vaut mieux que celle d'une contrée stérile d'un plus commode accès; les défauts des atterrages sont plus aisés à corriger que ceux du sol, et les succès obtenus sont ici la garantie de ceux auxquels nous devons prétendre. Lorsque le cardinal de Richelieu eut fait faire dans ces parages la recherche infructueuse d'un emplacement propre à l'établissement d'un grand port de guerre, la conclusion d'une conférence qu'eurent avec lui le 7 février 1640 les habiles explorateurs qu'il avait chargés de cette mission fut que « si l'on voulait tenir de grandes forces navales en toute ladite côte, il faudrait accommoder les vaisseaux pour les ports, puisque les ports ne se pouvaient accommoder pour de grands vaisseaux (1). » En nous inspirant de la constance et de la sagesse du grand cardinal, nous avons déjà fait plus qu'il n'osait souhaiter. Notre temps dispose de ressources qui manquaient au sien : non-seulement aujourd'hui les ports s'accommodent aux navires, la preuve en est à Cherbourg, mais les navires s'accommodent aux ports dans des conditions que n'entrevoyait pas le XVIIe siècle; la preuve en est à Paris. Ces trois-mâts qui viennent de Londres et de Bordeaux s'amarrer aux quais du Louvre sont les précurseurs des relations étroites qu'une révolution dans le matériel nautique va créer entre des ports jusqu'à présent étrangers les uns aux autres, et les rivages les plus déshérités par la nature seront ceux auxquels profitera le plus le progrès de l'art. Des bâtimens de 700 tonneaux, comme *le Laromiguière*, aborderont à Caen avec plus de facilité que ne le faisaient, sous les yeux de Vauban, des bâtimens de 70; mais il faut que les travaux hydrauliques viennent en aide aux progrès des constructions navales et à l'action des chemins de fer. Par un heureux concours de circonstances, à l'embouchure de l'Orne, sur la côte du Bessin, dans les Vays, l'amélioration des atterrages est aussi le moyen d'assainir la contrée et d'accroître la production agricole. Encore quelques efforts, et la côte inhospitalière dont Caen est la métropole rendra en personnel maritime à notre établissement militaire de la Manche ce qu'elle en reçoit en sécurité. N'oublions pas d'ailleurs que nous avons ici la meilleure des conditions de toute prospérité navale : je veux dire l'intelligence, la vigueur et la persévérance de la population, et quand ces qualités existent, on ne saurait leur ouvrir trop largement la carrière.

J.-J. BAUDE.

(1) Bibliothèque impériale, manuscrit petit in-folio. S. E. 87.

BEAUX-ARTS

L'APOTHÉOSE DE NAPOLÉON

ET

LE SALON DE LA PAIX.

LES DEUX ECOLES DE PEINTURE A L'HOTEL-DE-VILLE.

MM. Ingres et Delacroix viennent d'achever pour l'Hôtel-de-Ville de Paris deux plafonds qui sont un curieux sujet d'étude et qui soulèvent de nombreuses discussions. La diversité du style donne lieu, comme on devait s'y attendre, à des objections nombreuses. Je tâcherai, en examinant ces deux ouvrages, qui se recommandent par une importance capitale, de me tenir constamment dans les limites de l'impartialité. Ceux qui ont voué à l'antiquité une prédilection exclusive sont naturellement portés à condamner le plafond de M. Delacroix en raison même de leur admiration pour M. Ingres. D'autre part, ceux qui se préoccupent avant tout de l'invention accusent trop facilement M. Ingres de froideur. Le devoir de la critique, si je ne me trompe, est de juger ces deux artistes éminens en tenant compte des facultés qui leur sont particulières. Toute autre méthode nous mènerait nécessairement à l'injustice. Toutes les grandes écoles de l'Italie se recommandent par des qualités diverses : si nous tentions de les estimer au nom d'un type unique, nous serions condamnés à ne pas

les comprendre. C'est ce qu'oublient trop souvent les juges passionnés qui maudissent la couleur au nom de la ligne, ou qui maudissent la ligne au nom de la couleur. Il faut donc, à mon avis, demander à chacun ce qui appartient à sa nature, et non pas ce qui appartient à une nature toute diverse.

Ces prémisses une fois posées, si notre tâche demeure encore fort délicate, elle est du moins simplifiée. Il y a vingt-sept ans, quand M. Ingres découvrit *l'Apothéose d'Homère,* un cri unanime d'admiration accueillit cette œuvre savante. Ceux mêmes qui ne partageaient pas les doctrines du maître ne purent méconnaître tout ce qu'il y a de sublime et d'ingénieux dans cette vaste composition, et je rapproche à dessein ces deux épithètes, qui semblent se contredire. C'est qu'en effet dans *l'Apothéose d'Homère* il n'y a pas moins de finesse que de puissance. Il faut donc remercier l'administration municipale d'avoir demandé à M. Ingres *l'Apothéose de Napoléon,* car personne parmi nous n'était mieux que lui préparé par les études de toute sa vie, par les habitudes de son esprit, à l'expression d'une telle pensée.

L'artiste a-t-il réalisé toutes les espérances éveillées par son génie, et surtout par *l'Apothéose d'Homère?* — Cette question mérite un sérieux examen et ne veut pas être décidée à la légère. Et d'abord, s'est-il bien pénétré de la nature même du sujet qu'il avait accepté? Je sais qu'en pareille matière le doute seul est un blasphème pour ceux qui voient dans M. Ingres l'unique représentant des grands maîtres de la renaissance. Il faut pourtant se hasarder sur ce terrain glissant sous peine de prodiguer des paroles inutiles. Hésiter devant le péril serait se condamner au verbiage, supprimer le doute ne va pas à moins qu'à supprimer la discussion; or, si nous essayons de caractériser l'apothéose envisagée d'une façon générale, il nous semble impossible de la concevoir autrement que *l'Apothéose d'Homère.* En d'autres termes, la transformation d'une créature humaine en créature divine par la toute-puissance de la poésie équivaut pour nous à l'admission de cette créature parmi les êtres du même rang. Si dans *l'Apothéose d'Homère* cette donnée générale subit une légère altération, si l'auteur immortel de l'Iliade et de l'Odyssée ne semble pas entouré de ses pairs, mais de ses descendans, de ses élèves, l'idée que je viens d'exprimer n'en demeure pas moins vraie. Eschyle, Shakspeare, Virgile et Milton, Mozart et Gluck servent à caractériser la divinité intellectuelle d'Homère. Sans ce cortége harmonieux, sans cette cour mélodieuse, nous aurions peine à concevoir l'apothéose du poète par excellence. Eh bien! le peintre qui avait si habilement compris la transfiguration d'Homère a-t-il eu raison d'abandonner cette donnée, de s'engager dans une voie toute nouvelle?

Dussent les admirateurs de M. Ingres m'accuser de présomption et d'impiété, je crois avoir le droit de poser cette question, et je pousserai la témérité jusqu'à la résoudre négativement.

Je pense que *l'Apothéose de Napoléon,* pour agir puissamment sur l'imagination des spectateurs, devrait nous offrir ses aïeux, ses pairs en génie. Napoléon entre Alexandre et César, entouré de Lycurgue et de Solon, de Charlemagne et de Charles-Quint, serait pour tous les esprits une idée claire, facile à saisir. La grandeur de ces illustres personnages ajouterait à la grandeur du héros transfiguré. Législateur et guerrier, son double génie nous serait révélé par les législateurs et les guerriers qui l'entoureraient. L'hésitation ne serait pas permise en présence d'une œuvre ainsi conçue. Chacun saurait que le peintre n'a pas voulu glorifier la seule puissance de l'épée, le seul génie des batailles, mais bien aussi et dans la même mesure la puissance de la raison, la prévoyance, l'intelligence des besoins publics, l'art de contenir les passions, de réprimer leurs égaremens, en un mot le génie législatif, le génie de la paix. Or la clarté, dans une composition quelconque, ne me semble pas à dédaigner. Ce n'est pas un médiocre avantage pour l'œuvre la plus belle de s'expliquer par elle-même, de révéler pleinement à tous les regards l'idée qui l'a inspirée, de se passer de commentaires : l'évidence de l'intention fait partie de la beauté poétique. Si le spectateur, avant de pénétrer la pensée du poète et du peintre, est obligé de réfléchir longtemps, de s'interroger, l'admiration est encore possible, mais l'émotion est rarement profonde.

Cependant M. Ingres a conçu *l'Apothéose de Napoléon* tout autrement que *l'Apothéose d'Homère.* Il n'a pas adopté le parti qui semblait indiqué par la nature du sujet : les applaudissemens qu'il avait recueillis il y a vingt-sept ans ne l'ont pas empêché de tenter une voie nouvelle. Il ne s'est pas préoccupé du double génie de son héros. Les aïeux et les pairs en génie du guerrier législateur n'entrent pour rien dans sa composition. Parmi ses admirateurs les plus fervens, au nombre desquels j'entends bien me compter, un grand nombre lui donne raison, je ne l'ignore pas. On lui sait bon gré d'avoir réduit à sa plus simple expression la donnée de son œuvre. On dit qu'il a bien fait de nous montrer Napoléon couronné par la Renommée, conduit par la Victoire, et de supprimer tout ce qui aurait pu distraire l'attention, J'avoue ne pas comprendre la valeur de cet argument. Malgré ma prédilection constante pour la simplicité, je ne saurais accepter cette apothéose comme suffisamment claire. Lycurgue et Solon, Alexandre et César, Charlemagne et Charles-Quint, ne sont pas à mes yeux des hors-d'œuvre. Ils n'auraient pas distrait l'attention, mais auraient plutôt aidé l'intelligence

du spectateur à s'élever jusqu'aux régions idéales. Et ce n'était pas un secours à négliger. On aura beau dire, tout ce qui peut nous enlever à la vie réelle et nous frayer le chemin vers la poésie pure est quelque chose de mieux qu'un épisode parasite. C'est pourquoi je n'hésite pas à dire que M. Ingres s'est trompé en simplifiant outre mesure la donnée qu'il avait acceptée.

Ici, je le sens, j'ai l'air de m'exposer de gaieté de cœur au reproche que j'adressais tout à l'heure aux juges passionnés. J'ai l'air de demander à M. Ingres l'expression de l'idée que j'ai conçue, au lieu de m'en tenir à l'intention qu'il a voulu réaliser. Une telle accusation ne me semble pourtant pas difficile à réfuter. Où ai-je pris en effet l'idée que je défends? cette idée m'appartient-elle? est-ce bien moi qui ai le droit de la revendiquer comme mienne? n'est-ce pas dans *l'Apothéose d'Homère* que je l'ai puisée tout entière? C'est une des œuvres les plus belles de M. Ingres, sinon la plus belle, qui me sert à juger l'œuvre nouvelle. Je ne méconnais pas les facultés éminentes qui lui assignent un rang si glorieux dans l'école française et dans l'histoire de toutes les écoles; je ne lui demande pas une composition contraire à son génie : c'est à son génie même que je m'adresse pour éclairer mon intelligence. Je ne crois donc pas me rendre coupable d'injustice en contestant la valeur du parti auquel il s'est arrêté. Si j'essayais de discuter son œuvre en la comparant aux maîtres qu'il n'a pas étudiés ou qu'il n'a jamais voulu suivre, si je lui opposais Titien ou Paul Véronèse, on aurait le droit de me récuser comme injuste ou inhabile; mais je n'ai pas commis une pareille faute et j'espère bien ne jamais la commettre. Jusqu'à présent d'ailleurs il n'est pas encore question de peinture, mais seulement de la conception poétique. Je ne veux aborder la forme qu'après avoir épuisé la question de la donnée. Or il me reste à réfuter un singulier genre d'objection, qui ne va pas à moins qu'à déclarer inutiles toutes les études qui ont rempli la vie de M. Ingres.

Si je n'avais pas entendu de mes oreilles l'objection dont je vais parler, je serais disposé à la traiter comme une pure invention, comme un jeu d'esprit; mais je suis bien forcé de me rendre à l'évidence. Il y a parmi nous une classe d'esprits beaucoup trop nombreuse pour qui l'idéal n'existe pas, ou qui du moins le conçoivent d'une façon très incomplète. Pour cette classe d'esprits, Napoléon dépouillé de son costume réel est un caprice bizarre que le bon sens répudie. Les compositions de Raffet sont pour eux le dernier mot de la poésie. En regardant *l'Apothéose de Napoléon*, ils se rappellent la *Revue aux Champs-Élysées*, et ne comprennent pas qu'il puisse entrer dans la pensée d'un artiste de nous montrer le vainqueur d'Austerlitz et de Marengo sans redingote et sans chapeau. Je veux

croire que cette objection est sincère, mais il faut en vérité se faire violence pour consentir à la discuter. Personne plus que moi n'admire tout ce qu'il y a d'émouvant et d'élevé dans le talent de Raffet, j'estime la *Revue aux Champs-Élysées* comme une des conceptions les plus heureuses de notre âge; néanmoins il ne faut pas réfléchir longtemps pour comprendre que le parti adopté par cet artiste ingénieux, excellent pour le cadre qu'il a choisi, mènerait au ridicule dans un cadre plus étendu. Et pourtant j'ai entendu soutenir, avec une vivacité digne d'une meilleure cause, que M. Ingres eût agi sagement en suivant l'exemple de Raffet. Porter la discussion sur un tel terrain est une aberration que je renonce à caractériser. Exposer l'objection, c'est la réduire à sa juste valeur. Les régions idéales où M. Ingres a voulu transporter l'âme du spectateur ne sauraient s'accommoder des élémens réels que Raffet a très bien fait de respecter; je n'ai pas besoin de le démontrer.

Pour la classe d'esprits dont je parle, *l'Apothéose de Napoléon*, telle que l'a conçue M. Ingres, est tout simplement lettre close. Comme ils s'obstinent à demander ce que l'artiste n'a pas voulu faire, leur désappointement les mène à l'injustice, j'allais dire au blasphème. Dessiller leurs yeux n'est pas la tâche de la critique; il n'y a qu'une seule chose à leur répondre, c'est qu'il leur manque une faculté : ils n'aperçoivent pas l'idéal dans toute sa pureté; ils sont si loin du but, qu'il serait inutile de leur tendre la main; peut-être l'étude réussira-t-elle à leur montrer toute l'étrangeté de leurs affirmations. Quant à la critique, elle s'épuiserait en efforts impuissans si elle tentait de les éclairer. Il y a sans doute dans la *Revue aux Champs-Élysées* une part d'idéal que personne ne peut méconnaître; mais proposer cette composition comme un type dont la peinture ne doit pas s'écarter, c'est prendre en dérision le but suprême de l'art, et je suis presque confus d'avoir énoncé un tel paradoxe. Le bon sens et le goût, qui n'est que le bon sens fortifié par la réflexion, se réunissent pour proclamer la nullité absolue d'une telle objection. Ce n'est pas dans le domaine de la poésie une hérésie, une impiété; c'est la négation même de toute poésie et du terme qu'elle doit se proposer. Il est temps maintenant d'aborder l'œuvre de M. Ingres, et d'en discuter tous les éléméns.

Voici comment l'artiste a conçu *l'Apothéose de Napoléon*. L'empereur, debout dans un char attelé de quatre chevaux, tenant d'une main le sceptre et de l'autre le glaive, se dirige vers le temple de la Gloire. La Renommée le couronne, et la Victoire guide le quadrige. La figure entière de Napoléon est d'une grande beauté. Le visage est empreint d'une majesté imposante. Le torse, modelé avec fermeté, respire une immortelle jeunesse. Peu importe que le quadrige rap-

pelle les médailles de Syracuse. Pour ma part, je ne comprends guère qu'on ait cherché dans cette ressemblance un sujet de reproche. Les médailles de Syracuse sont au nombre des plus belles œuvres que l'antiquité nous ait laissées, et pourvu que l'imitation n'ait rien de servile, les peintres et les sculpteurs feront toujours sagement de les consulter. La Renommée qui couronne le héros exprime très nettement le rôle qui lui appartient. Quant à la Victoire qui guide le quadrige, c'est un modèle de grâce et de légèreté. Les chevaux sont dessinés avec une rare perfection, et je ne vois personne aujourd'hui qui puisse entrer en lutte avec M. Ingres sur ce terrain difficile. L'auteur a su concilier la force et l'élégance. Cependant, malgré ma profonde admiration pour la figure du héros, pour la Renommée, pour la Victoire, pour le quadrige, j'avouerai sans détour que je ne trouve pas dans la réunion de ces élémens une véritable apothéose. C'est un triomphe conçu et rendu d'une manière splendide, mais je ne vois pas là le héros transfiguré, passant de la nature périssable à la nature immortelle. Et ce n'est pas malheureusement la seule objection que j'aie à produire contre cette composition, car je n'ai parlé jusqu'ici que de la moitié supérieure. Dans la moitié inférieure, nous voyons la France en deuil qui lève les yeux au ciel, et suit d'un regard éploré le char du triomphateur; à droite de la France, un trône vide, un aigle qui pleure; derrière le trône, Némésis qui terrasse l'Anarchie et la précipite dans l'abîme. La figure de la France est très belle. Il y a dans sa douleur quelque chose de poignant. Peut-être aurait-on le droit de reprocher au bras gauche un peu d'exagération. Je ne puis que louer sans réserve l'énergie de la Némésis. Les figures précipitées dans l'abîme sont d'un dessin magistral qui rappelle les plus beaux temps de l'art. Mais, parlons franchement, la moitié inférieure du tableau se rattache-t-elle bien directement à la moitié supérieure? Pour ma part, je ne le pense pas. Je sais que mon opinion rencontrera de nombreux contradicteurs; cependant je la crois très facile à défendre. La douleur de la France et l'Anarchie terrassée par Némésis n'ont rien à démêler avec *l'Apothéose de Napoléon*. C'est un sujet dont l'artiste a tiré un excellent parti, mais un sujet à part, qui ne peut être considéré comme un épisode de *l'Apothéose*.

Ainsi la composition de M. Ingres manque d'unité. Il fallait choisir entre les deux sujets, et ne pas essayer de les réunir sur la même toile. Le triomphe du héros est une idée complète par elle-même; l'Anarchie terrassée par Némésis est une autre idée également complète qui suffirait à défrayer un tableau : ces deux idées accouplées se nuisent mutuellement. Pour le nier, il faut fermer les yeux à l'évidence. Le mérite singulier qui recommande toutes les

parties de l'œuvre n'enlève rien à la gravité du reproche. Qu'il s'agisse en effet d'un tableau, d'un groupe ou d'un poème, quel que soit le génie ou le talent de l'auteur, l'unité sera toujours une des conditions fondamentales de l'émotion. Aussi voyez ce qui arrive devant le plafond de M. Ingres : après avoir admiré le héros, le spectateur se demande ce que signifient les figures placées dans la partie inférieure de la toile, et lorsqu'il les a comprises, il s'adresse involontairement une nouvelle question : par quel lien mystérieux se rattachent-elles à *l'Apothéose de Napoléon?* Question insoluble, à mon avis du moins. Quelle que soit la valeur de cette seconde composition, il est hors de doute qu'elle distrait l'attention de la première. Or, je ne pense pas que personne puisse contester le danger de cette double impression. On aura beau vanter l'élégance et la grandeur qui respirent dans toutes les parties de la toile, on n'arrivera jamais à prouver que l'artiste n'eût pas agi plus sagement en se renfermant dans les limites de son sujet.

Au point de vue poétique, mes objections sont donc de deux natures. M. Ingres nous montre le triomphe et non l'apothéose de Napoléon. En second lieu, il ne s'est pas tenu au sujet principal, et a greffé sur l'idée première une idée dont je n'entends pas contester la valeur, mais qui nous emporte bien loin de l'apothéose et du triomphe. L'apothéose nous ravit dans une région calme et sereine; l'Anarchie terrassée par Némésis nous ramène sur la terre. Je m'étonne qu'un homme d'un goût aussi délicat, aussi pur, soit tombé dans une telle faute. Un esprit qui a vécu si longtemps dans le commerce familier de l'antiquité doit mieux que personne comprendre toute l'importance de l'unité. Les Grecs, qui nous ont légué tant de beaux modèles en tous genres, n'ont jamais méconnu cette condition fondamentale, et si le témoignage de l'antiquité ne suffisait pas pour justifier ma pensée, je n'hésiterais pas à invoquer contre l'auteur du nouveau plafond les œuvres mêmes qu'il a signées de son nom, car elles se recommandent par l'unité aussi bien que par l'élégance.

Si maintenant nous abandonnons la question purement poétique pour aborder la question du style, notre tâche deviendra plus facile et plus douce. Ici, en effet, nous n'avons que des éloges à donner; il est impossible d'imaginer, de rêver, de souhaiter un style plus élevé que le style de cette *Apothéose*. L'expression de toutes les têtes est d'une justesse et d'une grandeur qui ne laissent rien à désirer. Tous les détails sont traités avec un soin scrupuleux auquel par malheur nous ne sommes pas habitués. L'auteur, sévère pour lui-même, n'oublie jamais le respect qu'il doit au public; il ne sous-entend rien, n'ébauche rien; il sait d'avance toute la portée de sa pensée, il prévoit la forme qu'il va lui donner, et ne laisse rien à deviner : mérite bien

rare, et que je loue avec bonheur. Tous ceux qui aiment l'art ramené à ses élémens les plus purs doivent se réjouir en présence de telles œuvres, car les pensées écrites d'un pareil style ne se comptent pas aujourd'hui par centaines. Pour ma part, j'ai ressenti en contemplant toutes les parties de cette apothéose une joie que je n'avais connue qu'en présence des œuvres de l'art grec. Il y a dans l'exquise délicatesse, dans l'irréprochable pureté avec laquelle M. Ingres a su réaliser sa volonté un charme si puissant, que je m'explique sans peine l'indulgence d'une certaine classe de spectateurs pour les défauts poétiques de la composition. Tout entiers au plaisir que leur donne l'harmonie linéaire, ils oublient d'interroger la pensée même que cette harmonie traduit à leurs yeux.

J'aime à croire que le style de cette œuvre exercera sur la génération nouvelle une action salutaire. Il y a dans la forme excellente dont l'auteur a revêtu sa pensée un enseignement qui ne doit pas être perdu. Depuis les grands maîtres de la renaissance, personne n'a concilié avec un égal bonheur la science et la beauté; c'est un mérite qui frappera tous les yeux exercés. Le seul embarras que j'éprouve, c'est de louer dignement cette forme excellente. Envisagée sous cet aspect, *l'Apothéose de Napoléon* est un service éclatant rendu à l'art contemporain. Depuis vingt ans, en effet, dans la peinture et la statuaire, le style a été trop négligé. On s'est trop souvent contenté de pensées indiquées plutôt que rendues, en d'autres termes on s'est contenté d'un art incomplet. Nous avons vu applaudir des œuvres très louables quant à l'intention, mais qui n'avaient rien de définitif. *L'Apothéose de Napoléon* n'abandonne rien à la conjecture. C'est une pensée très nettement conçue, exprimée fidèlement et complétement. Or personne n'ignore l'intervalle immense qui sépare l'indication de l'expression. C'est pourquoi, malgré les réserves que j'ai dû faire pour la question poétique, je considère le tableau de M. Ingres comme un événement capital. Qu'on accepte ou qu'on répudie mon sentiment sur la composition proprement dite, je ne pense pas qu'il soit possible de contester le rang que j'assigne à cette œuvre sous le rapport du style. Il y a parmi nous plus d'un peintre capable de concevoir sur cette donnée quelque chose de séduisant; je ne crois pas qu'il y en ait un seul en état de traiter le sujet avec la même élévation. Il est donc permis d'affirmer que *l'Apothéose de Napoléon* arrive à propos pour rappeler aux imaginations égarées l'importance du style, et non-seulement je nourris la ferme espérance qu'elle réagira contre les habitudes de notre école, mais encore je crois qu'elle redressera le goût de la foule. Les louanges très légitimes prodiguées à cette œuvre par tous les connaisseurs, et par les artistes mêmes qui ne partagent pas les

doctrines de l'auteur, prouvent aux plus incrédules que la forme n'est pas une chose secondaire. Les intentions les plus justes n'obtiennent qu'un succès éphémère lorsqu'elles ne sont pas traduites avec évidence, c'est-à-dire d'une manière complète. Il n'est donné qu'aux intentions exprimées dans un style pur et châtié d'enchaîner pour longtemps la sympathie publique; mais pour atteindre ce but glorieux il faut un travail persévérant, et plus d'un sans doute reculera devant les difficultés et la durée de la tâche. Tant pis pour ceux qui faibliront, car ils n'obtiendront qu'une popularité passagère. Quant à ceux qui voudront prendre la peine de méditer sérieusement la leçon que M. Ingres vient de nous donner, ils n'auront qu'à s'applaudir de leur courage. Si les œuvres deviennent plus rares, elles seront assurées du moins d'occuper longtemps l'attention.

Ai-je besoin d'ajouter que la nudité du héros peut seule se concilier avec l'élévation du style? Dans un tel sujet, le costume réel est un non-sens. L'auteur a voulu nous transporter dans les régions idéales : qui oserait dire qu'il n'a pas réussi? Que le torse de son Napoléon rappelle le torse du Germanicus, je ne songe pas à le nier. Je demande seulement s'il était possible d'éviter cette ressemblance sans sortir de la donnée purement héroïque, et je ne crois pas qu'il y ait deux manières de répondre à cette question. Si, comme je l'espère, ce bel ouvrage obtient les honneurs de la gravure, si la reproduction en est confiée au burin de M. Henriquel-Dupont ou de M. Calamatta, les idées que j'exprime ici entreront bien vite dans le domaine public. Dans tous les cas, la leçon ne sera pas perdue. Bien que je préfère *l'Apothéose d'Homère* à *l'Apothéose de Napoléon* sous le rapport poétique, je mets ces deux ouvrages sur la même ligne, à ne considérer que l'élévation et la pureté du style. L'un et l'autre méritent d'être étudiés sans relâche. La génération qui grandit sous nos yeux, et qui aspire à la gloire dans les arts, y trouvera des enseignemens sans nombre. Les discussions soulevées par *l'Apothéose de Napoléon* ne sont pas près de s'apaiser, et suffiraient seules à démontrer qu'elle appartient à un esprit de premier ordre. Quant aux esprits frivoles qui voudraient n'y voir qu'un pastiche ingénieux, je n'essaierai pas de réfuter leur opinion, ce serait vouloir leur donner un sens qui leur manque.

J'ai retrouvé avec bonheur dans le salon de la Paix les qualités qui m'avaient séduit dans le plafond de la galerie d'Apollon : c'est la même abondance, la même spontanéité d'imagination. Le sujet proposé à M. Delacroix serait demeuré froid et inanimé entre les mains d'un peintre voué sans réserve aux traditions académiques; il a pris sous le pinceau d'un artiste indépendant et hardi une vie énergique

et puissante. M. Delacroix a franchement accepté la donnée qu'il avait à traiter, et n'a pas reculé devant la résurrection complète de la mythologie. C'est de sa part une preuve éclatante de sagacité. Il eût été difficile en effet de représenter le triomphe de la Paix sans recourir aux dieux du paganisme, et je lui sais gré de les avoir appelés comme l'expression la plus claire de sa pensée. Il y a cela d'excellent dans les divinités païennes, qu'elles ont un sens nettement défini et ne laissent aucune place à l'hésitation dans l'esprit du spectateur. C'est une langue toute trouvée, dont tous les termes sont connus depuis longtemps, que tous les esprits cultivés comprennent sans effort, et qui se prête naturellement à la représentation d'une idée. La manière dont M. Delacroix a conçu *le Triomphe de la Paix* est pleine à la fois de grandeur et de simplicité. Tous les épisodes de cette vaste composition sont reliés entre eux par une intime parenté. La Terre éplorée lève les yeux au ciel pour en obtenir la fin de ses maux. Elle est entourée de ruines. Près d'elle, un soldat éteint sous ses pieds une torche. Des amis, des parens, se retrouvent et s'embrassent. On relève en pleurant les victimes de la guerre. La Paix, portée sur des nuages, ramène l'Abondance et le cortége des Muses. Cérès repousse Mars et les Furies. La Discorde s'enfuit et se replonge dans l'abîme, tandis que Jupiter, du haut de son trône, menace encore les divinités malfaisantes.

M. Delacroix a trouvé dans ce programme l'occasion de montrer son talent sous des aspects très variés. La Terre, qui occupe la partie inférieure de la composition, attire d'abord l'attention par la majesté de sa douleur. Son regard est une prière éloquente. Les ruines amoncelées autour d'elle commentent et complètent ce qu'exprime son regard. Toute cette zone de la composition est lugubre et désolée. La Paix est traitée dans un style gracieux, qui désarmera, j'en suis sûr, les juges les plus difficiles. Son visage respire la sérénité. Le mouvement de la Cérès est énergique et vrai; je regrette seulement qu'il n'offre pas une réunion de lignes plus heureuse. En peinture, la vérité ne suffit pas, il faut y joindre la beauté, et M. Delacroix paraît avoir oublié cette condition impérieuse en plaçant les bras de Cérès sur deux lignes parallèles. La Discorde est plus habilement conçue; son visage exprime l'épouvante et la confusion. Les Muses, que le spectateur aperçoit sur un plan plus éloigné, sont d'une couleur charmante et d'une adorable jeunesse. Il est impossible de caractériser plus clairement les bienfaits de la paix. Elles arrivent, souriantes et légères, pour rendre aux hommes le calme et la joie. Je n'ai rien à dire de Jupiter, qui occupe le sommet de la toile. Son attitude menaçante achève d'expliquer le sens de la composition. Que pouvait-on souhaiter de plus? *Apollon vainqueur du serpent Python* présente

sans doute un intérêt plus dramatique; mais *le Triomphe de la Paix* n'est pas un sujet d'étude moins attachant. Il y a dans le plafond de l'Hôtel-de-Ville un mélange de grâce et de grandeur qui étonne le regard et captive l'attention. Tous les yeux sont ravis par l'harmonie des couleurs et la vérité des mouvemens. Il n'y a pas un spectateur qui, après avoir contemplé pendant une heure cette œuvre ingénieuse et puissante, ne se promette de la revoir. Par la variété des groupes, par le choix des tons, l'auteur a su donner à l'expression d'une idée toute la vivacité d'une action réelle. Tous ceux qui ont suivi depuis trente-deux ans les travaux de M. Delacroix reconnaîtront dans son plafond de l'Hôtel-de-Ville une jeunesse d'imagination et en même temps une finesse de combinaison qui se trouvent bien rarement réunies dans le même esprit. Il est permis sans doute de désirer plus de précision, plus de pureté dans la forme; mais il y a dans cette dernière œuvre tant d'éclat et de sagacité, que nous aurions mauvaise grâce à chicaner l'auteur sur l'indécision ou l'incertitude de quelques lignes. Les dons qu'il a prodigués dans *le Triomphe de la Paix* sont trop précieux pour qu'on n'oublie pas ce qui lui manque.

Les caissons qui encadrent ce plafond, sans nous offrir des sujets qui se déduisent directement du sujet principal, retiennent cependant la pensée dans la même région. Vénus, Bacchus, Mars enchaîné, Minerve, la Poésie, Mercure, Cérès, et Neptune calmant les flots, peuvent être acceptés comme l'expression d'une pensée commune, comme l'expression du bonheur. Envisagés sous cet aspect, ces huit caissons n'ont rien d'inattendu. Je veux bien croire que la fantaisie les a dictés plutôt que la réflexion; cependant la réflexion ne les répudie pas.

La vie d'Hercule, destructeur des monstres et vengeur des opprimés, a fourni à M. Delacroix onze motifs dont il a tiré un excellent parti. A proprement parler, c'est une histoire abrégée de la civilisation prise au point de vue païen. Hercule est recueilli par Junon et par Minerve après sa naissance. Minerve le tient dans ses bras et le présente à Junon, qui se dispose à l'allaiter. Après avoir posé deux colonnes aux bornes du monde, il se délasse de ses travaux. Il ramène Alceste des enfers et la rend à Admète. Il tue le Centaure. Il enchaîne Nérée, dieu de la mer, pour le forcer à lui dévoiler l'avenir. Il s'empare du baudrier d'Hippolyte, reine des Amazones. Il étouffe Antée, que la Terre, mère de ce Titan, essaie en vain de défendre. Il délivre Hésione, fille de Laomédon, exposée pour être dévorée vivante par un monstre marin. Il écorche de ses mains le lion de Némée pour se revêtir de sa peau. Il hésite entre la Vertu et la Volupté. Enfin il rapporte vivant sur ses épaules le sanglier d'Érymanthe, qu'il avait pris

à la course. L'auteur a su traiter tous ces sujets avec une variété d'accent qui lui fait le plus grand honneur. Tour à tour énergique et gracieux, il a trouvé pour l'expression de ces actions si diverses une série de mouvemens toujours vrais. Tous ces petits poèmes sont très heureusement conçus, et je ne serais pas étonné de voir bien des spectateurs les préférer au *Triomphe de la Paix*. Je ne partagerais pas leur prédilection, mais je ne saurais la condamner, car je reconnais volontiers que ces épisodes de la vie d'Hercule offrent plus d'attrait à l'imagination que le développement d'une idée purement philosophique.

Ce qui me charme surtout dans cette biographie du héros civilisateur, c'est l'abondance et la spontanéité de l'invention. Il n'y a pas une figure, pas une attitude qui accuse la contrainte ou l'épuisement. L'auteur se meut en pleine mythologie comme dans son atmosphère naturelle. Il marche d'un pas ferme et délibéré; on sent qu'il foule un sol qui lui est familier. Cependant je suis loin de croire que ces compositions soient improvisées. Si la forme n'est pas toujours assez franchement écrite, l'expression est toujours vraie, et, pour atteindre à une pareille vérité, il faut réfléchir longtemps avant de prendre le crayon ou le pinceau. Quoi qu'on puisse penser de l'exécution envisagée au point de vue scientifique, il est certain qu'il n'y a pas trace de précipitation. L'auteur a pris son temps et n'a rien mis sur la toile sans avoir interrogé sa pensée dans tous les sens. S'il ne réussit pas à contenter tous les juges, s'il n'achève pas toujours ce qu'il a conçu, s'il n'écrit pas sa volonté en termes assez précis, on sent du moins qu'il n'a rien livré au hasard. Étant donné ses habitudes, il a fait tout ce qu'il pouvait faire.

Ici je m'engage sur un terrain délicat. Est-il permis à un artiste, si ingénieux qu'il soit, de ne pas achever l'expression de sa volonté, d'abandonner son œuvre avant d'en avoir déterminé tous les contours? Non sans doute. Dans le domaine de la théorie, la réponse n'est pas douteuse; mais qui oserait affirmer que M. Delacroix ferait mieux en travaillant plus lentement? A coup sûr ce n'est pas moi. Il tâtonne, il hésite longtemps, comme tous les esprits qui mesurent les difficultés de leur tâche; mais une fois qu'il a pris son parti, il a hâte d'arriver au but. La rapidité de l'exécution est une des nécessités de sa nature. Il essaierait en vain de travailler lentement : il gâterait son œuvre au lieu de l'améliorer; il se refroidirait, il prendrait sa tâche en dégoût, et nous perdrions la meilleure partie de son talent.

C'est pourquoi je ne veux pas le juger d'une manière absolue. C'est en pareil cas qu'il faut se rappeler la maxime antique : La justice rigoureuse n'est trop souvent qu'une souveraine injustice. Jouissons

des dons qu'il a reçus, et ne lui demandons pas avec obstination l'exactitude et la pureté des lignes qu'il a peut-être cherchées, mais vers lesquelles son instinct ne le porte pas. Les imaginations vraiment fécondes ne sont pas assez nombreuses pour qu'on leur marchande l'admiration et la sympathie. M. Delacroix est un des inventeurs les plus heureux de notre temps; à ce titre, il occupe dans l'école française une place considérable; essayer de la lui disputer au nom des traditions, dont il connaît toute l'importance, mais qui l'enchaîneraient sans le guider, serait à mes yeux une tentative parfaitement stérile. A quoi bon lui reprocher des erreurs qu'il n'ignore pas? Il invente, il est heureux d'inventer. Sa vie et sa puissance sont dans son imagination. C'est donc le développement de son imagination qu'il faut discuter, et non pas le côté scientifique de ses œuvres. Tout en maintenant les droits de la théorie, sachons maintenir aussi les priviléges de l'invention. Quand cette faculté précieuse se révèle à nous dans toute sa splendeur, serait-il sage de nous cuirasser contre la joie qu'elle nous donne, et de gourmander la fécondité au nom de la science? Pour ma part, malgré mon respect pour la pureté de la forme, je me laisse aller au charme de l'invention. J'admire et j'aime *le Triomphe de la Paix* et les épisodes de la vie d'Hercule, tout en reconnaissant que ces œuvres éclatantes pourraient être écrites dans une langue plus précise. Je ne partage pas la colère des esprits chagrins devant un contour inachevé.

D'ailleurs, les défauts qu'on reproche à M. Delacroix sont beaucoup moins sensibles dans un plafond que dans un tableau composé seulement de quelques figures, et dont l'œil peut à loisir interroger toutes les parties. La peinture de décoration lui convient à merveille, c'est là qu'il règne vraiment en maître. Il semble que sa palette s'enrichisse à mesure que l'espace s'agrandit devant lui. Il aime à manier, à pétrir de grandes masses; il ne s'effraie d'aucune difficulté, et trouve sans effort des tons harmonieux pour les plus vastes compositions. Le devoir de la critique est de l'encourager dans cette voie. Le salon de la Paix dessillera, je l'espère, les yeux des juges prévenus; en voyant toutes les ressources de cet esprit ingénieux, les partisans exclusifs de la science consentiront à reconnaître comme légitime la renommée qu'il a conquise par trente ans d'un labeur assidu. Depuis *Dante et Virgile* jusqu'au salon de la Paix, quelle variété, quelle fécondité! Il ne s'est pas reposé un seul jour. Le travail est pour lui un besoin et une joie. Il a tour à tour abordé les sujets les plus difficiles de l'histoire et de la Bible, et son dernier ouvrage, aussi éclatant, aussi séduisant que les ouvrages de sa jeunesse, révèle une maturité de jugement que lui envieraient les partisans les plus dévoués de la tradition.

Je n'essaierai pas d'établir une comparaison entre *le Triomphe de la Paix* et *l'Apothéose de Napoléon*. Ce serait, à mon avis, un pur exercice de rhéteur. A quoi bon opposer l'un à l'autre deux hommes d'une nature si diverse? De tels parallèles n'apprennent rien à personne; pour ma part, je ne crois pas que la critique doive se complaire dans les jeux d'esprit. Ce que j'ai dit de MM. Ingres et Delacroix montre assez clairement le fond de ma pensée. J'aurais beau multiplier les antithèses et faire appel à tous les artifices du langage, je n'arriverais pas à exprimer une idée nouvelle. Il me semble donc plus sage de laisser au lecteur le soin de tirer la conclusion. Si j'ai bien compris le sens et la valeur des deux ouvrages que je viens d'analyser, si j'ai réussi à traduire nettement l'impression que j'en ai reçue, le lecteur n'aura pas de peine à déterminer le rang qui appartient à chacun d'eux, et, si je ne me trompe, il se prononcera comme moi contre l'opportunité de toute comparaison.

Quoi que puissent dire les partisans exclusifs de l'art antique, il y aura toujours en peinture deux grandes écoles dont les principes et les tendances ne pourront se concilier, ou du moins dont les œuvres ne pourront être jugées d'après les mêmes lois. La première voit dans l'expression de la forme le but suprême de l'art, et pour justifier sa prédilection, elle n'a pas besoin de se mettre en quête d'argumens : elle trouve dans le passé d'éloquens plaidoyers qui ont épuisé la question. La seconde, sans dédaigner la forme, dont elle connaît tout le prix, se préoccupe de l'éclat et de l'harmonie des couleurs. Au lieu de chercher l'expression de la forme dans le choix des lignes, elle la cherche dans le choix des tons. Il n'est pas vrai, comme on l'a trop souvent répété, qu'elle considère le dessin comme une des tâches secondaires de la peinture : l'affirmer serait lui prêter une pensée qu'elle n'a jamais conçue, il suffit de jeter les yeux sur les œuvres de Titien et de Paul Véronèse pour comprendre toute l'ineptie d'une telle supposition; mais tout en gardant pour la forme un profond respect, cette école ne cache pas sa prédilection pour la splendeur de la lumière, pour les couleurs vives et variées. Toutes les fois que l'une de ces deux prédilections domine à l'exclusion de l'autre, l'œuvre est nécessairement incomplète. Aussi les artistes vraiment grands n'ont jamais sacrifié la couleur au dessin ou le dessin à la couleur. Cependant, pour rester dans les limites de l'équité, il ne faut pas juger les œuvres d'art d'une manière absolue. C'est pourquoi j'ai tâché d'estimer le salon de la Paix et *l'Apothéose de Napoléon* en tenant compte des facultés particulières qui caractérisent MM. Ingres et Delacroix. C'est à mon avis la seule manière de leur rendre justice. Les deux grandes écoles que j'ai tenté de définir ne sont pas dans l'histoire de la peinture de purs accidens, mais une

nécessité. Elles révèlent deux faces, deux aspects de l'intelligence humaine, et, par cette raison même, sont destinées à se perpétuer. Tant qu'il y aura des peintres, ces deux écoles persisteront, et la critique, sous peine de méconnaître la valeur des œuvres enfantées par chacune d'elles, devra toujours se rappeler le but qu'elles se proposent. J'admets volontiers, et le bon sens m'y oblige, que chacune des deux envisage l'art d'une manière incomplète; mais cette vérité une fois admise, je suis forcé d'abandonner le champ de l'absolu sous peine d'être inique. L'histoire en effet nous offre un grand nombre d'artistes éminens qui n'ont entrevu qu'une face de la beauté. En restant obstinément dans le champ de l'absolu, nous serions amené à nier comme incomplètes des œuvres dignes d'admiration.

Je voudrais qu'il me fût donné de populariser ces idées de tolérance; je suis sûr que l'art et le public y trouveraient leur compte. Si la foule comprenait la nécessité de juger les peintres de notre temps selon leurs facultés, les œuvres spontanées deviendraient plus nombreuses, en raison même des encouragemens qu'elles recevraient. C'est à l'état surtout, c'est aux hommes qui distribuent les travaux qu'il appartient de répandre parmi la foule les principes que je viens de développer, car ils sont chargés de mettre en valeur, de faire fructifier toutes les richesses intellectuelles de notre pays. En se laissant guider par leurs prédilections, ils condamneraient, sinon au néant, du moins à l'obscurité, une partie des richesses qui leur sont confiées; c'est pourquoi je suis heureux de voir réunis dans la décoration de l'Hôtel-de-Ville les noms de MM. Ingres et Delacroix. Je vois dans cette réunion un gage de tolérance. Il se trouvera toujours des esprits étroits qui répudieront le premier au nom de l'école vénitienne, et le second au nom de l'école romaine. L'administration ne doit se laisser entraîner par aucune doctrine exclusive. Dans le choix des artistes qu'elle appelle à décorer nos monumens, ce n'est pas le triomphe de telle ou telle école qu'il faut avoir en vue, mais bien le développement de la pensée sous ses aspects les plus divers. Or, pour réaliser ce vœu des bons esprits, il est nécessaire d'encourager tous les artistes qui possèdent un talent élevé, sans leur demander d'où ils viennent, où ils vont, ce qu'ils veulent, ce qu'ils poursuivent: pourvu qu'ils aient donné des gages de savoir et d'invention, ils ont des droits égaux à la décoration de nos monumens; c'est là une vérité qu'il suffit d'affirmer.

Je n'ignore pas qu'en parlant ainsi je m'expose tout à la fois au reproche d'indifférence et au reproche de profanation. Les admirateurs exclusifs de M. Ingres m'accuseront de méconnaître la sainteté de la tradition; les admirateurs exclusifs de M. Delacroix verront en moi un esprit incapable de se passionner pour la cause du progrès,

car ils confondent volontiers le respect de la tradition avec l'immobilité. Si j'étais assez malavisé pour me préoccuper de ce double péril, je n'aurais plus qu'à me réfugier dans le silence; mais je comprends autrement les devoirs et les droits de la critique. S'il est permis, s'il est prescrit même aux inventeurs de suivre une doctrine intolérante, la tolérance est pour les juges une condition d'équité. Tous ceux qui étudient les œuvres de l'imagination, qui veulent en signaler la valeur à l'attention publique, doivent envisager l'art sous tous ses aspects. Ce qui s'appelle dans les ateliers indifférence ou profanation change de nom dès qu'il s'agit non pas d'inventer, mais d'apprécier les fruits de l'invention. Les disciples de Rome et de Florence n'ont pas plus de priviléges que les disciples de Venise ou d'Anvers. Il n'y a pas de création possible sans parti préconçu; mais avec un parti préconçu, dans le domaine de la critique, l'injustice devient une nécessité. Aussi, toutes les fois que j'essaie d'estimer la valeur d'un tableau, je m'efforce d'oublier mes prédilections, et si je ne réussis pas toujours dans cette tâche difficile, j'ose croire du moins que personne ne contestera mon entière bonne foi. La réunion de MM. Ingres et Delacroix m'offrait une éclatante occasion de proclamer la nécessité de la tolérance, et je l'ai saisie avec empressement. J'ai tenu à prouver que mon admiration pour le savoir profond, pour le goût exquis de l'artiste éminent à qui nous devons *l'Apothéose d'Homère* et tant d'autres beaux ouvrages, n'enlève rien à ma sympathie pour l'imagination active et féconde de M. Delacroix. Peu m'importe que des esprits studieux, mais entêtés, pour qui l'antiquité est le dernier mot de toute chose, m'accusent de méconnaître l'inviolable sainteté de la tradition. Je m'applaudis de ne pas partager leur adoration exclusive pour le passé, car j'aime tout ce qu'ils aiment, et mon admiration pour les œuvres de l'antiquité ne ferme pas mes yeux aux mérites de mon temps.

Il y a d'ailleurs deux manières de comprendre la tradition, l'une étroite et stérile, l'autre large et féconde. Croire que le passé a tout dit, ne nous a rien laissé à dire, c'est se condamner à d'éternelles répétitions. Toutes les œuvres enfantées sous l'empire de cette doctrine, quel que soit d'ailleurs le mérite qui les recommande, n'ont pas de raison d'être. A proprement parler, elles n'ajoutent rien à la somme du travail humain, et je me glorifie de ne pas comprendre ainsi l'étude du passé. La tradition bien comprise signifie tout autre chose. Les œuvres de l'antiquité, pour les esprits vraiment éclairés, ne sont qu'un moyen d'interroger la nature. Consulter les maîtres de la Grèce et de l'Italie, c'est emprunter leurs yeux pour voir ce qu'ils ont vu, mais sans nous dispenser de regarder à notre tour; c'est emprunter leur langage, non pour exprimer ce qu'ils ont pensé,

mais pour donner à notre pensée personnelle plus d'évidence et de clarté. C'est ainsi que M. Ingres comprend la tradition; l'harmonie et la pureté qui éclatent dans toutes ses œuvres ne sont pas de simples souvenirs. Il parle avec bonheur, avec fierté la langue du passé, mais il exprime des idées qui lui appartiennent. Pour lui, la tradition n'est pas l'immobilité, mais un mouvement glorieux qui commande un mouvement nouveau. C'est un encouragement, une leçon. Or quelle valeur pourrait avoir une leçon qui condamnerait toutes les générations futures à jouer le rôle d'écho? A quoi bon interroger la vie des générations qui ont disparu, si ce n'est pour vivre à notre tour d'une vie personnelle et active? Ceux qui se vantent de comprendre et d'admirer M. Ingres et qui ne voient en lui que l'image du passé le méconnaissent et le calomnient à leur insu. Il continue le passé et ne le reproduit pas.

M. Delacroix lui-même, que des admirateurs égarés voudraient nous donner pour un homme nouveau, pour un artiste sans aïeux, respecte et continue le passé à sa manière. Seulement, au lieu d'interroger la Grèce, il interroge, il étudie avec ardeur Venise et Anvers. Il vit dans le commerce assidu de Rubens et de Paul Véronèse, au lieu de s'entretenir avec Phidias. Il est donc fils de la tradition aussi bien que M. Ingres; mais il a choisi dans l'histoire de l'imagination un moment plus rapproché de nous, dont il n'est ni l'image ni l'écho, qu'il admire et qu'il aime sans renoncer à son indépendance. Il emprunte la langue de Rubens et de Paul Véronèse, comme M. Ingres la langue de Raphaël et de Léonard de Vinci, pour exprimer ce qu'il a pensé. *Les Noces de Cana* et *la Descente de Croix* sont pour lui un enseignement, un conseil dont il profite habilement, tout en marchant dans la voie qu'il s'est frayée. Croire qu'il ne relève de personne, qu'il a la prétention de créer un art absolument nouveau, sans racines dans le passé, c'est lui faire un triste compliment. Tous les hommes d'une véritable valeur cherchent dans la tradition un modèle et un auxiliaire. A cet égard, MM. Ingres et Delacroix sont du même avis. Quelle que soit la diversité de leurs œuvres, sur ce terrain du moins ils se donnent la main, quoique leurs disciples ne paraissent pas s'en douter. C'est la seule comparaison que je veuille établir entre eux, la seule à mes yeux qui puisse offrir quelque intérêt. S'ils se séparent à l'heure de l'invention, ce n'est pas à nous de nous en plaindre, puisqu'ils offrent à notre admiration deux faces de l'art dont la réunion est la beauté suprême, la sévérité de la ligne et l'éclat de la fantaisie.

GUSTAVE PLANCHE.

LES SAISONS

POÈME

I.

L'ABEILLE.

Sur la ruche qui dort, Avril au doigt vermeil
Frappe, et le jeune essaim respire, à son réveil,
La fraîche odeur des sèves;
Il s'envole et murmure à travers les pruniers,
Et le même soleil, dans les cœurs printaniers,
Fait bourdonner les rêves.

Pars, diligente abeille, et choisis bien tes fleurs!
A l'appel des parfums et des vives couleurs
Tu peux fuir ta cellule;
Car un dieu te conseille, et tu sais éviter
Ces beaux fruits venimeux qui se font récolter
Par notre main crédule.

Vienne un guide aussi sûr diriger ton essor,
Enfant, qui vers la rose et vers le bouton d'or
Veux t'envoler si vite!
Sache imiter l'abeille et les oiseaux du ciel;
Et puisses-tu, comme eux, ne trouver que du miel
Dans la fleur qui t'invite!

ADAH.

Hier, je l'ai reconnu sans l'avoir vu jamais!
A travers les taillis j'ai surpris son visage.
C'est le bel étranger que dès longtemps j'aimais;
Mon cœur m'a dit son nom et montré son visage.

Il vient! ces prés en fleurs se sont parés pour lui.
Comme l'air est plus pur, quel beau soleil se lève!
Avant ces doux rayons je n'existais qu'en rêve;
Je me sens vivre enfin à partir d'aujourd'hui.

FLEURS DES PRÉS.

Viens consulter les marguerites,
Oracles des fraîches amours.
Toutes les pages de vos jours
Dans les fleurs des prés sont écrites.
Viens consulter les marguerites.

Viens nous cueillir comme autrefois,
Et tresser de blanches couronnes
Pour parer le front des Madones.
Assise encore au bord des bois,
Viens nous cueillir comme autrefois.

A nos prés nous restons fidèles,
Sans folle envie et sans dédains;
Nous ne rêvons pas les jardins
Où nos fleurs deviendraient plus belles.
A nos prés nous restons fidèles.

ADAH.

Dans le vallon natal cueillons toutes nos fleurs;
Où trouverais-je ailleurs les trésors qu'il rassemble?
C'est là que j'ai connu mes plus chères douleurs;
C'est là qu'il faut s'aimer, qu'il faut vieillir ensemble.

Oh! quel charme, avec vous, de longer ces buissons,
De nous pencher tous deux sur les nids sans défense,
Et de vous voir sourire à ces mêmes chansons
Dont ma mère, en filant, a bercé mon enfance!

Qu'il est bon de mêler ainsi tous ses amours,
Avec ma mère et vous d'habiter sous ce chaume!

J'y verrai de mon cœur s'agrandir le royaume,
Et mes tilleuls chéris l'abriteront toujours.

LA SOURCE.

L'humble source est intarissable;
Dans l'herbe entendez-la frémir.
J'y suis bien sur mon lit de sable,
Si bien que j'y voudrais dormir!

Je n'en sors qu'avec un murmure,
Pleurant mon bassin de cristal,
Et mon eau va, sous la verdure,
Se perdre au bout du pré natal.

C'est assez d'apporter la vie
Aux fleurs de mes bords transparens;
J'y mourrai, sans porter envie
Aux flots voyageurs des torrens.

L'eau du fleuve est trop agitée
Pour être un fidèle miroir;
Et jamais la lune argentée
Ne s'y baigne en paix tout un soir.

Mais moi, quand tu viens, jeune fille,
Je reflète, en mon flot charmé,
Tes grands yeux où ton âme brille,
Et les regards du bien-aimé.

ADAH.

Que ton sourire est beau sous ce grand front sévère!
Comme il invite bien à l'amour, à l'espoir!
Ainsi, sous le grand chêne où tu m'as fait asseoir,
J'ai vu, dans un rayon, s'ouvrir la primevère.

Un charme, ô bien-aimé, m'enchaîne auprès de toi;
Mes yeux semblent contraints à chercher ton visage.
Et pourtant, à tes pieds, je sens un vague effroi
M'arriver de ton front, s'il y passe un nuage.

Ton aspect a des dieux la grâce et la fierté,
O mon bel inconnu! mais aussi leurs mystères.
Tes doux regards, souvent mêlés d'éclairs austères,
M'apportent la tristesse avec la volupté.

Quel enivrant parfum autour de toi voltige!
Hier, tu m'offris des fleurs aux étranges contours;
Des signes merveilleux sont peints sur leur velours,
Et, quand je les respire, il me vient un vertige.

Tu m'as parlé souvent d'une terre aux fruits d'or;
Tu voudrais la revoir et l'habiter ensemble;
Je suis prête à t'y suivre... et malgré moi je tremble...
Sous l'aubépine en fleur, ami, restons encor.

Je veux cueillir encor les genêts de nos landes;
Laisse-moi du vieux temple en orner les piliers,
Et, des fleurs du pays, achever ces guirlandes
Que j'ai fait vœu d'offrir à nos dieux familiers.

CHŒUR DE FÉES.

Dans l'aube où nous régnons bienheureux qui sommeille!
Dénoue avec lenteur notre écharpe vermeille,
Et garde un voile encor sur ton front ingénu.
Que l'innocent réveil du printemps qui se lève
Ressemble encore au rêve
Où ton âme entrevit le céleste inconnu.

Fais durer longuement la saison des prémices;
Les jours y sont pareils, mais tous ont leurs délices.
Vos heures passeront comme un groupe de sœurs :
Toutes ont le même air et semblable parure;
Pourtant chaque figure
A sa grâce distincte et ses propres douceurs.

Reste donc parmi nous, dans le pays des songes,
Seul monde où le cœur vive à l'abri des mensonges;
Habite nos palais de nuages construits;
Ne poursuis que des yeux nos vagues perspectives;
Fuis les clartés trop vives,
Et nourris-toi des fleurs plus douces que les fruits.

II.

LE ROSSIGNOL.

Dans un buisson de roses
Mon nid fut bien caché;

Mais, sous les fleurs écloses,
Amour m'a déniché.

Il courut au bocage
Léger et triomphant.
J'eus pour première cage
Les doigts du bel enfant.

J'ai reçu la becquée
Sur le bout de son dard;
Ma langue y fut piquée
Par le dieu babillard.

Aussi ma voix subtile,
En tout cœur, dès ce jour,
S'insinue et distille
Un doux venin d'amour,

Et ma gorge en délire,
Dans ses brillans fredons,
De l'amoureuse lyre
Sait prendre tous les tons.

Je veux chanter encore
Ma joie et mes ennuis;
Je chante avec l'aurore,
Je chante avec les nuits.

Je défie et méprise
Fauvettes et pinsons,
Et la mort seule épuise
Mon cœur et mes chansons.

J'aime une fleur nouvelle,
La rose qui m'entend;
J'aime, et je veux, près d'elle,
Expirer en chantant.

ADAH.

J'y suis bien sous ton ciel de flamme!
J'y sens mieux respirer mon âme;
C'est la vie après le sommeil.
J'aime aux fleurs ces parfums sauvages
Et l'air brûlant de ces rivages...
Marchons toujours vers le soleil.

Vois-tu la grenade et l'orange;
Vois-tu ces fruits à forme étrange
Rouler autour de nos pieds nus?
Cueillons-les! et, plus loin encore,
Cherchons, aux lieux d'où vient l'aurore,
Des enivremens inconnus.

LES ROSES.

Le soleil a bu dans la rose
Les pleurs dont le matin l'arrose;
Il enlève aux boutons charmans
Le poids de leurs frais diamans.

Mille fleurs, heureuses d'éclore,
S'ouvrent au feu qui les colore;
Un zéphyr passe et fait larcin
Des parfums cachés dans leur sein.

Il s'en va partout les répandre,
Ces parfums qui font le cœur tendre;
Avec lui l'enivrant poison
Vole aux deux bouts de l'horizon.

Il n'est, au loin, sous la verdure,
Une âme si fière et si dure
Où l'amour, en sa folle ardeur,
N'entre avec la subtile odeur.

Si tu ne veux qu'elle t'enivre,
Il ne faut respirer ni vivre;
Il faut fuir l'odeur du rosier
Et son poète au doux gosier.

Fuis cet air que l'été respire;
Fuis cette chanson qu'il soupire;
Fuis vers ces monts toujours couverts
Du neigeux manteau des hivers.

ADAH.

Pour vous, ô mon frère! ô mon maître!
J'abandonne, à jamais peut-être,
Ma mère et nos dieux offensés.
Je vais, dans mon idolâtrie,
Sans nom, sans autel, sans patrie...
Mais si tu m'aimes, c'est assez.

Le bonheur dont ta voix m'inonde
Me paierait la perte d'un monde.
Ton regard ouvre au mien les cieux;
Si sa clarté m'était ravie,
Je donnerais toute une vie
Pour un seul éclair de tes yeux.

Vois le ciel, la mer qui flamboie;
Entends ces oiseaux dans leur joie;
Respire à flots l'air embaumé.
Goûtons ces splendeurs infinies;
Viens! La clé de ces harmonies,
C'est l'amour, ô mon bien-aimé!

VOIX DE LA MER.

Un désir, une ardeur immense
Court jusqu'au fond des flots amers;
C'est l'amour qui jette en démence
Et fait gronder l'esprit des mers.
La mer, la belle mer de Grèce
S'enfle et rougit d'une caresse,
S'embrase au soleil d'orient,
Et, de la vague où tout palpite,
Voici que la blanche Aphrodite
Sort toute nue en souriant.

Elle vient, la déesse blonde;
Tout cède au charme de ses yeux;
Elle vient, la fille de l'onde,
Régner sur l'homme et sur les dieux.
Dès lors, on entend sur tes plages
Rire, ô mer, les amours volages
Et retentir leurs doux sanglots.
Et l'on voit tes nymphes hardies,
Accourant à leurs mélodies,
Plonger avec eux sous les flots.

Mais la brillante et folle écume
D'où sort la belle au sein d'argent
Cache au fond ta noire amertume,
O mer, ton désir est changeant.
L'astre d'or qui, durant des lieues,
Enflamme ainsi tes vagues bleues,

S'éteint sous les flots rembrunis...
O Vénus! et l'eau qui sommeille
Berce, hélas! ta conque vermeille
Sur des abîmes infinis.

ADAH.

Les mers, si nous voguons ensemble,
N'ont pas de courroux dont je tremble;
Je m'y berce en paix sur ta foi.
Viens! dans ces mondes que j'ignore,
Sous un ciel plus torride encore,
O mon amour, emporte-moi!

CHŒUR DES SIRÈNES.

La douce voix de la Sirène
Est plus douce à qui vient plus près.
Le vent dort, la mer est sereine;
Suis l'instinct charmant qui t'entraîne
A jouir de nos dons secrets.

Cherche avec le Triton folâtre
A dénouer nos cheveux d'or,
A plonger sous l'onde bleuâtre
Qui s'enlace à nos flancs d'albâtre :
Des beautés s'y voilent encor.

C'est nous au pays de ces rêves,
Qui portons le cœur ingénu;
Au poète errant sur nos grèves
Nous faisons respirer, sans trèves,
L'air enivrant de l'inconnu.

Quiconque à nos flots s'abandonne
Verra des palais enchantés,
Où tout désir a sa couronne,
Où, par nous, jour et nuit résonne
Le plein accord des voluptés.

Si d'un regret ton cœur soupire,
Nous guérissons du souvenir.
Là, dans l'air l'oubli se respire,
Et quiconque a vu notre empire
A refusé d'en revenir.

Suis l'instinct charmant qui t'entraîne
A jouir de nos dons secrets :
Le vent dort, la mer est sereine;
Venez écouter de plus près
La douce voix de la Sirène.

III.

ADAH.

C'en est fait des beaux jours! le soleil incertain
S'est levé dans la brume.
De nos baisers d'hier, pleurant jusqu'au matin,
Je garde une amertume.

Nous marchions, au retour, sur les gazons flétris,
Sur la feuille jaunie,
Quand j'ai vu s'allumer, dans ses yeux assombris,
L'éclair de l'ironie.

Et mon cœur se referme! et j'oublie à jamais
Nos printemps et mes songes.
Bonheurs qu'il m'a donnés, saisons où je l'aimais,
N'étiez-vous que mensonges?

VENTS D'AUTOMNE.

Tenez la porte close et gardez votre cœur!
Je sens un souffle aigu, j'écoute un bruit moqueur :
Voici les vents d'automne.
Les feuilles, devant moi, volent en tourbillons;
Un brouillard glacial étend sur les sillons
Sa blancheur monotone.

Adieu, tièdes zéphyrs aux murmures discrets.
C'est la bise insolente; elle arrache aux forêts
Des cris de mille sortes.
Je l'entends qui nous raille en ses longs sifflemens,...
Et j'ai fait, sous mes pieds, comme des ossemens,
Craquer les branches mortes.

ADAH.

Je m'éveille au milieu du lointain univers,
Où tu m'as entraînée.

Je cherche autour de moi, dans nos jardins déserts;
J'y suis abandonnée!

Que me font ces fruits d'or dérobés sur ta foi
Pour les goûter ensemble?
Que me font ces beaux lieux où j'aspirais pour toi?
J'y suis seule et je tremble.

Pauvre cœur, à jamais exilé de l'amour,
Ton supplice commence.
Pourrai-je sans mourir traverser tout un jour
Ma solitude immense?

CHŒUR DE FAUNES.

Quand les fleurs tombent du rosier,
Quand mûrit le rouge alisier,
Quand les bois sont devenus jaunes,
Entre les ceps de pourpre et d'or,
Prompts à cueillir leur doux trésor,
Voici le chœur des joyeux Faunes.

Les jours ont perdu leurs clartés,
Les derniers fruits sont récoltés,
Mais il reste encor la vendange.
Le soleil, au fond du raisin,
Cache un feu pour l'hiver voisin :
En Bacchus Apollon se change.

Vois, sous les chênes dépouillés,
Danser les Faunes barbouillés,
Riant sous leur masque de lie.
Fardez ainsi votre pâleur;
Le rire étouffe la douleur :
On la cache, et puis on l'oublie.

Plus mon âme a de lourds chagrins,
Plus ma voix a de gais refrains,
Mon œil de railleuses tendresses.
Voyez, sur les gazons flétris,
Le soir qui passe en manteau gris...
C'est l'instant propice aux ivresses.

Ta joue a perdu son carmin;
L'ennui rendrait chauve, demain,
Ton front jauni par son haleine.
Reçois nos joyeuses couleurs :

Il faut sur un visage en pleurs
Mettre le masque de Silène.

Pourquoi, dans tes yeux obscurcis,
De ton cœur trahir les soucis?
Veux-tu que la pitié t'accable?
Laisse notre doigt acéré
Sur ton masque transfiguré
Graver un rire ineffaçable.

Des traits que vous avez reçus,
Pour bien guérir, ô cœurs déçus,
Rendez des blessures pareilles;
Venez apprendre à nos leçons
Comment, dans le miel des chansons,
On tient prêt le dard des abeilles.

CHANSON DU MERLE.

Le rossignol amoureux,
Langoureux,
Qui s'enivrait d'une rose,
L'oiseau poète est parti,
Averti
De l'hiver et de la prose.

Mais il reste encor des voix
Au doux mois
Où le raisin nous arrive.
Voyez, sans craindre les rêts,
Des forêts
Sortir en chantant la grive;

La grive et le sansonnet
Qui connaît
Les plus beaux ceps de vos vignes;
Le merle siffleur méchant
Dont le chant
Raille et fait peur à vos cygnes.

Il mord, le hardi voleur,
Au meilleur;
A tout fruit mûr il fait brèche;
Puis, des pampres déliés,
A nos pieds,
Part sifflant comme une flèche.

Il effleure, oiseau fripon,
Le jupon
Et la main de la plus belle;
Portant sur l'arbre voisin
Un raisin
Qu'il becquète en riant d'elle.

Sans doute, un jour, l'étourdi,
Engourdi
Par le jus divin qu'il aime,
Sans voir nos lacets subtils,
Dans leurs fils
Ira se jeter lui-même.

Aux chasseurs qui l'ont guetté
Sa gaîté
Le trahit sous le feuillage;
La mort vient dans son plaisir
Le saisir...
C'est le sort rêvé du sage.

ADAH.

Voici l'urne où j'ai bu la divine liqueur,
Plus rien, plus rien n'y reste...
Et je garde, aujourd'hui, des voluptés du cœur
Un souvenir funeste.

O vous qui, dans nos prés où je dansais pieds nus,
Et d'où je suis proscrite,
Interrogez encor, sous vos doigts ingénus,
La blanche marguerite;

Vous qui rêvez encor d'innocence et d'amour,
Enfant rieuse et blonde,
Le vent qui m'a porté doit vous porter un jour
Dans ce désert du monde.

Et, quand disparaîtra le mirage trompeur,
A moitié de la route,
Vous aussi vous aurez ma voix qui vous fait peur,
Et mes yeux qu'on redoute.

Car vous ne voudrez pas exposer votre deuil
A la foule qui passe;
A défaut du bonheur, gardons au moins l'orgueil
Pour dernière cuirasse!

Repoussons des humains l'insolente pitié;
Mieux vaut leur lâche envie.
Jetons comme un mépris, à leur fausse amitié,
L'éclat de notre vie.

Je veux faire pâlir le printemps et l'été
Devant ma belle automne;
Du charme rayonnant de ma sérénité
Je veux que l'on s'étonne.

Je veux, plus haut qu'eux tous, rire et chanter encor!
Je veux, je veux répandre
Mes plus sombres pensers avec une voix d'or,
Avec un regard tendre.

Que chacun loue en moi la stoïque raison,
La tendresse divine;
Quand chaque flot de miel portera son poison,
Chaque fleur son épine,

Viens, ô consolateur que j'insultais hier!
Sois mon amer génie.
Oh! viens m'ouvrir ton temple asile d'un cœur fier,
Ironie, ironie!

FEUX-FOLLETS.

Les cieux de vapeurs sont chargés;
Sortez de terre et voltigez,
Flammes railleuses de l'automne.
Venez, sylphes et lutins,
De vos rires argentins,
Rompre sa voix monotone.

Levez-vous, esprits follets,
Sur l'étang qui fume;
Trilby chante ses couplets,
Valsez dans la brume.

Sautez sans courber les joncs
Sur les fossés des donjons
Et sur les bruyères,
Sur les crânes dispersés
Dans les cimetières;
On entend, où vous dansez,
Le rire des trépassés.

IV.

ADAH.

Fantômes importuns de mes belles années,
O mes chers souvenirs, que voulez-vous de moi?
Otez ces jeunes fleurs de vos tempes fanées,
Fermez ces yeux brillans qui me glacent d'effroi.

J'aimais en vous l'espoir; vous m'apportiez en foule
Des promesses que Dieu n'a pas voulu tenir;
Désormais tout, chez moi, s'assombrit et s'écroule,
Et je hais le passé, n'ayant plus d'avenir.

Je sais, ô mes printemps, j'ai vu ce que vous êtes
Sans les illusions dont vous fûtes ornés;
Quand le temps a flétri vos couronnes de fêtes,
Le remords apparaît sur vos fronts décharnés.

LES CORBEAUX.

Voici l'hiver lugubre et son affreux cortége
D'oiseaux noirs répandus sur son linceul de neige.
Les corbeaux ont senti le parfum de la mort.
Ils viennent, enhardis en leurs instincts funestes;
De nos belles saisons ils dévorent les restes,
Croassans et rongeurs, et pareils au remord.

Là, les débris sanglans du coursier plein d'audace,
Dont le vol idéal nous portait dans l'espace;
Ici, le chien fidèle à son maître oublieux;
Là, le cygne plaintif et la tendre colombe.....
Bien, corbeau! fais rouler sur cette fraîche tombe
Ce crâne chauve et blanc dont tu crevas les yeux.

ADAH.

Hier je vous pleurais; je désirais peut-être,
O mes jeunes saisons, revoir vos jours si doux;
Maintenant je dirais, si vous pouviez renaître:
Fuyez, ô mes printemps, je ne veux plus de vous.

Je vous connais trop bien pour songer à revivre!
Je sais trop à quel but mènent tous vos chemins;
Je sais quel est le fond du vase où l'on s'enivre;
Je sais, ô mes beaux jours, quels sont vos lendemains.

Et toi, que viens-tu faire en ces mornes ténèbres,
Image encor chérie et qu'en vain je veux fuir?
Je ne dois pas te voir à ces clartés funèbres;
J'aime mieux t'oublier..... Il faudrait te haïr!

LES GNÔMES.

Les rêves sont rentrés dans leurs lointains royaumes,
Et ton foyer désert s'est peuplé de fantômes.
L'hiver évoque en toi les spectres du passé.
Nous voici, les dragons, les vampires, les gnômes!
En vain ta porte est close; à ton chevet glacé
L'essaim des noirs esprits dans l'ombre est amassé.

Vois du plafond qui s'ouvre une forme descendre;
Vois ces nains s'accroupir, à tes pieds, sur la cendre;
Vois ces doigts tout sanglans écarter tes rideaux.
Un râle, sous ton lit, vient de se faire entendre;
Le livre que tu tiens se déchire en lambeaux,
Et le vent d'un soupir a soufflé tes flambeaux.

Les reconnais-tu bien sous leurs formes nouvelles,
Ces folles visions que tu trouvas si belles?
Ta main blanche a serré ces doigts courts et velus :
Les voilà, tes amours, sans que tu les rappelles!
Tu fais pour nous bannir des efforts superflus;
Le remords nous conduit, nous ne te quittons plus.

ADAH.

O frère de la mort, ô sommeil que j'envie,
Dans ma suprême attente, hélas! tu me trompais!
Je souffre, en ton linceul, les horreurs de la vie;
Tu n'as pu me donner ni l'oubli, ni la paix.

Je ne demandais pas à ta douce magie
De verser à mon cœur des songes superflus;
J'invoquais, pour tout bien, la froide léthargie.
Heureux qui dort sans rêve et ne s'éveille plus!

Je bornais là mes vœux. Je ne dois plus entendre
Ce vain nom du bonheur sans objet, sans échos;
Si Dieu même, ici-bas, s'offrait à me le rendre,
Je le refuserais! J'ai besoin du repos.

LA NEIGE.

Tombe sans bruit, neige éternelle!
Couvre de ton linceul ces prés jadis si verts.
Tombe sans bruit, neige éternelle,
Sur ce corps où brillaient tant de charmes divers,
Sur cette âme qui fut si belle.
Tombe sans bruit, neige éternelle,
Enveloppe à jamais ce cœur et l'univers.

Tombe sans bruit, neige éternelle!
Étouffe en même temps la crainte et le remord.
Tombe sans bruit, neige éternelle,
Interdis le réveil à tout ce qui s'endort,
Au souvenir vivant chez elle.
Tombe sans bruit, neige éternelle,
Et fais régner partout le silence et la mort.

ADAH.

Bien! je vois s'effeuiller, avec mon dernier rêve,
Tout ce qui fut mon cœur, mes regrets, mes désirs.
Voici le vent d'oubli qui souffle et vous enlève;
Tombez avec la neige, ô derniers souvenirs!

Allez où va la voix quand les lèvres se taisent,
Où vont en s'éteignant les rayons du soleil.
Bien! d'un sang tiède encor les orages s'apaisent,
Tout est rentré dans l'ombre.... et je tiens mon sommeil.

CHŒUR DES TÉNÈBRES.

C'est pour nous qu'ont fleuri les roses de l'aurore,
Pour nous tous ces fruits d'or que le soir voit éclore,
Pour nous chaque rayon qui sourit dans les cieux,
Chaque regard d'amour qui brilla dans vos yeux.
Tout revient à la nuit solitaire et profonde.
Ton règne, ô sombre hiver, s'est levé sur le monde;
Viens couvrir de tes flots sans forme et sans couleur
Ces germes inquiets de vie et de chaleur;
L'espace ouvre son lit à tes ondes funèbres,
Roule en paix sur la neige, océan des ténèbres!

VICTOR DE LAPRADE.

LA

RÉVOLUTION D'ANGLETERRE

Histoire de la Révolution d'Angleterre, par M. Guizot.

Si l'Angleterre n'avait pas son ciel gris, son froid soleil, sa brumeuse atmosphère, et l'ennui, cet autre brouillard qui la couvre et l'enveloppe, sa part serait trop belle parmi les nations; la Providence l'eût traitée en fille trop préférée, et les peuples auraient sujet d'en être trop jaloux. Nous ne parlons ni de sa richesse ni de sa puissance: c'est d'un bien plus rare qu'il s'agit. Elle a fait une révolution, elle a couru cette terrible chance; elle en a subi les maux, les excès, les folies, et le but qu'elle se proposait, la conquête qu'elle s'était promise au début de cette grande épreuve, non-seulement ne lui a point manqué, mais depuis bientôt deux siècles elle en est en possession.

Le temps n'est pas loin où nous aussi nous pouvions croire qu'au prix de plus grands maux, de plus rudes tempêtes, nous avions atteint le même port. D'apparentes analogies autorisaient seules cet espoir. La symétrie des événemens s'est un jour brusquement rompue, et nous sommes retombés dans de nouvelles séries d'épreuves. Ce qui semblait certain n'est plus que problématique. Ce but, ce noble but que nous avions touché, sans le comprendre il est vrai, ce n'est qu'à l'horizon, dans le lointain, qu'il nous apparaît encore, comme à des enfans qui ne peuvent prétendre à se conduire eux-mêmes qu'après avoir grandi en taille et en raison.

Il y a trente ans, lorsque M. Guizot entreprenait d'écrire l'histoire de la révolution d'Angleterre, ces enfans se croyaient des hommes: c'était le temps des illusions. Qui se fût alors avisé de mettre en

doute notre aptitude au gouvernement représentatif? On différait seulement sur le plus ou le moins. Les anciens émigrés eux-mêmes avaient fait à peu près leur deuil du pouvoir absolu, et se bornaient à dire qu'on donnait aux Français un peu trop de liberté; d'autres, naguère moins exigeans, soutenaient qu'on leur en donnait trop peu; l'idée qu'ils pussent s'en passer tout à fait ne venait à personne. Une seule question s'agitait, celle de savoir si, nous aussi, nous aurions notre 1688, si l'affermissement du régime constitutionnel sortirait directement de la restauration, ou s'il faudrait passer par les hasards d'une révolution orangiste. Les uns cherchaient à conjurer la crise, d'autres à la précipiter; mais quels que fussent à ce sujet les craintes, les désirs, les secrètes pensées, tous étaient convaincus que, sous une forme ou sous une autre, nous marchions au triomphe d'un établissement pour le moins aussi libre que celui de nos voisins.

C'est au milieu de ce courant d'idées que parurent, en 1826, les deux premiers volumes de l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre*. Les deux volumes suivans paraissent aujourd'hui. Jamais peut-être une œuvre interrompue ne fut reprise et continuée à si long intervalle, en des temps plus opposés, sous des influences plus contraires, devant un public moins semblable à lui-même. L'unité de l'ouvrage en sera-t-elle rompue? Trouvera-t-on dans la partie nouvelle une trace, un reflet involontaire de changemens si nombreux et si profonds? Non; pas la moindre disparate, pas une dissonnance, pas un trait qui sépare les nouveaux volumes des anciens; le talent a grandi, voilà tout; du reste, rien n'est changé. Le tout semble fait d'un même jet, sous la même impression, dans les mêmes circonstances. Ce persévérant accord avec soi-même, si difficile à tant de gens, semble ici naturel et sans effort. Ce qui fait que M. Guizot a pu réimprimer naguère, sans en changer un seul mot, la première partie de son histoire; ce qui fait qu'il la continue maintenant du même esprit, au même point de vue que si nous étions encore au temps qui la vit naître, c'est qu'alors comme aujourd'hui il planait d'assez haut sur les choses pour en saisir les grands aspects, le côté durable et permanent, dominant, au lieu de les subir, les influences éphémères, et ne cherchant dans l'histoire que l'éternelle vérité.

Le succès de ses deux premiers volumes fut, dès l'abord, éclatant et incontesté, sans que la politique, l'esprit de circonstance eût fait grands frais pour le grossir et fût en droit d'en réclamer sa part. Le secret des succès politiques était alors ce qu'il sera toujours, un complet abandon de toute indépendance, de toute impartialité; il fallait accommoder l'histoire aux besoins d'une cause, en faire une arme, un instrument, un système, puis tirer de ce système d'audacieuses prophéties au nom de prétendues lois infaillibles et nécessaires gouvernant fatalement les choses et les hommes. C'était là ce

qui charmait la foule, c'est à cela qu'elle battait des mains. M. Guizot, par bien des raisons, ne pouvait aspirer à ce genre de triomphe. Il croyait à la liberté, à la responsabilité humaine; il entendait ne pas confondre le bien avec le mal, le droit avec la force, et la vérité dans l'histoire, la vérité quand même et à tout risque, était son culte et sa passion. Il ne suivait pas le torrent, et bien lui en a pris. Pour ajouter à son succès un peu plus de bruit peut-être, que n'eût-il point perdu! Son livre aurait vieilli, tandis qu'il semble né d'hier, et lui-même aujourd'hui, nous le verrions réduit à cette triste alternative ou de laisser une œuvre inachevée ou de se contredire en l'achevant. Ce n'est donc pas toujours un si mauvais calcul que de faire bon marché des faveurs de la foule. Ce flot si prompt à vous porter aux nues vous y soutient si peu de temps, et vous en fait si tôt descendre! Mieux vaut chercher des appuis plus constans, ne jamais courtiser que ces esprits d'élite qui s'obstinent à aimer toujours les mêmes choses : la raison, la justice, le droit, la vérité, l'histoire indépendante et impartiale. Ils ne sont jamais très nombreux, pas toujours écoutés; mais, quoi qu'on fasse, ce sont eux dont la voix finit pas prévaloir, et cette voix, Dieu merci, ne fait jamais défaut à qui sait leur rester fidèle.

M. Guizot n'a donc rien à craindre de toutes nos transformations; si d'autres ont perdu leur public, il est sûr de retrouver le sien. Le côté politique de son livre sera compris, apprécié, honoré, même aujourd'hui. Et pourtant il a bien fait de ne pas négliger un moyen plus certain peut-être d'étendre et d'asseoir son succès. La politique n'est pas tout dans l'histoire. Indépendamment du caractère moral que l'historien imprime à ses récits et de l'esprit qu'il porte dans ses jugemens, il y a l'ordre et l'enchaînement qu'il donne aux faits, la façon dont il les expose, dont il les voit, dont il les peint. En un mot toute œuvre historique a son côté littéraire, et c'est de ce côté surtout que lui vient sa fortune. C'est là ce qui séduit ou rebute. Les meilleures pensées, les plus justes raisons, si la forme en est terne, obscure ou languissante, ne sont que d'arides documens, et vont dormir dans la poudre et l'oubli. M. Guizot l'avait compris dès 1826, et c'est peut-être, avant tout, par la forme de son œuvre qu'il conquit cette fois la faveur du public.

Un succès littéraire n'était pas attendu : il n'en fut que plus brillant. L'auteur se faisait voir sous un jour tout nouveau. Jusque-là ses preuves étaient faites en bien des genres; bien des supériorités lui étaient reconnues : la puissance de son esprit, l'éclat même de sa parole s'étaient révélés dans ses cours, dans ses écrits polémiques, dans ses essais de critique et d'histoire; l'homme d'état perçait sous le publiciste, et dans la chaire du professeur l'orateur se faisait pressentir : l'écrivain ne paraissait pas encore. Non que dans ses ou-

vrages on ne trouvât déjà de grandes qualités de style, l'énergie de l'expression, d'heureuses hardiesses, un tour original et profond; mais tout cela semblait sortir d'un sol vigoureux que ne réglait pas la culture. Tout entier à l'art de penser, il ne prenait pas encore ces soins, ces soucis, ces mille précautions, cette constante vigilance, cette sévère discipline qui constituent l'art d'écrire. La langue des idées, sa langue maternelle, lui semblait suffire à tout; peu lui en importaient les défauts, le manque de souplesse et de variété, le retour trop fréquent des mots métaphysiques et des formes abstraites. Il n'avait jusque-là, pour tout dire, songé qu'à parler aux esprits; il écrivait, il ne peignait pas.

Au moment d'aborder l'histoire, non plus pour l'enseigner, non plus pour en tirer la substance et en expliquer les secrets, mais pour la montrer aux yeux vivante et colorée, il sentit qu'il mettait le pied sur un autre terrain, et qu'avant d'entrer en campagne il fallait s'armer à neuf. Il fit ce qui n'a pas toujours aussi bien réussi, même aux plus grands artistes : il changea sa manière, transforma son talent. Comparée à ses précédens ouvrages, son histoire n'est pas seulement mieux écrite, elle est écrite autrement, écrite comme une œuvre d'art, et non plus simplement comme une œuvre de pensée. Les idées y prennent un corps; on sent la vie sous chaque phrase; la métamorphose est complète. Un tel travail opéré sur soi-même est chose rare assurément. On peut, en prenant quelque peine, se châtier, s'épurer, se guérir d'un défaut : on peut devenir correct, clair, même élégant; mais se donner les qualités, les grandes qualités du style, l'ampleur, le mouvement, le relief, l'éclat; se faire, par sa volonté, écrivain de premier ordre, c'est quelque chose, à coup sûr, d'un peu plus difficile et qui ne s'est pas vu souvent.

Aujourd'hui que M. Guizot est passé maître en l'art d'écrire, aujourd'hui que son style a des beautés incontestées, on en oublie la date, on en perd de vue l'origine; mais il n'est pas sans intérêt de nous en souvenir. Ce qui distingue ce noble esprit, ce qu'il ne faut pas oublier quand on cherche à le peindre, c'est qu'en presque toute chose il est ainsi son propre ouvrage. Il a beaucoup reçu et s'est donné plus encore. Jamais l'action de sa volonté n'a cessé d'ajouter aux admirables dons de sa nature. De là chez lui cette sorte de progrès continu, un des traits qui le caractérisent. Ceux qui pendant vingt ans, amis comme adversaires, l'ont suivi dans sa vie publique, ont pu constater jour par jour cette incessante perfectibilité. Aucun succès ne l'a jamais induit à ne pas tenter de mieux faire, et jamais pour grandir sur un point il ne s'est négligé sur un autre. Toujours il a veillé, du même œil et à la fois, sur toutes les parties de son talent, devenant plus précis, plus correct à mesure qu'il acquérait plus de feu, plus de véhémence, et n'approchant jamais si près, comme

justesse et pureté, de la parole écrite que dans ces mouvemens d'inspiration soudaine, dans ces répliques inattendues qui excluent toute étude et toute préparation. Aussi n'a-t-il rien perdu dans ces longues années passées à la tribune. Ceux qui parlent beaucoup, lors même qu'ils parlent bien, désapprennent souvent à écrire : quant à lui, son style, on peut le dire, s'est comme fortifié de la puissance de sa parole, et dans ses deux nouveaux volumes, en regardant de près au langage, on trouve un évident progrès. Les deux autres pourtant peuvent, à bon droit, passer déjà pour des modèles. C'est le vrai style de l'histoire, simple, nerveux, sobre sans sécheresse, coloré sans vain luxe d'images, toujours lucide et animé d'une vie intérieure qui se contient et jamais ne s'égare.

On comprend que l'auteur d'une telle œuvre eût à cœur de la terminer. Il n'avait pu s'en séparer qu'à regret, et nous gagerions bien que sous le faix du pouvoir, pendant ces nobles luttes si vaillamment soutenues, lorsqu'il usait ses forces et sa vie à retenir sur l'abîme un pays qui s'y laissait glisser, son cœur dut saigner bien des fois d'avoir interrompu de si calmes études, et laissé comme à l'abandon ce monument déjà si grand, bien qu'à peine sorti de terre. Achever son histoire devait être son rêve : d'abord par souvenir de son succès, parce que ce livre avait marqué dans sa vie littéraire une phase heureuse et nouvelle, parce que les soins qu'il s'était donnés pour en faire son chef-d'œuvre le lui rendaient d'autant plus cher, puis avant tout parce qu'en lui-même le sujet avait sa prédilection.

L'Angleterre, à tous les siècles, et particulièrement au XVIIe, était depuis longtemps, comme on sait, l'étude de son choix. Sans renoncer à bien d'autres recherches, une pente naturelle l'avait toujours porté de ce côté, et une partie de sa vie s'était passée, pour ainsi dire, à mûrir son projet, à rassembler ses matériaux. Déjà même, il les avait en partie mis au jour. Avant d'écrire l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre*, il en avait donné les pièces justificatives. Les principaux *mémoires originaux* relatifs à ce grand événement, réunis par lui en collection et traduits sous ses yeux, avaient paru avant 1826. Il y avait joint des notices, des essais de biographie sur les auteurs des mémoires, presque tous plus ou moins mêlés dans les scènes qu'ils racontent. Le récit de leur vie était déjà l'histoire de la révolution, non telle que la méditait M. Guizot, mais intime et anecdotique. Rien, dans cette galerie de portraits, n'était fait de fantaisie : le peintre avait tout vu, tout pris d'après nature, les personnes comme les costumes. Il parlait de Ludlow, de Hollis, de Fairfax, de Lilburne, en homme qui a vécu de leur temps, qui tous les jours les voit agir et les entend parler, qui connaît leurs pensées, leurs passions, leurs affaires, aussi bien, peut-être mieux qu'eux-mêmes. De tels liens sont longs à se former, plus longs encore à se rompre.

Aussi, même après 1830, malgré la politique, malgré ses exigences, M. Guizot, nous le croyons, ne dut pas cesser brusquement tout commerce avec ces personnages. Matériellement parlant, il interrompit son histoire; au fond de sa pensée, il la continuait encore, et pour en ressaisir les fils, pour en reprendre la trame, il n'avait besoin ni d'efforts, ni de longues préparations.

On le vit bien en 1837, dans un de ces rares intervalles qu'il passa en dehors des affaires; à peine avait-il pris quelque repos, qu'il était déjà retourné à la révolution d'Angleterre, et ce fut alors que parut cette belle étude sur Monk, qui dans ces derniers temps a fait, on s'en souvient, l'effet d'une œuvre de circonstance, bien qu'elle eût vu le jour depuis près de quinze ans. La vie de Monk était une récréation, un travail détaché, une excursion, une reconnaissance en dehors des limites où l'œuvre principale était restée. Pour continuer son plan, pour poser à leur place de nouvelles assises, M. Guizot, à cette époque, n'avait pas devant lui des loisirs assez longs. Ces loisirs sont venus! A quel prix? La France s'en souvient, hélas! mais du moins elle profite encore de l'infatigable énergie qui naguère animait pour elle et pour sa cause l'orateur et l'homme d'état : l'historien s'en est emparé. On peut dire qu'il n'a pas perdu un jour pour se remettre à l'ouvrage, et le voilà déjà terminant tout un ordre, ajoutant tout un étage à son édifice, le voilà parvenu aux deux tiers de sa tâche.

Ce sont en effet trois parties, trois périodes presque égales, qui constituent l'ensemble de la révolution d'Angleterre. La première commence en 1640, à la rupture entre les communes et le roi; elle finit en 1649, sur l'échafaud de Charles Ier, à la chute de la royauté; la seconde comprend la république, c'est-à-dire le règne du long-parlement et le protectorat de Cromwell; la troisième se prolonge depuis la restauration monarchique jusqu'à l'expulsion de Jacques II, jusqu'au triomphe définitif du gouvernement libre et légal.

De ces trois périodes, M. Guizot en 1826 n'avait traité que la première, le règne de Charles Ier; il nous donne aujourd'hui la seconde, la république et Cromwell. Ce sont deux grands sujets, deux actions complètes, deux véritables drames qui, bien qu'unis entre eux, sont distincts et séparés. Chacun forme un tout, et dans l'un comme dans l'autre, le hasard veut que l'intérêt se concentre et se personnifie en un seul homme. Charles est le héros du premier, Cromwell du second. Hors de là point de ressemblance entre les deux sujets. Ce n'est que par la forme et la disposition du cadre qu'ils se font pendant l'un à l'autre; par tout le reste, ils diffèrent.

La scène est, sans comparaison, plus variée, plus attachante, plus riche en émotions dans la première partie. Ce grand duel entre un monarque et son peuple est le plus imposant des specta-

cles. De tels combats sont toujours douloureux : ici du moins la vue n'est pas blessée; on peut regarder sans horreur. Ce n'est pas une populace qui se rue sur la royauté, par haine et par envie, pour obéir à de hideux instincts, pour se gorger de sang et de pillage; c'est un peuple irrité sans doute, exigeant, ombrageux, mais qui ne prend les armes qu'après de longs essais de paix et d'accommodement, un peuple qui ne veut pas détruire la royauté, qui la respecte au contraire comme un des biens que lui ont transmis ses pères, qui ne peut s'en passer, l'avenir le prouvera, qui la voudrait conserver, et qui pourtant s'attaque à elle, parce qu'elle met en péril un autre bien qu'il entend ne point perdre, un bien qu'il tient aussi d'héritage, ses franchises, ses libertés. Des deux côtés, on ne se bat que pour son patrimoine, mais, de peur d'en rien perdre, on usurpe des deux côtés. Le pouvoir que le roi s'attribue, ce ne sont pas les anciens droits de la royauté d'Angleterre, c'est le pouvoir absolu; les réformes que le peuple réclame, ce ne sont pas ses vieilles garanties, c'est l'omnipotence de la chambre des communes, c'est-à-dire, sous une autre forme, le pouvoir absolu. L'idée d'une transaction, d'un partage, ne se fait jour nulle part. Tout ou rien, le tout pour le tout, on ne comprend pas autre chose. C'est donc une guerre à mort. A qui restera la victoire? Qui des deux succombera? Question terrible, et longtemps incertaine. La péripétie se prolonge même après la victoire. Les vainqueurs iront-ils jusqu'au bout? Ils semblent hésiter; puis vient un brusque dénoûment : le dernier mot reste à la force. Mais tout n'est pas fini; le monarque tombé, l'homme ou plutôt le chrétien se relève. Il fait oublier sa vie. On lui pardonne ses faiblesses, on l'absout de ses duplicités; on ne voit qu'une immense infortune royalement soutenue; on s'incline devant une admirable mort.

Rien de tout cela ne se retrouve dans la seconde phase de la révolution d'Angleterre. Avec la république, avec Cromwell, il ne faut pas s'attendre à ce genre d'émotions. La victoire est trop complète, les vaincus n'ont plus de rôle. Dès lors, plus d'incertitude, plus d'espoir, plus d'attente; peu d'occasions de grandes scènes et de pathétiques tableaux. La part de la poésie, du romanesque, s'amoindrit et s'efface; la scène est toujours grave, sévère, presque uniforme. C'est de la pure politique, et de la politique qui n'a rien de pittoresque : subtile, obscure, empreinte, pour ainsi dire, de cet esprit de secte qui la domine et la conduit. Ajoutez que le pays sommeille, se résigne et se tait. On ne voit poindre un peu de résistance qu'en Irlande, en Écosse, et c'est l'affaire d'un instant. Aucun danger véritable ne trouble les vainqueurs; ils peuvent froidement soutenir leur gageure, poursuivre tant qu'ils veulent leurs essais de gouvernement. C'est une expérience, une pure démonstration de cette éternelle vérité,

l'impuissance des partis extrêmes à rien fonder en ce monde, même quand, par aventure, un grand homme leur fait la grâce de se charger de leurs affaires.

Nous ne voulons pas dire qu'un tel sujet n'ait aussi ses beautés : il en a d'un autre ordre ; mais il faut les chercher dans un sol moins facile, moins riche à la surface, et qui réserve ses trésors à ceux qui sont de force à le fouiller plus avant. M. Guizot lui-même, il y a trente ans, l'aurait-il sondé jusqu'au fond? Aurait-il résolu ce problème de répandre dans son récit autant de vie, autant d'éclat, d'exciter même, s'il est possible, un intérêt plus vif, d'être plus attachant avec des matériaux plus arides et des moyens d'effet moins sûrs, moins variés? Nous nous permettons d'en douter. C'est là pourtant ce qu'il fait aujourd'hui. D'où le secret lui en est-il venu? Que lui manquait-il autrefois? Ce n'était pas la maturité du talent, ce n'était rien de ce qui s'acquiert par étude et par réflexion : c'était un grand enseignement, le premier, le meilleur de tous, dès qu'il s'agit d'histoire, la vie pratique des affaires, et, mieux encore, l'exercice du pouvoir. Nous savons bien qu'avant 1830, M. Guizot, en fait de politique, n'en était pas à ses débuts. Avant d'avoir écrit son *Histoire de Charles Ier*, il savait, il avait appris, autrement que par ouï-dire, comment les hommes se gouvernent, mais il n'avait pas lui-même gouverné. C'est encore autre chose, d'avoir vu par les yeux d'autrui ou de regarder par les siens. Il n'avait pas habité, lui-même et longtemps, ces hauteurs d'où tout part et où tout aboutit, d'où la vue plonge si loin et sur tant de mystères, où les esprits les moins ouverts apprennent eux-mêmes bien des choses, et où les clairvoyans en ignorent si peu.

C'est évidemment là, là seulement, qu'il pouvait découvrir l'art de lire si couramment dans le jeu des partis, d'en suivre, d'en distinguer d'une façon si nette les nuances les plus confuses, de les rendre vivans à force de les bien voir. Sans son passage aux affaires, que nous aurait-il dit de ces négociations, de tous ces démêlés diplomatiques qui tiennent tant de place dans le gouvernement de Cromwell et même sous le long-parlement? Le demi-jour pour ce genre de matières ne vaut guère mieux que la complète obscurité. Ce n'est rien de savoir, comme on peut l'apprendre partout, que ces républicains d'Angleterre et leurs frères de Hollande, frères en religion ainsi qu'en république, se sont un jour mortellement brouillés; ce qui donne à ce conflit son véritable sens, ce qui le rend instructif, c'est d'en connaître à fond l'origine, c'est de lire les instructions secrètes des envoyés du parlement, de voir jusqu'à quel point ces pouvoirs nouveau-nés sont prompts à s'enivrer de leurs premiers succès. Après avoir mis bas un trône, on ne croit plus à l'impossible. La Hollande est une rivale, il faut s'en délivrer, l'absorber, l'annexer à

l'Angleterre comme une Écosse ou une Irlande. On lui insinue poliment ce projet, et comme elle semble peu jalouse de l'honneur qu'on lui destine, c'est à coups de canon qu'on poursuit l'entretien. Politique insensée, chimérique, imprudente, politique de parvenus! Et pourtant tel est le cours des choses, que de cette ambition, précoce jusqu'au ridicule, sortira pour ce pays la force et la puissance. L'*acte de navigation* n'est qu'une aveugle représaille, il porte en lui la souveraineté des mers. Mais la guerre, en attendant, peut ébranler la jeune république. Aussi, dès que Cromwell a balayé ces fanfarons, dès qu'il est maître, il faut voir avec quelle promptitude il travaille à la paix, comme il fait bon marché des chimères, comme il revient aux alliances naturelles, à ses vrais points d'appui, pour promener tout à son aise ses regards et sa sollicitude sur le protestantisme dans tout le continent, en France, en Allemagne, en Suisse et jusque dans les vallées du Piémont. Cette extension de son protectorat en dehors de son île a-t-elle été jamais comprise et dépeinte ainsi? Quel exposé lucide! quelle justesse d'aperçus!

Mais c'est surtout à propos des rapports de la France et de l'Espagne avec le protecteur qu'une sagacité supérieure trouve matière à s'exercer. Il y a là quelques pages qu'un Espagnol aussi bien qu'un Français aimerait fort à déchirer, si l'histoire elle-même n'en devait pas survivre. Par malheur il est beaucoup trop tard pour user du remède qu'indiquait Cardenas, l'ambassadeur de sa majesté catholique : « Pourquoi donc, disait-il, le roi mon maître et le roi de France ne se délivrent-ils pas, par un accommodement, de toutes les bassesses que la jalousie les oblige de faire à M. le protecteur pour l'attirer dans leurs intérêts? » Le moyen était bon; mais M. le protecteur ne craignait pas qu'on s'en servît : il connaissait trop bien son monde. Aussi ne se gêne-t-il point. Tout en ayant son parti pris, et bien que par politique il penche vers la France, comme il fait durer le plaisir! comme il tient en suspens ces deux humbles rivaux, acceptant leurs avances et leurs empressemens, se laissant aduler, se mettant aux enchères! Vrai chef-d'œuvre du protecteur qui nous en vaut un autre de son historien. M. Guizot semble avoir redoublé d'investigations et de soins dans une matière si délicate. On en juge au grand nombre de pièces inédites qu'il donne à cette occasion. Sans négliger la moindre maille du grand réseau diplomatique que Cromwell étendit sur l'Europe, et tout en exposant l'esprit et les caractères de ses traités avec la Hollande, avec le Portugal, avec le Danemark et particulièrement avec la Suède, c'est toujours aux négociations sans cesse interrompues et sans cesse renouées avec Paris et Madrid qu'il revient de préférence. Pour suivre dans tous ses détours un jeu si délié, pour distinguer par des touches si fines ces deux diplomaties, l'espagnole et la française, pour les mettre si bien en

scène, il ne faut pas seulement avoir pu disposer, longtemps et à loisir, des archives des affaires étrangères, avoir puisé à pleines mains dans des dépêches inexplorées; il faut quelque chose de plus : il faut avoir fait soi-même des dépêches, des dépêches qui seront un jour de l'histoire. On ne comprend ainsi qu'une langue qu'on a parlée. M. Guizot a donc tout lieu de s'applaudir de s'être interrompu et d'avoir abordé si tard la seconde partie de son œuvre. Sans cet ajournement, sans ces renforts que lui ont apportés et la pratique du pouvoir et tout simplement aussi l'expérience et le temps, jamais il n'eût franchi avec un tel bonheur un pas si difficile. L'infériorité du sujet aurait apparu malgré lui, l'ouvrage aurait semblé faiblir, tandis qu'il n'est personne aujourd'hui qui, en lisant ces deux nouveaux volumes, ne soit forcé de convenir qu'ils sont en tout supérieurs aux premiers.

Il faut être juste pourtant et ne pas laisser croire que, dans ces dix années de république et de protectorat, il n'y ait pour l'historien qu'un terrain nu et monotone, une plaine sans accidens, rien à voir, rien à raconter, aucun autre moyen d'éveiller la passion du lecteur que de lui déchiffrer des pièces diplomatiques ou de démêler les intrigues de sectes plus ou moins moroses. Si les grandes vicissitudes, les scènes imprévues, les tableaux à effet sont plus rares que sous la monarchie, en pleine guerre civile, de temps en temps encore l'occasion se présente de peindre et d'émouvoir, et M. Guizot, comme on pense, ne tarde pas à s'en saisir. Nous ne savons rien par exemple, dans toute la vie du roi Charles, qui prête mieux au récit et au drame que les aventures de son fils pendant sa triste expédition d'Écosse. Les batailles de Dunbar et de Worcester ne sont pas de moins chaudes journées que celles de Newbury et de Marston-Moor, et le vaincu de Naseby ne fut jamais peut-être en condition plus misérable, plus digne d'intérêt et de pitié que ce jeune homme, couronné roi par un parti qu'il déteste, otage dans son camp, prisonnier dans sa propre armée, s'évadant au galop dès que la porte s'ouvre, pour échapper et aux théologiens qui l'assiégent, et aux jeûnes et aux sermons, les seuls plaisirs de sa royauté. Puis, quand il a perdu sa dernière espérance, son dernier gentilhomme, quel sang-froid, quel esprit, quel calme, quel courage! Le malheur lui sied comme à son père. Cette fuite, ces alertes, ces nuits sous l'abri d'un chêne, ces travestissemens, ces dangereux dialogues, ces comédies si bien jouées, tout dans cet épisode est mouvement, variété, surprise. C'est de la vérité plus animée, plus colorée qu'une fiction. Aussi les peintres et les poètes s'en sont-ils emparés souvent. Pour l'historien, l'art consistait à rajeunir ces détails si connus, à être bref en ne supprimant rien, et c'est là ce qui nous émerveille dans le récit simple et rapide que nous avons sous les yeux.

La guerre avec les Hollandais fournit aussi matière à quelques belles scènes. Ces luttes acharnées, les plus grandes, les plus terribles qu'on eût encore vues sur les mers, sont décrites par M. Guizot avec simplicité, sans prétention à la vérité technique, mais avec toute apparence d'une exacte fidélité. Ce sont des tableaux de marine chaudement peints, franchement dessinés. On y suit dans leurs évolutions ces immenses escadres, on les voit se heurter, se déchirer les flancs. Des deux côtés même furie, les pertes et les gains semblent se compenser; mais entre les deux peuples, comme entre leurs navires, on sent que l'égalité n'existe déjà plus : l'un s'épuise même quand il triomphe, l'autre grandit encore au milieu des revers.

N'oublions pas enfin dans cette période, parmi ces événemens qui semblent des tableaux tout faits, le plus mémorable de tous, ce parlement chassé, mis à la porte, en plein jour, par un seul homme. Un tel coup de théâtre est dans toutes les mémoires, présent à tous les yeux. Chacun croit avoir vu cet homme, son geste, son regard, entendu ses paroles, ses rudes invectives, ses accablantes apostrophes, trivialités tragiques qu'on dirait empruntées à Shakspeare. L'historien en de telles circonstances n'a presque rien à faire, il écrit sous la dictée. Aussi M. Guizot borne-t-il son récit à la plus concise énergie, n'omettant rien, mais ne cherchant, pour ainsi dire, qu'à réveiller les souvenirs du lecteur.

Il est d'autres scènes, au contraire, que l'incurie, l'indifférence et parfois le calcul des historiens ont laissé tomber dans l'oubli; celles-là veulent être autrement exposées, il faut les remettre au grand jour. Tels sont certains procès, celui de Lilburne entre autres, ce chef des niveleurs, ce pamphlétaire indomptable, Camille Desmoulins et Hampden en un seul homme, poussant jusqu'au délire la verve incendiaire, et presque jusqu'au génie le sentiment de la légalité. Personne encore n'avait ainsi mis en lumière cette figure étrange, cette résistance héroïque. Le procès de Lilburne, sous la plume de M. Guizot, exposé dans toutes ses phases, est un curieux spectacle et un vrai monument de l'histoire judiciaire; mais un autre procès, plus connu, bien que toujours plus ou moins tronqué, nous vaut des pages encore plus belles. Nous parlons de l'action capitale intentée, après la mort du roi, à quelques-uns de ses derniers défenseurs, aux chefs les plus éminens du parti royaliste. Parmi ces nobles débris de la guerre civile, il est un homme qui s'élève, on peut le dire, au sublime par la rude fierté de sa défense et par la simplicité de sa vertu. C'est un personnage antique que ce pair d'Angleterre, un patricien de Rome et un martyr tout ensemble. Lord Capell a la tête haute devant ses juges, mais il fléchit humblement le genou pour demander publiquement pardon à son pays d'avoir un jour commis une faiblesse, d'avoir contre sa conscience, par entraînement et par crainte

d'un parti, voté la mort de lord Strafford. Ce grand procès, raconté d'un style aussi mâle que le courage et les paroles de l'accusé, se grave dans l'esprit en traits ineffaçables. L'histoire, quand elle s'élève à ces hauteurs, n'est plus seulement une œuvre d'art, elle enseigne le devoir, elle est une sainte leçon.

Il s'en faut donc, en voilà bien des preuves, il s'en faut que pour l'historien la république et le protectorat soient un sol sans richesses : on voit que de sujets s'offrent à ses pinceaux! et nous n'avons encore rien dit, ou presque rien, du plus grand, du premier de tous : nous avons, en passant, prononcé le nom de Cromwell, à peine en avons-nous parlé. Il est vrai que M. Guizot lui-même en use ainsi ou à peu près. Cromwell est l'âme de son livre; c'est lui qui en remplit chaque page; on le rencontre, on le voit partout, mais nulle part M. Guizot ne s'arrête et ne prend à l'écart son lecteur pour lui décrire en tous sens et sous toutes ses faces la figure de son héros. Le portrait, en histoire, est une invention de ces temps presque voisins de la décadence, où l'esprit commence à raffiner, où l'écrivain ne se résigne plus à faire tout simplement marcher, parler, agir ses personnages, à les abandonner à eux-mêmes, à nous les laisser voir sans se glisser entre eux et nous, sans se mettre de la partie, sans avoir le besoin de jouer lui-même un rôle et de tout expliquer. L'histoire, la véritable histoire, n'est pas la biographie; les Thucydides ne sont pas des Plutarques. Dans la biographie; le portrait est à sa place, il est de droit. L'auteur n'a qu'un but, son modèle : le personnage est tout, il est au centre; les faits ne sont quelque chose que s'ils ont rapport à lui; on les raconte à cause de lui; s'ils lui deviennent étrangers on les supprime ou tout au moins on les abrége, sauf ensuite à rapprocher, à souder, comme on peut, ceux qui lui appartiennent, et ceux-là même, il faut les mettre en ordre, les disposer, les diriger comme des rayons vers un centre commun. C'est de la vérité traduite par un miroir concave : toutes les lignes, en convergeant, se courbent et se faussent un peu. Telle n'est pas l'histoire dans sa native pureté; son miroir est aussi plane que limpide; les choses s'y voient à leur place, dans leurs justes rapports, dans leurs vraies proportions; les grands hommes y sont grands parce qu'ils le sont, non par effet d'optique; on ne déplace rien autour d'eux, on ne met rien sous leurs pieds, et leur panégyrique, personne ne s'en charge, ce sont eux-mêmes qui le font en parlant, en agissant grandement, plus grandement que tout le monde. Cette façon de laisser l'histoire se dérouler d'elle-même sans que l'historien apparaisse, c'est le procédé constant et naturel des plus grands parmi nos maîtres de l'antiquité; si tant d'autres signes ne nous faisaient pas voir que les huit livres de la guerre du Péloponèse ont dû

bien souvent passer sous les yeux de M. Guizot, et qu'il doit y chercher sans cesse un modèle et des leçons, nous le verrions à la manière dont il s'efface en produisant ses personnages, et au soin qu'il prend de les laisser toujours se peindre eux-mêmes dans son récit.

Ne lui demandez donc pas quel homme fut Cromwell, s'il était hypocrite ou croyant, s'il était l'un et l'autre, et dans quelle juste dose se combinaient en lui le politique et le sectaire. On peut sur cette thèse faire une anatomie savante, ingénieuse; on peut parler disertement : ce sont plaisirs de moraliste, de philosophe. M. Guizot, tout comme d'autres, pourrait à l'occasion s'en donner le passe-temps; mais ce n'est pas le lieu. Il n'est ici qu'historien. Ce que vous lui demandez, ce n'est pas lui qui le peut dire; seulement, quand vous aurez lu son livre, vous le saurez mieux que s'il vous l'eût dit, vous le saurez comme on sait les choses qu'on a soi-même observées. Vous garderez dans la pensée, vous aurez devant les yeux un être réel et vivant, plein de contradictions, mais de contradictions vivantes elles-mêmes. Et ce n'est pas seulement Cromwell qu'il vous fait entrer ainsi dans l'esprit, ce sont tous ces autres hommes qui l'approchent ou qui l'entourent, Vane, Blake, Witelocke, Ireton, Harrison, Bradshaw, etc., figures si diverses malgré leur air de famille. Soit de profil, soit de face, tous ces hommes vous restent dans la pensée. A peine quelques mots de l'auteur en ont-ils indiqué les traits; le reste s'est fait sans lui : ils se sont gravés eux-mêmes dans votre souvenir.

Si M. Guizot s'interdit tout portrait de Cromwell, à plus forte raison s'abstient-il des parallèles et des comparaisons. Ce genre d'aperçu, il l'abandonne à ses lecteurs. A eux de juger, de comparer, de disserter, de discuter s'ils veulent. Sa tâche à lui est de ne voir, de ne connaître que les hommes et le temps dont il parle, sans jeter le moindre regard sur d'autres temps et d'autres hommes, sans que la moindre allusion rappelle et fasse apercevoir que c'est aujourd'hui qu'il écrit. Ses paroles, en un mot, ne portent pas de date. Cette méthode, nous l'avons déjà dit, est la seule vraie; elle seule donne à l'historien ce caractère d'indépendance et d'élévation qui assure à son œuvre la durée non moins que le succès. Le critique au contraire n'est pas astreint à cette gêne. Il est libre d'interroger et de rapprocher à sa guise les temps, les lieux, les personnes. Nous aurions donc ici le droit de nous donner carrière; mais on a tant parlé de Cromwell, si souvent et si bien : tant de brillans esprits, de critiques éminens, se sont exercés sur son compte, qu'en fait de commentaires, de réflexions et de dissertations, il nous semble prudent de laisser en repos ce mystérieux personnage. Nous voudrions seulement, avant de finir, quand nous l'avons encore tout frais dans la mémoire comme les pages de M. Guizot, quand nous venons d'as-

sister à cette représentation vivante de ses actes et de sa personne, nous voudrions nous rendre compte des impressions qu'il nous laisse, du sentiment que nous avons de lui, et pourquoi, par exemple, un génie aussi extraordinaire ne nous peut inspirer ni attrait, ni sympathie, ni même une admiration sans réserve et sans mélange.

Cromwell est de la famille des grands hommes, des hommes nés pour le commandement et pour le gouvernement de ce monde, cela n'est ni douteux ni contestable. Il appartient même à l'espèce de grands hommes la plus rare, sinon la plus brillante : il est de ceux qui réussissent, qui réussissent toujours et jusqu'au bout, moins parce qu'ils sont toujours heureux que parce qu'ils s'abstiennent de tenter l'impossible. Son ambition sait attendre. Elle est souvent audacieuse, chimérique jamais. Une nation peut le mettre à sa tête, il ne la laissera pas déchoir. Comme homme de guerre, il est puissant. Si petit que soit son théâtre, sa place est à côté des plus grands capitaines; il a le génie des batailles, il sait l'art de choisir son terrain, de parler aux soldats, de pourvoir une armée : dons merveilleux quand on débute à quarante-quatre ans. Et ce qui n'est pas moins rare, hors du camp, dans la politique, il est aussi hardi qu'au feu. Il a les deux courages. S'il se décide à en finir avec un parlement, c'est lui-même qui vient faire sa besogne, et non pas une fois seulement; aussitôt qu'une assemblée nouvelle se brouille à son tour avec lui, c'est toujours lui, de sa personne, qui lui signifie son congé. Courageux, prévoyant, perspicace, unissant au bon sens le plus robuste le plus souple savoir-faire, modéré au besoin, prudent, même dans ses violences, maître de lui, même dans ses extases, tel est Cromwell. Quel homme! quelle puissance! Bossuet n'en a pas trop dit.

D'où vient donc que rien ne nous attire? D'où vient qu'au lieu d'être séduits nous nous sentons tant de froideur et tant d'éloignement? Est-ce parce qu'il est dissimulé, impénétrable, hypocrite et comédien? parce qu'il pousse l'habileté jusqu'à la fourberie? Tout cela sans doute abaisse et dégrade un homme, si grand qu'il soit; mais ce n'est pas seulement par là qu'il nous repousse. Est-ce parce qu'il est dur, impitoyable, sans entrailles pour les vaincus? Sans doute il a couvert l'Irlande de ruines et de carnage; mais s'il n'eût répandu trop de sang que sur des champs de bataille, serions-nous plus rigoureux pour lui que pour tant d'hommes de guerre qui n'ont pas ménagé non plus la vie de leurs semblables, et que la postérité ne refuse pas d'absoudre? Le sang qui pèse sur Cromwell est un sang plus froidement versé. Il est un des auteurs, le principal, le véritable auteur du supplice de Charles Ier; il pouvait l'empêcher, c'est lui qui l'a voulu, et en tranchant cette tête royale, il poursuivait un double crime : il tuait le roi pour tuer la royauté; il précipitait son

pays hors de l'ordre légal, dans un abîme inconnu. Quand un homme a commis de tels attentats, il a beau faire, jamais il ne s'en lave. Le génie, le courage, le bon sens, la prudence, les services rendus, ne le purifient pas. Sous cette tache ineffaçable, il n'y a pas de vraie gloire, de gloire pure et radieuse.

Aussi que M. Guizot nous permette de lui signaler deux mots, les seuls peut-être dans tout son livre que nous oserions contester. En nous parlant d'une mesure, odieuse et tyrannique, adoptée par Cromwell pendant son protectorat, il nous dit que cet expédient (*le régime des majors-généraux*) valut au protecteur des sommes considérables, mais fut la ruine de sa belle gloire. Sa belle gloire! Est-ce bien à Cromwell que ces deux mots s'appliquent? En écrivant ces deux mots, M. Guizot ne pensait-il qu'à lui? N'est-ce pas, à son insu, par une sorte d'analogie, par un de ces rapprochemens historiques dont il a si bien coutume de se garantir, que le mot gloire lui-même est venu sous sa plume? N'avait-il pas devant les yeux cet autre dictateur, ce jeune général fraîchement débarqué d'Égypte, qui avait, lui, vraiment, une gloire à conserver, une gloire pure alors, car Dieu lui avait fait la grâce d'être par sa jeunesse étranger à nos discordes, de n'avoir rougi que son épée?

Entre le protectorat de Cromwell et les débuts du consulat, la différence est immense. Les deux hommes ont bien le même but, combattre le désordre, comprimer l'anarchie : ils sont également d'accord sur le moyen, étouffer la liberté; mais, il faut le reconnaître, la tâche était chez nous plus rude et plus méritante. En renversant le directoire, en délivrant les Français de ce qu'ils redoutent le plus au monde, la nécessité de faire eux-mêmes leurs affaires; en transformant en lieu décent le tripot où ils étaient tombés, en leur donnant beaucoup d'ordre et un semblant de légalité, on les comblait de joie, d'admiration; on leur rendait un tout autre service, un service bien autrement senti qu'en faisant aux Anglais la surprise de chasser le long-parlement. Si c'eût été du moins pour en appeler un autre et pour gouverner librement; mais non, c'était pour se mettre à sa place, en faisant à peu près comme lui, avec un degré de plus de force et de régularité. Aussi chez les Anglais point de transports d'enthousiasme, peu de reconnaissance; de l'étonnement, de la crainte, une haute idée de l'homme et de son génie, mais aucun changement profond et considérable dans l'état du pays. Les sentimens comme les choses restent, ou peu s'en faut, ce qu'ils étaient la veille. Chez nous, complète métamorphose, la scène est transformée; c'est un changement à vue.

Des résultats si divers exigeaient, on le comprend, des moyens différens. Pour restaurer l'ordre chez nous, pour faire ce grand

effort, ce grand coup de théâtre, il fallait avant tout de la gloire, de la gloire éclatante et surtout immaculée. Jamais il n'eût été possible que le premier consul, aurait-il eu deux fois sa force et son génie, fît chez nous ce qu'il a fait, s'il eût été régicide ou jacobin. Cromwell au contraire a pu tout à la fois détruire et réparer, ébranler et raffermir; il a pu jouer les deux rôles. C'est une grande faveur sans doute, et bien peu d'hommes ont reçu cette double puissance; mais à quelle condition lui a-t-elle été donnée? Il a fallu trouver un peuple assez calme d'esprit, d'un bon sens assez imperturbable, comprenant assez bien ses intérêts pour n'avoir pas d'emblée, de premier mouvement, par horreur instinctive, repoussé le remède qui lui venait de son empoisonneur. C'est surtout à l'honneur de ce peuple qu'il faut citer le double caractère et la double puissance qui tout d'abord nous frappent dans Cromwell.

N'oublions pas non plus que s'il a reçu ces deux forces, il ne lui a pas été donné de s'en servir également. Le révolutionnaire seul a vraiment réussi; le conservateur a échoué, ou du moins n'a pas fait tout ce qu'il eût voulu faire. Cette nation, assez raisonnable pour s'être soumise à lui, n'avait pas perdu la mémoire; elle acceptait ses services sans sympathie, sans véritable respect, comme une nécessité transitoire, et résolue à ne pas contracter avec lui une alliance indissoluble. C'est là ce que démêlait Cromwell, c'est là ce qui l'a retenu, au moins autant que l'humeur de son armée, quand il n'a pas osé se faire roi.

Il y a toujours, même en ce monde, et quand on s'en aperçoit le moins, une expiation pour les grands crimes. — Mourir à Whitehall dans le lit de sa victime, sous la pourpre et dans la puissance! quelle inique faveur! Où donc est le bras de Dieu? — On oublie que pendant dix années une secrète angoisse n'a pas quitté cet homme un seul jour, et sur son lit de mort, à ces formidables momens si magnifiquement décrits par M. Guizot, il a beau se réfugier dans un des dogmes de sa foi, s'y enfermer comme dans une citadelle, se dire qu'il a eu la grâce, se faire dire qu'il ne peut plus la perdre : ne sent-on pas qu'il n'en croit rien, que la terreur l'obsède, et que son expiation commence par cela seul qu'il la pressent? N'a-t-il pas enfin subi un autre genre de supplice, un tourment, moins terrible sans doute, mais qui, sans trève, sans relâche, torturait son orgueil?

Ce tourment était la royauté. Nous ne voulons pas dire qu'un si puissant esprit eût la petite et vulgaire tentation d'un titre plus pompeux, d'un peu plus d'or à son manteau; non, ce n'était pas un titre qu'il voulait, ce n'était même pas un surcroît de puissance. En fait de pompe et de grandeur, il n'avait qu'à souhaiter, il pouvait tout avoir. Il pouvait se faire proclamer roi, là n'était pas l'impossible;

mais aurait-il été roi d'Angleterre, c'est-à-dire roi dans son parlement? Chose étrange! Charles Ier n'estime et n'ambitionne que la royauté absolue, la royauté sans contrôle, sans parlement; funeste passion qu'il a payée si cher! L'ambition de Cromwell est tout autre: le pouvoir absolu, il le possède, il l'exerce, il en connaît les vices et les périls; ce n'est pas la royauté absolue qu'il lui faut, c'est la royauté limitée, celle qu'on ne se donne pas à soi-même, la royauté consentie, acceptée, cette royauté qu'il a détruite, mais sans laquelle il reconnaît que tout est instable et précaire; son merveilleux bon sens le lui a révélé. Il voit que dans ce pays tel que l'ont fait les siècles, avec les mœurs, les traditions, les croyances de la vieille Angleterre, un pouvoir sans contrôle n'est qu'un expédient, une violence, une crise nécessairement temporaire. Il sent la vanité de ce genre de puissance. Être roi comme Charles voulait l'être, ce serait un hochet pour lui. Il lui faut donc un parlement; mais où trouver un parlement avec lequel il puisse vivre? Là commence son impuissance, et c'est cette impuissance qui devient son supplice. Il a beau sonder le terrain, ses peines sont perdues; sans cesse il y travaille, et toujours il échoue. Obtient-il quelque brillant succès, la nation lui semble-t-elle en humeur favorable, peut-il espérer d'obtenir une assemblée telle qu'il la rêve, c'est-à-dire disposée à traiter avec lui comme avec un pouvoir légitime, à ne pas contrôler la base de son gouvernement, à n'en contrôler que les actes; aussitôt il se met à l'œuvre : les électeurs sont convoqués, il les surveille, il les dirige; on peut s'en fier à lui, ses candidats sont élus. Ce qui n'empêche pas qu'une fois réunis, une fois en sa présence, ils lui échappent. Ce parlement qu'il a couvé lui-même pour son usage, à peine éclos, devient un véritable parlement, un pouvoir qui se sent légitime et qui veut exercer ses droits, un pouvoir qu'une véritable royauté laisserait vivre impunément, mais qu'un dictateur doit briser. Aussi faut-il que Cromwell s'y résigne, et le voilà réduit une fois de plus à se passer de parlement.

Ces tentatives réitérées et toujours vaines, ces assemblées successivement élues, convoquées et dissoutes, apparaissent dans le récit de M. Guizot avec une admirable clarté. C'est une des parties de son livre qu'il a mises le plus en saillie : on le comprend, car c'est là qu'est, à vrai dire, le nœud politique de son sujet. Dans ces mécomptes de Cromwell, on entrevoit l'issue de la révolution d'Angleterre. Il est bien évident que, sur un sol où les parlemens poussent ainsi d'eux-mêmes comme un produit spontané, comme une de ces plantes qu'on ne peut extirper, la dictature ne prendra pas racine. L'expérience en sera faite une fois pour toujours; on ne l'y verra plus. Ce qui manque à d'autres pays pour prétendre au même privi-

lége, c'est ce vieux sentiment, ce sentiment traditionnel, cette légitimité de la liberté qui, même sous Cromwell et malgré sa main de fer, se transmettait, se perpétuait ainsi par héritage. Là gît toute la différence entre la révolution d'Angleterre et d'autres qui ont tenté de l'imiter. Pouvoir revendiquer ses droits et parler liberté, non-seulement sans alarmer personne, mais en réveillant chez tous de nobles souvenirs; pouvoir dire : « Nos pères en ont joui, voilà les biens qu'elle leur a donnés, » c'est, il faut en convenir, une tout autre condition que d'être réduit à invoquer en faveur de ce qu'on souhaite la vérité d'une abstraction et la justesse d'une théorie.

Ce merveilleux bonheur de nos voisins ne paraît pas, en vérité, vouloir se démentir, car non-seulement ils sont en possession de la conquête qu'ils s'étaient promise, non-seulement ils ont donné au monde le spectacle d'une révolution qui, en les rendant libres, les a faits riches et puissans; mais voilà, pour comble de fortune, que cette révolution rencontre enfin son historien, un homme, on peut le dire, prédestiné à la comprendre, et qui la fait revivre avec autant d'éclat que de vérité dans un des plus beaux livres qu'aura vu naître notre temps. Il est vrai que ce livre ne vient pas d'Angleterre; mais, soit dit sans offenser personne, c'est encore là un bonheur de plus, une de ces chances qui n'appartiennent qu'à cette révolution. Les divisions politiques, les partis qu'elle a jadis enfantés sont bien affaiblis sans doute, et même presque effacés; mais il en reste assez pour rendre un historien suspect à toute une moitié d'un pays. Ici, l'impartialité est non-seulement réelle, elle est hors de soupçon; sans compter que pour l'ordonnance, pour la composition, pour tout ce qui tient à la forme, un tel livre, en naissant chez nous, n'a certes pas perdu au change. Des historiens illustres, l'Angleterre en a produit sans doute : elle applaudit même aujourd'hui, et nous applaudissons comme elle, à de brillans tableaux de son histoire nationale; mais l'histoire conçue avec cette grandeur, cette simplicité, cette énergie que nous admirions tout à l'heure; mais ce style nerveux, qui jamais ne s'agite pour amuser le lecteur, cet éclat d'un or pur et jamais brillanté, la révolution d'Angleterre, ne craignons pas de le redire, doit s'estimer heureuse d'être venue nous l'emprunter. L'orgueil ici nous est permis : nous avons sur le fond des choses, par respect pour la vérité, fait avec modestie la part de nos voisins; il est bien juste, à notre tour, de nous faire aussi notre part. Puissions-nous seulement avoir bientôt sujet d'être fiers de nouveau! puisse M. Guizot se hâter d'élever jusqu'au faîte une œuvre qui portera si haut son nom!

L. VITET.

ANTONINA

RÉCIT DES BORDS DE LA PLATA.

Quand on lit dans les chroniqueurs espagnols l'histoire de la découverte du Nouveau-Monde, on est tout d'abord ébloui par les triomphes de ces conquérans pleins d'ardeur et d'enthousiasme qui marchent droit devant eux avec un irrésistible élan; puis, à la réflexion, on se sent pris de pitié pour les races indigènes, si subitement troublées dans leurs magnifiques solitudes et partout vaincues. Qu'étaient-ils avant l'arrivée de Colomb, ces peuples dont on ne saura jamais l'histoire? Qu'étaient-ils devenus, ceux, plus anciens encore, dont on a retrouvé les traces oubliées, et qui avaient peut-être brillé d'un grand éclat avant l'ère chrétienne? Ce monde, nouveau pour nous, était donc si vieux au contraire, qu'il devait tomber en poussière au premier choc. Les Européens semblent avoir été le fléau dont la Providence a voulu se servir pour faire expier à ces nations abâtardies les crimes d'un passé inconnu. Des tribus, des nations entières, ont disparu si vite, que la science en est à regretter de n'avoir pas songé plus tôt à étudier ces types effacés de la famille humaine. Notre civilisation a beau faire, elle ne peut s'assimiler complétement les descendans de ces indigènes ignorans et rusés que la conquête épouvanta jadis par sa rapacité et par ses violences. Et cependant, parmi les hordes les plus barbares, au milieu de celles qui fuient le plus obstinément tout contact avec les Européens, on rencontre des types d'hommes héroïques à leur façon, et dans lesquels on voit briller les principaux traits de la grandeur antique : le courage, la résignation et le mépris de la mort. Comme le gladiateur des arènes romaines, comme le barbare germain ou gaulois, ces guerriers sauvages savent mourir avec dignité. Condamnés à périr dans une lutte inégale, ils disparaissent

silencieusement de cette terre où leurs aïeux ont régné, sans laisser de souvenir. Pour ces enfans de l'Amérique, la postérité n'existe pas; ils meurent tout entiers, comme la dernière pierre d'un monument en ruines que l'herbe recouvre pour toujours.

C'est la fin tragique d'un de ces chefs de tribu, celle d'un cacique de la *pampa*, que nous voudrions retracer ici. Le fait principal, tout invraisemblable qu'il paraisse, appartient à l'histoire. Il est ancien déjà, car il date d'un siècle; mais les peuples qui végètent dans ces lointaines solitudes, et que la civilisation n'a point entraînés dans son courant, ne se modifient guère. Ce qui était vrai il y a un siècle pour les races indigènes de l'Amérique du Sud peut l'être encore aujourd'hui. Nous prenons à témoin de cette assertion ceux qui, comme nous, ont été à même d'étudier les Indiens du nouveau continent dans les mystères de leur libre nature.

I.

Au sud de Buenos-Ayres, dans toute la partie de la pampa qui s'étend du Rio-Colorado au Rio-Negro, vivent depuis des siècles les Indiens *Puelches*. Bien que plusieurs de leurs tribus aient fait alliance avec les Espagnols à diverses époques, on les classe le plus ordinairement parmi les *Indios bravos* (Indiens méchans). Ni le temps, ni le voisinage d'une nation civilisée, n'ont pu dompter leurs instincts féroces. Combien de fois ne les a-t-on pas vus pousser leurs incursions jusqu'aux environs de la capitale du Rio de la Plata, ravager les campagnes comme un ouragan et s'enfoncer de nouveau dans leurs plaines sans fin, pour reparaître inopinément sur un autre point! Ce sont les Bédouins de l'Amérique, avec cette différence que la passion du pillage remplace chez eux le fanatisme religieux. Il leur manque aussi l'élévation de la pensée et la haute poésie du langage qui est l'attribut des peuples de l'Orient.

A l'époque où se passe notre récit, vers le milieu du dernier siècle, un cacique entreprenant et rusé étendait ses déprédations depuis les bords de la Plata, à l'est de Buenos-Ayres, jusqu'au village de Pergamino. Après quelques années de trève, il avait repris les armes. Plus de trois cents guerriers marchaient sous ses ordres, tous montés sur des chevaux de chétive apparence, mais endurcis aux plus rudes fatigues et sauvages comme leurs maîtres. Par une froide journée de juin, — on est alors en plein hiver dans l'hémisphère austral, — la horde vagabonde campait sur les bords d'un ruisseau qui roulait tranquillement ses eaux peu profondes à travers la plaine immense. Tandis que les chevaux, attachés à des piquets par de longues cordes faites de cuir tressé, paissaient l'herbe tendre, les Indiens, couchés

sur le ventre, se reposaient auprès de leurs lances réunies en faisceau. Des oiseaux de proie se balançaient sous le ciel gris; sur les monticules de sable formés par les tanières des *viscachos* (marmottes de la pampa), de petites chouettes, immobiles comme des sentinelles, clignaient de l'œil et enfonçaient leurs têtes rondes dans les plumes de leur cou. La steppe déserte ressemblait à un grand lac aux eaux vertes dont les rives se dérobaient aux regards.

Tout à coup une autruche se montra à l'horizon. Elle rasait l'herbe de ses courtes ailes, et courait au plus vite, comme le pétrel qui glisse sur les vagues en les effleurant de ses pieds palmés. Les Indiens se soulevèrent doucement en s'appuyant sur leurs mains. Le cou tendu, l'œil fixé sur l'autruche qui fuyait, ils cherchaient à découvrir quel ennemi poussait en avant, — et sans le savoir peut-être, — cet oiseau vigilant et timide. Bientôt un petit nuage de poussière, que la brise chassait dans le lointain comme une brume matinale, se montra distinctement. Le cacique jeta sur ses guerriers un regard rapide. Ceux-ci, comprenant la pensée de leur chef, sautèrent à cheval d'un bond en s'appuyant sur leurs longues lances, et formèrent aussitôt un escadron serré. La troupe des Puelches recula d'abord de manière à éviter d'être aperçue; puis, arrivée au pied d'une petite éminence, elle fit halte. Ces cavaliers gardaient un silence absolu. Tenant d'une main la triple courroie armée de boules à l'aide desquelles ils savent enlacer un ennemi à la distance de vingt pas, et de l'autre les lances ornées d'un faisceau de plumes d'autruche, ils laissaient pendre le long des flancs de leurs chevaux leurs jambes nues. Aucune émotion ne se trahissait sur les visages aplatis de ces sauvages à la peau rouge comme le cuivre qui sort des mines de Coquimbo, au Chili. Pareils à une volée de vautours qui se cachent sous la saillie d'un rocher et s'y embusquent en attendant leur proie, ils flairaient de loin le pillage.

Cependant à l'extrémité de l'horizon marchait vers eux une troupe de cavaliers qui formaient avec la horde des Puelches un contraste parfait. C'était une compagnie de soldats espagnols à la physionomie hâlée par l'air de la pampa et bronzée par le soleil, mais pleine d'intelligence et de vivacité. Ils avaient encore quelque chose de l'allure assurée des premiers conquérans du Nouveau-Monde, car en ce temps-là l'Espagne sentait à peine décroître sa colossale puissance. Les cavaliers espagnols s'avançaient donc en bon ordre, la lance appuyée sur l'étrier, la carabine à l'arçon de la selle; des cuirasses de peau de buffle couvraient leurs poitrines, et le sabre recourbé battait le talon de leurs grandes bottes. Les uns chantaient à demi-voix des refrains andaloux, d'autres caressaient du revers de la main les chevaux avec lesquels ils avaient partagé les fatigues de plus d'une

rude campagne, et leur adressaient de ces paroles amicales, fraternelles même, que semblent comprendre les animaux destinés à vivre dans la compagnie de l'homme. Derrière cette troupe aguerrie venait un groupe de marchands et d'*estancieros* (fermiers), parmi lesquels se trouvaient aussi quelques femmes, voyageurs prudens, qui avaient profité du passage des cavaliers pour traverser la pampa et se rendre plus sûrement à Buenos-Ayres. Tandis que les soldats, soumis à la discipline, modéraient les éclats de leurs voix et gardaient leurs rangs avec précision, cette arrière-garde se livrait à de bruyantes conversations et cheminait d'un pas fort irrégulier.

— *Señores,* disait gravement un gros homme qui portait des dentelles et une chaîne d'or, *señores,* le véritable joyau de la couronne d'Espagne, c'est le Pérou. Quand son excellence le vice-roi a fait son entrée à Lima, nous avons pavé de lingots d'argent la route qu'il avait à suivre, depuis la porte du Callao jusqu'à la cathédrale (1).

— Votre or s'épuisera, répondit un colon du Chili, Galicien d'origine, habitué aux travaux des champs; votre or s'échappera de vos mains, tandis que le Chili produira toujours du blé, sans parler de ses mines de cuivre.

— Croyez-vous donc, interrompit un cavalier aux larges éperons, que ces plaines ne soient pas aussi une mine de richesses inépuisables? Moi qui vous parle, *señores,* je compte sur mon *estancia* environ trois mille têtes de bœufs, et un troupeau de quinze cents chevaux de race andalouse.

— L'or est le dernier mot de la richesse humaine, répliqua avec emphase le Péruvien.

— Le peuple se nourrit de pain et non d'un métal, si précieux qu'il soit, interrompit l'obstiné Galicien.

— Vous me permettrez d'y ajouter une tranche de bœuf frais ou salé, dit vivement l'*estanciero.*

— Silence là-bas, cria le capitaine de la troupe; si vous bavardez ainsi, je coupe le câble de la remorque, je mets au galop mes cavaliers, et vous voilà seuls au milieu de la pampa.

L'officier qui parlait ainsi était un beau jeune homme au mâle visage, à la fine moustache noire. Il marchait au dernier rang, tout à côté d'une jeune fille aux traits réguliers et gracieux qui montait un joli cheval blanc comme la neige. Après avoir fait cette sortie contre les bavards, il se pencha vers la jeune fille :

— Il suffit d'un mot pour imposer silence à ces perroquets d'Amérique, lui dit-il en souriant; mais vous allez voir qu'ils vont recom-

(1) Ce fait, qui témoigne de la prodigieuse richesse du Pérou et de ses habitans au temps de la splendeur de Lima, se passa en 1682, lors de l'entrée du duc de la Plata, vice-roi du Pérou.

mencer leur dispute, comme si la vraie richesse ne consistait pas dans la possession de tous les biens à la fois.

— Don José, répondit celle-ci, quand je songe que dans six mois peut-être je reverrai mes belles montagnes de Grenade et les tours vermeilles de l'Alhambra, la tête me tourne de joie... Ah! que ces plaines me fatiguent et m'ennuient!

— Elles me rappellent, à moi, les plaines qui bordent le Guadalquivir, entre San-Lùcar et Séville, répondit le jeune capitaine.

— Moins les beaux orangers des *quintas*, répliqua vivement la jeune fille.

— Doña Antonina, dit l'officier en baissant la voix, maudissez les pampas tant qu'il vous plaira; moi, je les aime, parce que j'y ai combattu souvent, et surtout parce que j'y ai rencontré la perle la plus précieuse des Amériques...

— Voilà un compliment qui ferait sourire les dames du faubourg de Triana à Séville, interrompit Antonina avec un sourire. Avançons un peu, s'il vous plaît; ne voyez-vous pas comme la tante Marta me fait les gros yeux, parce que nous sommes de trois pas en arrière?

Tout en se rapprochant du groupe des voyageurs, don José se mit à fredonner ce refrain d'un vieux *romance* :

Si madre lo sabe,
Habrà cosas buenas!
Clavarà ventanas,
Cerrarà las puertas (1)!...

Puis, saluant la tante Marta avec une politesse empressée : — *Señora*, lui dit-il, veuillez mettre pied à terre une minute, et daignez permettre à votre très humble serviteur de resserrer un peu les sangles de votre monture. Nous sommes en campagne, très illustre dame, et, si nous faisions une mauvaise rencontre, vous seriez exposée à rouler sur l'herbe de la pampa, avec une selle si mal ajustée.

La duègne prit avec dignité la main que lui tendait le jeune capitaine pour l'aider à descendre. Celui-ci remit la selle d'aplomb, la serra fortement, aida de nouveau dame Marta à s'y rasseoir, après quoi il la salua en inclinant jusqu'à terre les plumes blanches qui ornaient son feutre gris. Dame Marta, remise en belle humeur par cette galanterie, se prit à trotter lestement à côté du capitaine don José, la tête haute, le visage sérieux; elle se rengorgeait fièrement, tout en agitant son éventail avec une certaine grâce maniérée. — Ma fille, dit-elle à Antonina qu'elle venait de rejoindre, c'est un gentil cava-

(1) « Si maman le sait, — il se passera de belles choses! — Elle fera clouer les fenêtres, — elle fermera les portes à clé..... »

lier que nous avons là pour commander notre escorte; on n'est pas plus galant.

Au moment où doña Marta prononçait ces derniers mots, un rugissement terrible, qui semblait sortir de dessous terre, fit tressaillir les cavaliers espagnols; leurs chevaux se cabrèrent. C'était le cri strident et prolongé que fait entendre l'Indien de la pampa, lorsqu'il se jette dans la mêlée. Au même instant, la horde des Puelches se rua en colonne serrée sur la petite troupe de soldats espagnols.

Revenus d'une émotion passagère, les Espagnols déchargèrent leurs carabines à bout portant sur les poitrines nues des sauvages. Les armes à feu produisirent sur ceux-ci l'effet accoutumé; un bon nombre d'entre eux tomba pour ne plus se relever; les autres reculèrent précipitamment, puis chargèrent de nouveau, couchés sur leurs chevaux et poussant d'un élan furieux à travers les cuirasses la pointe acérée de leurs lances. Don José, qui s'était porté au premier rang, frappait d'estoc et de taille avec sa longue épée; mais au moment où l'arrière-garde, composée de marchands et de femmes, cherchait à se réfugier au centre de la compagnie, le cacique l'attaqua à l'improviste. Pareil au tigre qui choisit sa proie au milieu d'une troupe de gazelles, il fit sauter son cheval par-dessus les cadavres qui jonchaient le sol, enfourcha d'un bond la croupe du blanc coursier que montait Antonina, et, serrant la jeune fille dans ses bras vigoureux, il s'enfuit à travers la plaine.

— Au secours, don José! A nous, *señor capitan!* s'écria dame Marta; sauvez la *niña!*

Le cri perçant de la duègne fut entendu au milieu du désordre de la mêlée. Le vaillant capitaine, jetant à terre son épée, saisit une carabine, affermit sur sa tête le chapeau à grands bords et partit au galop, entraînant sur ses pas quelques-uns des siens. Le gros de la bande sauvage se retirait en masse vers le sud, tandis que le cacique fuyait seul dans une direction opposée.

— Ah! Jésus! disait doña Marta en agitant son éventail d'une main convulsive, courez donc aussi, vous autres! Que faites-vous là? Laisserez-vous ce sauvage emporter Antonina?

— Si nous nous dispersons dans la plaine, répondirent les soldats, vous verrez revenir sur nous les païens qui fuient vers le sud... Et nos blessés, qui les protégera?

— Et nous, disaient les marchands et les femmes, voulez-vous qu'on nous abandonne ici, sans défense?

— Au diable cette arrière-garde de femmes et de poltrons! murmuraient avec colère quelques soldats blessés; ces gens-là ont rompu nos rangs, et si nous sommes estropiés pour toute notre vie, c'est à eux que nous le devrons.

— Les poltrons! cria la duègne, ce sont ceux qui s'obstinent à rester ici... Ne voyez-vous pas que don José est bien loin devant les siens?

En parlant ainsi, doña Marta, exaltée par ses propres discours, essayait de faire sortir des rangs sa haquenée pacifique; mais la bête, qui se souciait fort peu de s'aventurer dans la plaine, refusa obstinément d'obéir. La duègne dut donc renoncer à courir sur les pas du vaillant capitaine, qui galopait à bride abattue, labourant à coups d'éperons les flancs du noble animal qui le portait. Il avait laissé ses soldats en arrière et se rapprochait insensiblement du cacique. Celui-ci, haletant, l'œil hagard, excitait par un sifflement sauvage l'ardeur du cheval avec lequel il espérait se dérober à la poursuite de don José. Il lui eût suffi de lâcher sa proie, de laisser glisser sur l'herbe la jeune fille, pour ralentir la course de son ennemi et se sauver lui-même. Loin de là; pour railler le hardi cavalier, il brandissait d'un air de triomphe son large couteau, et faisait mine de le plonger dans le sein de la Antonina. Par ce geste menaçant, il semblait dire : Si tu me touches, elle est morte. Puis, quand il vit que don José s'approchait, il détacha de sa ceinture les boules fixées aux extrémités d'une triple lanière de cuir: élevant la main droite au-dessus de sa tête, il fit tourner l'arme redoutable et la lança derrière lui avec tant de vigueur, que les boules sifflèrent, dans leur course rapide, comme la pierre qui s'échappe d'une fronde. Don José eût été renversé par le choc, s'il n'avait baissé la tête précipitamment; il en fut quitte pour un choc assez violent qui lui causa un éblouissement passager. Son chapeau, enlevé par les boules, alla rouler bien loin derrière la croupe de son cheval. Se redressant alors avec l'énergie qu'inspire aux hommes courageux la vue d'un danger suprême, il leva sa carabine à bras tendu : — Que Sant-Iago me vienne en aide! murmura-t-il, et il fit feu. Le beau cheval blanc qui emportait Antonina et l'Indien s'abattit sur la poussière; la jeune fille évanouie échappa aux étreintes du cacique qui se redressait l'œil étincelant, prêt à recommencer un combat corps à corps; mais les soldats que don José avait devancés dans sa course se pressèrent autour de leur chef; ils saisirent le sauvage après l'avoir blessé de plusieurs coups de pointe en le désarmant, et le lièrent avec les licols de leurs chevaux.

Lorsqu'Antonina reprit ses sens, elle était entre les bras de don José, qui lui montrait la horde des Puelches fuyant à l'horizon. N'ayant plus à redouter une surprise, les Espagnols poussèrent une reconnaissance dans la plaine, et cette course de quelques instans leur fit découvrir une dizaine d'Indiens démontés ou blessés qui se tenaient blottis dans les hautes herbes. Quand don José rejoignit sa troupe avec

le cacique vaincu, il y avait donc déjà dix sauvages prisonniers, résignés à recevoir le coup de la mort. Des clameurs de joie accueillirent le retour de la jeune fille et du vaillant capitaine. Doña Marta, qui n'avait cessé de faire entendre sa voix aux momens d'angoisse et durant le péril, essaya de pousser un cri de victoire; mais, suffoquée par l'émotion, elle se jeta dans les bras de sa nièce en versant un torrent de larmes. Ces deux femmes se tinrent quelque temps embrassées. Après les violentes secousses qu'elles venaient de ressentir, elles avaient besoin de sangloter et de pleurer.

— Commandant, dirent les soldats à don José, qu'allons-nous faire de ces brigands-là?

Le jeune capitaine avait compris la pensée de ses cavaliers. Après une minute de réflexion : — Mes amis, leur dit-il, ces gens-là ne font jamais de quartier, je le sais; mais ce sont des sauvages, des païens; soyons plus généreux qu'eux, nous qui sommes des chrétiens. On les logera à la geôle de Buenos-Ayres, où ils ne tiendront pas grande place, et le gouverneur décidera de leur sort.

En faisant grâce de la vie aux prisonniers, don José cédait aux sentimens d'humanité qui sont le plus bel apanage des peuples civilisés. Qu'avait-il à craindre désormais de ces sauvages vaincus et sans armes? Il voulait aussi épargner à Antonina et à sa tante le hideux spectacle d'une exécution militaire.

Peu à peu l'ordre se rétablit parmi la petite troupe si subitement attaquée. Les cadavres des Indiens tués dans la lutte furent abandonnés aux vautours. On se remit en marche au pas, avec une certaine solennité. Il n'y a rien de tel que le souvenir d'un danger récent pour mettre du sérieux dans les esprits. Ceux des soldats qui avaient perdu leurs chevaux durent monter en croupe derrière leurs camarades. Pour tout butin, les vainqueurs emportaient quelques lances enlevées aux Puelches ou abandonnées par eux dans l'action. Les blessés, la figure entourée d'un mouchoir, le bras en écharpe, la jambe débarrassée de la lourde botte et enveloppée de linges saignans, se consolaient de leurs souffrances par la pensée qu'ils portaient sur leurs corps les marques glorieuses d'un combat heureux.

Au milieu de ces cavaliers venus d'Europe pour soutenir à l'extrémité du Nouveau-Monde l'honneur de leur patrie, marchaient à pied, liés par des cordes, onze Indiens prisonniers que le sort de la guerre enlevait à leur pays natal. Le cacique, reconnaissable au bandeau d'argent qui retenait sur le front ses cheveux noirs et flottans, allait en avant, l'œil fixe, cherchant à surprendre quelque son lointain qui lui annonçât un retour offensif de la part de ses guerriers. Il laissait couler, sans y prendre garde, le sang de ses blessures sur l'herbe de la pampa, douce à ses pieds nus. Il semblait à la fois étourdi de son

malheur et honteux de sa défaite, comme le milan qui, entraîné à la poursuite du ramier, a donné dans le filet de l'oiseleur. Don José avait fait placer les marchands et les dames en tête de la troupe armée. La vue des sauvages, dont le cri retentissait encore à ses oreilles, et le souvenir trop récent de la tentative hardie dont elle avait failli être victime causaient à Antonina tant de frayeur, qu'elle n'osait regarder en arrière. Pâle et tremblante, elle cachait son visage sous les plis de sa mantille de soie, et se serrait près de sa tante Marta. — Remets-toi, ma fille, lui disait la duègne, et remercie Dieu qui t'a sauvée d'un si grand péril. Ce qui est passé est passé, *hija*. J'ai perdu mon éventail dans la bagarre; me voilà réduite à faire mon entrée à Buenos-Ayres comme une *chola* (1), et j'en prends mon parti... Voyons, dis un mot à ce brave jeune homme qui t'a ramenée parmi nous.

La jeune fille adressa au capitaine don José un regard languissant, mais si doux, qu'il se tint pour généreusement récompensé de sa belle conduite : — *Señorita*, dit-il en s'inclinant sur sa selle avec dignité, je me sens plus honteux d'avoir laissé l'ennemi pénétrer par surprise dans nos rangs que glorieux de l'avoir vaincu. — Et apostrophant à haute voix le gros Péruvien que la peur rendait muet depuis la rencontre des Puelches : — Señor Limeño (2), ajouta-t-il, si l'or est le plus précieux des métaux, convenez qu'à certains momens le plomb et le fer ont aussi leur mérite!

II.

La petite caravane et sa vaillante escorte arrivèrent bientôt à Buenos-Ayres. Retirés dans leurs quartiers, les soldats s'y reposèrent des fatigues d'une longue campagne, oublieux des périls passés et tout prêts à ressaisir leurs armes. Don José trouva des lettres d'Europe qui le rappelaient auprès de sa famille. Bien qu'il lui en coûtât d'abandonner la vie aventureuse qui plaisait à son caractère entreprenant et hardi, l'espérance de faire la traversée en compagnie d'Antonina rendit beaucoup moins pénible le sacrifice qui lui était imposé. Doña Marta et sa nièce attendaient à Buenos-Ayres le prochain départ du navire qui devait les ramener en Espagne. Quand elles apprirent que le jeune officier allait être du voyage, les deux dames ne redoutèrent plus autant les ennuis d'une longue navigation. Dame Marta se mit, elle et sa nièce, sous la protection de don José, et le capitaine se consola d'être le cavalier de la duègne en songeant qu'il serait aussi celui de la gracieuse Antonina.

(1) Métisse née d'un Européen et d'une femme indienne.
(2) Habitant de Lima.

Tandis que ces trois personnages, occupés des préparatifs du départ, s'entretenaient souvent de la patrie qu'ils allaient revoir, tandis que don José et la jeune fille sauvée par lui s'abandonnaient aux charmes d'un amour naissant, les Indiens languissaient en prison. On ne les avait point jetés dans un cachot, on ne les avait pas chargés de chaînes : il leur était permis de se promener dans un large préau où l'air et le soleil pénétraient librement; mais ils ne voyaient plus la pampa dérouler devant eux ses verts horizons, ils ne foulaient plus les hautes herbes de la steppe, et tout autour d'eux se dressaient de grands murs infranchissables. Tout le jour ils restaient blottis en un coin du préau, mornes, immobiles, enveloppés dans leurs longues couvertures. De temps en temps, le galop d'un cheval passant dans le voisinage de la prison faisait battre leur cœur. Pareils aux aigles enfermés dans des cages, qui se penchent, allongent le cou, et regardent à travers le treillis de fer voltiger gaiement l'hirondelle, ils contemplaient dans une muette douleur les nuages errans que la brise chassait sur leurs têtes. L'ennui rongeait ces hommes sauvages, inhabiles à tout travail, comme la rouille dévore le fer enfoui sous le sol. Ils ne pensaient à rien, ils souffraient et regrettaient, sans espoir de la jamais recouvrer, la liberté, sans laquelle le sauvage ne peut vivre. Enfin ces hommes, tout féroces qu'ils étaient, appartenaient à la grande famille humaine : ils avaient, en quelque coin ignoré de la steppe, des femmes, des enfans qu'ils ne reverraient jamais peut-être, et ces liens brisés lenr causaient de cruelles souffrances. Trop fiers pour les exprimer à haute voix, ils dissimulaient ces douleurs sous les dehors de l'indifférence et de l'apathie. Le cacique avait appris dans sa jeunesse quelques mots d'espagnol, mais aux paroles railleuses ou bienveillantes des gardiens de la prison il ne répondait jamais.

Depuis trois mois, les Indiens végétaient dans cette prison, et on les y aurait oubliés longtemps encore, si un événement qui devait avoir sur la puissance de l'Espagne une influence considérable ne les eût remis en scène. L'Angleterre venait de déclarer la guerre à l'Espagne. Une petite escadre anglaise, aux ordres du commodore Anson, se dirigea vers les mers du Sud, où elle devait se réunir à une flotte plus nombreuse, commandée par l'amiral Vernon. Partis d'Europe trop tard, les vaisseaux du commodore Anson atteignirent le cap Horn dans une saison défavorable. Un coup de vent terrible dispersa l'escadre, dont une moitié ne put doubler le cap. Quand le commodore alla relâcher à l'île Juan Fernandez, il n'avait plus que deux vaisseaux et une *pinque* chargée de provisions. La flotte espagnole envoyée pour combattre les voiles anglaises avait éprouvé des désastres plus graves encore. Un de ses vaisseaux coula en pleine

mer, un second s'échoua sur les côtes du Brésil, un troisième toucha sur un banc en sortant de la Plata et fut contraint d'y rentrer avec des avaries telles qu'il fallut l'abandonner. Il ne restait plus à Montevideo qu'un seul bâtiment de haut bord, retenu à l'ancre depuis trois années et qu'il s'agissait de mettre en état de prendre la mer. Lorsque le commandant de ces forces navales, ainsi réduites par les tempêtes et les accidens de tous genres, revint par terre du Chili à Buenos-Ayres, il s'occupa de réparer et d'équiper ce dernier vaisseau. On mit en réquisition les ouvriers des ports de Buenos-Ayres et de Montevideo, et quand le travail fut à peu près achevé, le commandant alla trouver le gouverneur.

— Seigneur, lui dit-il, pour armer l'*Asia* (c'était le nom du vaisseau), je n'ai pas plus de cent matelots, et il m'en faut cinq cents.

— On trouve ici plus de cavaliers que de marins, répondit le gouverneur avec embarras.

— Et cependant le service de sa majesté exige que l'*Asia* soit équipée. Il me faut du monde... à tout prix, seigneur gouverneur.

— En donnant à propos un coup de filet sur la plage, reprit celui-ci, on peut ramasser une centaine de pêcheurs, de mariniers, quitte à englober dans le nombre quelques portefaix métis.

— Bien; nous voilà à deux cents. N'avez-vous rien de plus à m'offrir?

— Attendez, seigneur commandant; s'il vous convient de prendre à bord des Anglais prisonniers, on peut en trouver une soixantaine.

— Hum! fit le commandant; cela n'est peut-être pas prudent, mais la nécessité m'oblige d'accepter. Après...

— J'ai ici une centaine de contrebandiers portugais dont j'aimerais à me débarrasser...

— Je m'en charge... Voyons, tâchez de me compléter au moins les quatre cents...

— Ce sont des marins qu'il vous faut, seigneur commandant, des hommes habitués à la mer; à quoi vous serviraient de pauvres diables qui n'ont jamais vu ni voiles ni vergues?

— A *haler* sur les cordes, reprit le commandant; encore une douzaine de bras robustes, et je vous tiens quitte du reste.

— Eh bien! prenez les onze Puelches que nous gardons en prison depuis trois mois, — je ne sais trop pourquoi, — et si vous venez à bout d'en faire quelque chose, je consens à être pendu à la grand'vergue de votre vaisseau.

Le gouverneur prononça ces dernières paroles à demi-voix, et le commandant répondit en redressant fièrement la tête : — J'en ferai des marins, monsieur. Quand on a l'honneur de commander un vaisseau de sa majesté, on sait se faire obéir. Ce ne serait pas pour com-

plaire à une dizaine de sauvages inertes et nonchalans que je laisserais la discipline se relâcher à mon bord!

Le commandant donna immédiatement des ordres pour que cet équipage, composé d'élémens si divers, fût conduit à bord. Quand on ouvrit aux Indiens la porte de leur prison, ils hésitèrent à sortir, ne comprenant pas où on voulait les mener. Prison pour prison, ils aimaient autant rester là où ils souffraient depuis trois grands mois : la douleur a ses habitudes, elle aussi. Les matelots qui venaient les chercher les placèrent au milieu de leurs rangs, et ils arrivèrent ainsi sur la plage. On les embarqua dans de grands bateaux qui descendirent le courant de la Plata jusqu'à Montevideo, où l'*Asia* se trouvait à l'ancre, équipée tant bien que mal et prête à partir. Ce bruit d'hommes occupés à la manœuvre, ce mouvement des matelots courant d'un pied leste sur le pont, grimpant à travers la mâture, étonna les Puelches. Ils regardaient le vaisseau d'un œil surpris et hébété, ne comprenant pas qu'il leur fût réservé un rôle actif sur cette citadelle flottante. Un officier les poussa sur le gaillard d'avant, et un quartier-maître leur distribua des vêtemens de marins en disant avec une solennité burlesque qui souleva un immense éclat de rire : — Puisque vos mamans ont oublié de vous donner un trousseau, mes enfans, faites-moi le plaisir d'endosser ces chemises de coton bleu qui étaient destinées à recouvrir d'honnêtes chrétiens, et attention à ne pas déchirer ces culottes d'ordonnance... Holà! barbier, coupez une demi-brasse de ces cheveux-là.

Les Indiens s'habillèrent avec autant de répugnance que d'embarras. Ils ressemblaient, durant cette opération difficile pour eux, à des condamnés que l'on force à se revêtir de la triste livrée de la prison. Au moment où le barbier abattait avec ses ciseaux les longues chevelures des Puelches, un canot aborda le vaisseau, au pied de l'échelle du commandant. Trois personnes montèrent sur le pont : c'étaient don José et les deux dames passagères comme lui à bord de l'*Asia*. Doña Marta, agitant de sa main droite un bel éventail tout neuf, donnait le bras au jeune cavalier, et marchait avec la dignité d'une duègne qui n'a point renoncé à plaire. A côté de sa tante s'avançait Antonina, un peu troublée de voir tant d'hommes réunis sur cet étroit espace. La jeune fille éprouvait cette vague inquiétude qui oppresse le cœur au moment où l'on va entreprendre une longue traversée. A cette heure-là, les pays que l'on a le moins aimés, ceux où on ne laisse ni affection intime, ni parent, ni ami, les plages désertes même se revêtent d'un charme inattendu. Le dernier chant de l'oiseau de terre, serait-ce le piaulement du moineau, résonne doucement à l'oreille de celui qui va se lancer sur l'immense océan!

Durant les premiers jours de la traversée, les Indiens, éprouvés

par le mal de mer, obéirent machinalement aux ordres qu'ils voyaient exécuter autour d'eux. Ils demeuraient comme hébétés, s'attendant à mourir et impatiens d'arriver au terme de la triste existence qui leur était imposée. Souvent ils recevaient des horions; les officiers subalternes, les matelots même, traitaient avec rudesse ces êtres étranges qui semblaient ne rien comprendre à la plus simple manœuvre : à bord d'un navire, où chacun a sa tâche, où une même volonté intelligente anime tous les esprits, on a si peu d'indulgence pour la maladresse et l'incapacité! Cependant, à mesure qu'ils s'habituèrent au roulis et au tangage, les Puelches ressentirent plus vivement les affronts qu'on ne leur ménageait guère. Le cacique surtout était en proie à une fièvre de colère qui lui causait des accès de rage. Tantôt il contemplait la mer avec un morne désespoir, tantôt il se cachait en un coin du tillac, comme la bête fauve que fatigue le regard curieux de la foule. Lorsqu'il travaillait à la manœuvre, mêlé aux marins dont il portait le costume, il voyait passer près de lui le groupe des trois passagers. La jeune fille qu'il avait si hardiment enlevée dans la plaine, qui avait été pendant quelques instans sa proie, sa part du butin, il l'entendait rire et causer gaîment en se promenant au bras de l'officier qui l'avait lui-même vaincu; cet ennemi ne le reconnaissait pas même sous son nouveau costume. Lui qui, quelques mois auparavant, commandait à une horde redoutée, il obéissait maintenant à tout le monde sur ce vaisseau où il comptait à peine pour un homme.

Un jour, le vent ayant cessé tout à coup, le vaisseau se trouva arrêté par le calme. De folles brises couraient çà et là sur la mer, puis venaient expirer dans les grandes voiles qui retombaient lourdement le long des mâts. L'officier de quart, fatigué de voir le bâtiment immobile sur les eaux, faisait orienter les voiles à tout moment, dès que le plus léger souffle ridait la vague; les matelots, ennuyés d'obéir à ces ordres multipliés, murmuraient sourdement. De leur côté, les Indiens halaient sur les cordages machinalement, avec beaucoup de lenteur et une parfaite indifférence. La vue de leurs impassibles figures exaspéra davantage l'impatient officier : faute de pouvoir décharger sa colère sur la brise qui ne voulait pas souffler, il se précipita la main levée sur le cacique. Celui-ci repoussa son agresseur d'un coup de poing; mais il avait affaire à un homme robuste, né dans les montagnes de la Catalogne. L'officier catalan, rendu furieux par cet acte de mutinerie qui avait pour témoins tous les marins de l'équipage, tomba sur le Puelche à bras raccourcis. Le pauvre Indien, sanglant et meurtri, resta étendu sur le pont.

Quand ils virent leur chef en ce triste état, les autres Indiens s'approchèrent de lui avec respect. Ils s'empressèrent de le rappeler à la

vie en lui jetant de l'eau au visage, et les matelots regardaient avec surprise les soins attentifs dont ces sauvages ignorans entouraient cet homme de leur race. On eût dit qu'ils souffraient tous de sa douleur et de l'affront qu'il avait reçu. Le cacique rouvrit les yeux, puis les cacha aussitôt dans ses mains, comme si la honte l'eût accablé. Il demeura quelque temps absorbé dans ses pensées, respirant à peine. De sa poitrine gonflée s'échappaient des plaintes sourdes pareilles à des gloussemens; il frémissait de tous ses membres comme frémit la barque dont la quille a heurté le roc caché sous les eaux. A cet instant, les officiers de l'état-major du vaisseau et les passagers montaient sur le pont; le dîner venait de finir.

— Pas de brise, monsieur? demanda le capitaine à l'officier.

— Non, commandant, et les petits nuages qui restent immobiles à l'horizon annoncent encore du calme pour demain.

— Rien de nouveau sur le pont, monsieur?

— Presque rien, commandant; les sauvages refusent de travailler, et leur paresse est d'un mauvais exemple.

— Est-ce qu'il y a ici des sauvages? demanda Antonina avec l'accent de la frayeur.

— Il y a ici des sauvages, répondit le commandant, des *Indios bravos* de la pampa, mais qui ne doivent vous inspirer aucune crainte, *señorita*. Ils sont onze et ne font pas la besogne d'un homme vaillant. — Tenez, voyez-vous là-bas ce fainéant qui a l'air de pleurer... c'est leur chef. Puis, s'adressant à l'officier : — Puisque cet homme a désobéi, il faut le mettre aux fers.

Antonina supplia le commandant d'épargner au sauvage le châtiment qu'il avait mérité. Dame Marta joignit ses sollicitations à celles de sa nièce. Elle parla avec beaucoup d'éloquence et avec des gestes magnifiques des égards dus aux vaincus; mais l'officier se montra inflexible. — Il ne faut pas que la discipline se relâche à bord, répliqua-t-il; d'ailleurs qu'est-ce qu'une nuit à passer les fers aux pieds? Vous verrez que le païen n'aura pas l'air de s'en apercevoir!

Don José, qui avait entendu la réponse de l'officier, dit à voix basse en s'approchant d'Antonina : — Savez-vous bien, *señora*, quel est celui pour qui vous venez d'intercéder? C'est le cacique de la pampa, le sauvage que j'ai abattu en tuant votre beau cheval d'un coup de carabine... J'aurais eu bien de la peine à le reconnaître sous son nouveau costume, mais le commandant m'a appris par quel hasard nous faisons la traversée en sa compagnie.

Antonina regarda de loin le cacique à qui un contre-maître venait de mettre les fers aux pieds. Il se tenait accroupi, plié en deux, comme le nègre enlevé à son rivage qui se laisse mourir en se rappelant la côte d'Afrique. — Pauvre homme, dit-elle en joignant les

mains, comme il a l'air de souffrir!... N'allons pas plus près, je vous en conjure, don José; il me fait pitié et il me fait peur...

— Ah! vraiment, c'est là le cacique? dit à son tour doña Marta. Je veux le voir de près maintenant qu'il n'est plus dans sa maudite pampa à caracoler comme les Maures d'autrefois dans la *vega* de Grenade... Allons, Antonina, ne sois donc pas si timide; tu vas voir, *niña,* si j'aurai peur de lui parler, moi?

— Il entend trop peu notre langue pour vous comprendre, *tia,* interrompit la jeune fille; puis qu'avez-vous à lui dire?

— Avec quelques mots et beaucoup de gestes, répondit doña Marta, j'en viendrai à bout.

Elle alla donc se poser tout droit devant le cacique, qui se tenait immobile, la tête courbée sur les genoux : — Holà! hé! jeune homme, me reconnaissez-vous?

Le cacique parut ne rien comprendre, et doña Marta, lui touchant l'épaule de son éventail, reprit vivement : — Eh! jeune homme, regardez-moi donc... là-bas, là-bas... dans la pampa, lui, elle et moi... pan, pan, pan... la mousqueterie... Ah! les chances de la guerre, mon ami! Vous êtes malheureux ici, je le vois bien... Allons, sans rancune; croquez-moi ces sucreries que j'ai prises au dessert; les matelots n'en goûtent pas souvent de pareilles, mangez-les sans compliment, cela vous fera du bien!...

La duègne faisait comme les badauds qui jettent des gâteaux sucrés au lion d'une ménagerie. Le cacique finit par lui lancer un regard qui signifiait : — Laissez-moi donc souffrir en paix!

— Comme vous voudrez, monsieur le sauvage, dit alors la duègne, un peu piquée; ce que l'un refuse, un autre l'accepte... *Ché,* petit mousse, viens ici, mon enfant, et avale-moi ces bonbons à la vanille!

Le mousse ne se fit pas prier pour croquer les sucreries que lui offrait dona Marta. — Eh bien! demanda don José, la pantomime a-t-elle réussi?

— A merveille, répliqua dona Marta, il nous a parfaitement reconnus tous les trois. Il est bien abattu, le pauvre diable, et tel que je le vois à présent, je n'aurais pas peur de lui quand je le rencontrerais en pleine nuit dans la sierra de Malaga.

Le lendemain matin, on enleva au cacique les fers qui emprisonnaient ses deux pieds. Le soir du même jour, la *bordée* dont les Indiens faisaient partie descendit pour aller se reposer. Une centaine d'Espagnols, auxquels se trouvaient mêlés environ cinquante Anglais et Portugais, montèrent sur le tillac. Le cacique avait remarqué la différence de langage et de physionomie qui distinguait les hommes de chacune de ces nations. Il avait compris qu'il se trouvait à bord de l'*Asia* plus d'un mécontent comme lui. L'idée lui vint de sonder

les dispositions des étrangers embarqués contre leur gré. Au milieu de la nuit, il se glissa sur le pont sans être vu des officiers, et aborda un Portugais à grosse barbe qui pressait une mince cigarette entre ses lèvres épaisses.

— Toi Espagnol? lui demanda l'Indien.

Le Portugais répondit par une négation accompagnée d'un juron énergique.

— Toi ami ou ennemi de l'Espagnol? dit encore le cacique.

— Ami comme chien et chat, sauvage, répliqua le Portugais; et qu'est-ce que cela te fait à toi, *pampero?*

Le cacique s'éloigna sans plus rien dire et alla aborder un Anglais qui mâchait son tabac, le coude appuyé sur le bastingage, l'œil fixé sur la mer. Le matelot aux yeux bleus parut à peine entendre les questions que lui adressait le cacique, et ce fut d'un air tout a fait distrait qu'il répondit à deux ou trois reprises : *Hum!* Sans nul doute il comprenait où le sauvage en voulait venir, mais il n'était pas d'humeur à faire des confidences à un Indien, pas même à un cacique. Si cette navigation forcée sous pavillon étranger ne lui plaisait guère, il ne lui paraissait pas prudent de se liguer avec un Indien, et puis le retour en Europe lui offrait plus de chances de revoir sa patrie. Repoussé des deux côtés, le cacique descendit dans la partie du logement qui lui était destinée et s'entretint à voix basse avec ses compagnons dans une langue que personne ne comprenait autour d'eux. La conférence fut longue et solennelle; d'ordinaire les sauvages ne parlent que pour délibérer, et dans cette circonstance ils semblaient tous occupés d'une grande idée. Après ce grave entretien, ils s'endormirent comme de pacifiques marins fatigués de leur journée.

Le lendemain, les Puelches firent leur service avec ponctualité; chacun s'étonnait à bord de les voir si alertes, si prompts à manœuvrer. En allant rendre compte au commandant de l'état du vaisseau, l'officier qui s'était emporté la veille contre le cacique ne put s'empêcher de dire : — Je crois que nos sauvages sont domptés, commandant; c'est plaisir de les voir travailler aujourd'hui. Prodigieux effet d'une bourrade et d'une seule nuit passée aux fers!

Les Indiens paraissaient animés d'une énergie inaccoutumée; on eût dit des caïmans qui sortent à la belle saison de la léthargie dans laquelle ils sont restés plongés durant l'hiver. Non-seulement, ils travaillaient à la manœuvre durant le jour, mais la nuit ils demeuraient sur le pont, occupés à une besogne particulière que les officiers n'avaient pas remarquée. Avec leurs couteaux, ils taillaient de longues bandes de cuir qu'ils tordaient en tresses rondes, et à l'extrémité de ces cordes souples et solides, ils attachaient des morceaux

de fer ou de plomb dérobés par eux dans les batteries. En peu de jours, ils eurent confectionné une douzaine de paires de boules, qu'ils cachèrent avec soin sous de vieux cordages. Quelques matelots les ayant surpris, tandis qu'ils se livraient à ce travail clandestin, le cacique leur dit, sans se déconcerter et d'un ton de voix parfaitement calme : — Bagatelles pour vendre en Espagne !

Un soir, comme ils avaient achevé ces *bagatelles*, on appela sur le pont les hommes de service : les Indiens étaient du nombre. La nuit promettait d'être fort sombre et les étoiles brillaient à peine entre les nuages. Poussé par une brise favorable, le bâtiment faisait bonne route. Tous les officiers qui n'étaient pas de quart descendirent à la chambre; il n'en resta qu'un sur le tillac, celui qui se vantait d'avoir dompté les Indiens. Dans la grand'chambre, il y avait réunion; quelques officiers jouaient aux cartes, d'autres causaient, étendus sur de grands fauteuils. Antonina et don José chantaient un *romance*, que dame Marta accompagnait avec la guitare. Il y a parfois à bord de ces soirées charmantes qui font oublier les périls de la veille et ceux du lendemain. Le *duo* venait de finir, et toute l'assemblée applaudissait la voix d'Antonina, quand un cri perçant retentit sur le tillac. La jeune fille terrifiée se jeta entre les bras de sa tante, en répétant : — Les Indiens, les Indiens! A nous, don José!...

C'était bien en effet le cri de guerre des Puelches. Au signal donné par le cacique, ils s'étaient débarrassés des vêtemens qui les gênaient et avaient bondi sur le milieu du pont dans leur nudité sauvage. Au moment où l'officier de service se porta au-devant d'eux, les onze Puelches se ruèrent sur les Espagnols, égorgeant, déchirant à coups de couteaux tous ceux qu'ils rencontraient. Les lourdes boules volaient de toutes parts, heurtant les têtes, arrêtant dans leur fuite les matelots éperdus. Les souples courroies enlaçaient comme des serpens et renversaient en les blessant les hommes les plus robustes. Au milieu de l'équipage surpris et sans défense, personne ne savait au juste ce qui se passait. Frappés de près et de loin par des mains invisibles, les Espagnols ne savaient où trouver des armes; d'ailleurs l'obscurité dérobait à leurs yeux les corps nus des Indiens. Pendant ce temps-là, le cri lugubre retentissait toujours, poussé par les onze poitrines que gonflait la rage du désespoir. La confusion était au comble sur le pont de ce vaisseau, où éclatait comme un coup de foudre une révolte inattendue. Croyant à un complot tramé de concert par les Anglais et les Portugais, les officiers se hâtèrent d'éteindre les lumières et de barricader les portes, tandis que les Indiens, mettant à profit les instans de trouble et d'indécision, massacraient sans pitié et avec des clameurs de triomphe tous les Espagnols qu'ils pouvaient reconnaître dans les ténèbres.

Il y eut bientôt sur le tillac une quarantaine de matelots égorgés; les autres se réfugiaient dans le gréement, montant, montant toujours, comme l'écureuil qui fuit la dent du renard. Enfin les sauvages, ne voyant plus d'autres têtes que les leurs se dresser sur le pont, cessèrent de tuer et de hurler : il ne restait plus d'ennemis à portée de leurs couteaux. Les blessés et les mourans, saisis d'une inexprimable terreur, osaient à peine proférer une plainte. Il se fit donc un morne silence; on n'entendait que le sillage du vaisseau coupant la vague avec sa proue et se balançant avec grâce sur la mer, comme si tout eût été paisible à bord.

La victoire appartenait aux Puelches; mais que pouvaient-ils en faire? Qu'allaient-ils devenir sur le pont de ce vaisseau, armé de quarante pièces de canon et qu'ils venaient d'enlever par surprise? Les Indiens n'y songeaient pas; ils avaient rompu leur chaîne, ils avaient changé en un champ de carnage le pont de cette prison flottante qui les emportait si loin de leur pays, et où on leur imposait un travail antipathique à leur nature. L'odeur du sang les enivrait : ils étaient fous. Cependant, sur leurs têtes, il y avait, à travers les haubans et dans les hunes, plus d'ennemis qu'il n'en fallait pour écraser onze Indiens exaltés par leur triomphe, et sous leurs pieds les officiers se préparaient à la défense. Les Espagnols de l'équipage qui se trouvaient dans le logement des matelots au moment de l'attaque revinrent peu à peu de leur stupeur, et les officiers, s'approchant de la cloison qui les séparait d'eux, se hasardèrent à les interroger.

— Mes enfans, dit le capitaine, avez-vous des armes? Que se passe-t-il sur le pont?

— L'entrée du logement est fermée, répondirent quelques matelots, et le tillac est jonché de morts.

— Brisez la cloison, répliqua le commandant, et joignez-vous à nous. Apportez des piques et des pistolets... Les Portugais et les Anglais sont-ils tous révoltés?

— Pas un d'eux n'a pris part à la révolte, et ils sont tous en bas. C'est le cacique avec ses dix sauvages qui a fait le coup.

— Est-ce possible? s'écria don José. Quoi! onze Indiens tiennent sous leurs pieds l'état-major d'un vaisseau de sa majesté! Montons sur le tillac, messieurs!

Les officiers s'étaient élancés sur le grand escalier, armés de pistolets et l'épée à la main.

— Vite, vite en haut, messieurs! dit à voix basse le commandant; ne laissons pas aux Anglais le temps de profiter de ce coup de main!

Au moment où les officiers, suivis d'une troupe de matelots, paraissaient sur le tillac, les Indiens, épouvantés de leur victoire, couraient çà et là, cherchant partout des sabres : leurs couteaux de marins ne suffisaient plus pour le combat qui se préparait. Ils dé-

fonçaient les caisses d'armes placées à l'arrière du vaisseau, mais les sabres se trouvaient au fond de ces caisses, sous une masse de mousquets et de tromblons. Les Indiens rejetaient avec désespoir ces armes redoutables dont ils ignoraient l'usage et qu'ils ne touchaient qu'avec crainte. A la vue des officiers qui se dressaient au haut de l'escalier, tous reculèrent, à l'exception du cacique. Celui-ci cherchait à distinguer dans les ténèbres un ennemi digne de ses coups, et peut-être don José. Il s'avançait donc en se courbant, sans bruit, le long du bastingage, prêt à bondir sur sa proie, quand une décharge de plusieurs pistolets retentit tout à coup : les Espagnols, poussant droit devant eux, débouchèrent en masse sur le pont. Un profond silence succéda à cette mousqueterie, puis on entendit le bruit sourd de plusieurs corps pesans qui sautaient dans la mer. Le cacique, atteint en pleine poitrine, était venu rouler aux pieds de don José, et les dix autres Puelches, l'ayant vu tomber, s'étaient élancés par-dessus le bord pour se précipiter dans l'abîme où la mort les attendait. Ainsi une seule balle ayant porté juste mit fin à cette révolte qui avait coûté la vie à quarante Espagnols, officiers et matelots; ainsi périt, à trois cents lieues des côtes de l'Amérique, cette poignée de sauvages commandée par un chef énergique. A bout d'humiliations et de souffrances, le cacique indompté eut au moins la consolation d'expirer avant d'avoir pu douter de son triomphe.

Quelques semaines après, le vaisseau l'*Asia* jetait l'ancre dans un port de la Galice. Doña Antonina et sa tante Marta se rendirent par terre à Grenade, sous l'escorte de don José; les deux dames ne pouvaient plus se passer de lui. Peu de temps s'écoula avant que le jeune officier, retenu quelques jours à Séville par des affaires de famille, vînt rejoindre à Grenade celle qui était sa fiancée depuis la rencontre des Puelches dans la pampa. Le mariage d'Antonina causa bien un peu de dépit à la duègne, qui s'était flattée d'avoir inspiré au vaillant capitaine un tendre intérêt. Elle aimait à causer avec lui de la fameuse journée où elle avait perdu son éventail en rase campagne. Le bonheur de sa nièce lui suggéra l'idée de tenter aussi le mariage. Un ancien militaire à barbe grise, à longue rapière, ne tarda pas à gagner toute sa confiance, et elle unit son sort au sien. Doña Marta n'eut pas toujours à se louer de son époux; mais elle eut le bon esprit de ne conter ses peines à personne, et, quand elle passait sur l'*alameda*, donnant le bras à son mari, qui ressemblait assez au *matamoro* de la comédie espagnole, elle allongeait la pointe du pied, rejetait la tête en arrière et agitait son éventail avec tant de dignité, que l'on disait derrière elle : — Voyez comme cette dame a bon air! Croirait-on qu'elle a passé quinze ans dans les Amériques?...

TH. PAVIE.

LA FÉE

PERSONNAGES.

Le comte HENRI DE COMMINGES, trente-deux ans.
Le vicomte HECTOR DE MAULÉON, trente ans.
Mademoiselle AURORE DE KERDIC, soixante ans; cheveux gris; un nuage de poudre; toilette de son âge, mais très soignée.
FRANÇOIS, son domestique; octogénaire, apparences de la décrépitude; cheveux et sourcils blancs; il est en culotte et en bas noirs; souliers à boucles.
YVONNET, domestique du vicomte; livrée.

LA SCÈNE SE PASSE DE NOS JOURS, EN BRETAGNE, SUR LA LISIÈRE DE LA FORÊT DE BROCELYANDE.

(Cette forêt est célèbre dans les vieilles légendes bretonnes; on y montre encore la fontaine de l'enchanteur Merlin.)

CHEZ MADEMOISELLE DE KERDIC.

Un petit salon de campagne. Décor très peu profond. Cheminée à gauche dans un pan coupé. Fenêtre. Au fond, un grand buffet en bois sculpté. A gauche du buffet, la porte d'entrée à deux battans. A droite, une porte plus petite. — Porte latérale à droite. — Au milieu une table. — Guéridon. — Piano.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le jour baisse. Un flambeau à deux branches brûle sur la cheminée. Au lever du rideau, François allume un autre flambeau placé sur la table. — Le comte de Comminges entre par le fond, à gauche; il entre brusquement, il est très pâle, il promène rapidement ses regards autour du salon. Apercevant François :

LE COMTE.

Ah! voici enfin un visage! (Il regarde François qui, à demi courbé, le considère de son côté d'un œil curieux: le comte, pendant toute cette scène et pendant la moitié de la scène suivante, conserve un front soucieux et impassible, ne souriant jamais. (A part). Singulier petit vieillard! (Haut.) Pardon, monsieur; puis-je vous demander si vous êtes le propriétaire de cette maisonnette?

FRANÇOIS, grondant; voix lente et cassée.

Hon! maisonnette! — Une habitation entre cour et jardin, avec dépaissance pour deux vaches, boulangerie, colombier, garenne et autres dépendances seigneuriales. Maisonnette! — Eh! Seigneur! Monsieur habite le palais des Tuileries apparemment?

LE COMTE.

Je n'ai pas prétendu vous offenser, monsieur; êtes-vous le propriétaire de ce petit château?

FRANÇOIS.

Propriétaire!... Non, monsieur, je ne suis pas propriétaire; je suis domestique... Je suis domestique, pour vous servir, — c'est-à-dire pourvu que cela ne me gêne pas trop, car je suis d'un âge à ne me gêner pour personne, monsieur, hormis pour ma maîtresse.

LE COMTE.

C'est trop juste, mon ami. Et votre maîtresse est probablement la dame voilée qui vient d'entrer dans cette maison. J'aurais désiré lui présenter mes excuses; je crains de l'avoir effrayée. Le hasard me l'a fait rencontrer, à la nuit tombante, dans la forêt voisine, — la forêt de Brocelyande, je crois, — près de cette fameuse fontaine des Fées.... de Merlin... je ne sais comment on l'appelle...

FRANÇOIS, se déridant.

La fontaine de Merlin... de l'enchanteur Merlin... Mauvais endroit pour les rencontres, jeune homme. Eh! eh! (Il rit en vieillard.)

LE COMTE, à part.

Singulier vieillard! (Haut.) La supposant égarée, j'ai voulu lui offrir mes services...

FRANÇOIS.

Ah! ah! jeune homme!... Eh! Seigneur!

LE COMTE.

Elle a eu peur, je suppose, et ce malentendu nous a conduits jusqu'ici, elle se sauvant, moi la poursuivant... Pensez-vous qu'elle consente à recevoir mes explications?

FRANÇOIS, très gracieux.

Je le pense, jeune homme; je m'en flatte. Eh! eh! (Il rit en le regardant d'un air d'intelligence et se dirige à droite vers la porte latérale.)

LE COMTE, à part.

Ce vieillard se moque-t-il de moi? Voyons donc. (Haut.) Dites-moi, mon ami, comment s'appelle votre maîtresse?

FRANÇOIS.

Elle s'appelle mademoiselle Aurore de Kerdic, bien qu'on la nomme plus souvent dans le pays la Fée de Brocelyande.

LE COMTE.

La fée!... (A part.) Voilà qui est bizarre! (Haut.) La fée,... dis-tu?... Et elle est jolie, j'imagine, en cette qualité?

FRANÇOIS.

Oh! charmante, monsieur, — du moins à mes yeux.

LE COMTE.

Elle est jeune, n'est-ce pas?

FRANÇOIS.

Oui, monsieur, elle est jeune, du moins relativement.

LE COMTE.

Relativement... à quoi ?

FRANÇOIS.

Relativement à moi.

LE COMTE.

Mais tu as au moins cent ans, toi ?

FRANÇOIS.

Soixante et dix-neuf seulement, monsieur, vienne la Noël.

LE COMTE.

Et ta maîtresse se trouve avoir à ce compte ?...

FRANÇOIS, gracieusement.

Cinquante-neuf ans, monsieur, viennent les roses.

LE COMTE, vivement, mais avec gravité.

Il est inutile de la déranger, mon ami. Toutes réflexions faites, elle n'a déjà que trop souffert de mon importunité. (A part, descendant un peu la scène.) Est-ce une mystification? est-ce un méchant caprice du hasard qui m'a conduit en présence de ce vieillard idiot et d'une vieille fille de province à demi folle probablement... Peu m'importe!... Je ne me donnerai pas l'ennui de pénétrer ce mystère... Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne porterai pas plus loin le fardeau d'une existence odieuse... Elle ne tenait plus depuis trois mois qu'à un fil... — la curiosité... Le voilà rompu;... tout est dit. (A François, lui donnant de l'argent.) Mon bonhomme, prends ceci; prends, — et adieu. (Il fait un pas et se retourne.) Dis-moi... (A part.) Oui, l'idée me plaît... (Haut.) Cette fontaine de Merlin est-elle profonde, que l'on sache ?

FRANÇOIS, le regardant en dessous.

Assez pour qu'un chien s'y noie.

LE COMTE, fixant sur lui un regard attentif.

Que veux-tu dire?

FRANÇOIS, son accent de vieillard se marque d'une nuance de fermeté dans cette fin de scène.

Qu'un chrétien qui se noie ne vaut pas mieux qu'un chien.

LE COMTE, violemment.

Comment sais-tu que je veux me noyer? Tu es aposté... tu es payé pour me dire cela!...

FRANÇOIS.

Vous vous parlez tout haut à vous-même : il ne faut pas être sorcier pour deviner vos projets... Eh! Seigneur! on a bien raison de le dire : chaque temps a ses mœurs... Le grand-père et le père de monsieur se sont fait tuer sur quelque champ de bataille — pour leur pays, — et monsieur va se noyer dans une mare, — pour son plaisir... Voilà ce qu'ils appellent le progrès... eh! eh!

LE COMTE, menaçant.

Misérable vieillard !

FRANÇOIS.

Eh ! oui, sans doute, je suis un misérable vieillard,... un misérable vieillard qui a eu dans sa longue carrière plus d'une belle occasion de maudire l'existence et de jeter sa défroque sur la route, — mais qui n'en a jamais eu la pensée, monsieur, parce que, s'il a manqué de pain quelquefois, il n'a jamais manqué de cœur.

LE COMTE.

Drôle !... Qui es-tu? Qui t'a payé, encore une fois, pour me parler ainsi? Mais tu n'es qu'un agent subalterne dans l'intrigue qui m'enveloppe,... ce n'est pas à toi que je m'en prendrai;... j'irai jusqu'aux machinateurs de cette outrageante comédie;... ils sauront qu'il en peut coûter cher de rire à mes dépens... Où est la maîtresse?... Maintenant je veux la voir !...

FRANÇOIS.

La voici, jeune homme. (La porte latérale s'ouvre; mademoiselle de Kerdic paraît.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADEMOISELLE DE KERDIC, s'arrêtant, à peine entrée.

LE COMTE, d'un ton brusque.

Ah ! c'est bien... Madame, ou mademoiselle... (Il fait violemment deux pas vers elle, et s'arrête tout à coup, comme frappé de la distinction et de la dignité que révèlent les traits et la tenue de la vieille; il s'incline.)

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Que veut monsieur, François?

FRANÇOIS.

Mademoiselle, il veut se noyer.

MADEMOISELLE DE KERDIC, d'un ton naturel et digne.

Qu'est-ce que c'est donc? (Le comte les regarde tour à tour avec un mélange d'embarras et de surprise soupçonneuse.) Monsieur, une fois rentrée chez moi, j'espérais être à l'abri d'une persécution... vraiment inexplicable. J'ai beau rappeler mes souvenirs, je ne vous connais pas. Que me voulez-vous?

LE COMTE.

Mademoiselle, je ne puis concevoir... Il est impossible... (Il la regarde encore.)

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Votre extérieur, monsieur, semble annoncer un homme dont l'esprit est sain, et cependant...

LE COMTE, très poli.

Ma conduite est aussi folle qu'inconvenante, n'est-il pas vrai? Mais veuillez me croire sur parole, mademoiselle, les circonstances singulières dont je suis le jouet justifient ce qui vous paraît être le plus inexcusable dans mes procédés. — Il m'a suffi, au reste, de

vous voir en face un seul instant pour être assuré qu'une personne comme vous n'a jamais trempé dans une intrigue, — et pour regretter amèrement l'indiscrétion obstinée — dont je me suis rendu coupable envers vous.

MADEMOISELLE DE KERDIC, souriant légèrement.

Je crois, en effet, qu'il vous a suffi de me voir en face pour éprouver un sincère regret de votre poursuite : bien des femmes, même de mon âge, monsieur, vous pardonneraient plus difficilement peut-être votre contrition d'à présent — que votre offense de tout à l'heure... Quant à moi, Dieu merci, je vous pardonne de grand cœur l'une et l'autre...

LE COMTE.

Mademoiselle, vous me faites sérieusement injure, si vous croyez avoir été en butte à la galanterie banale d'un fat... Je suis, comme j'ai l'honneur de vous le dire, le jouet de circonstances vraiment extraordinaires au dernier point, et...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Il suffit, monsieur : chacun a ses affaires. — Mais enfin, quel qu'en soit le motif, vous avez fait une course forcée; voulez-vous vous reposer un peu?

LE COMTE.

Oh! je me garderai bien de vous gêner davantage.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Vous ne me gênez pas,... au contraire; on aime à voir de près, quand on est rassuré, les objets de son effroi, et j'avoue que vous m'avez fait grand'peur dans ce bois; restez donc,... à moins que les rôles ne soient changés, et que ce ne soit moi maintenant qui vous...

LE COMTE, avec un geste poli.

Permettez-moi du moins de me présenter à vous plus régulièrement : je me nomme le comte Henri de Comminges.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Asseyez-vous donc, monsieur de Comminges. (Elle lui montre un fauteuil près de la cheminée, et s'asseoit de son côté. — François, depuis l'entrée de sa maîtresse, suit la conversation avec un intérêt souriant; il conserve en général cette attitude et cette physionomie pendant toute la pièce; seulement, chaque fois que ses services sont réclamés, il sort de son extase et devient sombre.) Mais nous n'avons plus de feu, François,... on gèle ici, mon ami, tu entends?

FRANÇOIS, soucieux.

On gèle,... on gèle... (Il s'approche de la cheminée, et se courbe péniblement pour attiser le feu.) Qu'est-ce que vous direz donc quand vous aurez mon âge?... Eh! Seigneur, si vous étiez forcée d'allumer le feu pour les autres, vous ne gèleriez pas tant.

MADEMOISELLE DE KERDIC, avec douceur.

Allons, tais-toi. (Au comte.) Vous n'êtes pas de ce pays, monsieur?

LE COMTE.

Non, mademoiselle : j'habite Paris. Je n'étais même jamais venu en Bretagne.

FRANÇOIS, agenouillé devant le feu.

Du bois vert, avec ça... Je vous l'avais bien dit qu'il ne serait jamais sec pour l'hiver, votre bois;... mais, quand on est le maître, on a toujours raison, — et puis, après ça, on gèle,... eh! Seigneur, voilà!

MADEMOISELLE DE KERDIC, tranquillement.

Vous devenez terrible, François! — Je vous demande pardon pour lui, monsieur de Comminges, c'est un vieux serviteur. (A François.) Voyons, ôte-toi de là... Je vais vous faire bon feu,... un peu de patience. (Elle se lève.)

LE COMTE, se levant, sans se dérider encore.

Souffrez que je vous épargne ce soin, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Non, vraiment... Vous n'êtes pas habitué à ces détails de ménage...

LE COMTE.

Je vous en prie... à la guerre comme à la guerre... (Il se met à genoux gravement et accommode le feu.)

MADEMOISELLE DE KERDIC, assise.

Ainsi, monsieur, vous n'étiez jamais venu dans notre pays? Puisque vous aviez le désir de visiter la Bretagne, permettez-moi de vous dire que vous avez mal choisi votre saison; la Bretagne, en plein hiver, offre de faibles agrémens aux touristes.

LE COMTE, toujours agenouillé.

Mon Dieu! mademoiselle, je ne suis pas un touriste; je n'ai pas choisi ma saison, et je n'éprouvais aucun désir de visiter la Bretagne... Vous avez des soufflets? — Fort bien,... pardon. — Non,... des circonstances mystérieuses, et qui ne sont pas sans une nuance de ridicule, m'ont seules déterminé à ce voyage, auquel j'étais d'autant plus loin de penser, que j'en méditais un beaucoup plus sérieux... et plus lointain.

MADEMOISELLE DE KERDIC, simplement.

Dans le Nouveau-Monde?

LE COMTE, légèrement en se rasseyant.

Oui, dans un monde tout à fait nouveau... (Changeant de ton.) Mais je suis honteux de vous entretenir si longtemps de ce qui me concerne... Vous habitez, mademoiselle, un pays d'un aspect poétique... J'ai eu l'honneur de vous rencontrer, si je ne me trompe, dans un lieu que d'antiques légendes ont rendu populaire... Cette forêt de Brocelyande,... cette fontaine de Merlin, ont joué autrefois un grand rôle dans votre mythologie nationale.

MADEMOISELLE DE KERDIC, souriante et doucement ironique : c'est son accent ordinaire.

En effet, monsieur, cela nous compose même un voisinage assez incommode. Nous ne pouvons nous attarder dans les environs, mon vieux François et moi, sans nous exposer à d'étranges mortifications... La superstition locale, aidée du crépuscule, nous prête une teinte merveilleuse qui, en général, fait fuir les passans... Il est vrai (saluant) qu'elle les attire quelquefois, ce qui forme une agréable compensation.

LE COMTE, la regardant fixement.

Vous connaissez mon aventure, mademoiselle?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Je ne connais pas votre aventure, monsieur, et j'ajoute que je n'éprouve pas un désir très particulier de la connaître; mais il est évident, quelque peine que j'aie à concilier cette idée avec la parfaite raison dont vous me semblez doué, il est évident que vous avez cru suivre en ma personne je ne sais quelle apparition surnaturelle,... une fée sans doute... Hélas! monsieur, pourquoi n'était-ce qu'une illusion? Vous ne le déplorez pas plus amèrement que moi... Les fées rajeunissaient.

LE COMTE, souriant.

Mon Dieu, mademoiselle, je ne suis ni d'un caractère ni dans une situation à débiter des fadeurs; vous pouvez donc me croire sincère lorsque je vous déclare que plus je vous vois et plus je vous entends...

FRANÇOIS, s'avançant.

L'heure du dîner de mademoiselle est sonnée.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Ah! François, ce n'est pas bien. Vous êtes indiscret envers monsieur le comte et cruel envers moi... A mon âge, un compliment perdu ne se retrouve pas...

LE COMTE, qui s'est levé.

Mille pardons, mademoiselle,... je me retire;... (riant) mais vous n'y perdrez rien... Je voulais dire, mademoiselle, que vous me forcez de reconnaître une vérité dont j'avais douté jusqu'ici... C'est qu'il y a pour certaines femmes une jeunesse éternelle, qui se nomme la grâce... (Il la salue.)

MADEMOISELLE DE KERDIC, riant.

Avez-vous faim, monsieur le comte?

LE COMTE.

Moi, mademoiselle? Hélas! je n'ai jamais faim.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Tant mieux. Je n'hésite plus à vous proposer de partager un dîner d'ermite. Mets deux couverts, François. (François, une serviette sur le bras, a déjà posé une nappe sur la table qui tient le milieu de la pièce. Il paraît satisfait de ce qu'il entend; tout en essuyant une assiette, il s'est laissé glisser sur un siége, et suit la conversation en applaudissant de la tête.)

LE COMTE.

Je ne sais véritablement, mademoiselle, comment vous remercier d'un accueil si obligeant et si peu mérité.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Ne m'en remerciez donc pas, d'autant plus qu'il entre, je vous l'avoue, un grain de curiosité dans ma politesse... Eh bien! François, est-ce que tu dors, mon ami?

FRANÇOIS se lève d'un air soucieux; il va prendre, en grondant, des assiettes et des verres dans le buffet.

Eh! Seigneur,... il est triste, à mon âge, de ne pouvoir goûter une minute de repos... (Le comte dépose dans un coin son chapeau, sa canne et son paletot, comme un homme qui s'installe... François, appuyé des deux mains sur la table, poursuit :) Il faut convenir que les riches sont heureux!

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Que veux-tu dire, voyons? Explique-toi.

FRANÇOIS.

Mademoiselle oublie que je ne suis pas, comme elle, au printemps de la vie; il ne faut pas exiger d'un octogénaire la force d'un porte-faix et la vivacité d'un page.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Tu as raison, va. Laisse-moi finir ta besogne ici, et va-t'en voir si tout est prêt en bas. Va doucement, surtout.

FRANÇOIS.

Oui, mademoiselle. Soyez tranquille. (Près de sortir, il se retourne et ajoute :) Soyez sages, jeunes gens! (Il sort.)

SCÈNE III.

MADEMOISELLE DE KERDIC, LE COMTE. (Ils rient tous deux.)

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Je suis une heureuse vieille, comme vous voyez, monsieur de Comminges : j'ai certainement sous les yeux un miroir qui s'obstine à me rendre mes quinze ans... Mais, voyons, quitte à choquer la délicatesse de vos mœurs, il faut, si nous voulons dîner, que j'achève de mettre ce couvert moi-même... (Elle va au buffet.)

LE COMTE.

Mademoiselle, daignez au moins agréer mes services.

MADEMOISELLE DE KERDIC, gaiement.

Volontiers... eh bien! portez ça. (Elle lui donne des assiettes, des cristaux, etc.)

LE COMTE, allant et venant du buffet à la table, gaiement.

Mais, par Dieu, à quoi vous sert ce vieux domestique-là?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Vous voyez bien qu'il ne me sert pas.

LE COMTE, même jeu.

Sans doute; mais alors pourquoi le gardez-vous? car enfin il tient autant de place qu'un bon.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Et même davantage, je vous assure; mais je le garde, monsieur, d'abord parce que s'il me sert mal, il a bien servi mon père, et ensuite afin de tenir en haleine chez moi certaines vertus chrétiennes disposées à sommeiller, comme la patience et l'humilité.

LE COMTE.

Oh! je n'ai plus rien à dire.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Je le crois. (Elle examine le couvert.) Comment! mais vous avez fait tout ça très bien. — Je vous remercie. (Le comte place des siéges des deux côtés de la table; François rentre, portant divers plats sur un plateau.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FRANÇOIS. (Il fait le service pendant le dîner, sortant par intervalle, changeant les assiettes, etc.)

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Tenez, asseyez-vous là. Vous avez bien gagné votre dîner.

LE COMTE, s'asseyant.

Eh bien! mademoiselle, je vous proteste que je me sens une pointe d'appétit, ce qui ne ne m'était pas arrivé depuis un temps immémorial.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Vous n'aviez peut-être jamais autant travaillé? (Elle le sert; petites cérémonies de table.)

LE COMTE, dont la gaieté persiste.

Vous avez prononcé tout à l'heure le mot de curiosité, mademoiselle : excusez la mienne. C'est un miracle surprenant que de trouver en cette Thébaïde sauvage une personne qui semble si bien faite pour apprécier tous les charmes de la vie civilisée (s'inclinant) et pour y ajouter... (Mademoiselle de Kerdic s'incline.) Vous ne vivez pas toujours dans cette solitude?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Monsieur, je n'occupe cette maison que depuis quelques mois, depuis la perte d'une personne bien chère; mais en y venant, je n'ai fait que changer de retraite,... j'ai presque toujours vécu loin du monde... Un peu de pâté chaud, monsieur de Comminges?

LE COMTE.

Fort peu, je vous prie.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Mais vous parliez de miracle, monsieur le comte,... il n'en est pas

de plus inouï que de rencontrer,... un mardi,... jour d'Italiens,... dans les neiges de ce désert breton,... un jeune homme qui semble si bien fait pour goûter les plus exquis raffinemens de l'existence parisienne (saluant) et pour les relever encore de sa personne.

LE COMTE, après s'être incliné, avec un soupir.

Mon Dieu! mademoiselle, je sens que je vous dois mon histoire... c'est la seule explication honorable que je vous puisse donner de ma conduite,... et cependant il m'en coûte de chasser si vite le sourire que je sentais sur mes lèvres pour la première fois depuis des années... (il la regarde.) Je ne sais par quelle singulière puissance vous l'y aviez rappelé. — Pour vous dire tout en un mot, je suis un homme malheureux, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE KERDIC, avec un ton de compassion légèrement ironique.

Vraiment? — Un peu de bécassine, monsieur le comte... (insistant plaintivement.) La bécassine est un oiseau triste...

LE COMTE.

Pas plus que moi, je vous le garantis. — Oui, je suis malheureux, et voici pourquoi : — Lancé fort jeune dans le tourbillon de la vie parisienne... (il hésite.) Mademoiselle, vos oreilles sont peut-être mal habituées à de si frivoles récits?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Oh! je suis d'un âge à tout entendre... Au reste je puis, je crois, dès le début, présumer la nature de vos confidences, et vous en épargner les chapitres les plus épineux... Après avoir poursuivi de salon en salon, — peut-être de boudoir en boudoir, — et qui sait même? de coulisse en coulisse... tous les enchantemens que peut concevoir en ce monde un homme jeune, riche... et d'assez bonne mine, vous vous êtes lassé d'une existence, — si bien remplie cependant, — et vous allez vous faire trappiste... Est-ce cela?

LE COMTE, étonné.

C'est de la divination... Oui, mademoiselle, c'est à fort peu près cela, — sauf le dénoûment! car ma lassitude et mon dégoût en sont venus à ce point, que la porte d'un cloître ne me semblerait pas, entre la vie et moi, une barrière suffisante.

MADEMOISELLE DE KERDIC, simplement.

Ah! c'est d'un bon suicide, en ce cas, qu'il s'agit?... Encore cet aileron, monsieur de Comminges?

LE COMTE.

Je suis confus, mademoiselle... Je mange comme un cannibale... Oui, mademoiselle, j'ai l'intention de quitter la vie : je n'en fais ni parade, ni mystère... Dès longtemps je penchais vers cette extré-

mité, lorsqu'il y a dix-huit mois un remords poignant est venu doubler mon fardeau, et précipiter sans doute ma résolution.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Un remords, monsieur?

LE COMTE.

Un remords qui du moins échappera à votre aimable ironie... (Il cesse de manger.) Tandis que je menais à Paris l'espèce d'existence... que vous venez d'esquisser,... ma mère, — une femme qui eût été digne d'être connue de vous, mademoiselle, — ma mère habitait, au fond de l'Auvergne, notre vieux château de famille... Je l'aimais, bien que j'aie l'amertume de penser qu'elle en a pu douter... Oui, malgré les apparences, — et au milieu des dissipations sans trêve qui dévoraient ma vie, — je l'aimais d'une pieuse tendresse... Vainement, pendant dix ans, je la suppliai de venir demeurer près de moi...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Et que n'alliez-vous la rejoindre?

LE COMTE.

Vous l'avouerai-je?... je ne trouvai pas dans mon lâche cœur la force de rompre le lien des habitudes parisiennes, qui m'enchaînait de toutes parts... Ma mère, à plusieurs reprises, daigna traverser la France pour embrasser son enfant ingrat;... mais, dans ces dernières années, la vieillesse et la maladie lui avaient interdit cette consolation... Elle m'appelait près d'elle avec instances... Certainement, je serais parti.... mais ma pauvre mère, en m'attirant d'une, main me repoussait de l'autre, sans s'en douter... Elle désirait me marier, près d'elle, à je ne sais quelle provinciale... Ses lettres étaient pleines de ce projet, qui me consternait profondément.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Cela se conçoit.

LE COMTE.

Ma mère me paraissait si follement éprise de son choix et de sa chimère, que je n'osais lui envoyer un refus positif... Le lui porter moi-même, ne la revoir que pour anéantir du premier mot ses plus chères espérances, je pouvais encore moins m'y décider... J'hésitais donc de jour en jour... (Sa voix s'altère.) J'hésitai trop longtemps... Je la perdis... (Il se lève en se mordant les lèvres, et fait quelques pas dans la chambre. Revenant s'asseoir, après un silence.) Excusez-moi. (D'un ton indifférent.) Vous comprenez bien, mademoiselle, que de telles circonstances n'étaient point de nature à me réconcilier avec la vie.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Je vous demande pardon, je le comprends mal... Je ne sache pas que pour avoir manqué à un devoir, on soit dispensé de tous les autres. (Souriant.) Mais... enfin?

LE COMTE.

Enfin... mon découragement s'accrut. Je me trouvai comme scellé dans un ennui de plomb, n'ayant plus un désir, une espérance, un sourire, et voyant passer les plus vives séductions de ma jeunesse avec une glaciale insouciance. Ma santé même s'altéra; je ne connus plus ni l'appétit, ni le sommeil... Je craignais que la folie ne fût au bout de cette mort éveillée... Bref, après quelques luttes intérieures, je pris le parti, — désormais immuable, — de briser ma coupe vide et de mourir tout à fait.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Assurément vous en êtes le maître;... mais tout cela ne me dit pas en vertu de quelle fantaisie vous avez choisi la Bretagne pour théâtre de cet événement tragique?

LE COMTE.

Permettez, j'y arrive... La fantaisie n'y fut pour rien. (François a posé sur un guéridon, près de la cheminée, un plateau et des tasses; il sort ensuite.)

MADEMOISELLE DE KERDIC, se levant.

Vous prenez du café, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Volontiers, mademoiselle... (Il s'approche du feu.) Il y a aujourd'hui trois mois et un jour, mademoiselle, j'avais réuni quelques camarades dans un petit salon de restaurant. C'était un dîner d'adieu. Je ne le leur cachai pas. On essaya de combattre mon dessein par divers argumens plus ou moins spécieux... Mais je vais vous initier, mademoiselle, à des propos de jeunes gens!

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Allez... allez...

LE COMTE.

Quoi! me dit-on, tu veux mourir! Ta main, ta lèvre, ton cœur, sont-ils donc flétris par la vieillesse? N'y a-t-il plus de fleurs... n'y a-t-il plus de femmes sur la terre? — Non, il n'y en a plus pour moi, répondis-je... Je ne vois plus et ne conçois plus même, sous le soleil, une fleur qui puisse attirer ma main,... un amour qui puisse tenter mon cœur. Fleurs et femmes n'ont plus pour moi qu'un seul et même parfum, devenu banal et fastidieux à force d'uniformité... Toutes me paraissent se ressembler entre elles au point que je les confonds désormais dans une commune indifférence... Bref... il n'y a plus qu'une femme sur la terre,... et je ne l'aime pas.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Fort gracieux pour nous, tout cela...

LE COMTE.

Je n'avais pas l'honneur de vous connaître, remarquez-le bien...

Enfin, ajoutai-je, j'en suis là, mes amis : il est donc clair que je ne puis plus vivre.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

C'était clair en effet, attendu que la vie n'a d'autre fin, évidemment, que de cueillir les fleurs et d'aimer les dames... Un peu de sucre, monsieur de Comminges?... et au bout de tout cela, vous ne vous tuâtes point, décidément?

LE COMTE, se récriant vivement, avec beaucoup de sérieux.

Pardon! c'est-à-dire, je demeurai inébranlable dans ma résolution, et je l'aurais exécutée dès le lendemain, si cette soirée n'eût eu des suites tout à fait imprévues...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Ah!

LE COMTE.

Dans cette suprême expansion des adieux, j'avais osé confier à mes amis une bizarre pensée qui tourmentait parfois mon esprit, et qui touchait à la démence... Je songeais souvent en effet que j'aurais voulu vivre au temps de ces heureuses superstitions qui permettaient aux hommes l'espoir d'un amour surnaturel,... au temps des dieux et des nymphes,... des génies et des fées. (Il s'exalte.) Je sentais qu'alors je me serais rattaché à l'existence par l'ardente ambition d'une de ces rencontres mystérieuses,... d'une de ces liaisons enchantées qui charmèrent tour à tour les jeunes bergers de la Fable et les jeunes chasseurs des légendes... Oui,... une fée seule eût été capable encore de me faire espérer, aimer et vivre! Je sentais que mon cœur, assouvi d'amour terrestre, pouvait se ranimer et palpiter encore sous un de ces regards étranges et plus qu'humains, au froissement de ces robes de vapeur, au contact de ces mains immortelles.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Mais c'est de la folie!

LE COMTE, froidement.

Je vous l'ai dit. — Le lendemain, dans la matinée, comme j'achevais d'écrire mes dernières dispositions, un inconnu remettait chez moi ce billet parfumé. (Il tire de son sein un billet qu'il donne à mademoiselle de Kerdic. — François est rentré en scène, et écoute.)

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Voyons donc. (Elle lit.) « Mortel, tu te crois un fou parmi les sages, « et tu es un sage parmi les fous. Entre la terre et le ciel, il est une « région intermédiaire peuplée d'êtres supérieurs à l'homme, infé- « rieurs à la divinité. Je suis un de ces êtres. Je suis une fée. Tes « secrets hommages m'ont touchée. Mon destin m'appelle loin d'ici. « Mais de ce jour en trois mois, à la naissance du crépuscule, trouve- « toi seul, si tu en as le courage, dans la vieille forêt armoricaine de

« Brocelyande, près de la fontaine de Merlin. J'y serai. » (En achevant cette lecture, mademoiselle de Kerdic sourit. François fait entendre un ricanement singulier. Le comte les regarde. Mademoiselle de Kerdic reprend :) Mais c'était une mystification manifeste! (François se retire.)

LE COMTE.

Je n'en doutai pas plus que vous, mademoiselle, et cependant... telle fut la curieuse faiblesse de mon esprit, que j'attendis, et que me voici.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Et êtes-vous venu seul à ce rendez-vous redoutable?

LE COMTE.

C'était mon dessein; mais un de mes amis, seul confident de ce mystère, le vicomte Hector de Mauléon, mauvaise tête et brave cœur, a voulu m'accompagner jusqu'à la lisière du bois. Il a d'ailleurs à son service un garçon né dans ce pays, qui devait nous tenir lieu de guide et d'interprète, et qui n'a fait que nous impatienter par sa poltronnerie superstitieuse. Je les ai laissés dans ma voiture; mais, déterminé comme je l'étais à ne sortir en aucun cas de cette forêt, j'ai fait promettre au vicomte de quitter la place après une heure d'attente. Je suppose donc qu'il est déjà loin... Et maintenant, mademoiselle, me pardonnerez-vous l'importunité ridicule dont je vous ai rendue victime?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Ainsi j'avais deviné!... vous m'avez prise pour une fée... mais après tout, pourquoi pas? L'histoire nous dit que les fées se plaisaient à revêtir, dans leurs rencontres amoureuses, un âge et un costume peu avantageux... vous devez me remercier de vous avoir du moins épargné les haillons...

LE COMTE.

Vous allez rire, mademoiselle;... mais en vérité, depuis que je suis chez vous, votre personne, votre langage, si parfaitement inattendus au fond des bois, certains détails singuliers de votre intérieur, et enfin je ne sais quel prestige inexplicable dont je me sens comme enveloppé en votre présence, tout cela m'a fait me demander vingt fois si je n'étais pas dans le domaine de la légende — ou du moins de la vision.

MADEMOISELLE DE KERDIC, avec un sourire équivoque.

Vraiment! (François entre.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

On vient en toute hâte chercher mademoiselle de la part du pau-

vre Kado, ce vieux bûcheron que mademoiselle est allée visiter ce matin... Il est bien mal, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Comment, bien mal?

FRANÇOIS.

Il est repris du tremblement, et la tête n'y est plus, à ce que dit sa petite Marie.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Oh! c'est un accès que j'attendais : je vais couper cela.

LE COMTE.

Comment! vous êtes donc médecin, mademoiselle?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Est-ce que les fées n'ont pas été, de tout temps, versées dans la connaissance des simples? — Écoute, François, je te vais donner une potion, avec des instructions par écrit... Tu vas y aller.

FRANÇOIS.

Eh! Seigneur! mademoiselle veut donc qu'on m'enterre demain? Je ne ferais pas quinze pas dehors sans être assommé par la grêle ou emporté par l'ouragan... Écoutez donc le vacarme,... de la neige, du vent et du tonnerre tout à la fois... C'est comme qui dirait un bouleversement de la nature.

MADEMOISELLE DE KERDIC, qui est allée à la fenêtre.

Il est certain que le temps ne paraît pas beau... Tu as raison, mon ami,... il ne faut pas que tu sortes;... à ton âge, ce ne serait pas prudent... (Elle réfléchit.) J'y enverrais bien la vieille Marthe, mais elle est trop bête... Je vais y aller, moi, tout bonnement... Vous voudrez bien m'excuser, monsieur de Comminges, n'est-ce pas? (Elle prend dans un tiroir de sa chiffonnière une fiole et un papier.)

LE COMTE.

Mais, mademoiselle, ne puis-je vous rendre ce petit service?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Vous! ô grand Dieu! (François sort.)

LE COMTE.

Je vous jure que vous m'en rendrez un véritable à moi-même en me fournissant une occasion de vous être agréable,... car je succombe sous le poids de ma reconnaissance... Voyons, est-il donc si difficile d'administrer cette potion?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Vous y tenez! Sérieusement?

LE COMTE.

Je vous l'atteste.

MADEMOISELLE DE KERDIC, après un peu d'hésitation.

Eh bien! soit! — Rien n'est plus facile. Voici la potion (Elle lui donne

la fiole et le papier.), et voici la manière de s'en servir. Malheureusement aucun de ces pauvres gens ne sait lire. Vous leur expliquerez ce qu'il y a à faire. — François va vous conduire jusqu'à la petite porte de mon jardin; vous trouverez là un sentier qui vous mènera directement à la chaumière du malade : c'est un bûcheron nommé Kado... Il n'y a pas de fée sans bûcheron, vous savez... François!... Eh bien! où est-il?

FRANÇOIS, rentrant avec une lanterne allumée et un grand manteau.

Tenez, monsieur,... prenez ça, — ou jamais vous ne vous en tirerez vivant...

LE COMTE.

Merci bien, mon bonhomme. (Il prend la lanterne et se couvre du grand manteau. — A part, se voyant dans la glace :) Me voilà bien équipé;... je ressemble à Diogène! Allons, partons!

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Vous reviendrez?

FRANÇOIS.

Parbleu! ne faut-il pas qu'il rapporte notre manteau et notre lanterne?

LE COMTE.

Oui, certainement... je reviendrai vous faire mes adieux. (Il sort avec François par la petite porte qui s'ouvre à gauche du buffet.)

SCÈNE VI.

MADEMOISELLE DE KERDIC, seule un instant; — puis HECTOR DE MAULÉON, YVONNET, FRANÇOIS.

MADEMOISELLE DE KERDIC, pensive.

Il faudrait être, je le crains, plus qu'une fée... Il faudrait être un ange même du Seigneur pour retirer un homme d'un si profond abîme... (On entend des coups violens frappés du dehors contre la porte de la maison.) Quel est ce bruit? (Les coups se répètent.) C'est à ma porte? Qui peut venir à cette heure? (Elle a éntr'ouvert la grande porte du fond et prête l'oreille; on entend des bruits de voix.) Le vicomte de Mauléon!... Ah! cet ami dont il me parlait... Faites monter, Marthe. (Elle prend un ouvrage de tapisserie et s'assoit. Entre Hector, suivi d'Yvonnet; Hector est en costume de chasse et porte deux pistolets passés dans sa ceinture; Yvonnet se tient un peu en arrière et paraît intimidé : tous deux promènent un regard curieux autour du salon; mademoiselle de Kerdic, qui s'est levée pour rendre à Hector son salut, reste debout et continue de travailler à sa tapisserie, tout en parlant.)

HECTOR.

Madame, je suis un peu confus de forcer votre porte; mais un devoir impérieux m'y a contraint. — Madame, je me nomme...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Le vicomte Hector de Mauléon, je pense?

YVONNET, qui se trouble de plus en plus, le tirant par la manche.

Elle sait votre nom, monsieur!

HECTOR.

Oui, madame, je me nomme Hector, et j'ai le malheur, je vous en demande pardon, de rappeler, par les côtés les plus fâcheux de son caractère, mon illustre et bouillant homonyme.

MADEMOISELLE DE KERDIC, gravement.

Le fils de Priam? — Jeune homme un peu emporté, mais au fond excellent.

HECTOR.

Vous l'avez peut-être connu, madame?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Peut-être.

HECTOR.

En ce cas, madame, il y a fort à parier que vous n'ignorez pas le genre d'intérêt qui m'amène ici.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Fort possible en effet.

HECTOR.

Quoi qu'il en soit, je vais vous le dire.

YVONNET, à demi-voix.

C'est bien inutile, allez, monsieur.

HECTOR.

Veux-tu te taire, toi?

YVONNET.

Vous n'en serez pas le bon marchand, monsieur, croyez-moi. Je suis Bas-Breton de naissance, et je suis ferré à glace sur ces histoires-là... Monsieur, je vous en prie, là, raisonnons un peu ensemble... Je ne manque pas d'instruction, monsieur, tel que vous me voyez, et si ce n'est la lecture et l'écriture à quoi je n'ai jamais pu mordre...

HECTOR.

Animal!

YVONNET.

Sérieusement, monsieur, en conscience, j'ai remarqué une chose très importante. (Il le tire un peu à l'écart.) Monsieur, il y a deux espèces de phénomènes dans la nature, ceux qui sont naturels, — et ceux qui ne sont pas naturels (Impatience d'Hector.) Eh bien! monsieur, tout ce que nous voyons ce soir n'est pas naturel. Cette sombre forêt, cette tempête effroyable, cette maison isolée, — cette dame majestueuse qui fait tranquillement de la tapisserie, — tenez, regardez comme ses yeux brillent, monsieur!... A son âge, est-ce naturel, je vous le demande?... D'où je conclus...

HECTOR.

Si tu ajoutes un mot, je te vais jeter par la fenêtre, et ce sera un phénomène naturel, celui-là. — Veuillez m'excuser, madame : je reprends. Un ami à moi, le meilleur de mes amis...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Monsieur Henri de Comminges?

HECTOR.

Oui, madame. (Sur ces entrefaites, François est rentré sans bruit par la petite porte du fond et est venu se placer discrètement à côté d'Yvonnet.)

YVONNET, l'apercevant.

Monsieur,... monsieur,... regardez celui-là,... si ce n'est pas le vieux Merlin en personne, que je meure!... Croyez-moi, monsieur, je suis Bas-Breton de naissance, je vous en donne ma parole d'honneur... Remarquez, monsieur, qu'il a toutes ses dents... A son âge, ça n'est pas...

HECTOR.

Morbleu! drôle, te tairas-tu? Va-t'en, si tu as peur!

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Rassurez-vous, mon ami; ne voyez-vous pas que votre maître porte tout un arsenal à sa ceinture?... Et à ce propos, monsieur de Mauléon, — daignez excuser une provinciale peu au fait du bel usage; — mais est-ce là le costume adopté maintenant à Paris pour emporter d'assaut les boudoirs et les cœurs?... C'est commode;... cela simplifie les procédés...

FRANÇOIS, de sa voix décrépite.

Eh! eh! c'est cavalier! (Il remonte un peu le théâtre. Hector les regarde avec surprise.)

YVONNET.

Ils se moquent des armes à feu, monsieur... Je les connais, vous dis-je;.... je suis né, moi, dans le pays des sorciers et des fées.

FRANÇOIS, au fond, d'une voix mâle, en pliant une serviette.

Vous y êtes.

HECTOR, se retournant vivement.

Qui a parlé? (Mademoiselle de Kerdic travaille tranquillement.)

YVONNET.

Monsieur, allons-nous-en, — ou ma tête va en craquer.

HECTOR, s'échauffant.

Stupide poltron! — Je ne serai point dupe, madame, de puériles jongleries. Je ne partirai pas sans avoir revu sain et sauf un ami qui m'est cher... Je sais qu'il est entré dans cette maison il y a plus d'une heure...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Et vous a-t-il chargé de l'y venir réclamer? S'il a trouvé ici le personnage mystérieux qu'il espérait rencontrer, pensez-vous qu'il vous sache gré de le troubler dans sa bonne fortune?

HECTOR.

Le personnage mystérieux?... Eh! madame, je ne crois ni aux fées, ni aux esprits, ni aux tables tournantes, je vous en avertis : il

n'y a pas de fée ici, il y a une intrigue, — dangereuse peut-être, — et dont j'aurai le secret.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Vous ne croyez pas aux fées, monsieur de Mauléon?... Si cependant je vous donnais la preuve irrécusable que vous êtes en présence d'un de ces êtres supérieurs à l'humanité, que diriez-vous?

YVONNET.

Là, monsieur! me croirez-vous maintenant? Elle l'avoue; c'en est une!

HECTOR, le repoussant.

Je dirais, madame, je dirais... Eh! c'est impossible!

MADEMOISELLE DE KERDIC.

A deux pas d'ici je vous donne cette preuve. Je l'épargne à ce garçon, qui n'y résisterait pas. (Elle prend un flambeau.) Suivez-moi, si vous l'osez.

YVONNET, s'attachant à son maître.

N'y allez pas, monsieur! sur votre vie en ce monde et sur votre salut en l'autre, n'y allez pas!

HECTOR, après un moment d'hésitation, repoussant violemment Yvonnet.

Je vous suis!

(Mademoiselle de Kerdic sort par la porte latérale; Hector la suit.)

SCÈNE VII.

FRANÇOIS, YVONNET.

YVONNET.

Saints du ciel! il me laisse seul avec Merlin! (Il regarde François du coin de l'œil.)

FRANÇOIS.

Eh! eh! jeune homme!

YVONNET, gracieusement.

Monsieur,... monseigneur... (A part.) Il va me changer en quelque espèce de bête.

FRANÇOIS.

Approche. (Yvonnet s'approche à regret : François le regarde en souriant, il rit niaisement de son idée par lui complaire. Le vieillard lui donne une légère tape sur la joue.

YVONNET, portant la main à sa joue.

Bon! me voilà ensorcelé de cette joue-là!

FRANÇOIS.

Comment t'appelles-tu?

YVONNET.

Yvonnet, monseigneur.

FRANÇOIS.

Eh bien! mon petit Yvonnet...

YVONNET, fort troublé.

Il sait mon nom!... Ils savent tout, ces êtres-là!

FRANÇOIS.

Veux-tu me faire un plaisir?

YVONNET.

Certainement, monseigneur. (A part.) Il va me demander quelque chose d'horrible. Mon âme va y passer.

FRANÇOIS, montrant la table couverte des débris du dîner.

Prends cette table, et porte-la de l'autre côté.

YVONNET.

Oui, monseigneur. (A part.) C'est une table magique... gare! (Il prend la table avec inquiétude; François ouvre les deux battans de la porte du fond; Yvonnet dépose la table au dehors, et revient.

FRANÇOIS.

Et maintenant, Yvonnet...

YVONNET.

Monseigneur? (A part.) Aïe! Voilà le paquet!

FRANÇOIS, lui montrant une chaise.

Assieds-toi là, et repose-toi. (Yvonnet obéit avec anxiété. François le regarde gravement. Yvonnet est fasciné. Silence. Tableau. — Puis la porte latérale s'ouvre : Hector paraît, précédant, le flambeau à la main, et avec l'air du plus profond respect, mademoiselle Aurore de Kerdic.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MADEMOISELLE DE KERDIC, HECTOR.

YVONNET, se levant.

Ah! le voilà maté, l'homme terrible! (S'approchant du vicomte.) Eh bien! monsieur, vous en tenez cette fois... Quand je vous le disais... je suis Bas-Breton... et si vous saviez comme Merlin m'a traité... Ah! monsieur!... Quel indigne vieillard!

HECTOR, sèchement.

Tais-toi. (Il prend son manteau dans un coin, et avançant gravement vers mademoiselle de Kerdic, il lui fait un profond salut; puis il accomplit avec la même gravité la même cérémonie vis-à-vis de François. Yvonnet le suit pas à pas, imitant après lui chacun de ses mouvemens; après quoi, tous deux sortent par le fond, Yvonnet trottinant derrière son maître, et se retournant pour saluer encore. — Mademoiselle de Kerdic et François se regardent en riant.)

SCÈNE IX.

MADEMOISELLE DE KERDIC, FRANÇOIS, PUIS LE COMTE.

MADEMOISELLE DE KERDIC, qui est près de la petite porte du fond, prêtant l'oreille.

C'est lui!... Il était temps. (Le comte, sa lanterne à la main, et couvert du manteau tout mouillé par la neige, entre par le fond à droite.) Ah! mon Dieu! comme vous voilà fait! Vous avez l'air d'une cascade! (Elle l'aide à se débarrasser.) Chauffez-vous vite!

LE COMTE.

Ouf! j'en ai besoin. (Il s'adosse à la cheminée.) Je vous dirai, mademoiselle, que j'ai laissé notre malade en train de s'endormir très-gentiment.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Ah! tant mieux! merci bien. Il y a en vous de bons restes, allons.

FRANÇOIS. (Il jette du bois au feu, et se dirige vers le fond, emportant la lanterne et le manteau; près de sortir, il se retourne.)

Eh! eh! soyez sages, jeunes gens. (Il sort.)

SCÈNE X.

LE COMTE, MADEMOISELLE DE KERDIC.

LE COMTE.

Vous êtes gardée là par un vrai dragon, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE KERDIC, riant.

Son service, à ce titre, comme à tous les autres, n'est pas fatigant. Les trésors de mon âge se gardent tout seuls.

LE COMTE.

Cela prouve que les gens de goût sont rares en ce pays.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

N'allez pas essayer de me faire croire, par hasard, qu'on pourrait être amoureux de moi?

LE COMTE.

Ma foi!... Vous devez avoir été bien jolie!

MADEMOISELLE DE KERDIC, prenant sa tapisserie.

Oui... du temps que la reine Berthe filait... Vous ne vous asseyez pas? (Elle s'assoit.)

LE COMTE.

Non. (Il soupire.) Il est réellement impossible que j'abuse plus longtemps de votre hospitalité... (Il passe la main sur son front, qui s'est assombri, et quitte la cheminée.) Allons!

MADEMOISELLE DE KERDIC, qui suit d'un regard plein d'angoisse tous les mouvemens du comte.

Et... où allez-vous?

LE COMTE.

Je... je ne sais trop... Mais ne craignez pas que j'attache au pays que vous habitez quelque souvenir affligeant... ne le craignez pas...

MADEMOISELLE DE KERDIC, d'une voix basse.

Merci.

LE COMTE. Il va prendre son chapeau et sa canne; comme il passe près du piano, il dit en affectant l'insouciance.

Est-ce que vous jouez du piano?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Un peu.

LE COMTE, s'inclinant.

On n'est point parfait. (Il prend son paletot sur une chaise, puis, se rapprochant de mademoiselle de Kerdic, qui s'est levée et qui le regarde avec curiosité, il lui baise la main.) Mademoiselle,

soyez heureuse : personne ne le mérite mieux que vous... (Après une pause d'un silence pénible.) M'est-il permis de vous charger d'une mission?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Oui. Quoi?

LE COMTE. Il prend une plume sur le guéridon, arrache une page de son portefeuille, et écrit quelques lignes.

J'ai été témoin dans cette chaumière d'une scène dont je n'avais pas l'idée... Une pauvre famille... des petits enfans... sans pain, sans feu... grelottant et pleurant autour du grabat d'un moribond... Je leur laisse ma fortune. Tenez. Veillez à cela.

MADEMOISELLE DE KERDIC, faisant un pas vers lui, et parlant avec une dignité émue et simple

Voulez-vous que ces enfans oublient leur mère... qu'ils deviennent étrangers à tous les grands devoirs et à toutes les saintes vérités de la vie... qu'ils finissent comme vous allez finir?... Ah! ne touchez pas à leur misère, monsieur : elle vaut mieux que la vôtre!

LE COMTE, incertain.

Mademoiselle!...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Pardon, monsieur, si j'ai cru longtemps que j'étais de votre part l'objet d'une indiscrète raillerie... Et maintenant encore... oui... maintenant encore... je doute. . Est-ce vrai... est-ce sérieux?... La vie d'un homme... l'âme d'un homme... est-elle sincèrement à vos yeux chose si petite et si légère, qu'elle tienne tout entière dans un boudoir,... et qu'elle n'ait hors de là ni joies à attendre ni devoirs à pratiquer? Ce mot devoir... le mot même de l'existence... est-il écrit sur une seule page de la vôtre?... Avez-vous jamais fait à quelqu'un au monde le sacrifice d'un de vos plaisirs, d'un de vos goûts, d'un de vos caprices? Êtes-vous jamais sorti pour personne du cercle étroit et glacé de votre frivole égoïsme?... Non! pour personne! pas même pour votre pauvre mère!

LE COMTE.

Mademoiselle!...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Vous ne pouvez vivre... parce qu'il n'y a plus de femme sur la terre que vous puissiez aimer... Et n'y a-t-il plus, dites-moi, d'infortunés que vous puissiez secourir,... de larmes que vous puissiez sécher ou qui vous puissent bénir? Vous demandez à la vie des enchantemens inconnus, monsieur... Ah! elle vous en garde plus d'un, je vous assure;... elle vous garde, vous le pressentez déjà, la douce magie du devoir accompli,... le charme secret des services rendus,... la paix profonde de l'âme après la journée bien remplie,... et le sommeil heureux qui suit le sacrifice... Essayez de ces plaisirs,

et si la vie alors vous semble vide et sans saveur, rejetez, comme un reproche, vers le ciel, votre coupe brisée,... je vous le permets... Pardon encore, monsieur... (Sa voix s'émeut de plus en plus.) Mais je vous parle, n'en doutez pas, comme vous eût parlé celle que vous regrettez, si vous aviez pu consoler son dernier regard... et recevoir son dernier baiser!...

LE COMTE, la tête penchée, d'une voix sourde et troublée.

Oui,... je crois,... il est possible que j'aie mal pris la vie;... mais il est trop tard,... le mal est trop invétéré,... merci,... mais adieu...

MADEMOISELLE DE KERDIC, avec une sorte de gaieté fébrile.

Soit;... mais du moins rendez-moi encore un service, monsieur de Comminges.

LE COMTE.

De grand cœur, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Tenez-moi ma laine,... voulez-vous? (Le comte fait un geste poli; elle lui passe son écheveau autour des mains, et s'asseoit; le comte s'asseoit à moitié sur le bord d'un fauteuil; pendant qu'elle dévide sa laine, on entend au dehors dans la campagne l'air d'une ballade.)

LE COMTE.

Est-ce que c'est un air breton, ceci?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Oui, c'est l'air de la ballade de Roger Beaumanoir.

LE COMTE.

C'est joli. Cela me rappelle un chant de l'Auvergne;... y a-t-il des paroles sur cet air-là?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Oui; il est même question de fées dedans, vous qui les aimez.

LE COMTE.

Vous seriez bien aimable de me les dire.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Ce serait donc pour achever de vous endormir, car vous sommeillez à moitié.

LE COMTE.

Non pas, je vous jure,... c'est un peu de fatigue seulement.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Si fait,... et remarquez en passant qu'une seule soirée consacrée à la complaisance et à la charité vous a déjà rendu l'appétit et le sommeil, en attendant mieux... laissez-vous faire, allez... cela vous détendra... voyons... je vais vous aider.

Mademoiselle de Kerdic chante

Ballade.

I.

Dans la brume du soir
Qui dort sous ce vieux chêne?
C'est Roger Beaumanoir,
Le jeune capitaine...
Pendant qu'au fond des bois
Courent ses chiens danois.

LE COMTE, à demi-voix.

Encore, je vous en prie. (Il s'endort peu à peu.)

MADEMOISELLE DE KERDIC.

II.

Il effeuille, en rêvant,
Dans la verte fontaine,
Il effeuille, en rêvant,
Des fleurs de marjolaine....
Pendant qu'au fond des bois
Courent ses chiens danois.

(Le comte est endormi : mademoiselle de Kerdic se lève doucement, et le regarde, penchée sur lui, puis elle reprend d'une voix de plus en plus faible :)

III.

O mon jeune amoureux,
Des fleurs que ta main sème,
Dit la fée aux yeux bleus,
Je tresse un diadème...
Pendant qu'au fond des bois
Courent tes chiens danois.

LE COMTE, s'éveillant comme en sursaut.

Ah! où suis-je donc?... (Il se lève étonné.) J'ai rêvé;... c'était bien vous que je voyais cependant... (Il la regarde avec surprise; mademoiselle de Kerdic semble avoir rajeuni, ses rides s'effacent, ses cheveux sont presque noirs.) C'est extraordinaire.

MADEMOISELLE DE KERDIC, souriant.

Qu'y a-t-il donc?

LE COMTE.

Vous n'avez plus vos soixante ans!

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Bah! vous me voyez à travers les derniers rayons de votre rêve...

LE COMTE.

Cela se peut,... cela doit être,... et cependant je jurerais que vous êtes plus jeune de vingt années...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Eh bien! qu'y aurait-il à cela de surprenant, monsieur de Comminges? Les annales de la féerie ne sont-elles point remplies de pareilles aventures?... Je me flatte que vous avez conçu pour moi un peu d'affection... Vous savez qu'il a suffi en tout temps de l'amour intrépide d'un jeune chevalier pour rompre le charme qui voilait la beauté de la fée sous les rides de la vieille décrépite... Vous n'en êtes encore malheureusement qu'à l'affection,... et c'est pourquoi je n'ai rajeuni qu'à moitié... Peut-être un sentiment plus vif amènerait une métamorphose plus complète.

LE COMTE.

Qu'à cela ne tienne... Aussi bien cet étrange aveu brûle mes lèvres... Qui que vous soyez, mademoiselle, et il y a des instans où ma tête s'égare à sonder ce mystère;... qui que vous soyez, je n'ose dire que je vous aime... C'est un mot que j'ai trop profané;... mais jamais femme ne m'inspira rien qui approche du respect profond... et passionné dont votre présence, dont votre langage, dont votre regard me pénètrent!... Je ne vous aime pas,... je suis près de vous adorer... Oui,... pour cette seule soirée de simplicité, de calme, de vérité que je vous ai due,... pour ce doux attendrissement dont vous avez rafraîchi mes yeux,... je voudrais vous dévouer toute mon âme retrouvée,... je voudrais,... si ce n'était pas de l'égoïsme encore,... enchaîner à jamais ma vie à vos côtés,... non,... à vos pieds!

MADEMOISELLE DE KERDIC, avec émotion et dignité, regardant en face.

Est-ce vrai, monsieur de Comminges?

LE COMTE.

Sur mon honneur, c'est la vérité.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Eh bien!... (Elle le regarde avec une sérénité souriante.) Eh bien!... je sens que le charme fatal est rompu au dedans de moi;... mais j'ai oublié les paroles sacramentelles qui doivent rendre le miracle visible aux yeux de tous... Il faut que je consulte mon grimoire... (Elle lui sourit encore et disparaît par la porte latérale.)

SCÈNE XI.

LE COMTE, seul; puis FRANÇOIS.

LE COMTE, stupéfait.

Quelle est cette femme? Mon cerveau est troublé... J'ai eu trop de fatigues... trop d'émotions;... je suis halluciné... je suis visionnaire... Voyons, essayons de penser un peu de sang-froid. — Il y a là quelque supercherie... Mais non! une telle femme ne peut être une aventurière... une intrigante;... cela est plus absurde à supposer que tout le reste... Mais au fait! il n'y a ici de miracle que dans ma pauvre

tête... Ce prétendu rajeunissement n'est qu'une illusion de mon demi-sommeil... elle-même me le disait... C'est simplement une bonne vieille qui, me voyant malheureux, a eu pitié de moi, et qui essaie de me guérir en caressant ma folie. (Entre François : il se tient droit; il a l'œil vif, le teint frais, les cheveux grisonnant à peine.)

FRANÇOIS, d'une voix mâle.

Monsieur, votre serviteur.

LE COMTE.

Qu'est-ce que c'est?... Qui es-tu ?

FRANÇOIS.

Je viens offrir mes remerciemens à monsieur le comte. Je suis le vieux François. J'étais captif sous le même charme que ma maîtresse, et j'en ai été délivré en même temps qu'elle. J'ai encore cinquante ans, monsieur le comte; mais quand vous aurez épousé mademoiselle, j'espère bien n'en avoir plus que trente.

LE COMTE.

Ah çà!... où diable suis-je ici? (Il s'approche.) C'est bien le même visage;... mais ceci dépasse ma crédulité... Voyons, mon ami, tu te moques de moi; mais je te le pardonne, et je fais plus, je t'enrichis, si tu m'apprends sans une minute de délai le mot d'une énigme — où mon esprit se perd, j'en conviens.

FRANÇOIS.

Monsieur, vous êtes trop initié aux mœurs de notre race pour que j'aie rien à vous apprendre. Je suis un pauvre diable de génie subalterne, enchanté jadis par le pouvoir de Merlin aux côtés de la noble fée, ma maîtresse. Nous attendions dans cette forêt, depuis un siècle entier, la venue d'un jeune gentilhomme assez délicat pour préférer les solides qualités de l'âme aux grâces d'une beauté périssable : voilà pourquoi je vous ai accueilli tantôt avec une joie mal dissimulée, pressentant en vous un libérateur; voilà pourquoi je viens vous offrir l'hommage de ma reconnaissance, ayant compris tout à l'heure, au changement agréable qui s'opérait en ma personne, que grâce à vous, monsieur, les temps étaient accomplis.

LE COMTE.

Tu n'as rien de plus à me dire?

FRANÇOIS.

Rien.

LE COMTE.

Eh bien! que Merlin te vienne en aide! car, de par le ciel, ma patience est à bout!.... (Il veut le saisir au collet.)

FRANÇOIS, lui arrêtant le bras d'une puissante étreinte.

Silence!... Écoutez!...

(La porte latérale s'ouvre; une lumière éclatante remplit le salon. — Le comte se retourne.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MADEMOISELLE DE KERDIC; elle a vingt ans : elle est vêtue de blanc et porte un diadème de fleurs sauvages; elle s'avance lentement, tenant à la main une baguette de fée. Arrivée à quelques pas du comte, elle laisse tomber sa baguette.

MADEMOISELLE DE KERDIC, du ton d'une jeune fille.

Monsieur de Comminges, je dois déposer devant vous les insignes d'un pouvoir qui n'est plus, car ce n'est plus une fée, — hélas! c'est presque une suppliante qui vous parle. — Je suis, monsieur, cette provinciale qu'une amitié trop indulgente avait jugée digne de porter votre nom.

LE COMTE.

Mademoiselle d'Athol!...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Jeanne d'Athol... Oui... Vous me trouverez bien hardie et à peine excusable, monsieur, d'avoir osé, même avec la sanction et la complicité d'un frère... (elle montre François) d'avoir osé employer des moyens de théâtre pour obtenir une conversion qui fut le vœu,... la prière,... le dernier ordre d'une mourante...

LE COMTE.

Ma mère!...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Ma tâche serait remplie, monsieur, si je vous avais prouvé que vous vous êtes trompé de chemin, qu'il est une vie plus digne d'un homme et de celui qui la donne, qu'il est des féeries plus réelles et plus douces que celles où votre imagination vous attirait... Oui, ma tâche serait remplie... (avec un accent ému et triste) et je serais heureuse... quand même ce moment et celle qui vous le prépara ne devraient être pour votre cœur qu'un rêve oublié demain,... un secret, monsieur, que je laisserais sans crainte à la garde de votre loyauté.

LE COMTE, en extase.

De grâce,... que ce rêve ne finisse jamais! (il lui prend la main et s'incline jusqu'à terre.)

MADEMOISELLE DE KERDIC, secouant la tête.

N'est-ce pas à la fée encore que cet hommage s'adresse?

LE COMTE.

Non... c'est à l'ange! (il pose son front, comme pour cacher son émotion, sur la main de la jeune fille.)

MADEMOISELLE DE KERDIC, à François, qui l'interroge du regard.

Il pleure... il est sauvé!

OCTAVE FEUILLET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 avril 1854.

Dans cette crise où nous entrons et qu'il ne dépend plus d'aucune sagesse d'écarter de l'Europe, il faut bien maintenant s'attendre à voir les actes décisifs, irrévocables, prendre de plus en plus le pas sur le vain travail des négociations et sur les prudentes lenteurs de la diplomatie; la diplomatie elle-même, pacifique de sa nature, prend un caractère actif et militant. Quand les forces des peuples sont engagées, les événemens qui peuvent d'un instant à l'autre sortir de ces conflits sont les véritables maîtres des résolutions souveraines des cabinets; ils les dominent et les règlent; ils changent incessamment l'aspect des choses, font surgir des situations nouvelles, et déplacent les directions de la politique. Suivre ces événemens de jour en jour, à mesure qu'ils s'accomplissent, c'est ne point cesser de suivre cette redoutable question d'Orient sous une autre forme, sur un théâtre plus périlleux où elle reste soumise à tous les accidens de la plus puissante lutte armée. Au terme où en est venue l'Europe, il y a trois points essentiels qui sont en première ligne et qui se dessinent dans l'ensemble de cette affaire d'Orient, devenue la crise de la civilisation et de l'équilibre occidental. C'est d'abord la marche de la guerre et l'action indépendante de l'Angleterre et de la France, placées dès ce moment en lutte ouverte avec l'ambition russe. D'un autre côté, quelle est la politique qui prévaut définitivement dans les conseils des états de l'Allemagne, et quelle est la véritable attitude de ces états entre la Russie et les puissances maritimes? Enfin quelle est la situation de l'Orient lui-même au milieu de ses insurrections intérieures et des différends suscités par ces insurrections entre le gouvernement turc et le gouvernement hellénique? La France et l'Angleterre, jetées les premières dans la lutte, marchent sous les auspices d'un droit reconnu par l'Europe entière. L'Allemagne, décidée en principe pour la politique européenne, incline lentement, mais invinciblement, vers un système d'action conforme aux engagemens de sa diplomatie. Le soulèvement des populations chrétiennes dans

les provinces turques limitrophes de la Grèce vient malheureusement d'être suivi d'une rupture complète entre le divan et le cabinet d'Athènes. C'est là le plus exact résumé de la crise où nous sommes dans ses élémens les plus essentiels et les plus actuels.

Quant à la marche des événemens de la guerre, on ne saurait s'arrêter à tous les bruits qui sont l'aliment des conversations de bourse et des spéculations. Un jour ce sont des vaisseaux français et anglais qui ont été détruits, un autre jour c'est une victoire décisive de l'armée russe sur le Danube et la destruction des Turcs, puis c'est un général français qui occupe Athènes, à la tête d'une petite armée. Dans ces nouvelles, qui peuvent au reste devenir à la rigueur des réalités, qu'y a-t-il le plus souvent? Un bruit que la crédulité propage, que chacun interprète et commente selon ses vues. Dans le fait, l'escadre anglaise avance aujourd'hui dans la mer Baltique vers la Russie, qui se replie sur elle-même et a quitté l'île d'Aland. Un vaisseau français vient de rejoindre la flotte britannique, et d'autres suivront sans nul doute. Ainsi les forces sont en présence, il n'y a entre elles que l'obstacle naturel des glaces, obstacle lui-même près de disparaître. L'amiral Napier disait récemment aux hommes de son escadre : « Si nous rencontrons les vaisseaux russes, vous savez comment il faut se conduire; si nous ne les rencontrons pas, il faudra les aller chercher là où ils sont. » Voilà la situation dans la Baltique! En Orient, le fait le plus caractéristique est le passage des troupes russes sur la rive droite du Danube. L'armée russe a franchi le fleuve sur trois points à la fois, à Ibraïla, à Galatz et à Ismaïl; elle a occupé la Dobroutscha, abandonnée par les Turcs, qui ont reporté leur résistance vers ce qu'on nomme le rempart de Trajan, au point le plus resserré entre le Danube et la Mer-Noire. Si l'armée russe n'a eu d'autre but que de régulariser sa position stratégique, la lutte peut être encore suspendue; si elle avance pour tenter une marche hardie sur la Bulgarie, il n'est point douteux qu'un choc décisif est imminent. En même temps les flottes alliées rentraient dans la Mer-Noire soit pour appuyer les opérations de l'armée turque sur le Danube, soit pour entreprendre elles-mêmes des opérations directes, et tandis que ces mouvemens se poursuivent, les forces de terre des deux puissances alliées de la Turquie se pressent vers l'Orient, où elles vont bientôt se trouver réunies.

Les faits se précipitent donc aujourd'hui, et c'est dans ces conditions extrêmes, après que toutes les délibérations régulières ont épuisé leurs ressources, que semble être venue une dernière proposition du tsar, portée à Berlin par le duc de Mecklembourg-Strelitz. L'empereur Nicolas offrait d'évacuer les principautés à la condition d'une complète émancipation des chrétiens orientaux, consacrée par un traité solennel. Il n'y avait qu'un inconvénient, c'est que c'était toujours la même proposition que l'Europe a déjà repoussée sous toutes les formes comme incompatible avec l'indépendance de l'empire ottoman. Cette amélioration du sort des chrétiens, les puissances européennes ne prétendent l'obtenir que de l'autorité elle-même du sultan, et si elles ont le droit de l'obtenir, de la placer en quelque sorte sous leur sauvegarde, c'est qu'elles offrent au sultan la garantie effective et armée de l'indépendance et de l'intégrité de son empire. L'empereur Nicolas en outre

évitait habilement des difficultés qui se sont développées et que lui-même a fait naître. Il éludait la question du renouvellement des traités entre la Turquie et la Russie, qui pouvait être douteuse avant la guerre, qui ne l'est plus aujourd'hui. Il éludait la question du renouvellement de la convention du 13 juillet 1841, qu'il a toujours refusé d'aborder à Vienne, sous le spécieux prétexte que cette convention était applicable en temps de guerre comme en temps de paix. Singulière manière de trancher la difficulté, qui consiste à fermer le Pont-Euxin aux vaisseaux de l'Europe, même au moment où la Russie ouvre les hostilités contre la Turquie, tandis que la pensée qui prévaudra sans nul doute dans les conseils de l'Occident, ce sera d'instituer la liberté de la Mer-Noire pendant la paix comme pendant la guerre! On voit ce qu'avaient de sérieux les propositions russes que le duc de Mecklembourg-Strelitz portait récemment à Berlin. Dans le fond, elles n'avaient qu'un but, c'était de chercher encore à séparer l'Allemagne des puissances occidentales par des concessions plus spécieuses que réelles, c'était de fournir surtout un aliment aux tergiversations de la Prusse et d'offrir un prétexte à son isolement. La politique russe n'a point même réussi en cela, puisqu'un nouveau protocole vient d'être signé le 9 avril à Vienne par l'Angleterre, la France, l'Autriche et la Prusse. Encore une fois, les quatre puissances font de l'indépendance et de l'intégrité de l'empire ottoman la condition de l'équilibre européen, elles font de l'évacuation du territoire turc la condition préalable de toute pacification, et elles s'engagent à ne se prêter à aucun arrangement direct et isolé avec la Russie. Il ne faudrait ni exagérer ni diminuer l'importance de cette nouvelle œuvre diplomatique. Ce n'est point un traité d'alliance réglant la part d'action et le concours des quatre pays; c'est plutôt une profession de foi politique commune sur les causes de cette crise, sur le caractère des agressions de la Russie, sur le but de la guerre; c'est une sanction nouvelle donnée par l'Europe au droit que vont soutenir l'Angleterre et la France, c'est surtout un lien resserré ou du moins maintenu sur le terrain des intérêts généraux, au moment où la lutte est engagée, entre les puissances belligérantes de l'Occident et l'Allemagne, représentée par l'Autriche et la Prusse.

Or, pour quiconque se rend un peu compte des conditions actuelles de l'Europe, c'est bien évidemment en Allemagne qu'est aujourd'hui le nœud de la question. C'est l'Allemagne qui est l'arbitre, non de la paix ou de la guerre, mais de cette autre question qui n'est pas moins grave : — Quelles seront les proportions de la lutte? quelle sera sa durée? — Il dépend de l'Allemagne de donner au droit européen une puissance tellement irrésistible, qu'il ne laisse point d'issue à l'ambition russe. Il tient à elle, par l'accumulation des forces et des résistances, de rendre la guerre courte et la paix décisive. C'est ce qui justifie l'intérêt mêlé d'anxiété qui s'attache aux résolutions des puissances allemandes. De là vient qu'on se demande même encore aujourd'hui, après la signature du dernier protocole du 9 avril : — Que feront la Prusse et l'Autriche? — L'impatience de l'opinion publique en Angleterre et en France est certes naturelle. Il faut pourtant reconnaître ce qui tient à la situation même de l'Allemagne dans les lenteurs, les réserves, les obscurités de sa politique.

L'Allemagne est un grand corps complexe qui nourrit le germe d'antagonismes de plus d'une sorte. Les états qui la composent ont des intérêts distincts et des intérêts communs, ils ont même des ambitions rivales. Ils ont une action propre, indépendante, et une action soumise à des conditions générales qui résultent de l'état fédératif. En outre de vieux liens de famille ou de principes unissent l'Autriche et la Prusse à la Russie. L'alliance russe a ses partisans dans l'un et l'autre pays. A Berlin, les partisans de la Russie entourent le roi et se font une arme de ses irrésolutions, de l'influence de sa sœur l'impératrice qui règne à Saint-Pétersbourg. A Vienne, il y a une politique qui a pour elle une portion de la plus haute aristocratie, dont l'un des chefs est le prince Windischgraetz, et pour qui l'alliance avec le tsar est une sorte de religion. Supposez tous ces élémens, ces antagonismes, ces tendances luttant ensemble; il faut le temps pour que l'intérêt réel de l'Allemagne se dégage. Pour peu qu'on observe cependant la marche de la crise actuelle et la part que les puissances allemandes ont été successivement amenées à y prendre, il n'est point douteux que la question de la politique à suivre est tranchée dans l'esprit de l'Autriche, et elle est tranchée dans le sens des vrais intérêts de l'Allemagne, qui se confondent ici avec les intérêts conservateurs de l'Occident. Peut-être ne se tromperait-on pas en disant que dès l'origine l'Autriche a aperçu toute la portée du conflit soulevé par la Russie. Puissance politique, elle s'est vue menacée par l'esprit d'envahissement du tsar; puissance catholique, elle a senti le coup que lui préparait une ambition déguisée sous un motif de religion. Déjà l'été dernier, elle chargeait son envoyé à Saint-Pétersbourg, M. Lebzeltern, de représenter au cabinet russe ce qu'il y avait de grave dans le caractère religieux qu'on cherchait à imprimer à la question d'Orient. « Une guerre religieuse, disait-elle, mettrait nécessairement en présence la Russie agissant au nom de l'intérêt grec et l'Autriche, puissance catholique. » Et ici il se passait un incident singulier. M. de Nesselrode était tellement stupéfait de la netteté de cette communication, qu'il n'osait pas la soumettre au tsar, disant que cela allait tout envenimer en irritant son maître. Voilà ce qui explique peut-être comment l'empereur Nicolas a pu vivre dans une atmosphère d'illusions et s'engager dans une voie où des avertissemens utiles eussent pu l'arrêter. C'est le fatal écueil de ces puissances absolues. Ce qu'il faut ajouter, c'est que M. Lebzeltern a dû peut-être d'être remplacé plus tard par le comte Esterhazy à la malheureuse faiblesse qu'il avait eue de retirer sa communication, sur les instances de M. de Nesselrode.

Une des phases les plus curieuses de ces relations entre l'Autriche et la Russie, c'est la mission du comte Orlof. On sait dans quelles conditions se présentait cette mission : elle coïncidait avec la demande d'explications adressée aux cabinets de Londres et de Paris sur l'entrée des flottes dans la Mer-Noire et avec les propositions de paix envoyées à Saint-Pétersbourg par la conférence de Vienne, après avoir été acceptées à Constantinople. On sait aussi la partie officielle des propositions de neutralité dont était chargé le comte Orlof. En réalité, ce n'était que le moindre objet de la mission de l'envoyé du tsar. Le comte Orlof allait à Vienne pour entraîner un changement de politique. Il arrivait avec le prestige de l'un des premiers personnages de l'empire de Rus-

sie, d'un confident intime du tsar, comptant sur l'appui des partisans de l'alliance russe, et dès son arrivée il laissait déjà échapper des termes dédaigneux sur les hommes qui dirigeaient la politique autrichienne. Le comte Orlof était accueilli avec empressement par les partisans du tsar. Il ne tardait pas cependant à s'apercevoir que l'objet réel de sa mission n'était point de ceux qu'il pouvait avouer à Vienne. Restait la proposition de neutralité, qui n'eût point exigé, à la rigueur, le déplacement d'un tel personnage. Que répondait l'empereur d'Autriche? — Si l'empereur Nicolas veut la paix, disait à peu près l'empereur François-Joseph, qu'il accepte les propositions adoptées. Si, pour se prononcer sur ce point, il attend les explications sur l'entrée des flottes, il déplace la question; ces explications dépendront bien plutôt de sa réponse. Si le tsar passe outre, l'Autriche doit appeler son attention sur ce fait, que non-seulement elle ne promet pas de rester neutre, mais que tous les traités entre la Turquie et la Russie sont en question. — Une conversation tout aussi significative avait lieu entre le comte Orlof et le comte de Buol. — Nous resterons neutres, disait celui-ci, tant que le Danube ne sera point franchi. — Et si nous le passons? — Je vous engage à réfléchir, parce qu'alors votre retraite pourrait n'être point assurée. — Ce serait donc la guerre? — Absolument.

Le seul résultat de la mission du comte Orlof, c'est que M. de Buol, à titre privé, prenait l'initiative d'une combinaison qui avait pour but de sauver l'amour-propre du tsar, particulièrement irrité d'avoir à compter avec la conférence de Vienne. Telle est l'origine des prétendus préliminaires de paix proposés par la Russie et définitivement écartés par le protocole du 7 mars. Dans l'intervalle, une autre circonstance s'était produite. Au mois de février dernier, M. de Nesselrode faisait parvenir aux cours allemandes une circulaire où il rappelait que l'alliance des cours du Nord avait été la sauvegarde de l'ordre social en Europe, ajoutant que leur division actuelle faisait renaître tous les dangers. M. de Buol ne laissait pas ces insinuations sans réponse. Il adressait à son tour aux mêmes cours de l'Allemagne un memorandum où il disait que dans toutes les occasions l'Autriche avait eu pour politique de soutenir les traités et de défendre les droits consacrés, qu'elle était restée, pour sa part, fidèle à cette tradition, mais que depuis quelque temps il s'était fait une si étrange application des principes, qu'il n'était pas surprenant que l'Autriche n'eût pu s'y associer. Enfin, lorsque l'Angleterre et la France ont adressé à la Russie une intimation définitive d'évacuer les principautés, le cabinet de Vienne a fait appuyer par écrit cette intimation. C'est ainsi, par cette série de faits dont l'exactitude ne nous semble pas douteuse, que se caractérisent les véritables dispositions de l'Autriche et son attitude réelle vis-à-vis du gouvernement russe. Le cabinet de Saint-Pétersbourg ne l'ignore pas, et M. de Nesselrode le prouvait bien en disant récemment avec une naïveté singulière au comte Esterhazy, ministre d'Autriche : « Il faut que les menaces de la France aient exercé un grand empire sur votre cabinet, pour l'engager à tenir la conduite qu'il tient! » Mot malheureux, et qui en rappelle un autre plus cruel encore et aussi peu mérité, échappé comme aujourd'hui à l'enivrement de la force trompée! C'est la déception, amèrement exprimée, de cette sécurité singulière avec laquelle le tsar se croyait en droit de disposer de l'Autriche dans ses négociations secrètes avec l'Angleterre. Qu'en faut-il

conclure? C'est que la neutralité pour l'Autriche, c'est la réserve faite de l'indépendance de sa politique, indépendance qui s'explique par sa situation en Allemagne, par la diversité de populations et d'intérêts qu'elle a à faire marcher d'accord, et en outre par un contact direct avec la Russie, qui rendrait les effets de la guerre plus immédiats pour elle. Si, dans ces conditions, une circonspection plus grande semble naturelle, cela ne saurait laisser de doute sur le sens de l'intervention de l'armée autrichienne réunie sur les frontières de la Servie, le jour où elle agira. La meilleure garantie du véritable caractère de cette intervention, c'est la netteté et le courage intelligent montrés par l'empereur François-Joseph et M. de Buol dans les diverses phases de cette pénible crise.

La neutralité dans laquelle l'Autriche s'est réfugiée un moment avait pour elle un autre sens; elle était en quelque sorte un point de ralliement avec la Prusse. Or quelle est aujourd'hui la véritable politique de la Prusse? Jusqu'à ces derniers temps, le cabinet de Berlin n'a cessé de partager toutes les vues des puissances maritimes et de l'Autriche et de s'associer à leur action diplomatique. Ce n'est que depuis peu que des hésitations se sont élevées en Prusse. La première occasion a été un projet de convention à signer entre les quatre gouvernemens. Cette forme d'une convention a semblé un engagement trop direct au roi de Prusse, et, par une série d'élaborations successives, la convention est devenue le protocole du 9 avril. Au fond, la véritable cause des hésitations du roi, c'est le travail des influences russes au moment décisif. L'impératrice de Russie elle-même a, dit-on, usé de son pouvoir naturel sur l'esprit de son frère; on a fait apparaître aux yeux de Frédéric-Guillaume le rôle d'un médiateur de la paix, et en attendant la première condition c'était évidemment de rester neutre. La répugnance de Frédéric-Guillaume à consacrer par un acte nouveau son adhésion à la politique des cabinets alliés a même été si vive un moment, que M. de Manteuffel a donné sa démission, et que le prince de Prusse refusait de revenir dans les provinces rhénanes reprendre son commandement. Tout récemment encore, c'est pour avoir exposé avec vivacité le péril de ces hésitations et la nécessité d'une politique plus nette que le ministre prussien à Londres, le chevalier de Bunsen, a été rappelé. Les pressantes sollicitations du prince de Prusse et du président du conseil ont eu heureusement leur influence, et le dernier protocole a reçu la signature de la Prusse. C'est peut-être seulement à l'aide de ce protocole que M. de Manteuffel a obtenu de la seconde chambre prussienne le vote d'un emprunt de 30 millions de thalers après une discussion des plus vives et des plus curieuses, où la commission proposait de n'accorder l'emprunt qu'à la condition de l'adhésion à la politique des puissances occidentales. Un autre terrain sur lequel se sont manifestées les hésitations du roi de Prusse, c'est celui d'une convention particulière avec l'Autriche. C'est le général de Hess qui avait été chargé par le cabinet de Vienne d'aller à Berlin négocier ce traité. Le but commun entre les deux pays était de se garantir mutuellement leurs possessions et de régler les conditions de leur action. Le traité avait été préparé, il semble aujourd'hui mis en doute. L'illusion du roi Frédéric-Guillaume, c'est de trop discuter avec lui-même et de se livrer aux perplexités d'un esprit qui ne demande pas mieux que de ne

pas se décider. Sait-on une de ses préoccupations? C'est de savoir si les intérêts danubiens sont un intérêt allemand. Il faudrait pourtant prendre garde de ne pas placer cet intérêt allemand dans des choses entièrement idéales. Que pourrait-il résulter d'hésitations trop obstinées du roi Frédéric-Guillaume? C'est que l'Autriche rallierait infailliblement les autres états de l'Allemagne, et alors la Prusse aurait cessé non-seulement d'être une grande puissance européenne, mais encore d'être au premier rang en Allemagne. L'intérêt allemand! il ne consiste pas dans telle ou telle question secondaire aujourd'hui; il est tout entier dans la question supérieure de savoir si l'indépendance de l'Allemagne, aussi bien que celle de l'Europe, est en sûreté en présence d'une puissance formidable, maîtresse de l'Orient et assise du nord au sud sur la mer Baltique et sur la Méditerranée. L'intérêt allemand! on peut le voir sous un autre aspect. On n'a qu'à observer les luttes actuelles de cette portion centrale de l'Europe, les mille liens dans lesquels le gouvernement de Saint-Pétersbourg enlaçait déjà certains états, les racines profondes jetées par l'influence russe. Partout il y a une politique russe à côté de la politique nationale. Que ce travail se fût poursuivi pendant quelques années encore dans l'ombre, et par une sorte de lente assimilation il s'établissait une haute suzeraineté du tsar. La crise actuelle est venue révéler à l'Allemagne son véritable intérêt par les efforts qu'elle est obligée de faire pour réagir contre l'ascendant menaçant de la Russie.

C'est là ce qu'on pourrait appeler la partie européenne des complications qui pèsent aujourd'hui sur le monde. Par malheur, ces complications, déjà suffisamment périlleuses en Europe par les intérêts qu'elles mettent en jeu, trouvent un élément de gravité de plus en Orient dans les insurrections qui ont éclaté parmi les populations chrétiennes de l'empire ottoman. Ces insurrections, il est vrai, semblent arrivées à un point où elles ne peuvent que décroître, parce qu'elles ne pouvaient pas réussir, parce qu'il ne suffit pas d'un sentiment généreux; il faut encore que ce sentiment ne se mette pas en contradiction avec des intérêts généraux plus puissans. Mais d'un autre côté ces mouvemens populaires ont fait naître pour le gouvernement limitrophe de la Grèce une question de complicité et de responsabilité. On ne saurait nier que le gouvernement hellénique s'est trouvé dans une situation critique et délicate; peut-être n'avait-il à choisir qu'entre une révolution intérieure, qu'il eût provoquée en cherchant à comprimer un mouvement national, et le risque d'appeler sur lui la sévérité de l'Europe, en favorisant les insurrections. Il s'est prémuni contre le danger le plus immédiat, celui d'une révolution. Les illusions sont venues s'y joindre, et ce qu'on raconte du roi Othon aussi bien que de la reine donne certes une idée singulière de la vivacité enfantine de ces illusions. On comptait déjà les étapes qui conduisaient à Byzance, et on n'a fait qu'aller au-devant d'une difficulté des plus graves et des plus périlleuses avec la Turquie. La Sublime-Porte en effet, par l'organe de son ministre à Athènes, a fait demander au gouvernement grec des explications sur des actes qui dénotaient une connivence réelle, en réclamant de lui des mesures efficaces, soit contre les excitations de la presse, soit contre toute tentative de nature à favoriser l'insurrection. Les réponses du gouvernement hellénique ont été assez évasives, et il s'en est suivi que Nechet-Bey,

ministre de la Porte en Grèce, a quitté Athènes, et que M. Metaxa, représentant du roi Othon en Turquie, a dû quitter Constantinople; les sujets helléniques résidant dans l'empire ottoman ont même reçu l'ordre de partir dans un court délai. Malheureusement dans ce conflit le gouvernement grec est loin d'avoir l'appui des cabinets européens.

C'est ainsi que cette formidable question s'enchevêtre, se complique de toute sorte d'élémens périlleux, et met à la fois tous les intérêts, toutes les tendances, toutes les passions en présence. On peut la voir aujourd'hui dans ce qu'elle a de complexe et de saisissant. Par combien d'autres phases ne passera-t-elle pas encore! Mais il faudra toujours remonter aux causes réelles, où la main de la Russie restera fatalement empreinte. Ce sont ces causes que M. Eugène Forcade a décrites avec un talent souple et vigoureux, avec une intelligence élevée des choses politiques, dans cette série d'études que connaissent les lecteurs de la *Revue*, et qui revoient le jour, rassemblées sous un même titre : *Histoire des Causes de la Guerre d'Orient*. Là sont les préliminaires éloquens de cette guerre dont l'avenir est un mystère. Il y a surtout dans ces pages un sentiment qui se retrouve chez tous les hommes nourrissant l'amour de leur pays : c'est qu'en présence de ces questions puissantes auxquelles est attachée la destinée de la civilisation et de l'Europe toutes les dissidences politiques s'effacent; il ne reste que la passion ardente de voir une indépendance sérieuse et forte victorieusement raffermie.

C'est ce qui fait que dans ces instans de crise universelle il y a comme un temps d'arrêt dans toutes les choses qui composent le mouvement intérieur : l'attention se concentre sur ce point où s'agitent pour le monde des destinées inconnues. Les questions secondaires disparaissent et perdent de leur prix. Par tous les chemins, on revient à l'objet unique de la préoccupation; on y est ramené par les impressions diverses de l'opinion, par les intérêts qui restent en suspens et qui attendent, par le spectacle du déploiement des forces militaires, par les conversations du monde, en un mot par cette tension universelle de toutes les pensées vers le même but. Il est cependant, dans cette vie intérieure si violemment distraite, des faits qui servent encore à la caractériser, à montrer de temps à autre d'une manière plus vive les transformations de toutes les conditions publiques, à laisser apparaître quelque chose de tout ce travail contemporain de recherches tendant à l'amélioration de la civilisation matérielle. Si tempéré que soit nécessairement le mouvement politique intérieur par la législation et par les diversions d'un intérêt extérieur puissant, ne retrouve-t-on pas comme un contraste de plus, une sorte de reflet lointain de l'animation d'autrefois, dans certains incidens tels que celui qui mettait récemment en cause M. de Montalembert, et qui plaçait cet homme éminent en face d'une autorisation de poursuite demandée au corps législatif, pour le laisser en face d'une poursuite réelle devant les tribunaux. De quoi s'agissait-il? M. de Montalembert était amené il y a quelques mois, à ce qu'il paraît, à écrire à M. Dupin une lettre traitant de fort grandes matières politiques, et où se faisaient jour de vives passions d'opinion. Ce n'était encore qu'une correspondance privée. Comment cette lettre a-t-elle pris un autre caractère? Là est la question; elle semble avoir été connue, bien que n'ayant point été imprimée en France, et le gouvernement

est intervenu pour demander au corps législatif l'autorisation de poursuivre M. de Montalembert : cette autorisation a été accordée. Voilà le fait dans sa simplicité. On ne saurait rien ajouter à cet incident, qui en lui-même échappe par divers côtés à toute appréciation. Il ne reste que cette impression dernière de l'étrange instabilité des choses et de cet enchaînement de circonstances qui fait passer tout à coup un homme éminent au rang d'accusé.

Si la politique a de temps à autre ses incidens, comme on le voit, le gouvernement, dans un autre ordre d'idées, poursuit la réalisation d'une série d'améliorations accomplies sous ses auspices et par son initiative dans les conditions matérielles de la population ouvrière. On en avait récemment la preuve par un rapport de M. le ministre de l'intérieur sur l'amélioration des logemens des ouvriers dans les grandes villes manufacturières. A Paris, à Marseille, à Mulhouse, des sociétés se sont formées pour construire, avec le secours d'une subvention de l'état, des habitations simples, commodes et saines. Déjà des essais ont été faits, d'autres se poursuivent. Par une combinaison ingénieuse, d'après un système dont l'expérience va se faire à Paris, l'ouvrier locataire, en ajoutant cinquante centimes par jour, peut devenir propriétaire de son logement. Seulement ce léger prélèvement quotidien, joint au prix annuel du loyer, qui est de 365 francs, dénote que ce système n'est applicable qu'à une certaine catégorie d'ouvriers qui peuvent mettre une somme encore assez forte à leur loyer. Rien n'est mieux que de travailler sans cesse à élever la condition matérielle des classes populaires; c'est en quelque sorte la loi de la civilisation, et ce progrès de la vie matérielle ne sera jamais plus sûr, jamais plus à l'abri des déceptions et des catastrophes qu'en s'appuyant sur l'élévation des conditions morales, sur le développement de toutes les notions saines, justes et religieuses.

C'est à l'intelligence de coopérer, dans son indépendance, à cette œuvre, en ne séparant point l'influence morale, l'idée de tous les devoirs humains, des lumières qu'elle propage et qu'elle popularise. N'est-ce point là du reste un des faits propres à notre siècle que cette popularisation infatigable de toutes les notions intellectuelles? La science elle-même ne cache plus ses mystères, elle se met à la portée de tous, et les plus rares talens ont marqué dans cette divulgation scientifique. Un des hommes qui ont le plus hardiment marché dans cette voie, c'est certainement M. Arago. Le penchant de ses opinions politiques l'y poussait peut-être un peu; il mettait un peu de démocratie dans la science, et à coup sûr beaucoup de science dans la démocratie : il aimait la popularité et ne se faisait pas faute d'ouvrir la porte du sanctuaire; mais il était servi aussi par la nature de son talent, qui excellait à vulgariser toutes les données scientifiques et à les rapprocher de toutes les intelligences. Les œuvres de M. Arago, qu'on recueille aujourd'hui, sont l'expression de ce talent. Tel est le caractère de ces remarquables notices sur Fresnel, sur Young, sur le physicien Volta, sur James Watt, que l'auteur lisait successivement à l'Académie des sciences. M. Arago passe avec l'aisance d'un esprit supérieur et clair à travers tous ces problèmes de la polarisation, de l'électricité, de la chaleur du globe, de la machine à vapeur, qu'il rencontre naturellement dans ses notices, dont il est maître lui-même, et

qu'il dépouille de leur appareil trop abstrait. Il mêle la biographie à la science, l'histoire à l'exposition d'une théorie. Le malheur de M. Arago, c'est de trop souvent rencontrer la politique et de la saluer par des allusions qui ont vieilli nécessairement. Un des plus remarquables fragmens de ce volume par son intérêt et par sa nouveauté est celui que M. Arago appelle *Histoire de ma Jeunesse*. On sent parfois dans ces pages comme une flamme qui se réveille. Il n'y a là qu'un simple récit du séjour fait en Espagne par M. Arago vers 1807 pour prolonger la mesure de la méridienne; mais dans ce récit que d'incidens et de péripéties! Étrange destinée! M. Arago va en Espagne; seul sur quelque montagne entre l'Aragon et Valence, il passe son temps à décrire des arcs et à observer des signaux, et pendant cela la guerre s'allume, la tempête éclate; le jeune savant est lui-même pris dans la tourmente; il est jeté de Majorque à Alger; il voyage avec des corsaires; il est traité comme prisonnier, et au bout de son odyssée il retrouve la France avec son bagage d'observations scientifiques. N'est-ce point l'image des sciences et des lettres jetées souvent au milieu de toutes les tempêtes, traînées comme des prisonnières obscures et finissant par retrouver leur puissance en agrandissant encore leur domaine et leur sphère d'action?

De cet immense mouvement imprimé dans notre siècle à toutes les classes de l'intelligence, il est résulté un fait qui marque une phase caractéristique dans le développement de l'esprit humain : aujourd'hui les sciences ne vivent plus isolées, indépendantes l'une de l'autre; elles se prêtent un mutuel appui. L'historien a besoin de se rendre compte de la raison philosophique des faits, et le philosophe a besoin de la lumière de l'histoire. L'étude des questions économiques ne prend tout son intérêt que quand on la place au centre de la vie réelle d'un peuple. L'écrivain trouve de singuliers enseignemens dans la pratique politique, et l'homme d'état à son tour double ses forces de toutes les ressources d'une raison cultivée, élevée et instruite par la connaissance de l'histoire, des arts et des lettres. En un mot, c'est une alliance de toutes les facultés de l'esprit et de l'observation appliquées à ressaisir les divers aspects des choses et conduisant, dans le domaine de l'action, à une intelligence plus étendue des affaires humaines, — dans le domaine littéraire, à des tableaux plus larges, plus complets et plus vivans. L'étude de l'agriculture elle-même s'anime ainsi et s'élève. Et en effet, est-ce que le développement des intérêts agricoles d'un pays ne touche pas à tout, à l'histoire du peuple, à son génie, à ses mœurs, à l'esprit de législation, à la nature des institutions politiques, à toutes les combinaisons de l'activité nationale? C'est la réunion de ces élémens qui fait des études de M. Léonce de Lavergne sur *l'Économie rurale de l'Angleterre* un livre non-seulement utile et d'une portée pratique, mais intéressant et varié. M. de Lavergne, on le sait ici de reste, n'a point étudié minutieusement des lois et des règlemens; il a été mieux inspiré, il a pris le développement agricole de l'Angleterre sur le fait, dans les comtés, dans les fermes du Hampshire et du Warwick, animant la statistique par l'histoire, et l'exposé des procédés agricoles par la description des lieux. Dépouillez toutes ces questions de culture et de produit brut, d'élevage des bestiaux et de salaires : vous trouverez au fond l'analyse la plus exacte de la vie pratique anglaise; vous verrez comment cette puissance bri-

tannique s'est formée par l'alliance des institutions libres et du travail agricole, comment la liberté a servi d'auxiliaire à l'agriculture, et comment la vie rurale a été la forte assiette de la liberté politique elle-même. Allez en Irlande, c'est un bien autre spectacle, et qui n'est pas moins instructif. Vous saisirez dans son principe et dans ses causes cette misère immense, legs de plusieurs siècles d'oppression ; vous serez conduit à ce dénoûment qui devait précéder la transformation de l'Irlande, une famine et une émigration en masse qu'on a nommée du nom biblique de l'*Exode*. Voilà comment les faits agricoles s'animent, prennent un intérêt attachant, et comment l'économie politique elle-même a le fort attrait de l'histoire.

C'est là du reste le secret dans tous les domaines de l'intelligence : éclairer les faits les uns par les autres, mêler l'instruction de l'histoire au trait rapide de l'observation, allier l'analyse des phénomènes de l'esprit à la peinture du monde au sein duquel ils se produisent. Ainsi l'étude de la vie intellectuelle devient autre chose qu'une froide dissection. Bien des aspirations, bien des genres de talent peuvent s'appliquer à cette œuvre et la poursuivre sous des formes différentes. Aucune forme n'est plus actuelle aujourd'hui que ce genre d'observation littéraire qui est à demi de l'histoire, à demi de la critique, qui est toujours en éveil, et pour ainsi dire une succession d'impressions sur les œuvres et sur les hommes, à mesure qu'ils passent dans cette galerie vivante des choses contemporaines. Le côté faible de ce genre, on le connaît. Quand les impressions de journal deviennent un livre, on risque de mêler des noms et des ouvrages d'une importance trop inégale, de fixer sous une forme trop durable ce qui a déjà perdu son intérêt, de reproduire une multitude de traits dont le sens échappe; mais il peut rester toujours le goût, le tact, l'esprit distingué, la finesse du jugement, même quand il se laisse aller à de trop faciles admirations, l'instinct juste et sain, et ce sont ces qualités que M. de Pontmartin montre dans ses *Causeries littéraires*, œuvre agréable et qui n'a point la prétention de résumer les archives de la littérature contemporaine. Si on cherchait l'unité du livre de M. de Pontmartin, on la trouverait sans doute dans cette distinction d'un esprit juste qui cause sur divers sujets; c'est une série de conversations interrompues, reprises, continuées sur un roman ou un poème nouveau, sur l'œuvre de la veille et les diverses tendances de l'esprit moderne. La critique de M. de Pontmartin est délicate et indulgente, mais en même temps elle prend un accent de netteté et d'élévation quand elle se trouve en présence de ces violens excès de l'imagination qui ne sont pas seulement des excès littéraires, qui sont les symptômes des déviations morales de notre temps; là est l'inspiration honnête sous la forme élégante du langage. La littérature est une sorte de champ de bataille où se poursuit un éternel combat entre ces instincts des esprits honnêtes et les violens dérèglemens des imaginations faussées, et en cela qu'est-elle autre chose que l'expression des luttes de notre âge étendues à toutes les sphères de l'activité des peuples, à leur vie sociale et à leur vie politique? Partout en effet aujourd'hui sont en lutte les tendances opposées, seulement ce choc d'opinions et de principes varie selon les pays, et prend une forme différente selon le théâtre où il se produit.

C'est surtout depuis 1848 que les luttes sont devenues plus tranchées, jus-

tement parce qu'à des entraînemens sans limites ont succédé des réactions aussi peu modérées. Au nord de l'Europe, le Danemark lui-même flotte aujourd'hui dans des oscillations dont l'origine remonte à cette époque. La session des chambres danoises, ouverte le 4 octobre 1853, s'est terminée récemment en laissant le pays dans un désordre singulier. On n'a pas oublié qu'après 1848 le Danemark eut à soutenir une lutte acharnée pour disputer le Slesvig à l'influence de la Prusse, qui prétendait séparer le duché de la monarchie danoise. Le Danemark sortait victorieux de ce conflit, et le germanisme était repoussé au-delà de l'Eyder. L'orgueil danois était satisfait, d'autant plus que le roi Frédéric VII venait de doter le pays d'une constitution. Seulement ici commençaient les difficultés : l'Allemagne voulait regagner par la diplomatie ce qu'elle avait perdu sur le champ de bataille. Elle eût trouvé la Russie contraire à ses desseins, si elle avait voulu porter quelque coup à la monarchie danoise; elle la trouvait favorable en tournant ses efforts contre le régime libéral institué par le roi Frédéric VII. Le premier succès de cette action, combinée dans un sens absolutiste, c'était d'obtenir que la constitution ne fût pas applicable au Slesvig, pas plus qu'aux deux duchés du Holstein et de Lauenbourg. Dès lors, la loi fondamentale de 1849 n'était plus que la constitution d'une partie de la monarchie, une espèce de constitution provinciale qui devrait nécessairement se subordonner aux règles supérieures d'une loi commune à tout le pays. Là est le germe des difficultés actuelles. Qu'est-il arrivé en effet? Le ministère danois s'est proposé de faire abolir par les chambres de Copenhague les institutions établies en 1849, sous prétexte de la nécessité d'une loi fondamentale applicable à toute la monarchie ; mais en même temps, outre qu'il prétendait que cette constitution commune devrait être octroyée par le roi, il refusait d'en faire connaître le sens et les principes. C'est sur ce terrain que le combat s'engageait récemment entre les partisans du régime libéral et le ministère présidé par M. Œrsted. Au mois de février dernier, un projet ministériel, déclarant que la constitution commune serait octroyée par le roi, était repoussée au *Folkething* par 97 voix contre 1. Porté à la chambre supérieure ou *Landsthing*, le projet ministériel subissait le même sort. Les chambres danoises ne refusaient pas de se prêter à des changemens constitutionnels, mais elles refusaient de donner un vote avant de connaître le projet de constitution nouvelle. Comment s'explique cette étrange tentative de réaction? Elle ne s'explique que par la docilité du ministère aux influences étrangères qui agissent dans un sens absolutiste. Voilà donc dans quel état se trouvait récemment le Danemark. Les chambres manifestaient leur ferme volonté de maintenir les institutions libérales. Le ministère avait contre lui non-seulement la représentation nationale, mais encore l'immense majorité du pays. Une telle situation ne pouvait se prolonger longtemps, d'autant plus que la loyauté de Frédéric VII se refusait à toute violation du pacte constitutionnel; elle vient en effet d'arriver à un dénouement. Le cabinet présidé par M. Oersted a donné sa démission. Au point de vue des complications actuelles de l'Europe, la chute du ministère danois, qui a coïncidé avec la visite de l'amiral Napier au roi Frédéric VII, peut avoir son importance;

son maintien au pouvoir eût sans nul doute incliné la politique du Danemark vers la Russie.

L'Espagne n'a point les mêmes crises en ce moment, mais elle vient de voir se produire deux faits qui, à divers points de vue, caractérisent sa situation et affectent ses intérêts politiques. Le premier de ces faits, le moins grave peut-être en lui-même, c'est une tentative d'émeute à Barcelone. Le mouvement a pris dès l'origine un caractère industriel. Un certain nombre d'ouvriers ont refusé de travailler, élevant des questions de salaire. L'agitation s'est prolongée plusieurs jours, et est devenue assez sérieuse pour que la force ait été employée. Il ne paraît pas qu'après cette première répression l'agitation ait recommencé. Ce mouvement, tout industriel en apparence, avait pourtant, dit-on, une couleur carliste, et les autorités de Barcelone ont dissous une société qui paraissait en avoir été l'instigatrice. Par une bizarrerie, cette société, bien nommée, s'appelait *l'École de la Vertu*. Le second fait qui a eu un moment une certaine gravité pour l'Espagne ne s'est point produit en Europe; c'est à Cuba qu'il a eu lieu, et il a été l'occasion d'une recrudescence nouvelle des passions qui fermentent toujours aux États-Unis au sujet de la possession espagnole. Quelque simples que soient les circonstances, ces passions sont malheureusement toujours prêtes à les envenimer pour mettre en lutte les deux pays. Il ne s'agissait pas pourtant d'abord d'un fait extraordinaire. Un navire marchand américain, le *Black-Warrior*, abordait il y a peu de temps à Cuba; le manifeste qu'il présentait n'étant point régulier, on l'engageait à le régulariser. C'est à quoi se refusait le capitaine du *Black-Warrior*, et par suite de la résistance qu'il opposait, le capitaine-général de Cuba faisait mettre l'embargo sur le navire. Mais ici commence la véritable gravité de cet incident. A peine ce fait était-il connu aux États-Unis, sans autre information, toutes les colères se soulevaient. Une fois encore on proposait d'envahir Cuba, et ce qu'il y a de plus sérieux, c'est que le gouvernement lui-même se laissait aller à ces entraînemens; le président, M. Franklin Pierce, adressait à la chambre des représentans un message où il qualifiait avec la plus étrange sévérité les autorités espagnoles, et où il semblait aller au-devant d'une rupture. Le message du président n'a été heureusement suivi d'aucune résolution effective; la réflexion a pu venir, et il est probable qu'aujourd'hui cette affaire est entrée dans la voie des négociations entre les deux gouvernemens, d'autant plus que le capitaine-général de Cuba a relâché le *Black-Warrior* moyennant une amende de 6,000 piastres. Cependant, bien que calmée, l'irritation permanente n'en subsiste pas moins aux États-Unis, et le moindre incident peut la réveiller. Dans les circonstances présentes, il est facile de pressentir ce qu'aurait pu avoir de sérieux une rupture entre les États-Unis et l'Espagne, au moment où toutes les forces navales de l'Europe sont engagées dans d'autres conflits. Ce serait d'ailleurs, de la part du peuple américain, donner une idée singulière de lui-même que de choisir un tel moment pour assouvir son ambition au mépris du droit et des plus simples règles de la justice internationale.

CH. DE MAZADE.

REVUE DRAMATIQUE.

Le Gendre de M. Poirier, Comédie en quatre actes de MM. Émile AUGIER et Jules SANDEAU.

Les auteurs de la pièce nouvelle ont d'autant plus le droit de s'applaudir de leur succès, que la donnée qu'ils avaient choisie offrait plus de périls et d'écueils. Loin de nous l'idée d'interdire au théâtre moderne ces sujets éternellement jeunes, qui reposent non pas sur l'avénement ou la déchéance de telle opinion ou de telle hiérarchie sociale, mais sur la vanité humaine, ce répertoire inépuisable dont la forme varie suivant les temps, dont le fond reste toujours le même. — « On dit que la poésie se meurt, la poésie ne peut pas mourir, » écrivait ici même, il y a vingt ans, l'auteur d'*André* dans le plus poétique de ses romans. — On dit que la comédie est morte, écririons-nous volontiers; la comédie est immortelle : tant que le cœur humain gardera ses inconséquences et ses faiblesses, tant que l'homme, ce vieil enfant, sera partagé entre l'envie d'effacer les distinctions qui le froissent et le désir de s'emparer de celles qui le flattent, tant que la vanité mettra sa logique au service de ses contradictions, les sujets de comédie ne manqueront pas; il ne s'agira que de savoir les reprendre au point où les a laissés la société disparue, et les placer au point de vue de la société nouvelle.

MM. Augier et Sandeau restaient donc parfaitement dans leurs attributions de poètes comiques en mettant encore une fois en présence, en plein XIXe siècle, la bourgeoisie et la noblesse. La vraie difficulté, le vrai danger de leur tentative, c'est que les progrès mêmes que nous avons faits vers l'égalité, le nivellement des classes, le triomphe de la bourgeoisie, l'abolition des priviléges de la noblesse, au lieu de simplifier le procès et de préparer le public à l'impartialité, semblent au contraire rendre plus vives, plus délicates, plus promptes à tressaillir et à saigner, toutes les cordes auxquelles il faut toucher en traitant un pareil sujet. Chose singulière! à mesure que les distances s'amoindrissent, les susceptibilités augmentent. Du temps de Molière, ces classifications étaient si nettes, si tranchées, que, lorsqu'il s'en emparait comme de son bien pour faire ressortir la sottise de M. Jourdain ou le malheur de George Dandin, personne n'était tenté de réclamer. Sortir de son état, comme on disait alors, était un travers tout aussi apparent qu'être avare comme Harpagon, misanthrope comme Alceste, pédant comme Trissotin, et ce travers appartenait à la comédie du même droit que l'avarice, la misanthropie et le pédantisme. Plus tard, au XVIIIe siècle, de Le Sage à Beaumarchais, ces différences, tout en s'affaiblissant, sont encore assez visibles pour que la sottise vaniteuse des bourgeoises et des parvenus, exploitée par des marquis ou des chevaliers quelque peu tarés, conserve sa signification plaisante, également acceptée par toutes les parties intéressées. On sent que le respect diminue, que le vice commence à mettre un premier niveau sur ces catégories vieillissantes, et peut-être le bourgeois intelligent, en voyant ainsi bafouer ses compères, les Mathieu et les Serrefort, devine-t-il déjà

une prochaine revanche; mais la société garde sa physionomie extérieure, et c'est assez pour fournir le cadre traditionnel où se joue en toute liberté la muse comique. Enfin, dans la dernière, la plus hardie, la plus agressive de ces rencontres entre un monde qui s'écroule et un monde qui s'essaie, dans *le Mariage de Figaro*, ce n'est pas précisément la bourgeoisie qui est mise aux prises avec la noblesse. Beaumarchais, qui voulait faire agréer son héros par les derniers grands seigneurs de Versailles et de Trianon, s'est bien gardé d'en faire un bourgeois; il en a fait un valet, un valet beaucoup plus spirituel que son maître, ce qui était arrivé déjà à plusieurs valets de l'ancienne comédie, et s'est rattaché ainsi à la tradition. Figaro est d'étoffe à devenir un bourgeois vingt-cinq ans plus tard, mais il ne l'est pas encore, et entre ses éblouissantes tirades et la brochure de Sieyès il y a la distance d'une révolution préparée à une révolution accomplie.

Aujourd'hui tout est changé : la noblesse, par cela même qu'elle n'est plus une puissance, mais un souvenir, que tout son prestige se réfugie dans une sorte d'idéal et de lointain, et qu'elle a eu sa part, une part douloureuse et large, dans toutes nos catastrophes, est devenue plus susceptible, plus ombrageuse. Il semble qu'on ne puisse plus toucher à ses travers sans toucher à ses malheurs, et que ce qui était autrefois de la comédie soit devenu de la cruauté. La bourgeoisie, par cela même qu'elle est entrée de plain-pied dans l'égalité civile et politique, doit, comme tous les nouveaux pouvoirs, se montrer jalouse de ses prérogatives, et ne pas aimer qu'on lui rappelle, même pour les railler ou les amoindrir, des distinctions qui n'ont plus de sens officiel et qu'elle ne reconnaît plus. Si un grain d'envie se mêle encore çà et là au sentiment de ses conquêtes, elle ne voudra pas en convenir, car elle y verrait un dernier hommage et comme une revanche posthume en l'honneur de ces supériorités déchues. Quel que soit le tableau qu'on lui présente, elle en ressentira une impression analogue à celle qu'éprouverait un plaideur qui, ayant gagné son procès, croirait le voir recommencer. En somme, que d'obstacles, de récifs, de points délicats, de passages dangereux, pour le poète tenté de profiter de nos transformations sociales en frappant à l'effigie de son siècle cette vieille médaille de la vanité humaine! Combien on doit féliciter MM. Sandeau et Augier, qui ont su triompher de ces difficultés, esquiver ces périls à force d'esprit, de verve, d'habileté, et aussi, sachons le dire, en déviant un peu de l'idée primitive et originale de leur comédie. Le charme et l'émotion ne se discutent pas, et nous avons été constamment, comme toute la salle, ému et charmé pendant ces trois heures. La réflexion seule peut faire ses réserves après un pareil triomphe, et les sympathies profondes que nous inspirent les auteurs du *Gendre de M. Poirier*, l'intérêt qui s'attache à chacun de leurs ouvrages, les traits et les scènes d'excellent comique qui abondent dans leur nouvelle pièce, sont pour nous autant de raisons de leur dire avec franchise ce qui nous paraît y manquer, non pas pour mieux réussir, — il est probable que le succès eût été moins vif, — mais pour réaliser plus complétement et d'une façon plus frappante la comédie qu'ils avaient conçue.

Au lever du rideau, le marquis Gaston de Presles fait les honneurs de son hôtel, de son luxe, de son opulence, à son ami le duc Hector de Montmeyran.

Compagnons de jeunesse, de prodigalités et de folies, tous deux ont dissipé leur patrimoine; mais, une fois ruinés, ils ont cherché contre les conséquences de leurs désordres un refuge différent : Hector a gaiement endossé l'uniforme de chasseur d'Afrique, et s'est retrempé, comme un vrai héros de M. de Molènes, dans les fatigues et les devoirs de la vie militaire. Moins corrigé, plus enclin à l'impénitence finale, lié de plus près à la monarchie renversée en 1830, Gaston de Presles a épousé la fille de M. Poirier, ancien marchand de drap rue des Bourdonnais et pour le moment retiré du commerce avec quatre millions. Jusque-là Gaston n'a qu'à s'applaudir de sa mésalliance. M. Poirier est un bonhomme qui ne semble occupé qu'à faire à son gendre une oisiveté dorée, et à s'effacer le plus possible pour ne pas gêner ses relations avec ses anciens amis. Antoinette, sa fille, la nouvelle marquise de Presles, est une jolie poupée dont l'intelligence n'a jamais dépassé l'horizon du comptoir paternel, qui a peut-être éprouvé une joie enfantine en devenant grande dame, qui peut-être a pour son mari un amour de pensionnaire, mais qui ne saurait prétendre à dominer son cœur, ni à entamer son indépendance. Gaston en profite pour continuer sa vie de garçon et renouer une liaison peu édifiante avec une femme de son monde d'autrefois; même, par suite de ce galant épisode, il doit avoir le lendemain un duel avec un rival, et il prie Hector de Montmeyran d'être à la fois son hôte et son témoin.

Poirier entre en scène avec sa fille et son vieil associé Verdelet, parrain d'Antoinette; il est à l'instant criblé d'un feu roulant d'épigrammes, dont quelques-unes sentent un peu plus l'atelier que le faubourg Saint-Germain; mais tout cela est si vif, si gai, si amusant, qu'il y aurait pruderie à trop insister sur la différence. Poirier supporte tout avec la résignation d'un stoïcien ou d'un imbécile. Verdelet, esprit plus cultivé, plus *artiste*, souffre de ces sarcasmes, qui le font trembler pour le repos de cet intérieur et pour le bonheur de sa chère filleule. Antoinette est au supplice. Hector de Montmeyran, plus sage que son ami, cherche à tempérer, à force de respect pour Mme de Presles, de courtoisie pour les deux vieux négocians, le mauvais effet des plaisanteries de Gaston. Toute cette fin du premier acte est bien posée, et a l'avantage de rassurer d'avance ceux que le sujet tiendrait trop en éveil. Notons en passant, comme preuve de tact, l'intervention de ces deux personnages épisodiques, Verdelet et Montmeyran, spirituels, aimables, modérés, représentant les beaux côtés de la bourgeoisie et de la noblesse, et placés là comme deux correctifs, nous dirions presque deux paratonnerres destinés à conjurer l'orage que pourraient soulever tour à tour, auprès des spectateurs intéressés dans la question, les fautes de Gaston ou les ridicules de Poirier.

Au second acte, le vrai caractère de Poirier commence à se dessiner. Le bonhomme, le niais qui payait les dettes de son gendre, qui le logeait dans le plus bel appartement de son hôtel, qui se chargeait des dépenses de l'office et de l'écurie, et qui avait même la complaisance de disparaître les jours où Gaston traitait ses amis, est tout simplement un ambitieux qui aspire au titre de baron et à la dignité de pair de France comme couronnement de sa laborieuse fortune. S'il a choisi un gendre ruiné, s'il a voulu le recevoir chez lui et subvenir à son luxe, s'il a donné rendez-vous à ses créanciers, c'est pour que Gaston fût complétement sous sa dépendance et pour que les

parchemins du marquis de Presles servissent de marchepied à son ambition. Ici se présente une objection toute naturelle. Poirier peut être vaniteux et sot, il peut se faire une idée très fausse des aptitudes particulières qu'exige la vie politique; mais il sait calculer, il est de son temps, il est pénétré de l'importance que lui donnent ses écus, des progrès de l'égalité moderne qui lui ouvre toutes les carrières et toutes les voies. Il a eu sous les yeux, pendant la phase qui vient de s'écouler, d'honorables exemples de bourgeois ou de fabricans arrivés par eux-mêmes aux plus hautes dignités de l'état. Dès lors qu'a-t-il besoin d'un gendre marquis? et, s'il lui a plu de marier sa fille à un gentilhomme, pourquoi ne s'est-il pas mieux renseigné? Qu'il l'ait choisi pauvre, je le comprends, c'était un moyen de le maîtriser; mais pourquoi le choisir dissipateur, paresseux, libertin, duelliste, perdu de dettes, ce qui était après tout, sous un gouvernement sage, un assez singulier moyen de recommander son beau-père? Comment ne sait-il pas que Gaston est en outre attaché à la monarchie tombée en 1830 par ces liens d'affection et de reconnaissance presque domestique qui doivent rendre à la fois son ralliement plus difficile et son appui plus illusoire? Fort heureusement, cette objection, si juste qu'elle nous paraisse, n'arrive qu'après coup. Le spectateur s'amuse si bien, qu'il n'a garde de réfléchir. Poirier est si plaisant dans ses rêves ambitieux, dans ses désappointemens, dans ses colères, dans les représailles qu'il exerce en congédiant le cuisinier et en réformant la maison, qu'on oublie de s'apercevoir d'une inconséquence sans laquelle il aurait un gendre peut-être plus raisonnable, mais à coup sûr moins spirituel. La scène où Poirier, abusé par la gravité narquoise de Gaston, lui déroule ses plans et lui avoue un à un les *dadas* de sa vanité, est vraiment de la comédie. La scène où un premier conflit amène la définition de l'honneur, « cette probité du gentilhomme, » et de la probité, « cet honneur du bourgeois, » a quelque chose d'impartial et d'élevé propre à fléchir les susceptibilités les plus chatouilleuses. Enfin, lorsque Poirier, rentré dans sa spécialité, parvient à solder *au rabais* les créanciers de M. de Presles, que ceux-ci rentrent en scène avec des récriminations insolentes et amères, et qu'Antoinette, pour sauver son mari de cette humiliation, engage sa dot et jette sa signature à la face de ces misérables, on bat des mains à la révélation de ce rôle charmant, qui ne se dément plus un moment jusqu'à la fin, qui possède la vraie noblesse, celle du cœur, et qui, admirablement joué par Mme Rose Chéri, eût suffi au succès de la pièce.

L'effet des deux derniers actes a été plus grand, bien que le comique y soit moindre ou peut-être parce qu'il y est dominé par ces élémens qui ont toujours plus de prise auprès du public : le sentiment et la passion. Gaston, à demi désabusé, se prend à aimer sérieusement sa femme; mais il est engagé, nous l'avons dit, dans une intrigue avec une coquette, et, à l'instant où il se décide à la sacrifier, arrive une lettre de cette comtesse de Mongeais. Poirier s'en empare, l'ouvre, et la lit. Nous n'aimons pas l'épisode de cette lettre; nous n'admettons pas qu'une femme habile, rompue aux liaisons galantes, unie à un vieillard soupçonneux qu'une faute prouvée trouverait inflexible, écrive ainsi sans précaution à son amant, surtout quand cet amant est marié et logé chez son beau-père. Il y a aussi une brutalité par trop bourgeoise dans l'action de ce Poirier ouvrant une lettre adressée à son gendre. Un pa-

roxysme de passion jalouse peut seul excuser une pareille atteinte aux plus simples notions de délicatesse et de savoir-vivre. Pourtant là encore l'exécution dramatique a sauvé ce que ce passage aurait pu avoir de scabreux et de choquant. Le courroux de Poirier, ses cris de haine et de triomphe, le désespoir de sa fille, la douleur de Gaston, les généreux efforts de Verdelet et de Montmeyran pour calmer ces cœurs irrités, l'énergique résolution d'Antoinette qui s'empare de la lettre fatale et la jette au feu, tout cela forme un tableau très émouvant, très pathétique; et quand Gaston resté seul, humilié par son beau-père, repoussé par sa femme, ruiné de nouveau et tenté de recourir au suicide, s'écrie avec une angoisse navrante : « Tu l'as voulu, marquis! tu l'as voulu! » on est trop ému pour se demander si cette réminiscence du vrai George Dandin tombe bien à propos, et si c'est simplement pour avoir épousé la fille d'un roturier que le marquis est malheureux.

Cependant tout se relève et se répare. Montmeyran et Verdelet, les deux bons génies de la pièce, ont compris que Gaston et Antoinette s'aimaient, et que, malgré les torts de l'un et les ressentimens de l'autre, cet amour pouvait être leur salut. Ils apaisent de leur mieux l'irascible Poirier, qui continuait de combiner ses projets de vengeance. Puis Montmeyran, pour réveiller dans le cœur d'Antoinette cette tendresse qu'elle croit éteinte, lui avoue que son mari va se battre. Hélas! ce duel, c'est encore un souvenir de cette indigne liaison qu'il déplore et qu'il maudit. Mme de Presles consent à pardonner à Gaston, mais à la condition qu'il renoncera à cette rencontre, qu'il fera, s'il le faut, des excuses à son adversaire. On comprend tout ce que cette situation a de terrible pour le marquis de Presles, qui est étourdi, prodigue, léger, coupable, mais qui est brave comme ses aïeux, dont la noble et martiale histoire va de Crécy à Quiberon. Il refuse, il hésite; puis, lorsque dans un effort suprême, la pâleur au front et les larmes dans les yeux, il a murmuré un consentement, Antoinette se jette à son cou : « Maintenant va te battre! » lui dit-elle avec autant de vaillante ardeur que si le sang des Montmorency ou des Mortemart coulait dans ses veines. Au même instant, on apporte une lettre de l'adversaire, qui n'était qu'un faux gentilhomme, un faux brave, et qui fait spontanément des excuses. La réconciliation est complète. Verdelet, qui est riche et dont la fortune appartient d'avance à sa filleule, a secrètement racheté le château de Presles, que Poirier, dans sa colère, menaçait de faire dépecer par la bande noire. C'est son cadeau de noce, et les deux jeunes époux iront y oublier leurs chagrins. Quant à Poirier, il déclare à son gendre, à sa fille et à son ami que ces mécomptes et ces secousses l'ont pour jamais guéri de son ambition; mais en même temps, dans un dernier *à parte*, il se livre à un calcul savant, d'après lequel il réunira toutes les conditions matérielles pour être un excellent pair de France — en février ou mars 1848.

Nous le répétons, s'il ne s'agissait que de constater le succès et l'agrément de cet ouvrage, notre tâche serait facile, ou plutôt elle serait finie. A chaque scène, presque à chaque mot, des applaudissemens chaleureux ont accueilli ce mélange de gaieté franche, de verve gauloise, de sensibilité délicate, d'attendrissement sincère, où se révèle l'alliance, heureuse cette fois, de deux esprits d'élite, s'animant ou se tempérant l'un par l'autre. Verdelet et le duc de Montmeyran, bien que leurs rôles soient accessoires, ont une

valeur réelle : ils ramènent le débat sur son vrai terrain, sur un terrain neutre où les honnêtes gens et les gens spirituels peuvent, titrés ou non, se rapprocher et s'entendre. Cette idée de conciliation et de justice distributive se révèle encore mieux dans le personnage d'Antoinette, bourgeoise à l'âme patricienne, qui se trouve naturellement au niveau de toutes les choses grandes, de tous les sentimens élevés, et qui force son mari à saluer en elle la digne compagne d'un descendant des races chevaleresques. Les deux caractères principaux, quoique très bien acceptés par le public, sont les seuls qui donneraient lieu à quelques sérieuses réserves, si, tout en applaudissant à ce que les auteurs ont fait, l'on réfléchissait à ce qu'ils ont voulu faire.

Remarquons d'abord, — et ceci touche déjà au point vulnérable de l'ouvrage, — qu'il y a deux pièces dans une. Otez le conflit de la bourgeoisie et de la noblesse, ne parlez ni des parchemins du gendre ni de la roture du beau-père, et il vous restera les dissipations de Gaston, la forfanterie mondaine, la corruption élégante qui lui fait négliger sa femme et continuer une vieille liaison, la découverte de cette intrigue, la jalousie et la douleur passionnée de Mme de Presles, le courroux de son père, la noble conduite d'Antoinette, le duel, la réconciliation des deux époux, c'est-à-dire une pièce entière et parfaitement indépendante de la donnée primitive. D'une autre part, cette idée si comique et si vraie, l'ambition et la vanité du bourgeois exploitant la noblesse du gentilhomme pour s'en faire un échelon, n'en serait que plus nette et plus frappante, si Gaston était purement et simplement un gentilhomme pauvre, n'ayant d'autre tort que sa pauvreté et sa fidélité à ses opinions politiques. Il y a plus : les brillantes folies du marquis de Presles, ses amours faciles, son dédain pour la foi conjugale, ses persiflages, ses duels, tout cet appareil obligé du grand seigneur d'autrefois tel qu'on l'entendait au théâtre nous semble contredire la pensée originale de la pièce, ou du moins y jeter quelque confusion. En effet, à quoi ont visé les auteurs? A nous donner la contre-partie, l'envers de George Dandin, un George Dandin armorié, livré, pieds et poings liés, à un Sottenville bourgeois qui le tyrannise et le domine de toute la supériorité de ses écus. Eh bien! supposez que Molière eût fait son George Dandin coupable de quelque peccadille, de la moindre amourette, fût-ce avec une fille de boutique ou une servante d'auberge: à l'instant, l'idée comique s'affaiblissait en s'éparpillant; le malheur de George Dandin pouvait s'attribuer à une cause autre que celle-ci : un bourgeois épousant une fille noble. Son innocence est indispensable pour que la comédie dont il est le héros ait tout son effet. De même ici, pour que la pensée des auteurs gardât tout son relief, pour que l'accessoire n'en emportât pas le fond, pour que la *revanche* de George Dandin fût aussi significative que cette première partie dont Molière a tenu les cartes, il eût fallu que Gaston de Presles fût irréprochable, car la comédie proprement dite ne procède que par moyens simples. La pauvreté du gendre, l'opulence du beau-père, et, entre deux, l'esprit moderne humiliant les parchemins devant les billets de banque, voilà tout le sujet.

Ce que nous disons de Gaston peut se dire aussi de Poirier. Il est trop sot, trop grotesque, son ambition ressemble trop à une marotte de vieil enfant, à une monomanie qui ne saurait dépasser le seuil de son magasin. Nous le

voudrions conçu dans des proportions plus larges, plus élevées. Il y a dans *le Gendre de M. Poirier* une scène très gaie où Gaston traite, en riant, son beau-père de « Machiavel » et de « Sixte-Quint. » Ce sont là de bien grands noms, à coup sûr, pour un boutiquier ambitieux; pourtant, s'ils paraissaient moins dérisoires, s'il y avait chez Poirier, au lieu d'un *dada* puéril, un peu de ce sérieux et de ce calcul que comportent sa position et son siècle, l'effet serait plus juste et plus complet. A part la lecture du code civil, du *Bulletin des Lois* et de quelques journaux de l'opposition, Poirier n'est que le petit-fils de M. Jourdain, l'arrière-neveu de Mme Abraham, de même que Gaston, à part le costume, n'est que le descendant direct des Acaste, des Dorante et des Moncade. Est-ce assez en conscience après soixante ans de révolutions, et lorsqu'on a eu l'intention louable de marquer au millésime de 1846 une des conceptions du maître immortel?

MM. Augier et Sandeau se sont contentés de prendre les deux caractères tels que les leur présentait la tradition comique, et de les mettre aux prises avec les idées et les mœurs de notre siècle : il eût mieux valu, selon nous, accepter le changement tout entier, transformer les caractères en déplaçant les situations, et chercher dans ce contraste l'élément d'une comédie à laquelle la modestie des auteurs n'aurait peut-être pas osé donner son vrai titre, mais qui aurait eu réellement le droit de s'appeler *la Revanche de George Dandin*. Maintenant leur succès aurait-il été aussi grand? ne se seraient-ils pas privés de sources d'émotion et de gaieté qui manquent rarement leur effet? Et après tout ne vaudrait-il pas mieux s'abandonner, sans tant de restrictions et de chicanes, aux agrémens d'un ouvrage qui a le plus précieux de tous les dons, celui de charmer et de plaire? On peut, Dieu merci, rétablir quelques nuances, exprimer quelques regrets, sans contester ni amoindrir les qualités aimables ou exquises qui éclatent, à tous momens, dans *le Gendre de M. Poirier*. Jamais M. Sandeau n'avait déployé plus d'élégance, de délicatesse et de grâce; jamais M. Augier n'avait été plus gai, plus vif et plus entraînant. Un éminent critique, à propos d'une pièce moins heureuse, quoique remplie de mérite, avait récemment exprimé la crainte que ces deux esprits, de trempe et de famille si différentes, ne se fissent tort l'un à l'autre en s'associant. Cette crainte n'a pas été réalisée par cette nouvelle épreuve. On sent, au contraire, qu'une main fine a passé sur ce sel gaulois pour en émousser les aspérités trop rudes et en faire du sel attique, et qu'en même temps une verve jeune, expansive et facile a réchauffé et ragaillardi la muse délicate de *Marianna* et de *Madeleine*. Les deux poètes, on le devine à chaque scène, ont surtout voulu être impartiaux et pour ainsi dire impersonnels. Ils ont renouvelé, mais avec un tout autre succès, pour le débat à peu près terminé entre la bourgeoisie et la noblesse, ce que M. Ponsard, dans *Charlotte Corday*, avait essayé pour la lutte, alors ravivée, entre la Montagne et la Gironde, entre la république et la royauté. Peut-être cette impartialité, à laquelle on doit applaudir, n'est-elle pas la vraie cause d'une si éclatante réussite. Peut-être les spectateurs ont-ils été si unanimes à se déclarer satisfaits, non pas parce que les auteurs ont tenu la balance égale et sagement résumé la discussion, mais plutôt parce qu'ils ont empêché d'y

songer, parce que leur ouvrage arrive au but sans qu'on se demande qui a gagné le procès, ou même si le procès a été plaidé. Est-ce un défaut? est-ce un mérite? Si l'on en jugeait par l'événement, la question serait vite résolue. Tel qu'il est, avec toutes les conditions de succès qu'il réunit, représenté avec un ensemble qu'on aurait peine à trouver aujourd'hui au Théâtre-Français, *le Gendre de M. Poirier* peut être regardé, sinon comme une comédie complète, répondant exactement à l'idée des auteurs, à celle qu'une critique exigeante a le droit d'indiquer et de regretter, au moins comme une des pièces les plus agréables et les plus charmantes qui aient été jouées depuis longtemps.

ARMAND DE PONTMARTIN.

REVUE LITTÉRAIRE.

Histoire de la Réunion de la Lorraine à la France, par M. le comte d'HAUSSONVILLE.

De grands travaux ont renouvelé de nos jours l'étude des origines et des progrès de la société française. On peut dire que, dans ses traits généraux, l'histoire de notre pays est désormais fixée. Il est encore un domaine cependant où n'ont pas pénétré complétement ces procédés d'investigation sévère et d'intelligente analyse qui font l'honneur et l'originalité de la science contemporaine. L'histoire de nos anciennes provinces, écrite généralement à un point de vue exclusif, attend encore qu'on lui applique les méthodes fécondes introduites par d'éminens historiens dans les questions d'histoire générale. Des études sur nos anciennes provinces, animées de l'esprit qui a renouvelé la science historique dans ses applications les plus étendues, auraient à la fois l'avantage de compléter en plus d'un point les notions déjà recueillies, et d'assigner aux recherches locales la direction précise, la haute signification qui jusqu'ici leur ont manqué.

C'est une de ces études qu'a voulu entreprendre M. le comte d'Haussonville, en racontant, dans un ouvrage dont le premier volume va paraître (1), l'histoire des négociations qui ont amené la réunion de la Lorraine à la France. Il fallait, pour traiter un semblable sujet, unir au sentiment des devoirs qu'impose l'histoire politique l'habitude et le goût de ces recherches auxquelles rien n'échappe dans le drame historique, ni le secret des événemens, ni la physionomie des acteurs. En éclairant ici même (2) quelques points obscurs de nos annales diplomatiques dans une période toute récente, M. d'Haussonville avait pu consulter ses souvenirs aussi bien que ceux des personnes considérables mêlées aux événemens et aux négociations dont il s'était fait l'historien. Il avait aujourd'hui à se transporter au milieu des intérêts et des passions d'un autre siècle. Interroger des documens contradictoires, en tirer des conclusions précises, et mieux encore, des récits,

(1) In-8°, chez Michel Lévy, rue Vivienne.

(2) Voyez les livraisons du 1er octobre, 1er novembre, 15 décembre 1848, 1er mai 1849 et 15 février 1850.

des tableaux animés, c'était une épreuve délicate, mais qui a fourni à M. d'Haussonville l'occasion de prouver une fois de plus ce que l'étude du passé gagne parfois à s'appuyer sur une connaissance étendue de l'histoire contemporaine.

Nous ne voulons ici que donner un rapide aperçu du livre de M. d'Haussonville. Il nous paraît curieux de montrer comment le nouvel historien de la Lorraine a pu agrandir un sujet où l'intérêt local semble devoir tenir tant de place. « Nous avons tâché, dit-il, sans négliger absolument les événemens généraux de l'histoire de Lorraine, de mettre surtout en relief les incidens de la lutte qui a précédé l'incorporation de la Lorraine à la France, lutte soutenue avec persévérance contre les rois de France par une race de princes illustres qui n'ont quitté leurs états héréditaires que pour monter sur le trône de l'Autriche. Nous nous sommes principalement appliqué à préciser la série des faits que la prudence des auteurs contemporains a quelquefois préféré taire, ou que leurs passions ont trop souvent dénaturés. » Tel est le but que s'est proposé l'auteur. Comment l'a-t-il atteint? C'est surtout en le citant lui-même que nous voudrions l'indiquer.

« La Lorraine, cédée en 1737 au roi Stanislas, a été définitivement réunie à la France en 1766; mais cette réunion, accomplie par Louis XV, avait été préparée par ses prédécesseurs. Vainqueur de la ligue, Henri IV s'empressa de donner sa sœur à l'héritier du duc Charles III. Cette alliance rompue par la mort de Catherine, il prit soin d'arranger le mariage du dauphin, encore enfant, avec la fille aînée du duc Henri. Louis XIII, devenu maître de son royaume par la défaite des grands et par la prise de La Rochelle, revendiqua le Barrois faute d'hommage, envahit deux fois la Lorraine, et démantela toutes celles de ces places qu'il ne put retenir. Louis XIV, poussant plus loin la même politique, arracha au duc Charles IV la cession de son duché, s'en empara bientôt après, et, malgré les efforts de l'Europe coalisée, le garda pendant la plus longue partie de son règne. Ainsi, tour à tour occupée de vive force, ou momentanément rendue à ses souverains légitimes, la Lorraine n'a jamais cessé d'être, soit le théâtre des entreprises violentes des rois de France, soit l'objet de leurs incessantes négociations, et l'on peut dire que la paix elle-même ne lui a pas été moins funeste que la guerre. »

Tel est le début du livre, dont le premier volume nous mène jusqu'à la prise de possession de la Lorraine par Louis XIII; mais avant d'entrer dans la partie essentielle de son sujet, l'auteur croit nécessaire de consacrer quelques pages au théâtre de la lutte qu'il va raconter. Il résume à grands traits l'histoire des ducs de Lorraine, depuis leurs premiers démêlés avec les ducs de Bourgogne jusqu'aux troubles de la ligue, qui préparent un conflit suprême. Avec le règne du duc Charles III, nous voyons commencer cette suite de débats et de guerres sur lesquels M. d'Haussonville a consulté tour à tour le témoignage des historiens français et des chroniqueurs locaux (1). Charles III

(1) La collection des dépêches des ministres français et de leurs agens en Lorraine, formant quatre-vingts volumes in-folio aux archives des affaires étrangères, a aussi fourni à M. d'Haussonville de très curieux documens.

a en présence de lui le roi Henri IV, préoccupé de créer par un mariage des droits à la couronne de France sur le duché de Lorraine. La mort de Henri IV amène en France un brusque changement de politique. Marie de Médicis renonce à l'alliance lorraine, et arrange le mariage de Louis XIII avec une infante d'Espagne. Quelques années paisibles suivent le règne agité du duc Charles III; mais bientôt le trône ducal est occupé par un prince appelé, comme le dit M. d'Haussonville, « à jouer un grand et singulier rôle dans toutes les affaires de son temps. » Charles IV avait été élevé à la cour de France, il avait plus tard suivi en Allemagne le duc de Bavière Maximilien, qui portait secours à l'empereur Ferdinand III, menacé dans ses droits par l'électeur palatin de Bohême. A la journée de Prague, qui rendit la Bohême à l'empereur d'Allemagne, Charles avait fait admirer sa bravoure. L'enivrement de ce premier succès, qui éveilla en lui l'amour de la guerre pour la guerre, fit sa gloire peut-être, mais amena aussi la ruine de son pays. C'est dans le règne de Charles IV que se place un des plus remarquables épisodes du livre de M. d'Haussonville, cette tentative de campagne contre Richelieu, inspirée à l'humeur aventureuse de Charles par une des femmes les plus séduisantes du XVIIe siècle. Quelques pages, que nous détacherons de cet épisode, pourront servir à marquer l'intérêt général du livre et à caractériser la manière de l'historien. Nous choisissons ce portrait de Mme de Chevreuse, où l'auteur s'est attaché avec un tact délicat à compléter et à coordonner les témoignages des contemporains.

« Toutes les histoires de la fronde, tous les mémoires du temps, toutes les lettres des contemporains, parlent avec admiration de la beauté de Mme de Chevreuse : les plus grands peintres ont fait souvent son portrait, les plus habiles graveurs d'une époque qui en comptait beaucoup d'excellens nous ont reproduit ses traits; mais, au moment de la fronde, Mme de Chevreuse avait déjà quarante-cinq ans, elle avait mené une vie très agitée. Plus que l'âge, la fatigue et les chagrins d'une existence pleine d'aventures avaient dû laisser leurs traces sur son visage. Quel ne devait pas être, aux jours de la jeunesse, du vif éclat et du premier épanouissement, l'attrait d'une femme dont la séduction demeura toujours si puissante! Malheureusement, autant les témoignages abondent sur l'effet produit par la première apparition de cette triomphante beauté, autant les détails manquent sur les grâces particulières qui donnaient alors tant de piquant à sa personne. Il n'y a pas, dans les collections publiques, de portraits authentiques de Mme de Chevreuse quand elle était la connétable de Luynes. Nous ne croyons pas qu'il en existe d'elle lorsqu'elle était Mlle de Rohan. Il faut donc s'aider un peu des portraits peints depuis son mariage avec le duc de Chevreuse, et surtout des indications semées çà et là chez les écrivains du temps, pour se représenter, d'une façon nécessairement fort vague encore et très imparfaite, ce que devait être la fille d'Hercule de Rohan, duc de Montbazon, lorsqu'à l'âge de quinze à seize ans elle fut introduite à la cour de Louis XIII. Au dire de ses contemporains, elle avait une taille admirable, d'une élégance et d'une souplesse sans pareille. Elle était blonde. Rien de charmant comme l'ovale de son visage. Peut-être l'expression en eût semblé un peu fière et hardie, si elle n'avait été

merveilleusement tempérée par la douceur et la délicatesse des contours, par la finesse et la transparence de son teint. Ses yeux étaient très beaux; mais le charme particulier de son visage, qui en relevait encore tous les traits, c'était la gaieté, la vivacité, l'entrain; c'était l'esprit. Non-seulement il se faisait jour par des regards pleins de feu, mais il animait aussi sa voix, ses gestes, jusqu'à ses moindres mouvemens, et répandait sur toute sa personne une grâce irrésistible.

« Les agrémens de Mlle de Rohan n'avaient pas seuls décidé le choix du duc de Luynes. Mlle de Rohan appartenait à une maison aussi connue par sa propre illustration que fameuse par ses alliances magnifiques, et qui avait eu l'honneur de donner une grand'mère à Henri IV. A l'occasion de ce mariage, qui mettait le comble à la fortune de son favori, Louis XIII accorda de nouvelles grâces au jeune couple. Le duc de Luynes, déjà grand-veneur, fut créé connétable; sa fiancée, admise à s'asseoir, la veille de ses noces, devant leurs majestés (ce qu'on appelait le tabouret de grâce), fut nommée, à dix-sept ans, surintendante de la maison de la reine. « La duchesse de Luynes, qui était fort bien avec son mari, dit Mme de Motteville, ne fut pas longtemps sans être favorite d'Anne d'Autriche, qui véritablement eut de la peine à souffrir d'abord son amitié à cause de l'aversion qu'elle avait pour le duc. » Telle était, au bout de peu de temps, la familiarité de la reine avec sa jeune compagne, « qu'étant devenue grosse, ou croyant l'être, elle se blessa pour avoir trop couru après la connétable... d'où l'on peut juger que, si cette cour manquait de prudence, elle ne manquait pas de joie, puisque la jeunesse et la beauté y avaient la souveraine autorité.... » Mais la reine-mère « ayant réussi à brouiller le mari avec la femme, ajoute encore Mme de Motteville, toute la consolation de la reine était la part que la duchesse de Luynes, qui était remariée avec le duc de Chevreuse, prenait à ses chagrins, qu'elle tâchait d'adoucir par tous les divertissemens qu'elle lui proposait, lui communiquant autant qu'elle pouvait son humeur galante et enjouée, pour faire servir les choses les plus sérieuses et de la plus grande conséquence de matière à leur gaieté et à leur plaisanterie : *a giovine cuor tutto è giuoco.* »

« Mme de Motteville ne paraît pas vouloir douter de la parfaite innocence des divertissemens où la reine se laissait entraîner par Mme de Chevreuse, afin de se distraire un peu de l'ennui que lui causait l'abandon du roi. Le témoignage de Mme de Motteville est toujours, sous ce rapport, favorable à la reine, qui « ne comprenait pas, dit-elle, que la belle conversation, qui s'appelle d'ordinaire l'honnête galanterie, où on ne prend aucun engagement particulier, pût jamais être blâmable. » Cependant Mme de Motteville, toujours véridique, ne dissimule pas non plus ce qu'elle sait être la vérité. « Je dois dire néanmoins qu'elle (la reine) a été aimée, et que, malgré le respect que sa majesté inspire, sa beauté n'a pas manqué de toucher des cœurs qui ont fait paraître leurs passions... Le duc de Buckingham fut le seul qui eut l'audace d'attaquer son cœur. »

« En ce qui regarde Mme de Chevreuse, Mme de Motteville est un peu plus sévère et plus explicite. Avant de s'attaquer au cœur de la reine, le duc de Buckingham s'était complétement rendu maître de celui de la duchesse de Chevreuse, devenue plus libre dans ses allures depuis qu'elle avait épousé

son second mari, dont l'humeur paraît n'avoir jamais cessé d'être fort accommodante en ces matières. Ainsi aimée de Buckingham, et demeurée toujours éprise de lui, jusqu'à s'être trouvée mal devant toute la cour quand elle apprit sa mort, Mme de Chevreuse n'en mit pas moins sa principale application à gagner à son amant les faveurs de la reine. Écoutons encore là-dessus Mme de Motteville : « Elle (la reine) avait, en la personne de la duchesse de Chevreuse, une favorite qui se laissait entièrement occuper par ces vains amusemens, et la reine, par ses conseils, n'avait pu éviter, malgré la pureté de son âme, de se plaire aux agrémens de cette passion, dont elle recevait en elle-même quelque légère complaisance qui flattait sa gloire plus qu'elle ne choquait sa vertu... Mme de Chevreuse m'a dit depuis elle-même, me contant les égaremens de sa jeunesse, qu'elle forçait la reine de penser à Buckingham, lui parlant toujours de lui, et lui ôtant le scrupule qu'elle en avait, par la raison du dépit qu'elle ferait au cardinal de Richelieu..... » On le voit, Mme de Chevreuse se souciait peu de prêter au bruit qui courait sur son compte dans toutes les ruelles du temps, et d'après lequel, suivant le dire de Monsieur, frère du roi, « elle avait été mise auprès de la reine de France, afin de lui donner plus de moyens d'avoir des enfans. »

« Laissons parler maintenant le cardinal de Retz, sans oublier toutefois que ses mémoires, fruit des loisirs de sa longue disgrâce, ont été écrits bien après la fin même de la fronde. Le célèbre coadjuteur, amant de Mlle de Chevreuse, n'a personnellement connu sa mère que fort tard. Il était trop jeune pour l'avoir vue avant l'exil à Nancy, aux jours de sa grande faveur et dans tout l'éclat de sa suprême beauté. Voici ce qu'il dit de Mme de Chevreuse, devenue l'une des conseillères de la fronde : « ... Je n'ai jamais vu qu'elle en qui la vivacité suppléât au jugement; elle lui donnoit même assez souvent des ouvertures si brillantes, qu'elles paraissoient comme des éclairs, et si sages, qu'elles n'eussent pas été désavouées par les plus grands hommes de tous les siècles. Ce mérite toutefois ne fut que d'occasion. Si elle fût venue dans un siècle où il n'y eût point eu d'affaires, elle n'eût pas seulement imaginé qu'il y en pût avoir. Si le prieur des Chartreux lui eût plu, elle eût été solitaire de bonne foi. M. de Lorraine, qui s'y attacha, la jeta dans les affaires; le duc de Buckingham et le comte de Holland l'y entretinrent; M. de Châteauneuf l'y amusa. Elle s'y abandonna parce qu'elle s'abandonnoit à tout ce qui plaisoit à celui qu'elle aimoit. Elle aimoit sans choix, et purement parce qu'il falloit qu'elle aimât quelqu'un. Il n'étoit pas difficile de lui donner de partie faite un amant; mais dès qu'elle l'avoit pris, elle l'aimoit uniquement et fidèlement. Elle nous a avoué, à Mme de Rhodes et à moi, que, par un caprice, se disoit-elle, de la fortune, elle n'avoit jamais aimé le mieux ce qu'elle avoit estimé le plus, à la réserve toutefois du pauvre Buckingham. Son dévouement à sa passion, que l'on pouvoit dire éternelle, quoiqu'elle changeât d'objet, n'empêchoit pas qu'une mouche lui donnoit quelquefois des distractions; mais elle en revenoit toujours avec des emportemens qui les faisoient trouver agréables. Jamais personne n'a fait moins d'attention sur les périls, et jamais femme n'a eu plus de mépris pour les scrupules et pour les devoirs : elle ne connoissoit que celui de plaire à son amant. »

« Rien de plus frappant de ressemblance, et au fond de plus exact que ce

portrait de Mme de Chevreuse, tracé de main de maître par le cardinal de Retz. Il nous faut y relever néanmoins quelques légères erreurs. Sans prétendre donner ici la trop longue énumération des amans de Mme de Chevreuse, nous sommes tenu de faire observer que le cardinal de Retz, trompé sur des faits qu'il n'a sus que par ouï-dire, a tort de mettre M. de Lorraine en tête de sa liste : Charles IV n'a point occupé ce rang avantageux. La vérité veut que nous confessions qu'il est venu après le duc de Buckingham, après lord Holland, après Chalais, et seulement un peu avant le président de Châteauneuf. Il n'est pas non plus parfaitement vrai de dire que le duc de Lorraine jeta Mme de Chevreuse dans les affaires; ce fut elle qui engagea M. de Lorraine dans les affaires de la France.

« Mme de Chevreuse n'en était pas d'ailleurs à ses débuts politiques. Richelieu, qui lui offrit, dit-on, des hommages trop ouvertement dédaignés, et qui la courtisa un peu avant de la beaucoup persécuter, Richelieu lui-même l'avait employée, non sans succès, à d'importantes et délicates négociations d'état. Au mois de juin 1625, il l'avait chargée d'aller avec son mari conduire jusqu'à Londres la princesse Henriette de France. Vers la fin de cette même année 1625 (c'est le cardinal qui le raconte dans ses Mémoires), Bautru était parti pour l'Angleterre comme une sorte d'ambassadeur du duc et surtout de la duchesse de Chevreuse. Il devait employer le « crédit particulier qu'ils y avaient tous deux » pour décider Buckingham à s'entendre avec la France, sans venir toutefois lui-même à la cour, où naturellement le roi ne se souciait plus de le recevoir. L'esprit de Bautru leva sans doute beaucoup de difficultés; mais les missives engageantes de Mme de Chevreuse n'y gâtèrent rien non plus. La preuve en fut que Bautru revint bientôt après en France, ramenant avec lui deux ambassadeurs, Holland et Carleton, dont un au moins (Holland) était le serviteur déclaré de Mme de Chevreuse; et ce fut grâce à la présence de ces deux ambassadeurs anglais à Paris que Richelieu put signer avec les protestans de La Rochelle le traité du 5 février 1626, traité éphémère, il est vrai, et violé peu après des deux parts, mais qui, pour le moment, remplissait suffisamment les vues du cardinal.

« Après avoir servi par occasion les intérêts de son ennemi, Mme de Chevreuse s'était tout à coup, avec sa mobilité habituelle, ardemment retournée contre lui. Cette fois elle avait le plaisir de satisfaire en même temps son aversion contre Richelieu, son amitié pour la reine sa maîtresse, et sa passion récente pour le beau et galant Chalais. Monsieur était le chef secret de cette cabale. Pour la reine, qui n'avait pas eu d'enfant du roi, la principale affaire était d'empêcher le mariage de Monsieur avec Mlle de Montpensier. Monsieur était bien aise de continuer la vie dissipée qu'il menait, et s'imaginait en même temps qu'il forcerait à compter avec sa personne en se refusant à l'union qu'on lui proposait. Chalais, fier de sa familiarité avec Louis XIII, rêvait de jouer un plus grand rôle. Tous et chacun se vantaient de ruiner de ce coup la puissance de Richelieu, et parlaient de se débarrasser au besoin de sa personne. Quelle était au vrai la portée de toutes ces menées? On ne l'a jamais parfaitement su. Une seule chose est certaine : tramé entre tant de jeunes gens et de belles dames, par forme d'intermède à leurs conversations d'amour, ce complot fut dénoncé par jalousie. Louvi-

gny, soupirant éconduit de Mme de Chevreuse, découvrit à Richelieu les projets de Chalais, son rival préféré, avec lequel il avait eu récemment une querelle insignifiante. Sur cette première lueur, Monsieur avait tout avoué, et raconté sur ses complices plus de choses qu'on ne lui en avait demandé, plus même peut-être qu'il ne s'en était passé. Mme de Chevreuse avait toujours porté les paroles entre Monsieur, la reine et Chalais; c'était elle qui apparaissait principalement dans toutes les dépositions.

« Mais encore une fois qu'y avait-il au fond de tout cela? Entre le dire du cardinal de Richelieu, qui affirme en ses mémoires « que c'était la plus effroyable conspiration dont jamais les histoires aient fait mention, » et l'aveu de Chalais, qui assure le roi que « cette faction, dont il n'a été que treize jours, était plutôt pour prendre le grand seigneur à la barbe que pour troubler l'état du plus grand roi du monde, » nous penchons de préférence pour la version ingénue du conspirateur repentant et prêt à mourir. Cependant il convenait à Richelieu d'imposer par la terreur à toute la jeunesse étourdie qui entourait le roi et la reine. Il avait hâte d'en finir avec ces mille intrigues frivoles qui embarrassaient sa voie, et l'empêchaient de consacrer exclusivement la puissance de son esprit aux desseins qu'il formait dès lors pour le développement de la grandeur de la France. Conseiller inflexible d'un prince naturellement méfiant, il insista, par politique autant que par vengeance, sur la nécessité d'un châtiment terrible; comme lui, son maître fut sans pitié. Les supplications de son ancien favori n'émurent point Louis XIII; il écouta impassible les éloquentes prières de la mère de Chalais, et la tête du noble représentant de la maison de Périgord roula toute meurtrie sous la hache du bourreau.

« Chalais puni, « il restait, dit Richelieu, Mme de Chevreuse, qui, comme femme, faisait plus de mal qu'aucun. » Le duc d'Orléans, qui s'était décidé à faire sa paix avec le roi en épousant Mlle de Montpensier, avait en effet beaucoup chargé Mme de Chevreuse. Il s'était imaginé sans doute « qu'il ne pouvait mieux servir son ami Chalais et démontrer la vanité du complot qu'en lui donnant une femme pour principal auteur. » Chalais lui-même, se croyant à tort abandonné par Mme de Chevreuse, avait rapporté quelques conversations, réelles ou supposées, qu'il aurait eues avec la confidente de la reine, et les encouragemens qu'il aurait reçus de ces deux dames. Plus tard, il avait, il est vrai, rétracté solennellement ses révélations : elles n'en étaient pas moins restées gravées à jamais dans l'esprit du roi. Richelieu, soit qu'il y crût lui-même, soit qu'il fût bien aise de se débarrasser d'une ennemie incommode, persuada au roi d'éloigner Mme de Chevreuse de Paris. Voir ainsi son amant périr à cause d'elle, de la main du bourreau; perdre du même coup sa position à la cour, la société habituelle de la reine, et quitter le théâtre brillant qu'elle avait jusqu'alors rempli du bruit de ses succès, c'était plus qu'il n'en fallait pour exciter toutes les colères de Mme de Chevreuse. « Elle fut, dit Richelieu, transportée de fureur. » Son désespoir s'exhala en violentes menaces, et quelqu'un se trouva justement près d'elle pour recevoir la confidence de ses projets de vengeance et les rapporter au cardinal : ce fut Bautru. Elle s'était écriée devant lui : « Que du même pied qu'on la traitoit en France, elle feroit traiter les Français en Angleterre; qu'il

étoit en sa puissance de faire venir des armées anglaises en France quand elle voudroit; qu'on ne la connoissoit pas; qu'on pensoit qu'elle n'avoit l'esprit qu'à des coquetteries; qu'elle feroit bien voir avec le temps qu'elle étoit bonne à autre chose; qu'il n'y avoit rien qu'elle ne fît pour se venger, et qu'elle s'abandonneroit plutôt à un soldat des gardes qu'elle ne tirât raison de ses ennemis. »

« Telles étaient les dispositions avec lesquelles Mme de Chevreuse vint à Nancy, vers la fin de l'automne de 1622, demander asile à son parent le duc de Lorraine. Mieux qu'un soldat des gardes, Charles pouvait utilement aider aux vengeances de sa belle cousine; l'accueil qu'il lui fit montra qu'il y était tout disposé, et qu'il n'avait point oublié l'heureuse intimité de leur première jeunesse. La duchesse de Chevreuse fut traitée en Lorraine moins en fugitive qu'en souveraine. Charmé de retenir près de lui la brillante personne qui avait fait les plus beaux jours de la cour de France, Charles IV s'épuisa en protestations chaleureuses, en soins empressés, en une foule d'attentions délicates. Il n'épargna surtout point les fêtes et tous les divertissemens qui pouvaient adoucir à Mme de Chevreuse l'ennui de l'exil, et chasser de son esprit la tristesse qu'y avait laissée la fin tragique de son dernier amant. Il lui offrit tour à tour, dans la Carrière de Nancy et dans l'intérieur du palais ducal, le spectacle de plusieurs joutes d'armes, courses de bagues et autres exercices du même genre. Ces sortes de jeux chevaleresques n'étaient pas alors entièrement passés de mode en France; ils étaient restés fort en vogue partout ailleurs, et la noblesse lorraine y excellait. Charles se mêla lui-même aux jouteurs, remporta le prix de l'épée, et fit hommage à Mme de Chevreuse des prix gagnés par son adresse. Tant de galanterie fit tout d'abord soupçonner que le jeune duc de Lorraine n'aspirait pas seulement à bannir, mais aussi à remplacer le souvenir de Chalais dans le cœur de son ancienne maîtresse. Ses sujets ne doutèrent pas qu'il n'y eût promptement réussi : cela est assez probable, car la place ne pouvait demeurer longtemps inoccupée. En s'attachant à M. de Lorraine, Mme de Chevreuse se donnait, une fois de plus dans sa vie, le plaisir de mettre ensemble et du même côté son affection et ses haines, l'intérêt de son orgueil et tout l'entrain de la passion. »

Usant à la fois de son influence sur Buckingham et sur Charles IV, la duchesse de Chevreuse décida bientôt d'une part son ancien amant à provoquer une coalition européenne contre Richelieu, de l'autre le duc Charles à profiter du secours promis par l'Angleterre pour entrer en lutte contre la France. Arrêté au début même de sa téméraire entreprise par le triomphe de Richelieu à La Rochelle, le prince lorrain n'abandonna toutefois que momentanément des projets qui devaient être si funestes à son pays. Mme de Chevreuse était retournée à Dampierre, où la reléguait la politique du cardinal; mais son influence persistait à la cour de Lorraine. Toute la fin du règne de Charles IV nous le montre agissant contre la France, provoquant un dernier conflit où l'indépendance de la Lorraine reçoit un irréparable échec, se démettant enfin de ses états et laissant à la duchesse Nicole le triste soin d'apaiser la colère du vainqueur. Le récit de ce voyage de la noble suppliante à Fontainebleau termine le volume; mais l'historien n'est pas au bout de sa tâche, et il lui reste à suivre les démêlés de la Lorraine avec la France dans la période qui

précède la réunion définitive. « Tous deux, dit-il, le roi et le cardinal, s'enorgueillirent de leur succès; ils avaient tort cependant. Un siècle entier devait s'écouler pendant lequel la Lorraine et ses princes devaient encore résister énergiquement et traverser ensemble beaucoup de bons et de mauvais jours avant d'accomplir leur inévitable destinée. »

Un seul épisode a peut-être suffi pour donner une idée de l'intérêt qui s'attache au livre de M. d'Haussonville. Nous n'ajouterons rien à nos citations, à cette rapide analyse que suivra quelque jour une appréciation plus étendue. Ce qui nous paraît désirable, c'est que de tels travaux ne restent pas isolés. L'histoire de nos provinces ainsi comprise étend singulièrement l'horizon de l'histoire générale, et M. d'Haussonville, en reprenant, pour en montrer l'importance, un sujet abandonné jusqu'ici à l'érudition locale, a indiqué à la science historique un terrain où il lui reste encore plus d'une conquête à faire.

V. DE MARS.

PEINTURES DE M. CHASSÉRIAU A SAINT-ROCH.

La peinture monumentale n'est plus aujourd'hui ni une exception, ni un accident. L'usage d'incorporer les ouvrages du pinceau aux pierres mêmes des édifices tend à se généraliser de plus en plus. Il est fâcheux que ce progrès nous ait laissés jusqu'ici à peu près indifférens, et que nous nous obstinions à ne pas voir les spécimens de la peinture historique ou religieuse là où ils se trouvent réellement. La presse même, qui a pour fonction d'avertir l'opinion et de la guider, garde trop souvent le silence sur les productions exposées en dehors du salon, et on pourrait citer tel ouvrage de longue haleine, telle peinture murale dont elle s'est beaucoup moins occupée que du moindre petit tableau admis dans ce prétendu sanctuaire de l'art. Est-ce juste? bien plus, est-ce prudent? Il semble assez douteux que ces toiles auxquelles nous accordons aujourd'hui une attention exclusive comparaissent en fort grand nombre devant la postérité, et cela diminue jusqu'à un certain point notre part de responsabilité future; mais les peintures monumentales, en raison même de leurs conditions matérielles, resteront infailliblement pour honorer ou accuser l'art du XIXe siècle. Comment dès lors ne pas s'intéresser avant tout aux œuvres qui engagent à ce point la gloire de notre école et qui peuvent la compromettre dans l'avenir?

Rassurons-nous cependant. Beaucoup de ces peintures que nous oublions presque de regarder rendront bon témoignage de l'art contemporain. Sans parler des œuvres magistrales de M. Ingres, des brillantes fantaisies de M. Delacroix, des pieuses et chastes compositions de M. Flandrin, on pourrait citer parmi les travaux les plus récens bien des productions dignes d'estime, plus d'une entreprise menée à fin, sinon avec un éclatant succès, du moins avec une habileté remarquable et une honorable sincérité. Les peintures que M. Chassériau vient de terminer à Saint-Roch appartiennent à cette classe d'ouvrages empreints en même temps de force et de modestie. Louer ainsi un talent dont la qualité habituelle n'est pas, on le sait de

reste, la retenue, c'est peut-être s'exposer à rencontrer plus d'un incrédule : il faut donc expliquer des éloges qui, s'ils étaient trop brièvement formulés, ressembleraient fort à un paradoxe ou tout au moins à une imprudence.

Les phases successives qu'a traversées déjà le talent de M. Chassériau résument assez bien l'histoire même des transformations de notre école moderne, sous les influences diverses de ses chefs. Il y a un peu moins de vingt ans, au moment où, les premiers accès de fièvre *romantique* une fois calmés, on sentit le besoin de restaurer des forces qui commençaient à s'user dans une agitation stérile, l'école presque tout entière se mit au régime prescrit par le noble peintre d'*Homère* et de *Saint Symphorien*, régime sévère, admirablement approprié à l'organisation de quelques-uns, mais trop peu substantiel pour la plupart des autres, parce qu'il n'alimentait que d'antidotes, pour ainsi dire, des esprits jeunes et affamés. Ce qui avait paru un moyen assuré de salut ne tarda donc pas à être envisagé comme un nouveau péril, et si l'admiration pour les œuvres et le génie propre du maître resta, au fond, tout aussi respectueuse, on osa bientôt se soustraire à l'autorité de ses enseignemens. M. Chassériau, l'un des premiers, et avec plus de hardiesse que qui que ce soit, passa de cet état de soumission absolue à la révolte ouverte. Après avoir, au début, procédé formellement des doctrines de M. Ingres, il les renia pour la foi contraire, pour les doctrines de M. Delacroix. Jamais émancipation ne fut plus manifeste, jamais peintre ne démentit plus résolument son origine, et lorsque M. Chassériau décorait il y a quelques années l'escalier de la Cour des Comptes, à coup sûr il ne craignait guère de mettre en oubli les leçons de son premier maître. La mémoire lui est revenue depuis lors. Tout en cherchant à profiter des exemples de M. Delacroix, il s'est souvenu aussi des principes puisés dans l'atelier de M. Ingres, et, ses instincts personnels aidant, il a su se créer une manière, non sans imperfections assurément, mais où le sentiment de la vie se combine souvent avec l'élévation du style. Compromis naguère dans des essais moins vigoureux que véhémens, ce talent, de haute race pourtant, courait grand risque de se fourvoyer et d'aboutir, contrairement aux espérances qu'il avait fait naître, à je ne sais quelles habitudes d'incorrections fougueuses, à un parti pris d'agressions et de défis; tel qu'il apparaît aujourd'hui, moins confiant en soi et plus sobre, il n'a rien perdu de sa force native, et il la fait d'autant mieux sentir qu'il hésite davantage à la montrer.

La chapelle du Baptême, à Saint-Roch, atteste ce progrès. Plus clairement encore que le *Tepidarium*, — l'un des tableaux les plus remarquables d'ailleurs du salon dernier, — elle laisse voir le désir assez nouveau chez le peintre de s'interroger à fond et de ne pas prendre les suggestions du caprice pour les conseils réfléchis de la pensée. Sans doute on pourrait noter dans plusieurs parties quelques indices de précipitation, quelques négligences de dessin qui accusent, selon la coutume, une volonté trop prompte à se satisfaire. Ainsi certaine figure d'ange placée à côté du saint Philippe, le saint lui-même, rappellent, par le caractère douteux des intentions et de la forme, ce goût pour l'à-peu-près, auquel M. Chassériau obéissait avec une facilité regrettable; mais en général l'effort est ici plus consciencieux, le pinceau a beaucoup moins de hâte que par le passé, et le sentiment, en se ré-

glant, s'est détendu et non affaibli. Voyez par exemple dans ce même *Saint Philippe baptisant l'eunuque de la reine d'Éthiopie* le char où se groupent des femmes et des jeunes gens en regardant la scène avec une sorte de curiosité nonchalante et de surprise puérile. Ce mélange de langueur et d'animation est senti et rendu dans une juste mesure; moins discrètement exprimé, il aurait nui à la majesté de l'ensemble, tandis qu'il complète à merveille le sujet et achève d'en déterminer le sens. C'est ce qu'on peut dire aussi et avec plus d'à-propos encore des figures qui entourent le personnage principal dans la composition faisant face au *Saint Philippe*, — *Saint François-Xavier donnant le baptême à des Indiens et à des Japonais.* Tous ces sauvages agenouillés autour de l'apôtre apportent dans la confession de leurs croyances nouvelles leurs habitudes d'idolâtrie, et semblent confondre dans le même culte le Dieu qu'on leur enseigne et l'homme qui parle en son nom. Ils rampent en quelque sorte aux pieds de celui-ci, ils effleurent ses vêtemens de la main et des lèvres, comme pour s'initier à la vérité spirituelle par le témoignage des sens. Une figure de guerrier, entre autres, respire pleinement cette soumission à demi raisonnée, à demi instinctive, cette ferveur qu'on dirait née surtout de la fascination; la tête du saint et celle du jeune acolyte qui présente l'eau du baptême expriment au contraire une foi tout intelligente et la clairvoyance de la charité. Il y a là quelque chose de trouvé, de vrai, de caractéristique sans excès, qui suffirait pour donner au travail de M. Chassériau une valeur réelle et un intérêt sérieux. Ajoutons que l'ensemble de la composition se recommande par une ordonnance large et la tranquillité des lignes. Le coloris même, la touche, n'ont plus de ces violences qui choquaient ailleurs, et qui, au lieu d'accentuer la vie, n'arrivaient trop souvent qu'à la faire grimacer ou à parodier la puissance. Point de formes surchargées ni de tons prétentieux; partout ou presque partout, les traces d'un sentiment qui se consulte et qui ne se défie plus de l'étude.

En continuant à s'observer ainsi, le talent de M. Chassériau peut s'élever à un tout autre rang que celui qu'il a occupé jusqu'ici. Personne sans doute ne songe à contester les belles qualités qui le distinguent, mais bien des gens encore restent offensés, effrayés au moins de ses écarts. Que M. Chassériau achève de les rassurer; qu'il ne garde de son ancienne manière que ce vif instinct de la grandeur, cette ampleur de sentiment que révèlent même ses œuvres les plus imparfaites; en un mot qu'il confirme, dans des travaux plus châtiés encore, le progrès qu'annonce la chapelle du Baptême, et l'on ne se croira plus le droit d'accuser des erreurs dont il aura lui-même si hautement fait justice.

HENRI DELABORDE.

V. DE MARS.